

MOUNT UNION COLLEGE
LIBRARY


Book No. 844.31-M761e

Accession No. 28422

Gift of Carnegie Corporation

----- Fund





Digitized by the Internet Archive
in 2022 with funding from
Kahle/Austin Foundation

ESSAIS
DE
MONTAIGNE

TOME DEUXIÈME

ESSAIS
DE
MONTAIGNE

NOUVELLE ÉDITION
AVEC DES NOTES CHOISIES

DANS TOUS LES COMMENTATEURS
ET LA TRADUCTION
DE TOUTES LES CITATIONS QUE RENFERME LE TEXTE

Par M. J.-V. LECLERC

TOME DEUXIÈME



PARIS
LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

844.31
M761e

1925
mge

28422

ESSAIS DE MONTAIGNE

LIVRE PREMIER

(Suite.)

CHAPITRE L

DE DEMOCRITUS ET HERACLITUS

Le jugement est un util à tous subjects, et se mesle partout : à cette cause, aux Essais que j'en foyz icy, j'y employe toute sorte d'occasion. Si c'est un subject que je n'entende point, à cela mesme je l'essaye, sondant le gué de bien loing; et puis, le trouvant trop profond pour ma taille, je me tiens à la rive : et cette recognoissance de ne pouvoir passer oultre, c'est un traict de son effect, ouy de ceulx dont il se vante le plus. Tantost, à un subject vain et de neant, j'essaye veoir s'il trouvera de quoy luy donner corps, et de quoy l'appuyer et l'estansonner : tantost je le promene à un subject noble et tracasse, auquel il n'a rien à trouver de soy, le chemin en estant si frayé, qu'il ne peult marcher que sur la piste d'aultruy : là il faict son jeu à eslire la route qui luy semble la meilleure; et de mille sentiers, il dict que cettuy cy ou cettuy là a esté le mieulx choisi. Je prends, de la fortune, le premier argument; ils me sont egualement bons, et ne desseigne jamais de les traicter entiers : car je ne veois le tout de rien; ne font pas ceulx qui nous promettent de nous le faire veoir. De cent membres et visages qu'a chásque chose, j'en prends un, tantost à leicher seulement, tantost à efflorer, et parfois à pincer jusqu'à l'os : j'y donne une poincte, non pas le plus

largement, mais le plus profondement que je sçais, et ayme plus souvent à les saisir par quelque lustre inusité. Je me hazarderois de traicter à fond quelque matiere, si je me cognoissois moins, et me trompois en mon impuissance. Semant icy un mot, icy un aultre, eschantillons desprins de leur piece, escartez, sans desseing, sans promesse; je ne suis pas tenu d'en faire bon, ny de m'y tenir moy mesme, sans varier quand il me plaist, et me rendre au doubte et incertitude, et à ma maistresse forme, qui est l'ignorance.

Tout mouvement nous descouvre : cette mesme ame de Cesar qui se faict veoir à ordonner et dresser la bataille de Pharsale, elle se faict aussi veoir à dresser des parties oysives et amoureuses : on juge un cheval, non seulement à le veoir manier sur une carriere, mais encores à luy veoir aller le pas, voire et à le veoir en repos à l'estable.

Entre les fonctions de l'ame, il en est de basses : qui ne la veoid encores par là, n'acheve pas de la cognoistre; et à l'adventure, la remarque lon mieulx où elle va son pas simple. Les vents des passions la prennent plus en ses haultes assiettes : joint qu'elle se couche entiere sur chasque matiere, et s'y exerce entiere; et n'en traicte jamais plus d'une à la fois, et la traicte, non selon elle, mais selon soy. Les choses, à part elles, ont peut estre leurs poids, mesures et conditions; mais au dedans, en nous, elle les leur taille comme elle l'entend. La mort est effroyable à Cicero, desirable à Caton, indifferente à Socrates. La santé, la conscience, l'auctorité, la science, la richesse, la beaulté, et leurs contraires, se despouillent à l'entree, et receoivent, de l'ame, nouvelle vesture et de la teincture qu'il luy plaist; brune, claire, verte, obscure, aigre, doulce, profonde, superficielle, et qu'il plaist à chascune d'elles : car elles n'ont pas verifié en commun leurs styles, regles et formes; chascune est royne en son estat. Parquoy ne prenons plus excuse des externes qualitez des choses; c'est à nous à nous en rendre compte. Nostre bien et nostre mal ne tient qu'à nous. Offrons y nos offrandes et nos vœux; non pas à la fortune : elle ne peult rien sur nos mœurs;

au rebours, elles l'entraînent à leur suite, et la moulent à leur forme. Pourquoi ne jugeray je d'Alexandre à table, devisant et buvant d'autant; ou s'il manioit des eschecs? quelle chorde de son esprit ne touche et n'employe ce niais et puerile jeu? je le hais et fuys de ce qu'il n'est pas assez jeu, et qu'il nous esbat trop serieusement, ayant honte d'y fournir l'attention qui suffiroit à quelque bonne chose. Il ne feut pas plus embesogné à dresser son glorieux passage aux Indes; ny cet aultre, à desnouer un passage duquel despend le salut du genre humain. Veoyez combien nostre ame trouble cet amusement ridicule, si touts ses nerfs ne bandent; combien ample-ment elle donne loy à chascun, en cela, de se cognoistre et juger droictement de soy. Je ne me veoïs et retaste plus universellement en nulle aultre posture : quelle passion ne nous y exerce? la cholere, le despit, la hayne, l'impatience, et une vehemente ambition de vaincre en chose en laquelle il seroit plus excusable de se rendre ambitieux d'estre vaincu; car la pre-cellence rare, et au dessus du commun, messied à un homme d'honneur en chose frivole. Ce que je dis en cet exemple se peult dire en touts aultres. Chasque parcelle, chasque occupation de l'homme l'accuse egualement qu'un aultre.

Democritus et Heraclitus ont esté deux philo-sophes, desquels le premier, trouvant vaine et ridicule l'humaine condition, ne sortait en public qu'avecques un visage mocqueur et riant : Heraclitus, ayant pitié et compassion de cette mesme condition nostre, en portoit le visage continuellement triste, et les yeulx chargez de larmes :

Alter

Ridebat, quoties a limine moverat unum

Protuleratque pedem; flebat contrarius alter¹.

J'ayme mieulx la premiere humeur; non parce qu'il est plus plaisant de rire que de plorer, mais parce

1. Dès qu'ils avoient mis le pied hors de la maison, l'un rioit, l'autre pleuroit. JUVÉNAL, *Sat.*, X, 28.

qu'elle est plus desdaigneuse, et qu'elle nous condamne plus que l'autre; et il me semble que nous ne pouvons jamais estre assez mesprisez selon nostre merite. La plainte et la commiseration sont meslees à quelque estimation de la chose qu'on plaind : les choses de quoy on se mocque, on les estime sans prix. Je ne pense point qu'il y ayt tant de malheur en nous, comme il y a de vanité; ny tant de malice, comme de sottise : nous ne sommes pas si pleins de mal, comme d'inanité; nous ne sommes pas si miserables, comme nous sommes vils. Ainsi Diogenes, qui baguenaudoit à part soy, roulant son tonneau, et hochant du nez le grand Alexandre, nous estimant des mouches ou des vessies pleines de vent, estoit bien juge plus aigre et plus poignant, et par consequent plus juste à mon humeur, que Timon, celui qui feut surnommé le Haïsseur des hommes; car ce qu'on hait, on le prend à cœur. Cettuy cy nous souhaitoit du mal, estoit passionné du desir de nostre ruyne, fuyoit nostre conversation comme dangereuse, de meschants et de nature despravees : l'autre nous estimoit si peu, que nous ne pourrions ny le troubler ny l'alterer par nostre contagion; nous laissoit de compaignie, non pour la crainte, mais pour le desdaing, de nostre commerce; il ne nous estimoit capables ny de bien ny de mal faire.

De mesme marque feut la response de Statilius, auquel Brutus parla pour le joindre à la conspiration contre Cesar : il trouva l'entreprinse juste; mais il ne trouva pas les hommes dignes pour lesquels on se meist aulcunement en peine; conformément à la discipline de Hegesias, qui disoit, « Le sage ne debvoir rien faire que pour soy; d'autant que seul il est digne pour qui on face; » et à celle de Theodorus, « Que c'est injustice, que le sage se hazarde pour le bien de son païs, et qu'il mette en peril la sagesse pour des fols. » Nostre propre condition est autant ridicule que risible.

CHAPITRE LI

DE LA VANITÉ DES PAROLES

Un rheteuricien du temps passé disoit que son mestier estoit, « De choses petites, les faire paroistre et trouver grandes. » C'est un cordonnier qui sçait faire des grands souliers à un petit pied. On luy eust faict donner le fouet en Sparte, de faire profession d'un' art piperesse et mensongiere : et crois qu'Archidamus, qui en estoit roy, n'ouït pas sans estonnement la response de Thucydides, auquel il s'enqueroit qui estoit plus fort à la luicte, ou Pericles, ou luy : « Cela, fait-il, seroit malaysé à verifïer : car, quand je l'ay porté par terre en luic-tant, il persuade à ceulx qui l'ont veu qu'il n'est pas tumbé, et le gaigne. » Ceulx qui masquent et fardent les femmes font moins de mal; car c'est chose de peu de perte de ne les veoir pas en leur naturel : là où ceulx cy font estat de tromper, non pas nos yeulx, mais nostre jugement, et d'abastardir et corrompre l'essence des choses. Les republicues qui se sont maintenues en un estat réglé et bien policé, comme la cretense ou lacedemonienne, elles n'ont pas faict grand compte d'orateurs. Ariston definit sagement la rhetorique, « Science à persuader le peuple : » Socrates, Platon, « Art de tromper et de flatter. » Et ceulx qui le nient en la generale description, le verifïent par tout en leurs preceptes. Les Mahometans en deffendent l'instruction à leurs enfans, pour son inutilité; et les Atheniens s'appercevants combien son usage, qui avoit tout credit en leur ville, estoit pernicieux, ordonnerent que sa principale partie, qui est esmouvoir les affections, feust ostee, ensemble les exordes et perorations. C'est un util inventé pour manier et agiter une tourbe et une commune desreglee; et est util qui ne s'employe qu'aux estats malades, comme la medecine. En ceulx

où le vulgaire, où les ignorants, où tous, ont tout peu, comme celui d'Athenes, de Rhodes et de Rome, et où les choses ont esté en perpetuelle tempeste, là ont afflué les orateurs. Et, à la verité, il se veoid peu de personnages en ces republiques là qui se soient poulsez en grand credit, sans le secours de l'eloquence. Pompeius, Cesar, Crassus, Lucullus, Lentulus, Metellus, ont prins de là leur grand appuy à se monter à cette grandeur d'auctorité où ils sont enfin arrivez, et s'en sont aydez plus que des armes contre l'opinion des meilleurs temps; car F. Volumnius, parlant en public en faveur de l'election au consulat faicte des personnes de Q. Fabius et P. Decius : « Ce sont gents nayz à la guerre, grands aux effects; au combat du babil, rudes; esprits vrayement consulaires : les subtils, eloquents et sçavants, sont bons pour la ville, preteurs à faire justice, » dict il. L'eloquence a flori le plus à Rome lorsque les affaires ont esté en plus mauvais estat, et que l'orage des guerres civiles les agitoit : comme un champ libre et indompté porte les herbes plus gail-lardes. Il semble par là que les polices qui despendent d'un monarque en ont moins de besoing que les aultres : car la bestise et facilité qui se treuve en la commune, et qui la rend subjecte à estre maniee et contournée par les aureilles au doulx son de cette harmonie, sans venir à poiser et cognoistre la verité des choses par la force de raison, cette facilité, dis-je, ne se treuve pas si ayseement en un seul, et est plus aysé de le garantir, par bonne institution et bon conseil, de l'impression de cette poison. On n'a pas veu sortir de Macedoine, ny de Perse, aulcun orateur de renom.

J'en ay dict ce mot sur le subject d'un Italien que je viens d'entretenir, qui a servy le feu cardinal Caraffe de maistre d'hostel jusques à sa mort. Je lui faisais conter de sa charge : il m'a faict un discours de cette science de gueule, avecques une gravité et contenance magistrale, comme s'il m'eust parlé de quelque grand point de theologie : il m'a dechiffré une difference d'appetits; celui qu'on a à jeun, qu'on a aprez le second et tiers service; les moyens tantost de luy plaire simplement, tantost de l'esveiller et picquer;

la police de ses saulces; premierement en general, et puis particularisant les qualitez des ingredients et leurs effects; les differences des salades selon leur saison, celle qui doit estre reschauffee, celle qui veult estre servie froide; la façon de les orner et embellir pour les rendre encores plaisantes à la veue. Aprez cela, il est entré sur l'ordre du service, plein de belles et importantes considerations :

Nec minimo sane discrimine refert,
Quo gestu lepores, et quo gallina secetur¹;

et tout cela enflé de riches et magnifiques paroles, et celles mesmes qu'on employe à traicter du gouvernement d'un empire. Il m'est souvenu de mon homme :

Hoc salsum est, hoc adustum est, hoc lautum est parum.
Illud recte; iterum sic memento : sedulo
Moneo, quæ possum, pro mea sapientia.
Postremo, tanquam in speculum, in patinas, Demea,
Inspicere jubeo, et moneo, quid facto usus sit².

Si est ce que les Grecs mesmes louerent grandement l'ordre et la disposition que Paulus Æmilius observa au festin qu'il leur fait au retour de Macedoine. Mais je ne parle point icy des effects, je parle des mots.

Je ne sçais s'il en advient aux aultres comme à moy; mais je ne puis garder, quand j'oy's nos architectes s'enfler de ces gros mots de Pilastres, Architraves, Corniches, d'ouvrage Corinthien et Dorique, et semblables de leur jargon, que mon imagination ne se saisisse incontinent du palais d'Apollidon³ : et, par

1. Car ce n'est pas une chose indifférente que la manière dont on s'y prend pour découper un lièvre ou un poulet. JUVÉNAL, *Sat.*, V, 123.

2. Cela est trop salé, ceci est brûlé; cela n'est pas d'un goût assez relevé; ceci est fort bien : souvenez-vous de le faire de même une autre fois. Je leur donne les meilleurs avis que je puis, selon mes foibles lumières. Enfin, Déméa, je les exhorte à se mirer dans leur vaisselle comme dans un miroir, et je les avertis de tout ce qu'ils ont à faire. TÉRENCE, *Adelphes*, acte III, sc. III, v. 71.

3. Qui voudra connoître les merveilles de ce palais, et Apollidon, qui le fit par art de négromance, doit prendre la peine de lire le

effect, je treuve que ce sont les chestifves pieces de la porte de ma cuisine.

Oyez dire Metonymie, Metaphore, Allegorie, et aultres tels noms de la grammaire, semble il pas qu'on signifie quelque forme de langage rare et pellegrin¹? ce sont tiltres qui touchent le babil de vostre chambriere.

C'est une piperie voisine à cette cy, d'appeller les offices de nostre estat par les tiltres superbes des Romains, encores qu'ils n'ayent aulcune ressemblance de charge, et encores moins d'auctorité et de puissance. Et cette cy aussi, qui servira, à mon advis, un jour de reproche à nostre siecle, d'employer indignement, à qui bon nous semble, les surnoms les plus glorieux de quoy l'ancienneté ayt honoré un ou deux personnages en plusieurs siecles. Platon a emporté ce surnom de Divin, par un consentement universel qu'aucun n'a essayé luy envier : et les Italiens, qui se vantent, et avecques raison, d'avoir communement l'esprit plus esveillé et le discours plus sain que les aultres nations de leur temps, en viennent d'estrener l'Aretin, auquel, sauf une façon de parler bouffie et bouillonnée de poinctes, ingenieuses à la verité, mais recherchees de loing et fantastiques, et oultre l'eloquence enfin, telle qu'elle puisse estre, je ne veoïs pas qu'il y ayt rien au dessus des communs auteurs de son siecle : tant s'en fault qu'il approche de cette divinité ancienne. Et le surnom de Grand, nous l'attachons à des princes qui n'ont rien au dessus de la grandeur populaire.

premier chapitre du second livre d'*Amadis de Gaule*, et le chapitre second du quatrième livre. C.

1. *Fin*, poli, délicat, de l'italien *pellegrino*, qui signifie la même chose :

Nulla di *pellegrino*, o di gentile
Gli piacque mai.

Il n'eut jamais de goût pour rien de fin ni de délicat. TASSO, *Gerusal. liberata*, canto IV, stanza 46. C.

CHAPITRE LII

DE LA PARCIMONIE DES ANCIENS

Attilius Regulus, general de l'armee romaine en Afrique, au milieu de sa gloire et de ses victoires contre les Carthaginois, escrivit à la chose publicque qu'un valet de labourage, qu'il avoit laissé seul au gouvernement de son bien, qui estoit en tout sept arpents de terre, s'en estoit enfuy, ayant desrobé ses utils à labourer; et demandoit congé pour s'en retourner et y pourveoir, de peur que sa femme et ses enfants n'en eussent à souffrir. Le senat pourveut à commettre un aultre à la conduite de ses biens, et lui feit retablir ce qui luy avoit esté desrobé, et ordonna que sa femme et enfants seroient nourris aux despens du public.

Le vieux Caton, revenant d'Espagne consul, vendit son cheval de service pour espargner l'argent qu'il eust cousté à le ramener par mer en Italie; et, estant au gouvernement de Sardaigne, faisoit ses visitations à pied, n'ayant avecques luy aultre suite qu'un officier de la chose publicque qui lui portoit sa robbe et un vase à faire des sacrifices; et le plus souvent il portoit sa male luy mesme. Il se vantoit de n'avoir jamais eu robbe qui eust cousté plus de dix escus, ny avoir envoyé au marché plus de dix sols pour un jour; et de ses maisons aux champs, qu'il n'en avoit aulcune qui feust crepie et enduite par dehors.

Scipion Æmilianus, aprez deux triumphes et deux consulats, alla en legation avec sept serviteurs seulement. On tient qu'Homere n'en eut jamais qu'un; Platon, trois; Zenon, le chef de la secte stoïcque, pas un. Il ne feut taxé que cinq sols et demy pour jour à Tiberius Gracchus, allant en commission pour la chose publicque, estant lors le premier homme des Romains.

CHAPITRE LIII

D'UN MOT DE CESAR

Si nous nous amusions par fois à nous considerer; et le temps que nous mettons à contrerooler aultruy, et à cognoistre les choses qui sont hors de nous, que nous l'employissions à nous sonder nous mesmes, nous sentirions ayseement combien toute cette nostre texture est bastie de pieces foibles et desfaillantes. N'est ce pas un singulier tesmoignage d'imperfection, ne pouvoir r'asseoir nostre contentement en aulcune chose; et que, par desir mesme et imagination, il soit hors de nostre puissance de choisir ce qu'il nous fault? De quoy porte bon tesmoignage cette grande dispute qui a tousjours esté entre les philosophes, pour trouver le souverain bien de l'homme, et qui dure encores, et durera eternellement, sans resolution et sans accord.

Dum abest quod avemus, id exsuperare videtur
Cætera; post aliud, quum contigit illud, avemus,
Et sitis æqua tenet¹.

Quoy que ce soit qui tombe en nostre cognoissance et jouissance, nous sentons qu'il ne nous satisfait pas, et allons beeants aprez les choses advenir et incogneues, d'autant que les presentes ne nous saoulent point; non pas, à mon advis, qu'elles n'ayent assez de quoy nous saouler, mais c'est que nous les saisissons d'une prinse malade et desreglee :

Nam quum vidit hic, ad victum quæ flagitat usus,
Omnia jam ferme mortalibus esse parata;

1. Le bien qu'on n'a pas paroît toujours le bien suprême. En jouit-on, c'est pour soupirer après un autre avec la même ardeur. LUCRÈCE, III, 1095.

Divitiis homines, et honore, et laude potentes
 Affluere, atque bona natorum excellere fama;
 Nec minus esse domi cuiquam tamen anxia corda
 Atque animum infestis cogi servire querelis :
 Intellexit ibi vitium vas efficere ipsum,
 Omniaque, illius vitio, corrumpier intus,
 Quæ collata foris et commoda quæque venirent ¹.

Nostre appetit est irresolu et incertain; il ne sçait rien tenir ny rien jouïr de bonne façon. L'homme, estimant que ce soit le vice de ces choses qu'il tient, se remplit et se paist d'autres choses qu'il ne sçait point et qu'il ne cognoist point, où il applique ses desirs et ses esperances, les prend en honneur et reverence, comme dict Cesar : *Communi fit vitio naturæ, ut invisus, latitantibus atque incognitis rebus magis confidamus, vehementiusque exterreamur* ².

1. Épicure, considérant que les mortels ont à peu près tout ce qui leur est nécessaire, et que cependant, avec des richesses, des honneurs, de la gloire, et des enfants bien nés, ils n'en sont pas moins en proie à mille chagrins intérieurs, et qu'ils ne peuvent s'empêcher de gémir comme des esclaves dans les fers, comprit que tout le mal vient du vase même, qui, corrompu d'avance, aigrit et altère ce qu'on y verse de plus précieux. LUCRÈCE, VI, 9.

2. Il se fait, par un vice ordinaire de nature, que nous ayons et plus de fiance et plus de crainte des choses que nous n'avons pas veu, et qui sont cachees et incogneues. *De Bello civili*, II, 4. — C'est Montaigne qui traduit ainsi ce passage dans deux éditions de ses *Essais*, 1580 et 1588. C.

CHAPITRE LIV

DES VAINES SUBTILITEZ

Il est de ces subtilitez frivoles et vaines, par le moyen desquelles les hommes cherchent quelquesfois de la recommandation : comme les poëtes qui font des ouvrages entiers de vers commenceants par une mesme lettre; nous veoyons des œufs, des boules, des ailes, des haches, façonnees anciennement par les Grecs avecques la mesure de leurs vers, en les allongeant ou accourcissant, en maniere qu'ils viennent à représenter telle ou telle figure : telle estoit la science de celuy qui s'amusa à compter en combien de sortes se pouvoient renger les lettres de l'alphabet, et y en trouva ce nombre incroyable qui se veoid dans Plutarque. Je treuve bonne l'opinion de celuy à qui on presenta un homme apprins à jecter de la main un grain de mil avecques telle industrie, que, sans faillir, il le passoit tousjours dans le trou d'une aiguille; et luy demanda lon, aprez, quelque present pour loyer d'une si rare suffisance : sur quoy il ordonna bien plaisamment, et justement, à mon advis, qu'on feist donner à cet ouvrier deux ou trois minots de mil, à fin qu'un si bel art ne demeurast sans exercice. C'est un tesmoignage merueilleux de la foiblesse de nostre jugement, qu'il recommande les choses par la rareté ou nouvelleté, ou encores par la difficulté, si la bonté et utilité n'y sont jointes.

Nous venons presentement de nous jouer chez moy, à qui pourroit trouver plus de choses qui se teinsent par les deux bouts extremes : comme, Sire; c'est un tiltre qui se donne à la plus eslevee personne de nostre estat, qui est le Roy; et se donne aussi au vulgaire, comme aux marchands, et ne touche point ceulx d'entre eux. Les femmes de qualité, on les nomme

Dames; les moyennes, Damoiselles; et Dames encores, celles de la plus basse marche. Les daiz qu'on estend sur les tables ne sont permis qu'aux maisons des princes, et aux tavernes. Democritus disoit que les dieux, et les bestes, avoient leurs sentiments plus aigus que les hommes, qui sont au moyen estage. Les Romains portoient mesme accoustrement les jours de dueil et les jours de feste. Il est certain que la peur extreme, et l'extreme ardeur de courage, troublent egualement le ventre et le laschent. Le saubriquet de Tremblant, duquel le douziesme roy de Navarre Sancho feut surnommé, apprend que la hardiesse, aussi bien que la peur, engendrent du tremoussement aux membres. Ceulx qui armoient ou luy, ou quelque aultre de pareille nature, à qui la peau frissonnoit, essayerent à le rassurer, appetissants le dangier auquel il s'alloit jecter : « Vous me cognoissez mal, leur dict il; si ma chair savoit jusques où mon courage la portera tantost, elle s'en transiroit tout à plat. » La foiblesse qui nous vient de froideur et desgoustement aux exercices de Venus, elle nous vient aussi d'un appetit trop vehement, et d'une chaleur desreglee. L'extreme froid, et l'extreme chaleur, cuisent et rostissent : Aristote dict que les cueux de plomb se fondent et coulent de froid et de la rigueur de l'hyver, comme d'une chaleur vehemente. Le desir et la satieté remplissent de douleur les sieges au dessus et au dessous de la volupté. La bestise et la sagesse se rencontrent en mesme pinct de sentiment et de resolution à la souffrance des accidents humains. Les sages gourmandent et commandent le mal, et les aultres l'ignorent : ceulx cy sont, par maniere de dire, au deçà des accidents; les aultres au delà, lesquels, aprez en avoir bien poisé et consideré les qualitez, les avoir mesurez et jugez tels qu'ils sont, s'eslancent au dessus par la force d'un vigoureux courage; ils les desdaignent et foulent aux pieds, ayants une ame forte et solide, contre laquelle les traicts de la fortune venants à donner, il est force qu'ils rejaillissent et s'esmoussent, trouvant un corps dans lequel ils ne peuvent faire impression : l'ordinaire et moyenne condition des

hommes loge entre ces deux extremittez; qui est de ceulx qui apperceoivent les maux, les sentent, et ne les peuvent supporter. L'enfance et la decrepitude se rencontrent en imbecillité de cerveau; l'avarice et la profusion, en pareil desir d'attirer et d'acquérir.

Il se peult dire, avecques apparence, qu'il y a ignorance abecedaire, qui va devant la science : une aultre doctorale, qui vient aprez la science; ignorance que la science faict et engendre, tout ainsi comme elle desfaict et destruit la premiere. Des esprits simples, moins curieux et moins instruits, il s'en faict de bons chrestiens, qui, par reverence et obeïssance, croient simplement, et se maintiennent soubs les loix. En la moyenne vigueur des esprits et moyenne capacité, s'engendre l'erreur des opinions; ils suyvent l'apparence du premier sens, et ont quelque tiltre d'interpreter à niaiserie et bestise que nous soyons arrestez en l'ancien train, regardants à nous qui n'y sommes pas instruits par estude. Les grands esprits, plus rassis et clairvoyants, font un aultre genre de biencroyants; lesquels, par longue et religieuse investigation, penetrent une plus profonde et abstruse lumiere ez Escriptions, et sentent le mystereux et divin secret de nostre police ecclesiastique; pourtant en veoyons nous aucuns estre arrivez à ce dernier estage par le second, avecques merueilleux fruit et confirmation, comme à l'extreme limite de la chrestienne intelligence, et jouïr de leur victoire avecques consolation, actions de graces, reformation de mœurs, et grande modestie. Et en ce reng n'entends je pas loger ces aultres qui, pour se purger du souspeçon de leur erreur passee, et pour nous asseurer d'eulx, se rendent extremes, indiscrets et injustes à la conduite de nostre cause, et la tachent d'infinis reproches de violence. Les païsans simples sont honnestes gents; et honnestes gents, les philosophes, ou, selon que nostre temps les nomme, des natures fortes et claires, enrichies d'une large instruction de sciences utiles : les mestis, qui ont desdaigné le premier siege de l'ignorance des lettres, et n'ont peu joindre l'aultre (le cul entre deux selles, desquels je suis et tant d'aultres), sont dangereux, ineptes, impor-

tuns; ceulx cy troublent le monde. Pourtant, de ma part, je me recule tant que je puis dans le premier et naturel siege, d'où je me suis pour neant essayé de partir.

La poésie populaire et purement naturelle a des naïfvetez et graces, par où elle se compare à la principale beaulté de la poésie parfaicte, selon l'art; comme il se veoid ez villanelles de Gascoigne, et aux chansons qu'on nous rapporte des nations qui n'ont cognoissance d'aucune science, ny mesme d'escripture : la poésie mediocre, qui s'arreste entre deux, est desdaignee, sans honneur et sans prix.

Mais parce que, aprez que le pas a esté ouvert à l'esprit, j'ay trouvé, comme il advient ordinairement, que nous avons prins pour un exercice malaysé et d'un rare subject, ce qui ne l'est aucunement, et qu'aprez que nostre invention a esté eschauffee, elle descouvre un nombre infiny de pareils exemples, je n'en adjousteray que cettuy cy : Que si ces Essais estoient dignes qu'on en jugeast, il en pourroit advenir, à mon advis, qu'ils ne plairoient gueres aux esprits communs et vulgaires, ny gueres aux singuliers et excellents; ceulx là n'y entendroient pas assez; ceulx cy y entendroient trop : ils pourroient vivoter en la moyenne region.

CHAPITRE LV

DES SENTEURS

Il se dict d'aulcuns, comme d'Alexandre le Grand, que leur sueur espandoit une odeur souefve, par quelque rare et extraordinaire complexion : de quoy Plutarque et aultres recherchent la cause. Mais la commune façon des corps est au contraire; et la meilleure condition qu'ils ayent, c'est d'estre exempts de senteur : la douceur mesme des haleines plus pures n'a rien de plus parfaict que d'estre sans aulcune odeur qui nous offense, comme sont celles des enfants bien sains. Voylà pourquoy, dict Plaute,

Mulier tum bene olet, ubi nihil olet;

« la plus exquise senteur d'une femme, c'est ne sentir rien. » Et les bonnes senteurs estrangieres, on a raison de les tenir pour suspectes à ceulx qui s'en servent, et d'estimer qu'elles soyent employees pour couvrir quelque defect naturel de ce costé là. D'où naissent ces rencontres des poëtes anciens : C'est puir que sentir bon.

Rides nos, Coracine, nil olentes :
Malo, quam bene olere, nil olere ¹.

Et ailleurs,

Postume, non bene olet, qui bene semper olet ².

1. Tu te moques de moi, Coracinus, parce que je ne suis point parfumé; et moi, j'aime mieux ne rien sentir que de sentir bon. MARTIAL, VI, 55, 48.

2. Celui qui sent toujours bon, Postumus, sent mauvais. MARTIAL, II, 12, 14.

J'ayme pourtant bien fort à estre entretenu de bonnes senteurs; et hais oultre mesure les mauvaises, que je tire de plus loing que tout aultre :

Namque sagacius unus odoror,
Polypus, an gravis hirsutis cubet hircus in alis,
Quam canis acer, ubi lateat sus ¹.

Les senteurs plus simples et naturelles me semblent plus agreables. Et touche ce soing principalement les dames : en la plus espesse barbarie, les femmes scythes, aprez s'estre lavees, se saulpouldrent et encroustent tout le corps et le visage de certaine drogue qui naist en leur terroir, odoriferante; et pour approcher les hommes, ayants osté ce fard, elles s'en treuvent et polies et parfumees. Quelque odeur que ce soit, c'est merveille combien elle s'attache à moy, et combien j'ay la peau propre à s'en abruver. Celuy qui se plaint de nature, de quoy elle a laissé l'homme sans instrument à porter les senteurs au nez, a tort; car elles se portent elles mesmes : mais à moy particulièrement, les moustaches que j'ay pleines m'en servent; si j'en approche mes gants ou mon mouchoir, l'odeur y tiendra tout un jour : elles accusent le lieu d'où je viens. Les estroicts baisers de la jeunesse, savoureux, gloutons et gluants, s'y colloient aultrefois, et s'y tenoient plusieurs heures aprez. Et si pourtant je me treuve peu subject aux maladies populaires, qui se chargent par la conversation, et qui naissent de la contagion de l'air; et me suis sauvé de celles de mon temps, de quoy il y en a eu plusieurs sortes en nos villes et en nos armées. On lit de Socrates, que, n'estant jamais party d'Athenes pendant plusieurs recheutes de peste qui la tormenterent tant de fois, luy seul ne s'en trouva jamais plus mal.

Les medecins pourroient, ce crois je, tirer des odeurs plus d'usage qu'ils ne font; car j'ay souvent apperceu qu'elles me changent, et agissent en mes

1. Mon odorat distingue les mauvaises odeurs plus subtilement qu'un chien d'excellent nez ne reconnoît la bauge du sanglier.
HORACE, *Epod.*, 12, 4.

esprits, selon qu'elles sont : qui me faict approuver ce qu'on dict, que l'invention des encens et parfums aux eglises, si ancienne et si espondue en toutes nations et religions, regarde à cela de nous resjouir, esveiller et purifier le sens, pour nous rendre plus propres à la contemplation.

Je voudrois bien, pour en juger, avoir eu ma part de l'ouvrage de ces cuisiniers qui sçavent assaisonner les odeurs estrangieres avecques la saveur des viandes; comme on remarqua singulierement au service du roi de Thunes, qui de nostre aage print terre à Naples, pour s'aboucher avecques l'empereur Charles. On farcissoit ses viandes de drogues odoriferantes, de telle sumptuosité, qu'un paon et deux faisands se trouverent sur ses parties revenir à cent ducats, pour les apprester selon leur maniere; et quand on les despeceoit, non la salle seulement, mais toutes les chambres de son palais, et les rues d'autour, estoient remplies d'une tressouefve vapeur, qui ne s'esvanouïssoit pas si soudain.

Le principal soing que j'aye à me loger, c'est de fuyr l'air puant et poissant. Ces belles villes, Venise et Paris, alterent la faveur que je leur porte, par l'aigre senteur, l'une de son marais, l'autre de sa boue.

CHAPITRE LVI

DES PRIERES

Je propose des fantasies informes et irresolues, comme font ceulx qui publient des questions douteuses à desbattre aux escholes, non pour establir la verité, mais pour la chercher; et les soubmets au jugement de ceulx à qui il touche de regler, non seulement mes actions et mes escripts, mais encores mes pensees. Egalement m'en sera acceptable et utile la condamnation comme l'approbation, tenant pour absurde et impie, si rien se rencontre, ignoramment ou inadvertamment couché en cette rapsodie, contraire aux saintes resolutions et prescriptions de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, en laquelle je meurs, et en laquelle je suis nay : et pourtant, me remettant tousjours à l'auctorité de leur censure, qui peult tout sur moy, je me mesle ainsi temerairement à toute sorte de propos, comme icy.

Je ne sçais si je me trompe; mais puisque, par une faveur particuliere de la bonté divine, certaine façon de priere nous a esté prescrite et dictee mot à mot par la bouche de Dieu, il m'a tousjours semblé que nous en debvions avoir l'usage plus ordinaire que nous n'avons; et, si j'en estois creu, à l'entree et à l'issue de nos tables, à nostre lever et coucher, et à toutes actions particulieres ausquelles on a accoustumé de mesler des prieres, je vouldrois que ce feust le Patenostre que les chrestiens y employassent, sinon seulement, au moins tousjours. L'Eglise peult estendre et diversifier les prieres, selon le besoin de nostre instruction; car je sçais bien que c'est tousjours mesme substance et mesme chose : mais on devoit donner à celle là ce privilege, que le peuple l'eust

continuellement en la bouche; car il est certain qu'elle dict tout ce qu'il fault, et qu'elle est trespropre à toutes occasions. C'est l'unique priere de quoy je me sers partout, et la repete au lieu d'en changer : d'où il advient que je n'en ay aussi bien en memoire que celle là.

J'avois presentement en la pensee, d'où nous venoit cette erreur, de recourir à Dieu en tous nos desseings et entreprinses, et l'appeller à toute sorte de besoin, et en quelque lieu que nostre foiblesse veult de l'ayde, sans considerer si l'intention est juste ou injuste; et de escrire son nom et sa puissance, en quelque estat et action que nous soyons, pour vicieuse qu'elle soit. Il est bien nostre seul et unique protecteur, et peult toutes choses à nous ayder : mais encores qu'il daigne nous honnorer de cette doulce alliance paternelle, il est pourtant autant juste, comme il est bon et comme il est puissant; mais il use bien plus souvent de sa justice que de son pouvoir, et nous favorise selon la raison d'icelle, non selon nos demandes.

Platon, en ses Loix, faict trois sortes d'injurieuse creance des dieux :

« Qu'il n'y en ayt point; — Qu'ils ne se meslent pas de nos affaires; — Qu'ils ne refusent rien à nos vœux, offrandes et sacrifices. »

La premiere erreur, selon son advis, ne dura jamais immuable en homme, depuis son enfance jusques à sa vieillesse.

Les deux suyvantes peuvent souffrir de la constance.

Sa justice et sa puissance sont inseparables : pour neant implorons nous sa force en une mauvaise cause. Il fault avoir l'ame nette, au moins en ce moment auquel nous le prions, et deschargee de passions vicieuses; aultrement nous luy presentons nous mesmes les verges de quoy nous chastier : au lieu de rabiller nostre faulte, nous la redoublons, presentants, à celuy à qui nous avons à demander pardon, une affection pleine d'irreverence et de haine. Voylà pourquoy je ne loue pas volontiers ceulx que je veoïs prier Dieu plus souvent et plus ordinairement, si les

actions voisines de la priere ne me tesmoignent quelque amendement et reformation,

Si, nocturnus adulter,
Tempora santonico velas adopterta cucullo ¹.

Et l'assiette d'un homme meslant à une vie exécrable la devotion, semble estre aulcunement plus condamnable que celle d'un homme conforme à soy, et dissolu partout : pourtant refuse nostre Eglise tous les jours la faveur de son entree et société aux mœurs obstinees à quelque insigne malice. Nous prions par usage et par coustume, ou, pour mieulx dire, nous lisons ou prononceons nos prieres; ce n'est enfin que mine : et me desplaist de veoir faire trois signes de croix au Benedicite, autant à Graces (et plus m'en desplaist il de ce que c'est un signe que j'ay en reverence et continuel usage, mesmement quand je baaille); et ce pendant, toutes les aultres heures du jour, les veoir occupees à la haine, l'avarice, l'injustice : aux vices leur heure; son heure à Dieu, comme par compensation et composition. C'est miracle de veoir continuer des actions si diverses, d'une si pareille teneur, qu'il ne s'y sente point d'interruption et d'alteration, aux confins mesmes et passage de l'une à l'autre. Quelle prodigieuse conscience se peult donner repos, nourrissant en mesme giste, d'une société si accordante et si paisible, le crime et le juge?

Un homme de qui la paillardise sans cesse regente la teste, et qui la juge tresodieuse à la vue divine, que dict il à Dieu quand il luy en parle? Il se ramene; mais soubdain il recheoit. Si l'object de la divine justice et sa presence frapportoient, comme il dict, et chastioient son ame; pour courte qu'en feust la penitence, la crainte mesme y rejetteroient si souvent sa pensee, qu'incontinent il se verroit maistre de ces vices qui sont habituez et acharnez en luy. Mais quoy!

1. Si, pour assouvir la nuit tes desirs adultères, tu te couvres la tête d'une cape gauloise. JUVÉNAL, VIII, 144.

ceulx qui couchent une vie entiere sur le fruict et emolument du peché qu'ils sçavent mortel? combien avons nous de mestiers et vocations receues, de quoy l'essence est vicieuse? et celuy qui, se confessant à moy, me recitoit avoir, tout un aage, faict profession et les effects d'une religion damnable selon luy, et contradictoire à celle qu'il avoit en son cœur, pour ne perdre son credit et l'honneur de ses charges, comment pastissoit il ce discours en son courage? de quel langage entretiennent ils sur ce subject la justice divine? Leur repentance consistant en visible et maniable reparation, ils perdent et envers Dieu et envers nous le moyen de l'alleguer : sont ils si hardis de demander pardon, sans satisfaction et sans repentance? Je tiens que de ces premiers, il en va comme de ceulx icy; mais l'obstination n'y est pas si aysee à convaincre. Cette contrariété et volubilité d'opinion si soubdaine, si violente, qu'ils nous feignent, sent pour moy son miracle : ils nous representent l'estat d'une indigestible agonie.

Que l'imagination me sembloit fantastique de ceulx qui, ces annees passees, avoient en usage de reprocher à chascun, en qui il reluisoit quelque clarté d'esprit, professant la religion catholique, que c'estoit à feinte : et tenoient mesme, pour luy faire honneur, quoy qu'il dist par apparence, qu'il ne pouvoit faillir au dedans d'avoir sa creance reformee à leur pied ! Facheuse maladie, de se croire si fort, qu'on se persuade qu'il ne se puisse croire au contraire ! et plus facheuse encores, qu'on se persuade d'un tel esprit, qu'il prefere je ne sçais quelle disparité de fortune presente, aux esperances et menaces de la vie eternelle ! Ils m'en peuvent croire : si rien eust deu tenter ma jeunesse, l'ambition du hazard et de la difficulté qui suyvoient cette recente entreprinse, y eust eu bonne part.

Ce n'est pas sans grande raison, ce me semble, que l'Eglise deffend l'usage promiscue, temeraire et indiscret, des saintes et divines chansons que le saint Esprit a dicté en David. Il ne fault mesler Dieu en nos actions, qu'avecques reverence et attention pleine

d'honneur et de respect : cette voix est trop divine pour n'avoir aultre usage que d'exercer les poulmons et plaire à nos oreilles; c'est de la conscience qu'elle doit estre produicte, et non pas de la langue. Ce n'est pas raison qu'on permette qu'un garson de boutique, parmy ses vains et frivoles pensements, s'en entretienne et s'en joue; ny n'est certes raison de veoir tracasser, par une salle et par une cuisine, le saint livre des sacrez mysteres de nostre creance : c'estoient aultrefois mysteres, ce sont à present desduits et esbats. Ce n'est pas en passant, et tumultuairement, qu'il faut manier un estude si serieux et venerable; ce doit estre une action destinee et rassise, à laquelle on doit tousjours adjouster cette preface de nostre office, *Sursum corda*, et y apporter le corps mesme disposé en contenance qui tesmoigne une particuliere attention et reverence. Ce n'est pas l'estude de tout le monde; c'est l'estude des personnes qui y sont vouees, que Dieu y appelle, les meschants, les ignorants, s'y empirent : ce n'est pas une histoire à conter; c'est une histoire à reverer, craindre, et adorer. Plaisantes gents, qui pensent l'avoir rendue palpable au peuple, pour l'avoir mise en langage populaire ! Ne tient il qu'aux mots, qu'ils n'entendent tout ce qu'ils treuvent par escript ? Diray je plus ? pour l'en approcher de ce peu : ils l'en reculent; l'ignorance pure, et remise toute en aultruy, estoit bien plus salutaire et plus sçavante que n'est cette science verbale et vaine, nourrice de presumption et de temerité.

Je crois aussi que la liberté à chascun de dissiper une parole si religieuse et importante, à tant de sortes d'idiomes, a beaucoup plus de dangier que d'utilité. Les Juifs, les Mahometans, et quasi tous aultres, ont espousé et reverent le langage auquel originellement leurs mysteres avoient esté conceus : et en est defendue l'alteration et changement, non sans apparence. Sçavons nous bien qu'en Basque, et en Bretagne, il y ayt des juges assez pour establir cette traduction faicte en leur langue ? L'Eglise universelle n'a point de jugement plus ardu à faire, et plus

solenne. En preschant et parlant, l'interpretation est vague, libre, muable, et d'une parcelle; ainsi ce n'est pas de mesme.

L'un de nos historiens grecs accuse justement son siecle, de ce que les secrets de la religion chrestienne estoient espandus emmy la place, ez mains des moindres artisans; que chascun en pouvoit desbattre et dire selon son sens; et que ce nous devoit estre grande honte, nous qui, par la grace de Dieu, jouissons des purs mysteres de la pieté, de les laisser profaner en la bouche de personnes ignorantes et populaires, veu que les Gentils interdisoient à Socrates, à Platon, et aux plus sages, de s'enquerir et parler des choses commises aux presbtres de Delphes : dict aussi que les factions des princes, sur le subject de la theologie, sont armees, non de zeile, mais de cholere; que le zeile tient de la divine raison et justice, se conduisant ordonneement et modereement, mais qu'il se change en haine et envie, et produict, au lieu de froment et de raisin, de l'ivroye et des orties, quand il est conduit d'une passion humaine. Et justement aussi, cet aultre, conseillant l'empereur Theodose, disoit les disputes n'endormir pas tant les schismes de l'Eglise, que les esveiller, et animer les heresies; que pourtant il falloit fuyr toutes contentions et argumentations dialectiques, et se rapporter nuement aux prescriptions et formules de la foy establies par les anciens. Et l'empereur Andronicus, ayant rencontré en son palais des principaulx hommes aux prises de parole contre Lapodius, sur un de nos poincts de grande importance, les tansa, jusques à menacer de les jecter en la riviere s'ils continuoient. Les enfants et les femmes, en nos jours, regentent les hommes plus vieux et experimentez sur les loix ecclesiastiques : là où la premiere de celles de Platon leur deffend de s'enquerir seulement de la raison des loix civiles, qui doibvent tenir lieu d'ordonnances divines; et permettant aux vieux d'en communiquer entre eulx, et avecques le magistrat, il adjousté : « Pourveu que ce ne soit pas en presence des jeunes, et personnes profanes. »

Un evesque a laissé par escript, qu'en l'aulture bout du monde il y a une isle, que les anciens nommoient Dioscoride, commode en fertilité de toutes sortes d'arbres, fruicts, et salubrité d'air; de laquelle le peuple est chrestien, ayant des eglises et des autels qui ne sont parez que de croix sans aultres images, grand observateur de jeusnes et de festes, exact payeur de dismes aux presbtres, et si chaste, que nul d'eulx ne peult cognoistre qu'une femme en sa vie; au demourant, si content de sa fortune, qu'au milieu de la mer il ignore l'usage des navires, et si simple, que de la religion qu'il observe si soigneusement, il n'en entend un seul mot : chose incroyable à qui ne sçauroit les païens, si devots idolastres, ne cognoistre de leurs dieux que simplement le nom et la statue. L'ancien commencement de *Menalippe*, tragedie d'Euripides, portoit ainsin,

O Jupiter ! car de toy rien sinon
Je ne cognois seulement que le nom.

J'ay veu aussy de mon temps faire plaincte d'auncuns escripts, de ce qu'ils sont purement humains et philosophiques, sans meslange de theologie. Qui diroit au contraire, ce ne seroit pourtant sans quelque raison, Que la doctrine divine tient mieulx son reng à part, comme royne et dominatrice; Qu'elle doit estre principale par tout, point suffragante et subsidiaire; et Qu'à l'adventure se prendroient les exemples à la grammaire, rhetorique, logique, plus sortablement d'ailleurs, que d'une si sainte matiere; comme aussi les arguments des theastres, jeux et spectacles publics; Que les raisons divines se considerent plus venerablement et reveremment seules, et en leur style, qu'appariees aux discours humains; Qu'il se veoid plus souvent cette faulte, que les theologiens escrivent trop humainement, que cette aulture, que les humanistes escrivent trop peu theologalement; la philosophie, dict saint Chrysostome, est pieça bannie de l'eschole sainte comme servante inutile, et estimee indigne de veoir, seulement en passant de l'entree,

le sacraire des saints thresors de la doctrine celeste : Que le dire humain a ses formes plus basses, et ne se doibt servir de la dignité, majesté, regence, du parler divin. Je luy laisse, pour moy, dire *serbis indisciplinatis*¹ Fortune, Destinee, Accident, Heur, et Malheur, et les Dieux, et aultres phrases, selon sa mode. Je propose les fantasies humaines, et miennes, simplement comme humaines fantasies, et separeement considerees; non comme arrestees et reglees par l'ordonnance celeste, incapable de doute et d'altercation; matiere d'opinion, non matiere de foy; ce que je discours selon moy, non ce que je crois selon Dieu; d'une façon laïque, non clericale, mais tousjours tres-religieuse; comme les enfants proposent leurs essais instruisables, non instruisants.

Et ne diroit on pas aussi sans apparence, que l'ordonnance de ne s'entremettre, que bien reserveement, d'escire de la religion à tous aultres qu'à ceulx qui en font expresse profession, n'auroit pas faulte de quelque image d'utilité et de justice; et à moy avecques, peut estre, de m'en taire? On m'a dict que ceulx mesmes qui ne sont pas des nostres, deffendent pourtant entre eulx l'usage du nom de Dieu en leurs propos communs; ils ne veulent pas qu'on s'en serve par une maniere d'interjection ou d'exclamation, ny pour tesmoignage, ny pour comparaison : en quoy je treuve qu'ils ont raison; et en quelque maniere que ce soit que nous appellons Dieu à nostre commerce et societé, il fault que ce soit serieusement et religieusement.

Il y a, ce me semblé en Xenophon, un tel discours où il montre que nous debvons plus rarement prier Dieu, d'autant qu'il n'est pas aysé que nous puissions si souvent remettre nostre ame en cette assiette reglee, reformee et devotieuse, où il fault qu'elle soit pour ce faire : aultrement nos prieres ne sont pas seulement vaines et inutiles, mais vicieuses. « Pardonne nous, disons nous, comme nous pardonnons à

1. En termes vulgaires et non approuvés. SAINT AUGUSTIN, de *Civit. Dei*, X, 29.

ceulx qui nous ont offensez : » que disons nous par là, sinon que nous luy offrons nostre ame exempte de vengeance et de rancune? Toutesfois nous invoquons Dieu et son ayde au complot de nos fautes, et le convions à l'injustice :

Quæ, nisi seductis, nequeas committere divis¹ :

l'avaricieux le prie pour la conservation vaine et superflue de ses thresors : l'ambitieux, pour ses victoires et conduite de sa fortune; le voleur l'employe à son ayde, pour franchir le hazard et les difficultez qui s'opposent à l'execution de ses meschantes entreprises, ou le remercie de l'aysance qu'il a trouvé à desgosiller un passant; au pied de la maison qu'ils vont escheller ou petarder, ils font leurs prieres, l'intention et l'esperance pleine de cruauté, de luxure, et d'avarice.

Hoc ipsum, quo tu Jovis aurem impellere tentas,
Dic ægedum Staïo : Proh Juppiter ! o bone, clamet,
Juppiter ! At sese non clamet Juppiter ipse² ?

La royne de Navarre Marguerite recite d'un jeune prince, et, encores qu'elle ne le nomme pas, sa grandeur l'a rendu cognoissable assez, qu'allant à une assignation amoureuse, et coucher avecques la femme d'un advocat de Paris, son chemin s'addonnant au travers d'une eglise, il ne passoit jamais en ce lieu saint, allant ou retournant de son entreprinse, qu'il ne feist ses prieres et oraisons. Je vous laisse à juger, l'ame pleine de ce beau pensement, à quoy il employoit la faveur divine. Toutesfois elle allegue cela pour un tesmoignage de singuliere devotion. Mais ce n'est pas par cette preuve seulement qu'on pourroit verifier

1. En demandant des choses qu'on ne peut dire aux dieux qu'en les prenant à part. PERSE, II, 4.

2. Dis à Staïus ce que tu voudrois obtenir de Jupiter : « Grand Jupiter ! s'écriera Staïus, peut-on vous faire de telles demandes ? » Et tu crois que Jupiter lui-même ne dira pas comme Staïus ? PERSE, II, 21.

que les femmes ne sont gueres propres à traicter les matieres de la theologie.

Une vraye priere et une religieuse reconciliation de nous à Dieu, elle ne peult tumber en une ame impure et soubmise, lors mesme, à la domination de Satan. Celuy qui appelle Dieu à son assistance pendant qu'il est dans le train du vice, il faict comme le coupeur de bourse qui appelleroit la justice à son ayde, ou comme ceulx qui produisent le nom de Dieu en tesmoignage de mensonge.

Tacito mala vota susurro
Concipimus ¹.

Il est peu d'hommes qui osassent mettre en evidence les requestes secrettes qu'ils font à Dieu :

Haud cuivis promptum est, murmurque, humilesque susurros
Tollere de templis, et aperto vivere voto ² :

voilà pourquoy les pythagoriens vouloient qu'elles fussent publicques et ouïes d'un chascun; à fin qu'on ne le requist de chose indecente et injuste, comme celuy là,

Clare quum dixit, Apollo !
Labra movet, metuens audiri : « Pulchra Laverna,
Da mihi fallere, da justum sanctumque videri;
Noctem peccatis, et fraudibus objice nubem ³. »

Les dieux punirent griefvement les iniques vœux d'Œdipus, en les luy octroyant : il avoit prié que ses enfants vuidassent entre eulx, par armes, la succession de son estat; il feut si miserable de se veoir

1. Nous murmurons à voix basse des prières criminelles. *LUCAIN*, V, 104.

2. Il est peu d'hommes qui n'aient pas besoin de prier à voix basse, et qui puissent exprimer tout haut les vœux qu'ils adressent aux dieux. *PERSE*, II, 6.

3. Qui, après avoir invoqué Apollon à haute voix, ajoute aussitôt tout bas, en remuant à peine les lèvres : « Belle Laverne, donne-moi les moyens de tromper, et de passer pour un homme de bien; couvre d'un nuage épais, d'une nuit obscure, mes secrètes friponneries. » *HORACE*, *Epist.*, I, 16, 59.

prins au mot. Il ne fault pas demander que toutes choses suyvent nostre volonté, mais qu'elle suyve la prudence.

Il semble, à la verité, que nous nous servons de nos prieres comme d'un jargon, et comme ceulx qui employent les paroles saintes et divines à des sorcelleries et effects magiciens; et que nous facions nostre compte que ce soit de la contexture, ou son, ou suite des mots, ou de nostre contenance, que despende leur effect : car ayants l'ame pleine de concupiscence, non touchee de repentance ny d'aucune nouvelle reconciliation envers Dieu, nous luy allons presenter ces paroles que la memoire preste à nostre langue, et esperons en tirer une expiation de nos faultes. Il n'est rien si aysé, si doulx et si favorable que la loy divine : elle nous appelle à soy, ainsi faultiers et detestables comme nous sommes; elle nous tend les bras, et nous receoit en son giron pour vilains, ords et bourbeux que nous soyons et que nous ayons à estre à l'advenir : mais encores, en recompense, la fault il regarder de bon œil; encores fault il recevoir ce pardon avecques action de graces; et au moins, pour cet instant que nous nous adressons à elle, avoir l'ame desplaisante de ses faultes, et ennemie des passions qui nous ont poulsé à l'offenser. Ny les dieux, ny les gents de bien, dict Platon, n'acceptent le present d'un meschant.

Immunis aram si tetigit manus,
Non sumptuosa blandior hostia,
Mollivit aversos Penates
Farre pio, et saliente mica ¹.

1. Que des mains innocentes touchent l'autel, elles apaisent aussi sûrement les dieux Pénates avec un gâteau de fleur de farine et quelques grains de sel, qu'en immolant de riches victimes. HORACE, *Od.*, III, 23, 17.

CHAPITRE LVII

DE L'ÂGE

Je ne puis recevoir la façon de quoy nous établissons la duree de nostre vie. Je veoïs que les sages l'accourcissent bien fort, au prix de la commune opinion. « Comment, dict le jeune Caton à ceulx qui le vouloient empescher de se tuer, suis je à cette heure en aage où l'on me puisse reprocher d'abandonner trop tost la vie ? » Si n'avoit il que quarante et huict ans. Il estimoit cet aage là bien meur et bien avancé, considerant combien peu d'hommes y arrivent. Et ceulx qui s'entretiennent de ce que je ne sçais quel cours, qu'ils nomment naturel, promet quelques années au delà ; ils le pourroient faire, s'ils avoient privilege qui les exemptast d'un si grand nombre d'accidents ausquels chascun de nous est en bute par une naturelle subjection, qui peuvent interrompre ce cours qu'ils se promettent. Quelle resverie est ce de s'attendre de mourir d'une defaillance de forces que l'extreme vieillesse apporte, et de se proposer ce but à nostre duree ? veu que c'est l'espece de mort la plus rare de toutes, et la moins en usage. Nous l'appellons seule, naturelle ; comme si c'estoit contre nature de veoir un homme se rompre le col d'une cheute, s'estouffer d'un naufrage, se laisser surprendre à la peste ou à une pleuresie ; et comme si nostre condition ordinaire ne nous presentoit à tous ces inconveniens. Ne nous flattons pas de ces beaux mots : on doit à l'aventure appeller plustost naturel ce qui est general, commun et universel.

Mourir de vieillesse, c'est une mort rare, singuliere et extraordinaire, et d'autant moins naturelle que les aultres ; c'est la derniere et extreme sorte de mourir : plus elle est esloingnee de nous, d'autant

elle est moins esperable. C'est bien la borne au delà de laquelle nous n'irons pas, et que la loy de nature a prescript pour n'estre point oultrepassée : mais c'est un sien rare privilege de nous faire durer jusques là ; c'est une exemption qu'elle donne par faveur particuliere à un seul, en l'espace de deux ou trois siècles, le deschargeant des traverses et difficultez qu'elle a jecté entre deux en cette longue carriere. Par ainsi, mon opinion est de regarder que l'aage auquel nous sommes arrivez, c'est un aage auquel peu de gents arrivent. Puisque d'un train ordinaire les hommes ne viennent pas jusques là, c'est signe que nous sommes bien avant ; et puisque nous avons passé les limites accoustumez, qui est la vraye mesure de nostre vie, nous ne devons esperer d'aller gueres oultre : ayant eschappé tant d'occasions de mourir où nous veoyons tresbucher le monde, nous devons reconnoistre qu'une fortune extraordinaire, comme celle là qui nous maintient, et hors de l'usage commun, ne nous doit gueres durer.

C'est un vice des loix mesmes d'avoir cette faulse imagination ; elles ne veulent pas qu'un homme soit capable du maniemment de ses biens, qu'il n'ayt vingt et cinq ans : et à peine conservera il jusques lors le maniemment de sa vie. Auguste retrenchâ cinq ans des anciennes ordonnances romaines, et déclara qu'il suffisoit à ceulx qui prenoient charge de judicature d'avoir trente ans. Servius Tullius dispensa les chevaliers qui avoient passé quarante sept ans, des courvees de la guerre : Auguste les remeit à quarante et cinq. De renvoyer les hommes au sejour avant cinquante cinq ou soixante ans, il me semble n'y avoir pas grande apparence. Je serois d'advis qu'on estendist nostre vocation et occupation autant qu'on pourroit, pour la commodité publicque : mais je treuve la faulte en l'autre costé, de ne nous y embesongner pas assez tost. Cettuy cy avoit esté juge universel du monde à dix neuf ans ; et veult que, pour juger de la place d'une gouttiere, on en ayt trente.

Quant à moy, j'estime que nos ames sont desnouées, à vingt ans, ce qu'elles doivent estre, et qu'elles pro-

mettent tout ce qu'elles pourront : jamais ame, qui n'ayt donné, en cet aage là, arrhe bien evidente de sa force, n'en donna depuis la preuve. Les qualitez et vertus naturelles produisent dans ce terme là, ou jamais, ce qu'ellès ont de vigoureux et de beau :

Si l'espine non picque quand nai,
A pene que picque jamai ¹,

disent ils en Daulphiné. De toutes les belles actions humaines qui sont venues à ma cognoissance, de quelque sorte qu'elles soyent, je penserois en avoir plus grande part à nombrer en celles qui ont été produictes, et aux siecles anciens et au nostre, avant l'aage de trente ans, que aprez : ouy, en la vie des mesmes hommes souvent. Ne le puis je pas dire en toute seureté de celles de Hannibal, et de Scipion son grand adversaire? la belle moitié de leur vie, ils la vescuient de la gloire acquise en leur jeunesse : grands hommes depuis au prix de tous aultres, mais nullement au prix d'eulx mesmes. Quant à moy, je tiens pour certain que, depuis cet aage, et mon esprit et mon corps ont plus diminué qu'augmenté et plus reculé que avancé. Il est possible qu'à ceulx qui employent bien le temps, la science et l'experience croissent avecques la vie; mais la vivacité, la promptitude, la fermeté, et aultres parties bien plus nostres, plus importantes et essentielles, se fanissent et s'allanguissent.

Ubi jam validis quassatum est viribus ævi
Corpus, et obtusis ceciderunt viribus artus,
Claudicat ingenium, delirat linguaque, mensque ².

Tantost c'est le corps qui se rend le premier à la vieillesse, parfois aussi c'est l'ame : et en ay assez veu qui ont eu la cervelle affoiblie avant l'estomach et

1. Si l'épine ne pique point en naissant, à peine piquera-t-elle jamais.

2. Lorsque l'effort puissant des années a courbé le corps et usé les ressorts d'une machine épuisée, le jugement chancelle, l'esprit obscurcit, la langue bégaye. LUCRÈCE, III, 452.

les jambes; et d'autant que c'est un mal peu sensible à qui le souffre, et d'une obscure montre, d'autant est il plus dangereux. Pour ce coup, je me plains des loix, non pas de quoy elles nous laissent trop tard à la besongne, mais de quoy elles nous y employent trop tard. Il me semble que considerant la foiblesse de nostre vie, et à combien d'escueils ordinaires et naturels elle est exposee, on n'en debvroit pas faire si grande part à la naissance, à l'oysifveté, et à l'apprentissage.

LIVRE SECOND

LIVRE SECOND

CHAPITRE PREMIER

DE L'INCONSTANCE DE NOS ACTIONS

Ceux qui s'exercent à contreroller les actions humaines, ne se trouvent en aucune partie si empêchez, qu'à les rapiecer et mettre à mesme lustre; car elles se contredisent communeement de si estrange façon, qu'il semble impossible qu'elles soyent parties de mesme boutique. Le jeune Marius se trouve tantost fils de Mars, tantost fils de Venus : le pape Boniface huictiesme entra, dict on, en sa charge comme un regnard, s'y porta comme un lion, et mourut comme un chien : et qui croiroit que ce feust Neron, cette vraye image de cruauté, qui, comme on luy presenta à signer, suyvant le style, la sentence d'un criminel condamné, eust respondu, « Pleust à Dieu que je n'eusse jamais sceu escrire ! » tant le cœur luy serroit de condamner un homme à mort ! Tout est si plein de tels exemples, voire chascun en peult tant fournir à soy mesme, que je treuve estrange de veoir quelques-fois des gents d'entendement se mettre en peine d'assortir ces pieces; veu que l'irresolution me semble le plus commun et apparent vice de nostre nature : tesmoing ce fameux verset de Publius le farceur,

*Malum consilium est, quod mutari non potest*¹.

Il y a quelque apparence de faire jugement d'un homme par les plus communs traicts de sa vie; mais,

1. C'est un mauvais plan que celui qu'on ne peut changer. *Ex Publii Mimi, apud A. GELL., XVII, 14.*

veu la naturelle instabilité de nos mœurs et opinions, il m'a semblé souvent que les bons auteurs mesmes ont tort de s'opiniâtrer à former de nous une constante et solide contexture : ils choisissent un air universel; et, suyvnt cette image, vont rengeant et interpretant toutes les actions d'un personnage; et, s'ils ne les peuvent assez tordre, les renvoyent à la dissimulation. Auguste leur est eschappé; car il se treuve en cet homme une varieté d'actions si apparente, soubdaine et continuelle, tout le cours de sa vie, qu'il s'est faict lascher entier, et indecis, aux plus hardis juges. Je crois, des hommes, plus malaysement la constance, que toute aultre chose, et rien plus ayseement que l'inconstance. Qui en jugeroit en detail et distinctement, piece à piece, rencontreroit plus souvent à dire vray. En toute l'ancienneté, il est malaysé de choisir une douzaine d'hommes qui ayent dressé leur vie à un certain et asseuré train, qui est le principal but de la sagesse : car, pour la comprendre toute en un mot, dict un ancien, et pour embrasser en une toutes les regles de nostre vie, « C'est vouloir, et ne vouloir pas, tousjours mesme chose : je ne daignerois, dict il, adjouster, pourveu que la volonté soit juste; car si elle n'est juste, il est impossible qu'elle soit tousjours une. » De vray, j'ai aultrefois apprins que le vice n'est que desreglement et faulte de mesure; et par consequent il est impossible d'y attacher la constance. C'est un mot de Demosthenes, dict on, « que le commencement de toute vertu, c'est consultation et deliberation; et la fin et perfection, constance. » Si, par discours, nous entreprenions certaine voye, nous la prendrions la plus belle; mais nul n'y a pensé :

Quod petiit, spernit; repetit quod nuper omisit;
Æstuat, et vitæ disconvenit ordine toto¹.

Nostre façon ordinaire, c'est d'aller aprez les incli-

1. Il quitte ce qu'il vouloit avoir; il retourne à ce qu'il a quitté; toujours flottant, il se contredit sans cesse lui-même. HORACE, *Epist.*, I, 1, 98.

nations de nostre appetit, à gauche, à dextre, contre mont, contre bas, selon que le vent des occasions nous emporte. Nous ne pensons ce que nous voulons, qu'à l'instant que nous le voulons; et changeons comme cet animal qui prend la couleur du lieu où on le couche. Ce que nous avons à cette heure proposé, nous le changeons tantost; et tantost encores retournons sur nos pas : ce n'est que bransle et inconstance;

Ducimur, ut nervis alienis mobile lignum ¹.

Nous n'allons pas; on nous emporte : comme les choses qui flottent, ores doucement, ores avecques violence, selon que l'eau est ireuse ou bonasse;

Nonne videmus,
Quid sibi quisque velit, nescire, et quærere semper;
Commutare locum, quasi onus deponere possit ²?

chasque jour, nouvelle fantaisie; et se meuvent nos humeurs avecques les mouvements du temps :

Tales sunt hominum mentes, quali pater ipse
Juppiter auctiferas lustravit lumine terras ³.

Nous flottons entre divers advis; nous ne voulons rien librement, rien absolument, rien constamment. A qui auroit prescript et estably certaines loix et certaine police en sa teste, nous verrions tout par tout en sa vie reluire une equalité de mœurs, un ordre et une relation infaillible des unes choses aux aultres (Empedocles remarquoit cette difformité aux Agri-gentins, qu'ils s'abandonnoient aux delices comme s'ils avoient lendemain à mourir, et bastissoient comme si jamais ils ne debvoient mourir) : le discours en

1. Nous nous laissons conduire comme l'automate suit la corde qui le dirige. HORACE, *Sat.*, II, 7, 82.

2. Ne voyons-nous pas que l'homme cherche toujours, sans savoir ce qu'il désire? et qu'il change sans cesse de place, comme s'il pouvoit se délivrer ainsi du fardeau qui l'accable? LUCRÈCE, III, 1070.

3. Les pensers des mortels, et leur deuil, et leur joie,
Changent avec les jours que le ciel leur envoie.

seroit bien aysé à faire; comme il se veoid du jeune Caton : qui en a touché une marche¹, a tout touché; c'est une harmonie de sons tresaccordants, qui ne se peult desmentir. A nous, au rebours, autant d'actions, autant fault il de jugemens particuliers. Le plus seur, à mon opinion, seroit de les rapporter aux circonstances voisines, sans entrer en plus longue recherche, et sans en conclure aultre consequence.

Pendant les desbauches de nostre pauvre estat, on me rapporta qu'une fille, de bien prez de là où j'estois, s'estoit precipitee du hault d'une fenestre pour eviter la force d'un belitre de soldat, son hoste : elle ne s'estoit pas tuee à la cheute, et, pour redoubler son entreprinse, s'estoit voulu donner d'un coulteau par la gorge, mais on l'en avoit empeschee : toutesfois, aprez s'y estre bien fort blecee, elle mesme confessoit que le soldat ne l'avoit encores pressee que de requestes, sollicitations et presents, mais qu'elle avoit eu peur qu'enfin il en veinst à la contraincte : et là dessus les paroles, la contenance, et ce sang tesmoing de sa vertu, à la vraye façon d'une aultre Lucrece. Or, j'ai sceu, à la verité, qu'avant et depuis elle avoit esté garse de non si difficile composition. Comme dict le conte, « Tout beau et honneste que vous estes, quand vous aurez failly vostre poincte, n'en concluez pas incontinent une chasteté inviolable en vostre maistresse; ce n'est pas à dire que le muletier n'y treuve son heure. »

Antigonus, ayant prins en affection un de ses soldats pour sa vertu et vaillance, commanda à ses medecins de le panser d'une maladie longue et interieure qui l'avoit tormenté long-temps; et s'appercevant, aprez sa guarison, qu'il alloit beaucoup plus froidement aux affaires, luy demanda qui l'avoit ainsi changé et encouardy. « Vous mesme, sire, luy respondit il, m'ayant deschargé des maulx pour lesquels je ne tenois compte de ma vie. » Le soldat de Lucullus,

1. C'est-à-dire celui qui a posé le doigt sur une des touches du clavier les a fait résonner toutes. On donnoit autrefois le nom de marches aux touches du clavier des orgues, etc. A. D.

ayant esté desvalisé par les ennemis, fait sur eulx, pour se revenger, une belle entreprinse : quand il se feut remplumé de sa perte, Lucullus, l'ayant prins en bonne opinion, l'employoit à quelque exploict hazardeux, par toutes les plus belles remonstrances de quoy il se pouvoit adviser;

Verbis, quæ timido quoque possent addere mentem ¹.

« Employez y, respondict il, quelque miserable soldat desvalisé; »

Quantum vis rusticus : Ibit,

Ibit eo, quo vis, qui zonam perdidit, inquit ²;

et refusa resolutement d'y aller. Quand nous lisons que Mahomet, ayant oultrageusement rudoyé Chasan, chef de ses janissaires, de ce qu'il veoyoit sa troupe enfoncée par les Hongres, et luy se porter laschement au combat; Chasan alla, pour toute response, se ruer furieusement, seul, en l'estat qu'il estoit, les armes au poing, dans le premier corps des ennemis qui se presenta, où il feut soubdain englouty : ce n'est, à l'adventure, pas tant justification que radvisement; ny tant prouesse naturelle, qu'un nouveau despit. Celuy que vous vistes hier si aventureux, ne trouvez pas estrange de le veoir aussi poltron le lendemain; ou la cholere, ou la necessité, ou la compaignie, ou le vin, ou le son d'une trompette, luy avoit mis le cœur au ventre : ce n'est pas un cœur ainsi formé par discours, ces circonstances le luy ont fermý : ce n'est pas merveille si le voylà devenu aultre, par aultres circonstances contraires. Cette variation et contradiction qui se veoid en nous, si souple, a faict que aucuns nous songent deux ames, d'aultres deux puissances, qui nous accompagnent et agitent chascune à sa mode, vers le bien l'une, l'aultre vers le mal; une si brusque diversité ne se pouvant bien assortir à un subject simple.

1. En termes capables d'inspirer du courage au plus timide. HORACE, *Epist.*, II, 2, 36.

2. Tout grossier qu'il étoit, il répondit : « Ira là qui aura perdu sa bourse. » HORACE, *Epist.*, II, 2, 39.

Non seulement le vent des accidents me remue selon son inclination, mais en oultre je me remue et trouble moy mesme par l'instabilité de ma posture; et qui y regarde primement, ne se treuve gueres deux fois en mesme estat. Je donne à mon ame tantost un visage, tantost un aultre, selon le costé où je la couche. Si je parle diversement de moy, c'est que je me regarde diversement; toutes les contrarietez s'y treuvent selon quelque tour et en quelque façon; honteux, insolent; chaste, luxurieux; bavard, taciturne; laborieux, delicat; ingenieux, hebeté; chagrin, debonnaire; menteur, veritable; sçavant, ignorant; et liberal, et avare, et prodigue : tout cela je le veoys en moy aulcunement, selon que je me vire; et quiconque s'estudie bien attentivement, treuve en soy, voire et en son jugement mesme, cette volubilité et discordance. Je n'ay rien à dire de moy entierement, simplement et solidement, sans confusion et sans meslange, ny en un mot : *Distinguo*, est le plus universel membre de ma logique.

Encores que je sois tousjours d'advis de dire du bien le bien, et d'interpreter plutost en bonne part les choses qui le peuvent estre, si est ce que l'estrangeté de nostre condition porte que nous soyons souvent, par le vice mesme, poulsiez à bien faire; si le bien faire ne se jugeoit par la seule intention : par quoy un faict courageux ne doit pas conclure un homme vaillant, celui qui le seroit bien à point, il le seroit tousjours et à toutes occasions. Si c'estoit une habitude de vertu, et non une saillie, elle rendroit un homme pareillement resolu à tous accidents; tel seul, qu'en compaignie; tel en camp clos, qu'en une bataille; car, quoy qu'on die, il n'y a pas aultre vaillance sur le pavé, et aultre au camp; aussi courageusement porteroit il une maladie en son lict, qu'une bleceure au camp; et ne craindroit non plus la mort en sa maison, qu'en un assault : nous ne verrions pas un mesme homme donner dans la bresche, d'une brave asseurance, et se tormenter aprez, comme une femme, de la perte d'un procez ou d'un fils : quand, estant lasche à l'infamie, il est ferme à la pauvreté; quand, estant

mol contre les razoirs des barbiers, il se treuve roide contre les espees des adversaires : l'action est louable, non pas l'homme. Plusieurs Grecs, dict Cicero, ne peuvent veoir les ennemis, et se treuvent constants aux maladies; les Cimbres et les Celtiberiens, tout au rebours. *Nihil enim potest esse æquabile, quod non a certa ratione proficiscatur*¹. Il n'est point de vaillance plus extreme en son espece, que celle d'Alexandre; mais elle n'est qu'en espece, ny assez pleine par tout, et universelle. Toute incomparable qu'elle est, si a elle encores ses taches : qui faict que nous le veoyons se troubler si eperduement aux plus legiers souspeçons qu'il prend des machinations des siens contre sa vie, et se porter en cette recherche d'une si vehemente et indiscrete injustice, et d'une crainte qui subvertit sa raison naturelle. La superstition aussi de quoy il estoit si fort attainct, porte quelque image de pusillanimité : et l'excez de la penitence qu'il feît du meurtre de Clitus, est aussi tesmoignage de l'inegalité de son courage. Nostre faict, ce ne sont que pieces rapportees, et voulons acquerir un honneur à faulses enseignes. La vertu ne veult estre suyvie que pour elle mesme; et si on emprunte parfois son masque pour aultre occasion, elle nous l'arrache aussitost du visage. C'est une vifve et forte teincture, quand l'ame en est une fois abbruee; et qui ne s'en va, qu'elle n'emporte la piece. Voylà pourquoy, pour juger d'un homme, il fault suyvre longuement et curieusement sa trace : si la constance ne s'y maintient de son seul fondement, *cui vivendi via considerata atque provisa est*²; si la varieté des occurrences luy faict changer de pas (je dis de voye, car le pas s'en peult ou haster, ou appesantir), laissez le courre; celuy là s'en va avau le vent, comme dict la devise de nostre Talebot.

Ce n'est pas merveille, ce dict un ancien, que le hazard puisse tant sur nous, puisque nous vivons par

1. Pour avior une conduite uniforme, il faut partir d'un principe invariable. CICÉRON, *Tusc. quæst.*, II, 27. C.

2. De sorte qu'il suive, sans jamais s'écarter, la route qu'il s'est choisie. CICÉRON, *Paradox.*, V, 1.

hazard. A qui n'a dressé en gros sa vie à une certaine fin, il est impossible de disposer les actions particulieres : il est impossible de renger les pieces, à qui n'a une forme du total en sa teste : à quoy faire la provision des couleurs, à qui ne sçait ce qu'il a à peindre? Aulcun ne faict certain desseing de sa vie, et n'en deliberons qu'à parcelles. L'archer doit premierement sçavoir où il vise, et puis y accommoder la main, l'arc, la chorde, la flesche, et les mouvements : nos conseils fourvoyent parce qu'ils n'ont pas d'adresse et de but : nul vent ne faict, pour celuy qui n'a point de port destiné. Je ne suis pas d'advis de ce jugement qu'on fait pour Sophocles, de l'avoir argumenté suffisant au maniemment des choses domestiques, contre l'accusation de son fils, pour avoir veu l'une de ses tragedies; ny ne treuve la conjecture des Pariens, envoyez pour reformer les Milesiens, suffisante à la consequence qu'ils en tirerent : visitants l'isle, ils remarquoient les terres mieulx cultivees et maisons champestres mieulx gouvernees; et, ayants enregistré le nom des maistres d'icelles, comme ils eurent faict l'assemblee des citoyens en la ville, ils nommerent ces maistres là pour nouveaux gouverneurs et magistrats; jugeants que, soigneux de leurs affaires privees, ils le seroient des publicques. Nous sommes tous de lopins, et d'une contexture si informe et diverse, que chasque piece, chasque moment, faict son jeu; et se treuve autant de difference de nous à nous mesmes, que de nous à aultruy : *Magnam rem puta, unum hominem agere*¹. Puisque l'ambition peult apprendre aux hommes et la vaillance, et la temperance, et la liberalité, voire et la justice; puisque l'avarice peult planter au courage d'un garson de boutique, nourri à l'ombre et à l'oysifveté, l'assurance de se jecter, si loing du foyer domestique, à la mercy des vagues et de Neptune courroucé, dans un fraile bateau; et qu'elle apprend encores la discretion et la prudence; et que Venus mesme fournit de resolution et de hardiesse la

1. Soyez persuadé qu'il est bien difficile d'être toujours le même homme. SÉNÈQUE, *Eptst.* 120.

jeunesse encores soubs la discipline et la verge, et gendarme le tendre cœur des pucelles au giron de leurs meres :

Hac duce, custodes furtim transgressa jacentes,
Ad juvenem tenebris sola puella venit ¹ :

ce n'est pas tour d'entendement rassis, de nous juger simplement par nos actions de dehors; il fault sonder jusqu'au dedans, et veoir par quels ressorts se donne le bransle. Mais d'autant que c'est une hazardeuse et haulte entreprinse, je vouldrois que moins de gents s'en meslassent.

1. Sous la conduite de Vénus, la jeune fille passe furtivement au travers de ses surveillants endormis, et seule, pendant la nuit, va trouver son amant. *TIBULLE*, II, 1, 75.

CHAPITRE II

DE L'YVRONGNERIE

Le monde n'est que variété et dissemblance; les vices sont tous pareils, en ce qu'ils sont tous vices; et de cette façon l'entendent à l'aventure les stoïciens : mais encore qu'ils soient également vices, ils ne sont pas égaux vices : et que celui qui a franchi de cent pas les limites,

Quos ultra, citraque nequit consistere rectum¹,

ne soit de pire condition que celui qui n'en est qu'à dix pas, il n'est pas croyable, et que le sacrilège ne soit pire que le larcin d'un chou de notre jardin :

Nec vincet ratio hoc, tantumdem ut peccet, idemque,
Qui teneros caules alieni fregerit horti,
Et qui nocturnus divum sacra legerit²...

Il y a autant en cela de diversité, qu'en aucune autre chose. La confusion de l'ordre et mesure des pechez est dangereuse : les meurtriers, les traîtres, les tyrans, y ont trop d'acquest; ce n'est pas raison que leur conscience se soulage sur ce que tel autre ou est oysif, ou est lascif, ou moins assidu à la devotion. Chacun poise sur le péché de son compagnon, et esleve³ le sien. Les instructeurs mesmes les rengent

1. Dont on ne peut s'écarter en aucun sens, qu'on ne s'égare du droit chemin. HORACE, *Sat.*, I, 1, 107.

2. On ne prouvera jamais, par de bonnes raisons, que voler des choux dans un jardin soit un aussi grand crime que de piller un temple. HORACE, *Sat.*, I, 3, 115.

3. Cherche à rendre le sien plus léger. Du latin *elevat* ; image prise des deux plateaux d'une balance. J. V. L.

souvent mal, à mon gré. Comme Socrates disoit, Que le principal office de la sagesse estoit distinguer les biens et les maulx; nous aultres, chez qui le meilleur est tousjours en vice, debvons dire de mesme de la science de distinguer les vices, sans laquelle, bien exacte, le vertueux et le meschant demeurent meslez et incogneus.

Or l'yvrongnerie, entre les aultres, me semble un vice grossier et brutal. L'esprit a plus de part ailleurs; et il y a des vices qui ont je ne sais quoy de genereux, s'il le fault ainsi dire; il y en a où la science se mesle, la diligence, la vaillance, la prudence, l'adresse et la finesse : cettuy cy est tout corporel et terrestre. Aussi la plus grossiere nation de celles qui sont aujourd'huy, c'est celle là seule qui le tient en credit. Les aultres vices alterent l'entendement; cettuy cy le renverse, et estonne le corps.

Quum vini vis penetravit...

Consequitur gravitas membrorum, præpediuntur
Crura vacillanti, tardescit lingua, madet mens,
Nant oculi; clamor, singultus, jurgia, gliscunt ¹.

Le pire estat de l'homme, c'est où il perd la cognoissance et gouvernement de soy. Et en dict on, entre aultres choses, que comme le moust, bouillant dans un vaisseau, poulse à mont tout ce qu'il y a dans le fond; aussi le vin faict desbonder les plus intimes secrets à ceulx qui en ont prins oultre mesure.

Tu sapientium
Curas, et arcanum jocoso
Consilium retegis Lyæo ¹.

Josephe recite qu'il tira le ver du nez à certain ambassadeur que les ennemis luy avoient envoyé, l'ayant

1. Lorsque l'homme est dompté par la force du vin, ses membres deviennent pesants, sa démarche est incertaine, ses pas chancellent, sa langue s'embarrasse; son âme semble noyée, et ses yeux flottants; il pousse d'impurs hoquets, il bégaye des injures. LUCRÈCE, III, 475.

2. Dans tes joyeux transports, ô Bacchus ! le sage se laisse arracher son secret. HORACE, *Od.*, III, 21, 14.

faict boire d'autant. Toutesfois Auguste, s'estant fié à Lucius Piso, qui conquist la Thrace, des plus privez affaires qu'il eust, ne s'en trouva jamais mescompté; ni Tiberius, de Cossus, à qui il se deschargeoit de tous ses conseils; quoyque nous les sçachions avoir esté si fort subjects au vin, qu'il en a fallu rapporter souvent du senat et l'un et l'autre yvre,

Hesterno inflatum venas, de more, Lyæo¹;

et commeit on, aussi fidellement qu'à Cassius, buveur d'eau, à Cimber le desseing de tuer Cesar, quoyqu'il s'enyvrast souvent : d'où il respondit plaisamment : « Que je portasse un tyran ! moy, qui ne puis porter le vin ! » Nous veoyons nos Allemands, noyez dans le vin, se souvenir de leur quartier, du mot, et de leur reng :

Nec facilis victoria de madidis, et
Blæsis, atque mero titubantibus².

Je n'eusse pas creu d'yvresse si profonde, estoufee et ensepvelie, si je n'eusse leu cecy dans les histoires : qu'Attalus, ayant convié à souper, pour luy faire une notable indignité, ce Pausanias qui, sur ce mesme subject, tua depuis Philippus, roy de Macedoine, roy portant, par ses belles qualitez, tesmoignage de la nourriture qu'il avoit prinse en la maison et compaignie d'Epaminondas, il le feit tant boire, qu'il peust abandonner sa beaulté, insensiblement, comme le corps d'une putain buissonniere, aux muletiers et nombre d'abjects serviteurs de sa maison : et ce que m'apprint une dame que j'honore et prise fort, que prez de Bourdeaux, vers Castres, où est sa maison, une femme de village, veufve, de chaste reputation, sentant des premiers ombrages de grossesse, disoit à ses voisines qu'elle penseroit estre enceinte, si elle avoit un mary; mais, du jour à la journee croissant l'occasion de ce

1. Les veines encore enflées du vin qu'il avoit bu la veille. VIRGILE, *Egl.*, VI, 15. Ce vers est un peu différent dans Virgile. J. V. L.

2. Et, quoique noyés dans le vin, bégayants et chancelants, il n'est pas facile de les vaincre. JUVÉNAL, XV, 47.

souspeçon, et enfin jusques à l'evidence, elle en veint là de faire declarer au prosne de son eglise, que qui seroit consent de ce faict, en le advouant, elle promettoit de le luy pardonner, et, s'il le trouvoit bon, de l'espouser : un sien jeune valet de labourage, enhardy de cette proclamation, declara l'avoir trouvee un jour de feste, ayant bien largement prins son vin, endormie si profondement prez de son foyer, et si indecemment, qu'il s'en estoit peu servir sans l'esveiller : ils vivent encores mariez ensemble

Il est certain que l'antiquité n'a pas fort descrié ce vice : les escripts mesmes de plusieurs philosophes en parlent bien mollement ; et, jusques aux stoïciens, il y en a qui conseilient de se dispenser quelquesfois à boire d'autant, et de s'enyvrer, pour relascher l'ame.

Hoc quoque virtutum quondam certamine magnum
Socratem palmam promeruisse ferunt ¹.

Ce censeur et correcteur des aultres, Caton, a esté reproché de bien boire :

Narratur et prisce Catonis
Sæpe mero caluisse virtus ².

Cyrus, roy tant renommé, allegue, entre ses aultres louanges pour se preferer à son frere Artaxerxes, qu'il sçavoit beaucoup mieulx boire que luy. Et ez nations les mieulx reglees et policees, cet essay de boire d'autant estoit fort en usage. J'ay ouï dire à Silvius, excellent medecin de Paris, que, pour garder que les forces de nostre estomach ne s'apparessent, il est bon, une fois le mois, de les esveiller par cet excez et les picquer, pour les garder de s'engourdir. Et escript on que les Perses, aprez le vin, consultoient de leurs principaulx affaires.

Mon goust et ma complexion est plus ennemie de

1. Dans ce noble combat, le grand Socrate remporta, dit-on, la palme. PSEUDO-GALLUS, I, 47.

2. On raconte aussi du vieux Caton que le vin réchauffoit sa vertu. HORACE, *Od.*, III, 21, 11.

ce vice que mon discours ; car, oultre ce que je captive ayseement mes creances sous l'auctorité des opinions anciennes, je le treuve bien un vice lasche et stupide, mais moins malicieux et dommageable que les aultres qui chocquent quasi tous, du plus droict fil, la société publique. Et, si nous ne nous pouvons donner du plaisir qu'il ne nous couste quelque chose, comme ils tiennent, je treuve que ce vice couste moins à nostre conscience que les aultres ; oultre ce qu'il n'est point de difficile apprest, ny malaysé à trouver : consideration non meprisable. Un homme avancé en dignité et en aage, entre trois principales commoditez qu'il me disoit luy rester en la vie, comptoit cette cy ; et où les veult on trouver plus justement qu'entre les naturelles ? mais il la prenoit mal : la delicatesses y est à fuyr, et le soigneux triage du vin ; si vous fondez vostre volupté à le boire friand, vous vous obligez à la douleur de le boire aultre. Il fault avoir le goust plus lasche et plus libre : pour estre bon beuveur, il fault un palais moins tendre. Les Allemands boivent quasi egualement de tout vin avecques plaisir ; leur fin, c'est l'avaller, plus que le gouter. Ils en ont bien meilleur marché : leur volupté est bien plus plantureuse et plus en main. Secondement, boire à la françoise, à deux repas, et modereement, c'est trop restreindre les faveurs de ce dieu ; il y fault plus de temps et de constance : les anciens franchissoient des nuicts entieres à cet exercice, et y attachoient souvent les jours ; et si fault dresser son ordinaire plus large et plus ferme. J'ay veu un grand seigneur de mon temps, personnage de haultes entreprinses et fameux succez, qui, sans effort et au train de ses repas communs, ne beuvoit gueres moins de cinq lots de vin¹ ; et ne se montroit, au partir de là, que trop sage et advisé aux despens de nos affaires. Le plaisir, duquel nous voulons tenir compte au cours de nostre vie, doit en employer plus d'espace ; il faudroit, comme des garçons de boutique et gents de travail, ne refuser nulle occasion de boire, et avoir ce desir tousjours en teste. Il

1. Environ dix bouteilles.

semble que tous les jours nous raccourcissons l'usage de cettuy ci; et qu'en nos maisons, comme j'ay veu en mon enfance, les desjeuners, les ressiners et les collations feussent plus frequentes et ordinaires qu'à present. Seroit ce qu'en quelque chose nous allussions vers l'amendement? Vrayement non : mais ce peult estre que nous nous sommes beaucoup plus jettez à la paillardise que nos peres. Ce sont deux occupations qui s'entr'empeschent en leur vigueur : elle a affoibli nostre estomach, d'une part; et d'aulture part, la sobriété sert à nous rendre plus coints, plus damerets, pour l'exercice de l'amour.

C'est merveille des contes que j'ay ouï faire à mon pere, de la chasteté de son siecle. C'estoit à luy d'en dire, estant tresadvenant, et par art et par nature, à l'usage des dames. Il parloit peu et bien; et si mesloit son langage de quelque ornement des livres vulgaires, sur tout espagnols; et entre les espagnols, luy estoit ordinaire celuy qu'ils nommoient *Marc Aurele*¹. Le port, il l'avoit d'une gravité doulce, humble et tres-modereste; singulier soin de l'honnesteté et decence de sa personne et de ses habits, soit à pied, soit à cheval : monstrueuse foy en ses paroles; et une conscience et religion, en general, penchant plutost vers la superstition que vers l'aulture bout : pour un homme de petite taille, plein de vigueur, et d'une stature droicte et bien proportionnee; d'un visage agreable, tirant sur le brun; adroict et exquis en tous nobles exercices. J'ay veu encores des cannes farcies de plomb, desquelles on dict qu'il exerceoit ses bras pour se preparer à ruer la barre ou la pierre, ou à l'escrime; et des souliers aux semelles plumbees, pour s'alleger au courir et au saulter. Du primsault, il a laissé en memoire des petits miracles : je l'ay veu, par de là soixante ans, se mocquer de nos alaigresses, se jeter avec sa robbe fourree sur un cheval, faire le tour de la table sur son poulce, ne monter gueres en sa chambre, sans s'eslancer trois ou quatre degrez à la fois. Sur mon propos, il

1. *L'Horloge des Princes, ou le Marc-Aurèle, par Antoine Guevara. Voyez BAYLE, à l'article Guevara. C.*

disoit^q qu'en toute une province, à peine y avoit il une femme de qualité, qui feust mal nommee; recitoit des estranges privautez, nommeement siennes, avec des honnestes femmes, sans souspeçon quelconque; et, de soy, juroit sainctement estre venu vierge à son mariage; et si, c'estoit aprez avoir eu longue part aux guerres delà les monts, desquelles il nous a laissé un papier journal de sa main, suyvant poinct par poinct ce qui s'y passa et pour le public, et pour son privé. Aussi se maria il bien avant en aage, l'an mil cinq cent vingt et huict, qui estoit son trente et troisieme, sur le chemin de son retour d'Italie. Revenons à nos bouteilles.

Les incommoditez de la vieillesse, qui ont besoin de quelque appuy et refreschissement, pourroient m'engendrer avecques raison desir de cette faculté; car c'est quasi le dernier plaisir que le cours des ans nous desrobe. La chaleur naturelle, disent les bons compaignons, se prend premierement aux pieds; celle là touche l'enfance : de là elle monte à la moyenne region, où elle se plante longtemps, et y produict, selon moy, les seuls vrays plaisirs de la vie corporelle; les aultres voluptez dorment au prix : sur la fin, à la mode d'une vapeur qui va montant et s'exhalant, elle arrive au gosier, où elle faict sa derniere pose. Je ne puis pourtant entendre comment on vienne à allonger le plaisir de boire oultre la soif, et se forger en l'imagination un appetit artificiel et contre nature : mon estomach n'iroit pas jusques là; il est assez empesché à venir à bout de ce qu'il prend pour son besoin. Ma constitution est ne faire cas du boire que pour la suite du manger; et bois, à cette cause, le dernier coup toujours le plus grand. Et par ce qu'en la vieillesse nous apportons le palais encrassé de rheume, ou alteré par quelque aultre mauvaise constitution, le vin nous semble meilleur, à mesme que nous avons ouvert et lavé nos pores : au moins il ne m'advient gueres que, pour la premiere fois, j'en prenne bien le goust. Anacharsis s'estonnoit que les Grecs beussent, sur la fin du repas, en plus grands verres qu'au commencement : c'estoit, comme je pense, pour la mesme raison que les

Allemands le font, qui commencent lors le combat à boire d'autant.

Platon deffend aux enfants de boire vin avant dix huict ans, et avant quarante de s'enyvrer; mais, à ceulx qui ont passé les quarante, il pardonne de s'y plaie, et de mesler un peu largement en leurs convives l'influence de Dionysus, ce bon dieu qui redonne aux hommes la gayeté, et la jeunesse aux vieillards; qui adoucit et amollit les passions de l'ame, comme le fer s'amollit par le feu : et, en ses Loix, treuve telles assemblees à boire utiles, pourveu qu'il y ayt un chef de bande à les contenir et regler; l'yvresse estant, dict il, une bonne espreuve et certaine de la nature d'un chascun, et, quand et quand, propre à donner aux personnes d'aage le courage de s'esbaudir en danses et en la musique; choses utiles, et qu'ils n'osent entreprendre en sens rassis : Que le vin est capable de fournir à l'ame de la temperance, au corps de la santé. Toutesfois ces restrictions, en partie empruntees des Carthaginois, luy plaisent : Qu'on s'en espargne en expedition de guerre; Que tout magistrat et tout juge s'en abstienne sur le point d'executer sa charge, et de consulter des affaires publiques; Qu'on n'y employe le jour, temps deu à d'autres occupations, ny celle nuict qu'on destine à faire des enfans.

Ils disent que le philosophe Stilpon, aggravé de vieillesse, hasta sa fin à escient par le bruvage de vin pur. Pareille cause, mais non du propre desseing, suffloqua aussi les forces abbattues par l'aage du philosophe Arcesilaus.

Mais c'est une vieille et plaisante question, « Si l'ame du sage seroit pour se rendre à la force du vin, »

Si munitæ adhibet vim sapientiæ ¹.

A combien de vanité nous poulse cette bonne opinion que nous avons de nous ! La plus reglee ame du

1. Si le vin peut terrasser la sagesse la plus ferme. HORACE, *Od.*, III, 28, 4.

monde et la plus parfaicte n'a que trop à faire à se tenir en pieds, et à se garder de s'emporter par terre de sa propre foiblesse : de mille, il n'en est pas une qui soit droicte et rassise un instant de sa vie; et se pourroit mettre en doubte si, selon sa naturelle condition, elle y peult jamais estre : mais d'y joindre la constance, c'est sa derniere perfection; je dis quand rien ne la chocqueroit, ce que mille accidents peuvent faire : Lucrece, ce grand poëte, a beau philosopher et se bander; le voylà rendu insensé par un bruvage amoureux. Pensent ils qu'une apoplexie n'estourdisse aussi bien Socrates qu'un portefaix? Les uns ont oublié leur nom mesme par la force d'une maladie; et une legiere bleceure a renversé le jugement à d'autres. Tant sage qu'il voudra, mais enfin c'est un homme; qu'est il plus caducque, plus miserable, et plus de neant? la sagesse ne force pas nos conditions naturelles :

Sudores itaque, et pallorem exsistere toto
Corpore, et infringi linguam, vocemque aboriri,
Caligare oculos, sonere aures, succidere artus,
Denique concidere, ex animi terrore, videmus ¹ :

il fault qu'il cille les yeulx au coup qui le menace; il fault qu'il fremisse planté au bord d'un precipice, comme un enfant; nature ayant voulu se reserver ces legieres marques de son auctorité, inexpugnables à nostre raison et à la vertu stoïcque, pour luy apprendre sa mortalité et nostre fadeze : il paslit à la peur, il rougit à la honte, il gemit à la cholique, sinon d'une voix desesperée et esclatante, au moins d'une voix cassee et enrouée :

Humani a se nihil alienum putet ².

1. Aussi, lorsque l'esprit est frappé de terreur, tout le corps pâlit et se couvre de sueur, la langue bégaye, la voix s'éteint, la vue se trouble, les oreilles tintent, la machine se relâche et s'affaisse. LUCRÈCE, III, 155.

2. Qu'il ne se croie donc à l'abri d'aucun accident humain. TÉRENCE, *Heautontim.*, acte I, sc. I, v. 25. — Montaigne détourne ici ce vers de son vrai sens, pour l'adapter à sa pensée. C.

Les poètes, qui feignent tout à leur poste, n'osent pas descharger seulement des larmes leurs heros :

Sic fatur lacrymans, classique immittit habenas¹.

Luy suffise de brider et moderer ses inclinations; car, de les emporter, il n'est pas en luy. Cettuy mesme nostre Plutarque, si parfaict et excellent juge des actions humaines, à veoir Brutus et Torquatus tuer leurs enfants, est entré en doubte si la vertu pouvoit donner jusques là, et si ces personnages n'avoient pas esté plutost agitez par quelque aultre passion.

Toutes actions hors les bornes ordinaires sont subjectes à sinistre interpretation, d'autant que nostre goust n'advient non plus à ce qui est au dessus de luy, qu'à ce qui est au dessous.

Laissons cette aultre secte² faisant expresse profession de fierté : mais quand, en la secte mesme estimee la plus molle³, nous oyons ces vanteries de Metrodorus : *Occupavi te, Fortuna, atque cepi ; omnesque aditus tuos interclusi, ut ad me adspirare non posses*⁴ : quand Anaxarchus, par l'ordonnance de Nicocreon, tyran de Cypre, couché dans un vaisseau de pierre, et assommé à coups de mail de fer, ne cesse de dire, « Frappez, rompez ; ce n'est pas Anaxarchus, c'est son estuy, que vous pilez : » quand nous oyons nos martyrs crier au tyran, au milieu de la flamme, « C'est assez rosti de ce costé là ; hache le, mange le, il est cuit ; recommence de l'autre : » quand nous oyons, en Josephe, cet enfant tout deschiré de tenailles mordantes, et percé des alesnes d'Antiochus, le desfier encores, criant d'une voix ferme et asseuree : « Tyran, tu perds temps, me voicy tousjours à mon ayse ; où est cette douleur, où sont ces torments de quoy tu me mena-

1. Ainsi parlait Énée, les larmes aux yeux ; et sa flotte voguoit à pleines voiles. VIRGILE, *En.*, VI, 1.

2. Celle des stoïciens, ou de Zénon, son fondateur. C.

3. Celle d'Épicure. C.

4. Je t'ai prévenue, je t'ai domptée, ô Fortune ! J'ai fortifié toutes les avenues par où tu pouvois venir jusqu'à moi. CICÉRON, *Tusc. quæst.*, V, 9.

ceois? n'y sçais tu que cecy? ma constance te donne plus de peine que je n'en sens de ta cruauté : ô lasche belitre! tu te rends, et je me renforce : foyes moy plaindre, foyes moy flechir, foyes moy rendre si tu peulx; donne courage à tes satellites et à tes bourreaux; les voylà defailliz de cœur, ils n'en peuvent plus; arme les, acharne les : » certes, il fault confesser qu'en ces ames là il y a quelque alteration et quelque fureur, tant sainte soit elle. Quand nous arrivons à ces saillies stoïcques, « J'ayme mieulx estre furieux que voluptueux; » mot d'Antisthenes, *Μαλὲν μᾶλλον, ἢ ἡσθεῖν* ¹ : quand Sextius nous dict, « qu'il ayme mieulx estre enferré de la douleur que de la volupté : » quand Epicurus entreprend de se faire mignarder à la goutte; et, refusant le repos et la santé, que de gayeté de cœur il desfie les maulx; et, mesprisant les douleurs moins aspres, desdaignant les luicter et les combattre, qu'il en appelle et desire des fortes, poignantes, et dignes de luy;

Spumantemque dari, pecora inter inértia, votis
Optat aprum, aut fulvum descendere monte leonem ² :

qui ne juge que ce sont boutées d'un courage eslançé hors de son giste? Nostre ame ne sçauroit de son siege atteindre si hault; il fault qu'elle le quitte et s'esleve, et que, prenant le frein aux dents, elle emporte et ravisse son homme si loing, qu'aprez il s'estonne luy mesme de son faict : comme aux exploicts de la guerre, la chaleur du combat poulse les soldats genereux souvent à franchir des pas si hazardueux, qu'estants revenus à eulx, ils en transissent d'estonnement les premiers : comme aussi les poètes sont esprins souvent d'admiration de leurs propres ouvrages, et ne recoignoissent plus la trace par où ils ont passé une si belle carriere; c'est ce qu'on appelle aussi en eulx ardeur et

1. AULU-GELLE, IX, 5; DIOGÈNE LAERCE, VI, 3. — Montaigne a traduit ces mots avant de les citer. C.

2. Dédaignant ces animaux timides, il voudroit qu'un sanglier écumant vint s'offrir à lui, ou qu'un lion descendit de la montagne. VIRGILE, *En.*, IV, 158.

manie. Et comme Platon dict, que pour neant heurte à la porte de la poësie un homme rassis : aussi dict Aristote, qu'aucune ame excellente n'est exempte de meslange de folie; et a raison d'appeller folie tout esclancement, tant louable soit il, qui surpasse nostre propre jugement et discours; d'autant que la sagesse est un maniement réglé de nostre ame, et qu'elle conduict avecques mesure et proportion, et s'en respond. Platon argumente ainsi, « que la faculté de prophetiser est au dessus de nous; qu'il fault estre hors de nous quand nous la traictons; il fault que nostre prudence soit offusquee ou par le sommeil, ou par quelque maladie, ou enlevée de sa place par un ravissement celeste. »

CHAPITRE III

COUSTUME DE L'ISLE DE CEA

Si philosopher c'est doubter, comme ils disent, à plus forte raison niaiser et fantastiquer, comme je foy, doibt estre doubter; car c'est aux apprentifs à enquerir et à débattre, et au cathedrant de resoudre. Mon cathedrant, c'est l'auctorité de la volonté divine, qui nous regle sans contredict, et qui a son reng au dessus de ces humaines et vaines contestations.

Philippus estant entré à main armee au Peloponnese, quelqu'un disoit à Damindas que les Lacedemoniens auroient beaucoup à souffrir, s'ils ne se remettoient en sa grace : « Eh, poltron ! respondict il, que peuvent souffrir ceulx qui ne craignent point la mort ? » On demandait aussi à Agis comment un homme pourroit vivre libre : « Mesprisant, dict il, le mourir. » Ces propositions, et mille pareilles, qui se rencontrent à ce propos, sonnent evidemment quelque chose au delà d'attendre patiemment la mort, quand elle nous vient : car il y a en la vie plusieurs accidents pires à souffrir que la mort mesme; tesmoing cet enfant lacedemonien, prins par Antigonus, et vendu pour serf, lequel, pressé par son maistre de s'employer à quelque service abject : « Tu verras, dict il, qui tu as acheté : ce me seroit honte de servir, ayant la liberté si à main ; » et, ce disant, se precipita du hault de la maison. Antipater, menaceant asprement les Lacedemoniens, pour les rengier à certaine sienne demande, « Si tu nous menaces de pis que la mort, respondirent ils, nous mourrons plus volontiers : » et à Philippus, leur ayant escript qu'il empescheroit toutes leurs entreprinses, « Quoy ! nous empescheras tu aussi de mourir ? » C'est ce qu'on dict, que le sage vit tant qu'il doibt, non pas tant qu'il peult; et que le present que

nature nous ayt faict le plus favorable, et qui nous oste tout moyen de nous plaindre de nostre condition, c'est de nous avoir laissé la clef des champs : elle n'a ordonné qu'une entree à la vie, et cent mille yssues. Nous pouvons avoir faulte de terre pour y vivre; mais de terre pour y mourir, nous n'en pouvons avoir faulte, comme respondict Boiocalus aux Romains. Pourquoy te plains tu de ce monde? il ne te tient pas : si tu vis en peine, ta lascheté en est cause. A mourir, il ne reste que le vouloir :

Ubique mors est; optime hoc cavit deus.

Eripere vitam nemo non homini potest;

At nemo mortem : mille ad hanc aditus patent ¹.

Et ce n'est pas la recepte à une seule maladie, la mort est la recepte à tous maux; c'est un port tres-assuré, qui n'est jamais à craindre, et souvent à rechercher. Tout revient à un, que l'homme se donne sa fin, ou qu'il la souffre; qu'il courre au devant de son jour, ou qu'il l'attende; d'où qu'il vienne, c'est tousjours le sien : en quelque lieu que le filet se rompe, il y est tout; c'est le bout de la fusee. La plus volontaire mort, c'est la plus belle. La vie despend de la volonté d'aultruy; la mort, de la nostre. En aulcune chose nous ne debvons tant nous accommoder à nos humeurs, qu'en celle là. La reputation ne touche pas une telle entreprinse; c'est folie d'y avoir respect. Le vivre, c'est servir, si la liberté de mourir en est à dire. Le commun train de la guarison se conduit aux despens de la vie : on nous incise, on nous cauterise, on nous destrenche les membres, on nous soustraict l'aliment et le sang; un pas plus oultre, nous voylà guaris tout à faict. Pourquoy n'est la veine du gosier autant à nostre commandement que la mediane ²? Aux

1. Par un effet de la sagesse divine, la mort est partout. Chacun peut ôter la vie à l'homme, personne ne peut lui ôter la mort : mille chemins ouverts y conduisent. SÉNÈQUE, *Thébaïde*, acte I, sc. I, v. 151.

2. Veine du pli du coude. E. J.

plus fortes maladies, les plus forts remedes. Servius le grammairien, ayant la goutte, n'y trouva meilleur conseil que de s'appliquer du poison à tuer ses jambes : qu'elles feussent podagriques à leur poste, pourveu qu'elles feussent insensibles. Dieu nous donne assez de congé, quand il nous met en tel estat que le vivre est pire que le mourir. C'est foiblesse de ceder aux maulx, mais c'est folie de les nourrir. Les stoïciens disent que c'est vivre convenablement à nature, pour le sage, de se despartir de la vie, encores qu'il soit en plein heur, s'il le faict opportunement; et au fol, de maintenir sa vie, encores qu'il soit miserable, pourveu qu'il soit en la plus grande part des choses qu'ils disent estre selon nature. Comme je n'offense les loix qui sont faictes contre les larrons, quand j'emporte le mien, et que je coupe ma bourse; ni des bouteveux, quand je brusle mon bois : aussi ne suis je tenu aux lois faictes contre les meurtriers, pour m'estre osté ma vie. Hegesias disoit, que comme la condition de la vie, aussi la condition de la mort debvoit despendre de nostre eslection. Et Diogenes, rencontrant le philosophe Speusippus affligé de longue hydropisie se faisant porter en lictiere, qui luy escria : « Le bon salut ! Diogenes; » « A toy, point de salut, respondict il, qui souffres le vivre, estant en tel estat. » De vray, quelque temps aprez, Speusippus se fait mourir, ennuyé d'une si penible condition de vie.

Mais cecy ne s'en va pas sans contraste : car plusieurs tiennent, Que nous ne pouvons abandonner cette garnison du monde, sans le commandement exprez de celui qui nous y a mis; et Que c'est à Dieu, qui nous a icy envoyez, non pour nous seulement, ouy bien pour sa gloire, et service d'aultruy, de nous donner congé quand il lui plaira, non à nous de le prendre : Que nous ne sommes pas nayz pour nous, ains aussi pour nostre païs : Les loix nous redemandent compte de nous pour leur interest, et ont action d'homicide contre nous; aultrement, comme deserteurs de nostre charge, nous sommes punis en l'aultre monde :

Proxima deinde tenent mœsti loca, qui sibi letum

Insontes peperere manu, lucemque perosi
 Projecere animas ¹ :

Il y a bien plus de constance à user la chaisne qui nous tient, qu'à la rompre, et plus d'espérance de fermeté en Regulus qu'en Caton; c'est l'indiscrétion et l'impatience qui nous haste le pas. Nuls accidents ne font tourner le dos à la vifve vertu; elle cherche les maux et la douleur comme son aliment; les menaces des tyrans, les gehennes et les bourreaux, l'animent et la vivifient;

Duris ut ilex tonsa bipennibus
 Nigræ feraci frondis in Algido,
 Per damna, per cædes, ab ipso
 Ducit opes, animumque ferro ² :

et comme dict l'aultre,

Non est, ut putas, virtus, pater
 Timere vitam; sed malis ingentibus
 Obstare, nec se vertere, ac retro dare ³.

Rebus in adversis facile est contemnere mortem,
 Fortius ille facit, qui miser esse potest ⁴.

C'est le roolle de la couardise, non de la vertu, de s'aller tapir dans un creux, sous une tombe massive, pour éviter les coups de la fortune; la vertu ne rompt son chemin ny son train, pour orage qu'il fasse :

Si fractus illabatur orbis,
 Impavidum ferient ruinæ ⁵.

1. Plus loin, on voit accablé de tristesse les malheureux qui ont tranché, par une mort volontaire, des jours jusque alors innocents, et qui, détestant la lumière, ont rejeté le fardeau de la vie. VIRGILE, *En.*, VI, 434.

2. Tel le chêne, dans les noires forêts de l'Algide, se fortifie sous les coups redoublés de la hache; ses pertes, ses blessures, le fer même qui le frappe, lui donnent une nouvelle vigueur. HORACE, *Od.*, IV, 4, 57.

3. La vertu, mon père, ne consiste pas, comme vous le pensez, à craindre la vie, mais à ne pas fuir honteusement, à faire face à l'adversité. SÉNÈQUE, *Thébaïde*, acte I, v. 190.

4. Dans l'adversité, il est facile de mépriser la mort : il a bien plus de courage, celui qui sait être malheureux. MARTIAL, XI, 56, 15.

5. Que l'univers brisé s'écroule; les ruines le frapperont sans l'effrayer. HORACE, *Od.*, III, 3, 7.

Le plus communement, la fuitte d'aultres inconvenients nous poulse à cettuy cy; voire quelquesfois la fuitte de la mort faict que nous y courons :

Hic, rogo, non furor est, ne moriari, mori¹?

comme ceulx qui, de peur du precipice, s'y lancent eulx mesmes :

Multos in summa pericula misit
Venturi timor ipse mali : fortissimus ille est,
Qui promptus metuenda pati, si cominus instant,
Et differre potest².

Usque adeo, mortis formidine, vitæ
Percipit humanos odium, lucisque videndæ,
Ut sibi consciscant mœrenti pectore letum,
Obliiti fontem curarum hunc esse timorem³.

Platon, en ses Loix, ordonne sepulture ignominieuse à celuy qui a privé son plus proche et plus amy, sçavoir est soy mesme, de la vie et du cours des destinees, non contrainct par jugement public, ny par quelque triste et inevitable accident de la fortune, ny par une honte insupportable, mais par lascheté et foiblesse d'une ame craintifve. Et l'opinion qui desdaigne notre vie, elle est ridicule; car enfin c'est nostre estre, c'est nostre tout. Les choses qui ont un estre plus noble et plus riche peuvent accuser le nostre; mais c'est contre nature que nous nous mesprisons, et mettons nous mesmes à nonchaloir; c'est une maladie particuliere, et qui ne se veoid en aulcune aultre creature, de se haïr et desdaigner. C'est de pareille vanité que nous desirons estre aultre chose que ce que nous sommes : le

1. Dites-moi, je vous prie, mourir de peur de mourir, n'est-ce pas folie ! MARTIAL, II, 80, 2.

2. La crainte même du péril fait souvent qu'on se hâte de s'y précipiter. L'homme courageux est celui qui brave le danger s'il le faut, et qui l'évite s'il est possible. LUCAIN, VII, 104.

3. La crainte de la mort inspire souvent aux hommes un tel dégoût de la vie, qu'ils tournent contre eux-mêmes des mains désespérées, oubliant que la crainte de la mort étoit l'unique source de leurs peines. LUCRÈCE, III, 79.

fruct d'un tel desir ne nous touche pas, d'autant qu'il se contredict et s'empesche en soy. Celuy qui desire d'estre faict, d'un homme, ange, il ne faict rien pour luy; il n'en vouldroit de rien mieulx : car n'estant plus, qui se resjouïra et ressentira de cet amendement pour luy?

Debet enim, misere cui forte, ægreque futurum est,
Ipse quoque esse in eo tum tempore, quum male possit
Accidere ¹.

La securité, l'indolence, l'impassibilité, la privation des maux de cette vie, que nous achetons au prix de la mort, ne nous apporte aucune commodité : pour neant evite la guerre, celuy qui ne peult jouïr de la paix; et pour neant fuit la peine, qui n'a de quoy savourer le repos.

Entre ceulx du premier advis, il y a eu grand doubte sur cecy, Quelles occasions sont assez justes pour faire entrer un homme en ce party de se tuer? ils appellent cela, εὐλογον ἐξαγωγήν ². Car, quoyqu'ils dient qu'il fault souvent mourir pour causes legieres, puisque celles qui nous tiennent en vie ne sont gueres fortes, si y fault il quelque mesure. Il y a des humeurs fantastiques et sans discours qui ont poulsé, non des hommes particuliers seulement, mais des peuples, à se desfaire : j'en ay allegué par cy devant des exemples; et nous lisons en oultre des vierges milesiennes, que, par une conspiration furieuse, elles se pendoient les unes aprez les aultres; jusques à ce que le magistrat y pourveust, ordonnant que celles qui se trouveroient ainsi pendues feussent traisnees du mesme licol toutes nues par la ville. Quand Threicion presche Cleomenes de se tuer pour le mauvais estat de ses affaires, et, ayant fuy la mort plus honnorable en la bataille qu'il venoit de perdre, d'accepter cette aultre qui luy est seconde en honneur, et ne donner point de loisir aux victorieux

1. On n'a rien à craindre du malheur, si l'on n'existe plus dans le temps où il pourroit arriver. LUCRÈCE, III, 874.

2. Εὐλογου ἐξαγωγήν, *sortie raisonnable*. C'étoit l'expression des stoïciens.

de luy faire souffrir ou une mort ou une vie honteuse; Cleomenes, d'un courage lacedemonien et stoïcque, refuse ce conseil, comme lasche et effeminé : « C'est une recepte, dict il, qui ne me peult jamais manquer, et de laquelle il ne se fault pas servir tant qu'il y a un doigt d'esperance de reste; que le vivre est quelques-fois constance et vaillance; qu'il veult que sa mort mesme serve à son païs, et en veult faire un acte d'honneur et de vertu. » Threicion se creut dez lors, et se tua. Cleomenes en fait aussi autant depuis, mais ce feut aprez avoir essayé le dernier point de la fortune. Touts les inconvenients ne valent pas qu'on veuille mourir pour les eviter : et puis, y ayant tant de soudains changements aux choses humaines, il est malaysé à juger à quel point nous sommes justement au bout de nostre esperance :

Sperat et in sæva victus gladiator arena,
Sit licet infesto pollice turba minax ¹.

Toutes choses, disoit un mot ancien, sont esperables à un homme, pendant qu'il vit. « Ouy, mais, respond Seneca, pourquoy auray je plutost en la teste cela, Que la fortune peult toutes choses pour celuy qui est vivant; que cecy, Que fortune ne peult rien sur celuy qui sçait mourir? » On veoid Josephe engagé en un si apparent dangier et si prochain, tout un peuple s'estant eslevé contre luy, que par discours il n'y pouvoit avoir aulcune ressource; toutesfois estant, comme il dict, conseillé sur ce point, par un de ses amis, de se desfaire, bien luy servit de s'opiniastres encores en l'esperance; car la fortune contourna, oultre toute raison humaine, cet accident, si bien qu'il s'en veid delivré sans aulcun inconvenient. Et Cassius et Brutus, au contraire, acheverent de perdre les reliques de la romaine liberté, de laquelle ils estoient protecteurs par la precipitation et temerité de quoy ils se tuerent avant le temps et l'occasion. A la journee de Serisolles,

1. Renversé sur l'arène, le gladiateur vaincu espère encore, quoique, par le signe ordinaire, le peuple ordonne qu'il meure. PENTADIUS, de *Spe*, ap. *Virg. Catalecta*, ed. Scaligero, p. 223. C.

monsieur d'Anguien essaya deux fois de se donner de l'espee dans la gorge, desesperé de la fortune du combat, qui se porta mal en l'endroit où il estoit; et cuida par precipitation se priver de la jouissance d'une si belle victoire. J'ai veu cent lievres se sauver soubz les dents des levriers. *Aliquis carnifici suo superstes fuit*¹.

Multa dies, variusque labor mutabilis ævi
 Rettulit in melius; multos alterna revisens
 Lusit, et in solido rursus fortuna locavit².

Pline dict qu'il n'y a que trois sortes de maladies pour lesquelles eviter on ayt droict de se tuer; la plus aspre de toutes, c'est la pierre à la vessie, quand l'urine en est retenue : Seneque, celles seulement qui esbranlent pour longtemps les offices de l'ame. Pour eviter une pire mort, il y en a qui sont d'advis de la prendre à leur poste. Democritus, chef des Ætoliens, mené prisonnier à Rome, trouva moyen, de nuict, d'eschapper; mais, suyvi par ses gardes, avant que se laisser reprendre, il se donna de l'espee au travers du corps. Antinoüs et Theodotus, leur ville d'Epire reduite à l'extremité par les Romains, feurent d'advis au peuple de se tuer tous : mais le conseil de se rendre plutost ayant gaigné, ils allerent chercher la mort, se ruants sur les ennemis en intention de frapper, non de se couvrir. L'isle de Goze³ forcee par les Turcs il y a quelques annees, un Sicilien, qui avoit deux belles filles prestes à marier, les tua de sa main, et leur mere aprez, qui accourut à leur mort : cela faict, sortant en rue avecques une arbaleste et une harquebuse, de deux coups il en tua les deux premiers Turcs qui s'approcherent de sa porte, et puis, mettant l'espee au poing, s'alla mesler furieusement, où il feut soubdain enve-

1. Tel a survécu à son bourreau. SÉNÈQUE, *Epist.* 13.

2. Les temps, les événements divers, ont souvent amené des changements heureux; capricieuse dans ses jeux, la fortune abaisse souvent les hommes pour les relever avec plus d'éclat. VIRGILE, *En.*, XI, 425.

3. Petite île à l'occident de celle de Malte, dont elle n'est pas fort éloignée. C.

loppé et mis en pieces, se sauvant ainsi du servage aprez en avoir delivré les siens. Les femmes juifves, aprez avoir faict circoncrire leurs enfants, s'alloient precipiter quand et eulx, fuyant la cruauté d'Antiochus. On m'a conté qu'un prisonnier de qualité estant en nos conciergeries, ses parents, advertis qu'il seroit certainement condamné, pour eviter la honte de telle mort, apostèrent un prebstre pour luy dire que le souverain remede de sa delivrance estoit, qu'il se recommandast à tel saint avec tel et tel vœu, et qu'il feust huit jours sans prendre aulcun aliment, quelque desfaiillance et foiblesse qu'il sentist en soy. Il l'en creut, et par ce moyen se desfeit, sans y penser, de sa vie et du dangier. Scribonia, conseillant Libo, son nepveu, de se tuer, plutost que d'attendre la main de la justice, luy disoit que c'estoit proprement faire l'affaire d'aultruy, que de conserver sa vie pour la remettre entre les mains de ceulx qui la viendroient chercher trois ou quatre jours aprez; et que c'estoit servir ses ennemis, de garder son sang pour leur en faire curée.

Il se lit dans la Bible, que Nicanor, persecuteur de la loy de Dieu, ayant envoyé ses satellites pour saisir le bon vieillard Razias, surnommé, pour l'honneur de sa vertu, le pere aux Juifs; comme ce bon homme n'y veit plus d'ordre, sa porte bruslee, ses ennemis prests à le saisir, choisissant de mourir genereusement plutost que de venir entre les mains des meschants, et de se laisser mastiner contre l'honneur de son reng, il se frappa de son espee : mais le coup, pour la haste, n'ayant pas esté bien assené, il courut se precipiter du hault d'un mur au travers de la troupe, laquelle, s'escartant et luy faisant place, il cheut droitement sur la teste : ce neantmoins, se sentant encores quelque reste de vie, il r'alluma son courage, et, s'eslevant en pied, tout ensanglanté et chargé de coups, et faul-sant la presse, donna jusques à certain rochier coupé et precipiteux, où, n'en pouvant plus, il print par l'une de ses plaies à deux mains ses entrailles, les deschirant et froissant, et les jecta à travers les poursuyvants, appellant sur eulx et attestant la vengeance divine.

Des violences qui se font à la conscience, la plus à

éviter, à mon advis, c'est celle qui se faict à la chasteté des femmes, d'autant qu'il y a quelque plaisir corporel naturellement meslé parmy; et, à cette cause, le dissentiment n'y peult estre assez entier, et semble que la force soit meslée à quelque volonté. L'histoire ecclesiastique a en reverence plusieurs tels exemples de personnes devotes, qui appellerent la mort à garant contre les oultrages que les tyrans preparoient à leur religion et conscience. Pelagia et Sophronia, toutes deux canonisees, celle là se precipita dans la riviere avecques sa mere et ses sœurs, pour eviter la force de quelques soldats; et cette cy se tua aussi pour eviter la force de Maxentius l'empereur.

Il nous sera à l'adventure honnorable aux siecles advenir, qu'un sçavant aucteur de ce temps, et notamment parisien, se mette en peine de persuader aux dames de nostre siecle de prendre plutost tout aultre party, que d'entrer en l'horrible conseil d'un tel desespoir. Je suis marry qu'il n'a sceu, pour mesler à ces contes, le bon mot que j'apprins à Toulouse, d'une femme passee par les mains de quelques soldats : « Dieu soit loué ! disoit elle, qu'au moins une fois en ma vie je m'en suis saoulee sans peché ! » A la verité, ces cruautez ne sont pas dignes de la douceur françoise. Aussi, Dieu mercy, nostre air s'en veoid infiniment purgé depuis ce bon advertissement. Suffit qu'elles dient « Nenny », en le faisant, suivant la regle du bon Marot.

L'histoire est toute pleine de ceulx qui, en mille façons, ont changé à la mort une vie peineuse. Lucius Aruntius se tua, « pour, disoit il, fuyr et l'advenir et le passé. » Granius Silvanus et Statius Proximus, aprez estre pardonnez par Neron, se tuerent; ou pour ne vivre de la grace d'un si meschant homme, ou pour n'estre en peine une aultre fois d'un second pardon, veu sa facilité aux souspeçons et accusations à l'encontre des gents de bien. Spargapizez, fils de la royne Tomyris, prisonnier de guerre de Cyrus, employa à se tuer la premiere faveur que Cyrus luy feit de le faire destacher, n'ayant pretendu aultre fruict de sa liberté que de venger sur soy la honte de sa prinse.

Bogez, gouverneur en Eione de la part du roy Xerxes, assiégué par l'armée des Atheniens, sous la conduite de Cimon, refusa la composition de s'en retourner seulement en Asie à tout sa chevance, impatient de survivre à la perte de ce que son maistre luy avoit donné en garde; et, apres avoir deffendu jusqu'à l'extremité sa ville, n'y restant plus que manger, jecta premierement en la riviere de Strymon tout l'or et tout ce de quoy il luy sembla l'ennemy pouvoir faire plus de butin; et puis, ayant ordonné d'allumer un grand buchier, et d'esgosiller femmes, enfans, concubines et serviteurs, les meit dans le feu, et puis soy mesme.

Ninachetuen, seigneur indois, ayant senty le premier vent de la deliberation du vice roy portugais de le deposseder, sans aulcune cause apparente, de la charge qu'il avoit en Malaca, pour la donner au roy de Campar, print à part soy cette resolution : il feit dresser un eschafaud plus long que large, appuyé sur des colonnes, royalement tapissé et orné de fleurs et de parfums en abondance; et puis, s'estant vestu d'une robbe de drap d'or, chargée de quantité de pierrieres de hault prix, sortit en rue, et par des degrez monta sur l'eschafauld, en un coing duquel il y avoit un buchier de bois aromatiques allumé. Le monde accourut veoir à quelle fin ces preparatifs inaccoustumez : Ninachetuen remontra, d'un visage hardy et mal content, l'obligation que la nation portugaloise luy avoit; combien fidelement il avoit versé en sa charge; qu'ayant si souvent tesmoigné pour aultruy, les armes en main, que l'honneur luy estoit de beaucoup plus cher que la vie, il n'estoit pas pour en abandonner le soing pour soy mesme; que la fortune luy refusant tout moyen de s'opposer à l'injure qu'on luy vouloit faire, son courage au moins luy ordonnoit de s'en oster le sentiment, et de ne servir de fable au peuple, et de triumphe à des personnes qui valaient moins que luy : ce disant, il se jecta dans le feu.

Sextilia, femme de Scaurus, et Paxea, femme de Labeo, pour encourager leurs maris à éviter les dangers qui les pressoient, ausquels elles n'avoient part que par l'interest de l'affection conjugale, engagerent

volontairement la vie, pour leur servir, en cette extreme necessité, d'exemple et de compaignie. Ce qu'elles feirent pour leurs maris, Cocceius Nerva le feit pour sa patrie, moins utilement, mais de pareil amour : ce grand jurisconsulte, fleurissant en santé, en richesses, en reputation, en credit prez de l'empereur, n'eult aultre cause de se tuer, que la compassion du miserable estat de la chose publicque romaine. Il ne se peult rien adjouster à la delicatesse de la mort de la femme de Fulvius, familier d'Auguste : Auguste, ayant descouvert qu'il avoit esventé un secret important qu'il luy avoit fié, un matin qu'il le veint veoir, luy en feit une maigre mine : il s'en retourne au logis plein de desespoir, et dict tout piteusement à sa femme, qu'estant tumbé en ce malheur, il estoit resolu de se tuer : elle tout franchement : « Tu ne feras que raison, veu qu'ayant assez souvent experimenté l'incontinence de ma langue, tu ne t'en es point donné de garde : mais laisse, que je me tue la premiere : » et, sans aultrement marchander, se donna d'une espee dans le corps. Vibius Virius, desesperé du salut de sa ville, assiegee par les Romains, et de leur misericorde, en la derniere deliberation de leur senat, aprez plusieurs remonstrances employees à cette fin, conclud que le plus beau estoit d'eschapper à la fortune par leurs propres mains ; les ennemis les auroient en honneur, et Hannibal sentiroit de combien fideles amis il auroit abandonnés : conviant ceulx qui approuveroient son advis, d'aller prendre un bon souper qu'on avoit dressé chez luy, où, aprez avoir faict bonne chere, ils boiroient ensemble de ce qu'on luy presenteroit ; bruvage qui delivrera nos corps des torments, nos ames des injures, nos yeulx et nos oreilles du sentiment de tant de vilains maulx que les vaincus ont à souffrir des vainqueurs trescruels et offensez : J'ay, disoit il, mis ordre qu'il y aura personnes propres à nous jecter dans un buchier au devant de mon huis, quand nous serons expirez. Assez de gents approuverent cette haulte resolution ; peu l'imiterent : vingt et sept senateurs le suyverent ; et, aprez avoir essayé d'estouffer dans le vin cette fascheuse pensee, finirent

leur repas par ce mortel mets ; et s'entre embrassants, aprez avoir en commun deploré le malheur de leur païs, les uns se retirerent en leurs maisons, les aultres s'arrestèrent pour estre enterrez dans le feu de Vibius avec luy : et eurent tous la mort si longue, la vapeur du vin ayant occupé les veines et retardant l'effect du poison, qu'aulcuns feurent à une heure prez de veoir les ennemis dans Capoue, qui feut emportee le lendemain, et d'encourir les miseres qu'ils avoient si chèrement fuy. Taurea Jubellius, un aultre citoyen de là, le consul Fulvius retournant de cette honteuse boucherie qu'il avoit faicte de deux cent vingt cinq senateurs, le rappella fierement par son nom, et l'ayant arrêté : « Commande, feit il, qu'on me massacre aussi aprez tant d'aultres, à fin que tu te puisses vanter d'avoir tué un beaucoup plus vaillant homme que toy. » Fulvius, le desdaignant comme insensé, aussi que sur l'heure il venoit de recevoir lettres de Rome, contraires à l'inhumanité de son execution, qui luy lioient les mains ; Jubellius continua : « Puisque, mon païs prins, mes amis morts, et ayant occis de ma main ma femme et mes enfans pour les soustraire à la desolation de cette ruyne, il m'est interdit de mourir de la mort de mes concitoyens, empruntons de la vertu la vengeance de cete vie odieuse : » et tirant un glaive qu'il avoit caché, s'en donna au travers la poictrine, tumbant renversé, et mourant aux pieds du consul.

Alexandre assiegeoit une ville aux Indes ; ceulx de dedans, se trouvant pressez, se resolurent vigoreusement à le priver du plaisir de cette victoire, et s'embraiserent universellement tous quand et leur ville, en despit de son humanité : nouvelle guerre ; les ennemis combattoient pour les sauver, eulx pour se perdre, et faisoient, pour garantir leur mort, toutes les choses qu'on faict pour garantir sa vie.

Astapa, ville d'Espagne, se trouvant foible de murs et de deffenses pour soustenir les Romains, les habitants feirent un amas de leurs richesses et meubles en la place ; et, ayants rengé au dessus de ce monceau les femmes et les enfans, et l'ayant entouré de bois

et matiere propre à prendre feu soubdainement, et laissé cinquante jeunes hommes d'entre eulx pour l'exécution de leur resolution, feirent une sortie où, suyvant leur vœu, à faulte de pouvoir vaincre, ils se feirent tous tuer. Les cinquante, aprez avoir massacré toute ame vivante esparsée par leur ville, et mis le feu en ce monceau, s'y lancerent aussi, finissants leur genereuse liberté en un estat insensible, plutost que douloureux et honteux, et montrants aux ennemis que, si fortune l'eust voulu, ils eussent eu aussi bien le courage de leur oster la victoire, comme ils avoient eu de la leur rendre et frustratoire et hideuse, voire et mortelle à ceulx qui, amorcez par la lueur de l'or coulant en cette flamme, s'en estants approchez en bon nombre, y feurent suffoquez et bruslez, le reculer leur estant interdit par la foule qui les suyvoit.

Les Abydeens, pressez par Philippus, se resolurent de mesmes : mais, estants prins de trop court, le roy, ayant horreur de veoir la precipitation temeraire de cette execution (les thresors et les meubles, qu'ils avoient diversement condemnez au feu et au naufrage, saisis), retirant ses soldats, leur conceda trois jours à se tuer avecques plus d'ordre et plus à l'ayse; lesquels ils remplirent de sang et de meurtre au delà de toute hostile cruauté, et ne s'en sauva une seule personne qui eust pouvoir sur soy. Il y a infinis exemples de pareilles conclusions populaires, qui semblent plus aspres d'autant que l'effect en est plus universel : elles le sont moins, que separees; ce que le discours ne feroit en chascun, il le faict en tous, l'ardeur de la société ravissant les particuliers jugements.

Les condemnez qui attendoient l'exécution, du temps de Tibere, perdoient leurs biens, et estoient privez de sepulture : ceux qui l'anticiipoient, en se tuant eulx mesmes, estoient enterrez, et pouvoient faire testament.

Mais on desire aussi quelquesfois la mort pour l'esperance d'un plus grand bien : « Je desire, dict saint Paul, estre dissout, pour estre avecques Jesus Christ : »

et « Qui me desprendra de ces liens ? » Cleombrotus Ambraciota, ayant leu le Phædon de Platon, entra en si grand appetit de la vie advenir, que, sans aultre occasion, il s'alla precipiter en la mer. Par où il appert combien improprement nous appellons Desespoir cette dissolution volontaire, à laquelle la chaleur de l'esperoir nous porte souvent, et souvent une tranquille et rassise inclination de jugement. Jacques du Chastel, evesque de Soissons, au voyage d'oultremer que feit saint Louis, veoyant le roy et toute l'armee en train de revenir en France, laissant les affaires de la religion imparfaites, print resolution de s'en aller plus tost en Paradis; et, ayant dict adieu à ses amis, donna seul, à la vue d'un chascun, dans l'armee des ennemis, où il feut mis en pieces. En certain royaume de ces nouvelles terres, au jour d'une solenne procession, auquel l'idole qu'ils adorent est promenee en public sur un char de merveilleuse grandeur; oultre ce qu'il se veoid plusieurs se detaillants les morceaux de leur chair vifve à luy offrir, il s'en veoid nombre d'aultres, se prosternants emmy la place, qui se font mouldre et briser sous les roues pour en acquerir, aprez leur mort, veneration de sainteté qui leur est rendue. La mort de cet evesque, les armes au poing, a de la generosité plus, et moins de sentiment, l'ardeur du combat en amusant une partie.

Il y a des polices qui se sont meslees de regler la justice et opportunité des morts volontaires. En nostre Marseille il se gardoit, au temps passé, du venin préparé à tout de la ciguë, aux despens publics, pour ceulx qui vouldroient haster leurs jours; ayant premierement approuvé aux six cents, qui estoit leur senat, les raisons de leur entreprinse : et n'estoit loisible, aultrement que par congé du magistrat et par occasions legitimes, de mettre la main sur soy. Cette loy estoit encores ailleurs.

Sextus Pompeius, allant en Asie, passa par l'isle de Cea de Negrepont : il adveint, de fortune, pendant qu'il y estoit, comme nous l'apprend l'un de ceulx de sa compaignie, qu'une femme de grande auctorité, ayant rendu compte à ses citoyens pourquoi elle

estoit resolute de finir sa vie, pria Pompeius d'assister à sa mort, pour la rendre plus honorable : ce qu'il feït; et, ayant longtemps essayé pour neant, à force d'eloquence, qui luy estoit merueilleusement à main, et de persuasion, de la destourner de ce desseing, souffrit enfin qu'elle se contentast. Elle avoit passé quatre vingts dix ans en tresheureux estat d'esprit et de corps; mais, lors couchee sur son lict mieulx paré que de coustume, et appuyee sur le coude : « Les dieux, dict elle, ô Sextus Pompeius, et plustost ceulx que je laisse que ceulx que je voys trouver, te sçachent gré de quoy tu n'as desdaigné d'estre et conseiller de ma vie, et tesmoing de ma mort ! De ma part, ayant tousjours essayé le favorable visage de fortune, de peur que l'envie de trop vivre ne m'en face veoir un contraire, je m'en voys d'une heureuse fin donner congé aux restes de mon ame, laissant de moy deux filles et une legion de nepveux. » Cela faict, ayant presché et exhorté les siens à l'union et à la paix, leur ayant desparty ses biens, et recommandé les dieux domestiques à sa fille aisnee, elle print d'une main asseuree la coupe où estoit le venin, et ayant faict ses vœux à Mercure, et les prieres de la conduire en quelque heureux siege en l'aulture monde, avala brusquement ce mortel bruvage. Or entretient elle la compaignie du progrez de son operation, et comme les parties de son corps se sentoient saisies de froid l'une aprez l'aulture; jusques à ce qu'ayant dict enfin qu'il arrivoit au cœur et aux entrailles, elle appella ses filles pour luy faire le dernier offre et luy clorre les yeulx.

Pline recite de certaine nation hyperboree, qu'en icelle, pour la doulce temperature de l'air, les vies ne se finissent communement que par la propre volonté des habitants; mais qu'estants las et saouls de vivre, ils ont en coustume, au bout d'un long aage, aprez avoir faict bonne chere, se precipiter en la mer, du hault d'un certain rochier destiné à ce service. La douleur et une pire mort me semblent les plus excusables incitations.

CHAPITRE IV

A DEMAIN LES AFFAIRES

Je donne avecques raison, ce me semble, la palme à Jacques Amyot sur tous nos escrivains françois, non seulement pour la naïfveté et pureté du langage, en quoy il surpasse tous aultres, ny pour la constance d'un si long travail, ny pour la profondeur de son sçavoir, ayant peu developper si heureusement un auteur si espineux et ferré (car on m'en dira ce qu'on voudra, je n'entends rien au grec, mais je veois un sens si bien joint et entretenu par tout en sa traduction, que, ou il a certainement entendu l'imagination vraye de l'auteur, ou ayant, par longue conversation, planté vivvement dans son ame une generale idee de celle de Plutarque, il ne luy a au moins rien presté qui le desmente ou qui le desdie); mais, sur tout, je luy sçais bon gré d'avoir sceu trier et choisir un livre si digne et si à propos, pour en faire present à son païs. Nous aultres ignorants estions perdus, si ce livre ne nous eust relevé du bournier : sa mercy, nous osons à cett' heure et parler et escrire; les dames en regentent les maistres d'eschole; c'est nostre breviaire. Si ce bon homme vit, je luy resigne Xenophon, pour en faire autant : c'est une occupation plus aysee, et d'autant plus propre à sa vieillesse; et puis, je ne sçais comment il me semble, quoyqu'il se desmesle bien brusquement et nettement d'un mauvais pas, que toutesfois son style est plus chez soy, quand il n'est pas pressé et qu'il roule à son ayse.

J'estois à cett' heure sur ce passage où Plutarque dict de soy mesme, que Rusticus, assistant à une sienne declamation à Rome, y receut un paquet de la part de l'empereur, et temporisa de l'ouvrir jusques à ce que tout feust faict : en quoy, dict il, toute l'assis-

tance loua singulierement la gravité de ce personnage. De vray, estant sur le propos de la curiosité, et de cette passion avide et gourmande de nouvelles, qui nous faict, avecques tant d'indiscretion et d'impatience, abandonner toutes choses pour entretenir un nouveau venu, et perdre tout respect et contenance pour crocheter soubdain, où que nous soyons, les lettres qu'on nous apporte, il a eu raison de louer la gravité de Rusticus; et pouvoit encores y joindre la louange de sa civilité et courtoisie, de n'avoir voulu interrompre le cours de sa declamation. Mais je foyz doute qu'on le peust louer de prudence; car recevant à l'improveu lettres, et notamment d'un empereur, il pouvoit bien advenir que le differer à les lire eust esté d'un grand prejudice. Le vice contraire à la curiosité, c'est la nonchalance, vers laquelle je penche evidemment de ma complexion, et en laquelle j'ay veu plusieurs hommes si extremes, que, trois ou quatre jours aprez, on retrouvoit encores en leur pochette les lettres toutes closes qu'on leur avoit envoyees.

Je n'en ouvris jamais, non seulement de celles qu'on m'eust commises, mais de celles mesmes que la fortune m'eust faict passer par les mains; et foyz conscience si mes yeulx desrobent, par mesgarde, quelque cognoissance des lettres d'importance qu'il lit quand je suis à costé d'un grand. Jamais homme ne s'enquit moins et ne fureta moins ez affaires d'aultruy.

Du temps de nos peres, monsieur de Boutieres cuida perdre Turin pour, estant en bonne compaignie à souper, avoir remis à lire un advertissement qu'on lui donnoit des trahisons qui se dressoient contre cette ville, où il commandoit. Et ce mesme Plutarque m'a apprins que Julius Cesar se feust sauvé, si, allant au senat le jour qu'il y feut tué par les conjurez, il eust leu un memoire qu'on luy presenta; et faict aussi le conte d'Archias, tyran de Thebes, que, le soir, avant l'execution de l'entreprinse que Pelopidas avoit faicte de le tuer pour remettre son país en liberté, il luy feut escript par un aultre Archias, Athenien, de poinct en poinct, ce qu'on luy preparoit; et que ce

pacquet luy ayant esté rendu pendant son souper, il remeit à l'ouvrir, disant ce mot, qui depuis passa en proverbe en Grece : « A demain les affaires. »

Un sage homme peult à mon opinion, pour l'intérest d'aultruy, comme pour ne rompre indecemment compaignie, ainsi que Rusticus, ou pour ne discontinuer un aultre affaire d'importance, remettre à entendre ce qu'on luy apporte de nouveau; mais, pour son intérest ou plaisir particulier, mesme s'il est homme ayant charge publicque, pour ne rompre son disner, voire ny son sommeil, il est inexcusable de le faire. Et anciennement estoit à Rome la place consulaire, qu'ils appelloient la plus honorable à table, pour estre plus à delivre, et plus accessible à ceulx qui surviendroient pour entretenir celuy qui y seroit assis : tesmoignage que, pour estre à table, ils ne se despartoient pas de l'entremise d'aultres affaires et survenances. Mais, quand tout est dict, il est malaysé ez actions humaines de donner regle si juste par discours de raison, que la fortune n'y maintienne son droiet.

CHAPITRE V

DE LA CONSCIENCE

Voyageant un jour, mon frere sieur de La Brousse et moy durant nos guerres civiles, nous rencontrasmes un gentilhomme de bonne façon. Il estoit du party contraire au nostre; mais je n'en sçavois rien, car il se contrefaisoit aultre : et le pis de ces guerres, c'est que les chartes sont si meslees, vostre ennemy n'estant distingué d'avecques vous d'aucune marque apparence, ny de langage, ny de port, nourry en mesmes loix, mœurs et mesme air, qu'il est malaysé d'y eviter confusion et desordre. Cela me faisoit craindre à moy mesme de rencontrer nos troupes en lieu où je ne feusse cogneu, pour n'estre en peine de dire mon nom, et de pis, à l'adventure, comme il m'estoit aultrefois advenu; car en un tel mescompte je perdis et hommes et chevaux, et m'y tua lon miserablement, entre aultres, un page, gentilhomme italien, que je nourrissois soigneusement, et feut esteincte en luy une tresbelle enfance et pleine de grande esperance. Mais cettuy cy en avoit une frayeur si esperdue, et je le veoyois si mort, à chasque rencontre d'hommes à cheval et passages de ville qui tesnoient pour le roy, que je devinay enfin que c'estoient alarmes que sa conscience lui donnoit. Il sembloit à ce pauvre homme qu'au travers de son masque, et des croix de sa casaque, on iroit lire jusques dans son cœur ses secrettes intentions : tant est merveilleux l'effort de la conscience ! Elle nous faict trahir, accuser et combattre nous mesmes, et, à faulte de tesmoing estrangier, elle nous produict contre nous,

*Occultum quatiens animo tortore flagellum*¹.

1. Elle nous sert elle-même de bourreau, et nous frappe sans cesse de fouets invisibles. JUVÉNAL, XIII, 195.

Ce conte est en la bouche des enfants : Bessus, pæonien, reproché d'avoir de gayeté de cœur abattu un nid de moyneaux, et les avoir tuez, disoit avoir eu raison, parce que ces oysillons ne cessoient de l'accuser faulsement du meurtre de son pere. Ce parricide, jusques alors, avoit esté occulte et incogneu : mais les furies vengeresses de la conscience le feirent mettre hors à celuy mesme qui en devoit porter la penitence. Hesiodé corrige le dire de Platon, « que la peine suit de bien prez le peché; » car il dict « qu'elle naist en l'instant et quand et quand le peché. » Quiconque attend la peine, il la souffre; et quiconque l'a meritee, l'attend. La meschanceté fabrique des torments contre soy :

Malum consilium, consultori pessimum¹ :

comme la mouche guespe picque et offense aultruy, mais plus soy mesme; car elle y perd son aiguillon et sa force pour jamais,

Vitasque in vulnere ponunt².

Les cantharides ont en elles quelque partie qui sert contre leur poison de contrepoison, par une contrariété de nature; aussi à mesme qu'on prend le plaisir au vice, il s'engendre un desplaisir contraire en la conscience, qui nous tormente de plusieurs imaginations penibles, veillants et dormants :

Quippe ubi se multi, per somnia sæpe loquentes,
Aut morbo delirantes, protraxe ferantur,
Et celata diu in medium peccata dedisse³.

Apollodorus songeoit qu'il se veoyoit escorcher par les Scythes, et puis bouillir dedans une marmite, et

1. Le mal retombe sur celui qui l'a médité. *Apud A. GELLIIUM* IV, 5.

2. Et laisse sa vie dans la blessure qu'elle a faite. *VIRGILE, Géorg.*, IV, 238.

3. Souvent les coupables se sont accusés eux-mêmes en songe ou dans le délire de la fièvre, et ont révélé des crimes longtemps cachés. *LUCRÈCE, V, 1157.*

que son cœur murmuroit en disant : « Je te suis cause de tous ces maux. » Aucune cachette ne sert aux méchants, disoit Epicurus, parce qu'ils ne se peuvent assurer d'être cachés, la conscience les découvrant à eux mêmes.

Prima est hæc ultio, quod se
Judice nemo nocens absolvitur¹.

Comme elle nous remplit de crainte, aussi fait elle d'assurance et de confiance; et je puis dire avoir marché en plusieurs hazards d'un pas bien plus ferme, en considération de la secrète science que j'avois de ma volonté, et innocence de mes desseins :

Conscia mens ut cuique sua est, ita concipit intra
Pectora pro facto spemque, metumque suo².

Il y a mille exemples; il suffira d'en alleguer trois de même personnage. Scipion, étant un jour accusé devant le peuple romain d'une accusation importante, au lieu de s'excuser, ou de flatter ses juges : « Il vous siera bien, leur dict il, de vouloir entreprendre de juger de la teste de celui par le moyen duquel vous avez l'auctorité de juger de tout le monde ! » Et une autre fois, pour toute réponse aux imputations que luy mettoit sus un tribun du peuple, au lieu de plaider sa cause : « Allons, dict il, mes citoyens, allons rendre graces aux dieux de la victoire qu'ils me donnerent contre les Carthaginois en pareil jour que cettuy cy; » et, se mettant à marcher devant, vers le temple, voylà toute l'assemblée et son accusateur même à sa suite. Et Petilius ayant esté suscité par Caton pour luy demander compte de l'argent manié en la province d'Antioche, Scipion, étant venu au sénat pour cet effect, produisit le livre de raisons, qu'il avoit dessous sa robe, et dict que ce livre en contenoit au vray la recepte et la mise : mais, comme on le luy demanda

1. Le premier châtement du coupable, c'est qu'il ne sauroit s'absoudre à son propre tribunal. JUVÉNAL, *Sat.*, XIII, 2.

2. Selon le témoignage que l'homme se rend à soi-même, il a le cœur rempli de crainte ou d'espérance. OVIDE, *Fast.*, I, 485.

pour le mettre au greffe, il le refusa, disant ne se vouloir pas faire cette honte à soy mesme; et de ses mains, en la presence du senat, le deschira et meit en pieces. Je ne crois pas qu'une ame cauterisee sceust contrefaire une telle assurance. Il avoit le cœur trop gros de nature, et accoustumé à trop haulte fortune, dict Tite Live, pour sçavoir estre criminel, et se desmettre à la bassesse de deffendre son innocence.

C'est une dangereuse invention que celle des gehennes, et semble que ce soit plutost un essay de patience que de vérité. Et celuy qui les peult souffrir cache la verité, et celuy qui ne les peult souffrir : car, pourquoy la douleur me fera elle plutost confesser ce qui en est, qu'elle ne me forcera de dire ce qui n'est pas? Et, au rebours, si celuy qui n'a pas faict ce de quoy on l'accuse, est assez patient pour supporter ces torments; pourquoy ne le sera celuy qui l'a faict, un si beau guerdon que de la vie luy estant proposé? Je pense que le fondement de cette invention vient de la consideration de l'effort de la conscience : car, au coupable, il semble qu'elle ayde à la torture pour luy faire confesser sa faulte, et qu'elle l'affoiblisse; et de l'aulture part, qu'elle fortifie l'innocent contre la torture. Pour dire vray, c'est un moyen plein d'incertitude et de dangier : que ne diroit on, que ne feroit on pour fuyr à si griefves douleurs?

*Etiam innocentes cogit mentiri dolor*¹ :

d'où il advient que celuy que le juge a gehenné, pour ne le faire mourir innocent, il le face mourir et innocent et gehenné. Mille et mille ont chargé leur teste de fausses confessions, entre lesquels je loge Philotas, considerant les circonstances du procez qu'Alexandre lui feit, et le progrez de sa gehenne. Mais tant y a que c'est, dict on, le moins mal que l'humaine foiblesse ayt peu inventer : bien inhumainement pourtant, et bien inutilement, à mon advis.

1. La douleur force à mentir ceux mêmes qui sont innocents.
Sentences de PUBLIUS SYRUS.

Plusieurs nations, moins barbares en cela que la grecque et la romaine qui les appellent ainsi, estiment horrible et cruel de tormenter et desrompre un homme, de la faulte duquel vous estes encores en doubte. Que peult il mais de vostre ignorance? Estes vous pas injuste, qui, pour ne le tuer sans occasion, luy faictes pis que le tuer? Qu'il soit ainsi, veoyez combien de fois il ayme mieulx mourir sans raison, que de passer par cette information plus penible que le supplice, et qui souvent, par son aspreté, devance le supplice, et l'execute. Je ne sçais d'où je tiens ce conte, mais il rapporte exactement la conscience de nostre justice. Une femme de village accusoit devant un general d'armee, grand justicier, un soldat pour avoir arraché à ses petits enfants ce peu de bouillie qui luy restoit à les substanter, cette armee ayant tout ravagé. De preuve, il n'y en avait point. Le general, aprez avoir sommé la femme de regarder bien à ce qu'elle disoit, d'autant qu'elle seroit coupable de son accusation, si elle mentoit; et elle persistant, il feit ouvrir le ventre au soldat, pour s'esclaircir de la verité du faict : et la femme se trouva avoir raison. Condamnation instructive.

CHAPITRE VI

DE L'EXERCITATION

Il est malaysé que le discours et l'instruction, encores que nostre creance s'y applique volontiers, soient assez puissantes pour nous acheminer jusques à l'action, si oultre cela, nous n'exerceons et formons nostre ame par experience au train auquel nous la voulons renger : aultrement, quand elle sera au propre des effects, elle s'y trouvera sans doubte empeschee. Voylà pourquoy, parmy les philosophes, ceulx qui ont voulu attaindre à quelque plus grande excellence ne se sont pas contentez d'attendre à couvert et en repos les rigueurs de la fortune, de peur qu'elle ne les surprinst inexperimentez et nouveaux au combat; ains ils luy sont allez au devant, et se sont jectez à escient, à la preuve des difficultez : les uns en ont abandonné les richesses, pour s'exercer à une pauvreté volontaire; les aultres ont recherché le labeur et une austerité de vie penible, pour se durcir au mal et au travail; d'aultres se sont privez des parties du corps les plus cheres, comme de la veue, et des membres propres à la generation, de peur que leur service, trop plaisant et trop mol, ne relaschast et n'attendrist la fermeté de leur ame.

Mais à mourir, qui est la plus grande besongne que nous ayons à faire, l'excitation ne nous y peult ayder. On se peult, par usage et par experience, fortifier contre les douleurs, la honte, l'indigence, et tels aultres accidents : mais, quant à la mort, nous ne la pouvons essayer qu'une fois; nous y sommes tous apprentifs quand nous y venons.

Il s'est trouvé anciennement des hommes si excellents mesnagiers du temps, qu'ils ont essayé, en la mort mesme, de la gouster et savourer, et ont bandé

leur esprit pour veoir que c'estoit de ce passage; toutesfois ils ne sont pas revenus nous en dire des nouvelles :

Nemo expurgitus exstat,
Frigida quem semel est vitalis pausa sequuta ¹.

Canius Julius, noble romain, de vertu et de fermeté singulière, ayant esté condamné à la mort par ce maraud de Caligula; outre plusieurs merveilles preuves qu'il donna de sa resolution, comme il estoit sur le point de souffrir la main du bourreau, un philosophe, son amy, luy demanda : « Eh bien, Canius ! en quelle demarche est à cette heure vostre ame ? que faict elle ? en quels pensements estes vous ? » « Je pensois, lui respondit il, à me tenir prest et bandé de toute ma force, pour veoir si, en cet instant de la mort, si court et si brief, je pourray appercevoir quelque deslogement de l'ame, et si elle aura quelque ressentiment de son yssue ; pour, si j'en apprends quelque chose, en revenir donner aprez, si je le puis, advisement à mes amis. » Cettuy ci philosophe, non seulement jusqu'à la mort, mais en la mort mesme. Quelle assurance estoit ce, et quelle fierté de courage, de vouloir que sa mort luy servist de leçon, et avoir loisir de penser ailleurs en un si grand affaire !

Jus hoc animi morientis habebat ².

Il me semble toutesfois qu'il y a quelque façon de nous apprivoiser à elle, et de l'essayer aulcunement. Nous en pouvons avoir experience, sinon entiere et parfaicte, au moins telle qu'elle ne soit pas inutile, et qui nous rende plus fortifiez et asseurez : si nous ne la pouvons joindre, nous la pouvons approcher, nous la pouvons recognoistre ; et si nous ne donnons jusques à son fort, au moins verrons nous et en practiquerons les advenues. Ce n'est pas sans raison qu'on

1. On ne se réveille jamais, dès qu'une fois on a senti le froid repos de la mort. LUCRÈCE, III, 942.

2. Tant il exerçoit d'empire sur son âme, à l'heure même de la mort ! LUCAIN, VIII, 636.

nous faict regarder à nostre sommeil mesme, pour la ressemblance qu'il a de la mort : combien facilement nous passons du deiller au vormir ! avecques combien peu d'interest nous perdons la cognoissance de la lumiere et de nous ! A l'aventure pourroit sembler inutile et contre nature la faculté du sommeil, qui nous prive de toute action et de tout sentiment, n'estoit que par ce moyen nature nous instruict qu'elle nous a pareillement faicts pour mourir que pour vivre ; et, dez la vie, nous presente l'éternel estat qu'elle nous garde aprez icelle, pour nous y accoustumer et nous en oster la crainte. Mais ceulx qui sont tumbez par quelque violent accident en defaillance de cœur, et qui y ont perdu tous sentiments, ceulx là, à mon advis, ont esté bien prez de veoir son vray et naturel visage : car, quant à l'instant et au point du passage, il n'est pas à craindre qu'il porte avecques soy aulcun travail ou desplaisir, d'autant que nous ne pouvons avoir nul sentiment sans loisir ; nos souffrances ont besoing de temps, qui est si court et si precipité en la mort, qu'il fault necessairement qu'elle soit insensible. Ce sont les approches que nous avons à craindre ; et celles là peuvent tumber en experience.

Plusieurs choses nous semblent plus grandes par imagination que par effect : j'ay passé une bonne partie de mon aage en une parfaicte et entiere santé ; je dis non seulement entiere, mais encores alaigre et bouillante ; cet estat, plein de verdeur et de feste, me faisoit trouver si horrible la consideration des maladies, que, quand je suis venu à les experimenter, j'ay trouvé leurs pointures molles et lasches au prix de ma crainte. Voicy que j'espreuve tous les jours : suis je à couvert chauldement, dans une bonne salle, pendant qu'il se passe une nuict orageuse et tempestueuse, je m'estonne et m'afflige pour ceulx qui sont lors en campagne : y suis je moy mesme, je ne desire pas seulement d'estre ailleurs. Cela seul, d'estre tousjours enfermé dans une chambre, me sembloit insupportable : je feus incontinent dressé à y estre une semaine et un mois, plein d'esmotion, d'alteration et de foiblesse ; et ay trouvé que, lors de ma santé, je

plaignois les malades beaucoup plus que je ne me treuve à plaindre moy mesme, quand j'en suis; et que la force de mon apprehension encherissoit prez de moitié l'essence et verité de la chose. J'espere qu'il m'en adviendra de mesme de la mort, et qu'elle ne vault pas la peine que je prends à tant d'apprest que je dresse, et tant de secours que j'appelle et assemble pour en soustenir l'effort. Mais, à toutes adventures, nous ne pouvons nous donner trop d'avantage.

Pendant nos troisiemes troubles, ou deuxiesmes (il ne me souvient pas bien de cela), m'estant allé un jour promener à une lieue de chez moy, qui suis assis dans le moïau¹ de tout le trouble des guerres civiles de France; estimant estre en toute seureté, et si voisin de ma retraicte, que je n'avois point besoing de meilleur equipage, j'avois prins un cheval bien aysé, mais non gueres ferme. A mon retour, une occasion soubdaine s'estant presentee de m'ayder de ce cheval à un service qui n'estoit pas bien de son usage, un de mes gents, grand et fort, monté sur un puissant roussin qui avoit une bouche desesperée, frais au demourant et vigoureux, pour faire le hardy et devancer ses compaignons, veint à le poulser à toute bride droict dans ma route, et fondre comme un colosse sur le petit homme et petit cheval, et le foudroyer de sa roideur et de sa pesanteur, nous envoyant l'un et l'autre les pieds contremont : si que voylà le cheval abbattu et couché tout estourdy; moy, dix ou douze pas au delà, estendu à la renverse, le visage tout meurtry et tout escorché, mon espee, que j'avois à la main, à plus de dix pas au delà, ma ceinture en pieces, n'ayant ny mouvement ny sentiment non plus qu'une souche. C'est le seul esvanouissement que j'aye senty jusques à cette heure. Ceulx qui estoient avecques moy, aprez avoir essayé, par tous les moyens qu'ils peurent, de me faire revenir, me tenants pour mort, me prindrent entre leurs bras, et m'emportoient avecques beaucoup de difficulté en ma maison, qui estoit loing de là environ une demy lieue françoise. Sur le chemin, et

1. Le milieu ou le centre. COTGRAVE, *Dict. franç. et anglois.*

aprez avoir esté plus de deux grosses heures tenu pour trespasé, je commenceay à me mouvoir et respirer; car il estoit tumbé si grande abondance de sang dans mon estomach, que, pour l'en descharger, nature eut besoing de ressusciter ses forces. On me dressa sur mes pieds, où je rendis un plein seau de bouillons de sang pur; et plusieurs fois, par le chemin, il m'en fallut faire de mesme. Par là, je commenceay à reprendre un peu de vie; mais ce feut par les menus, et par un si long traict de temps, que mes premiers sentiments estoient beaucoup plus approchans de la mort que de la vie :

Perchè, dubbiosa ancor del suo ritorno,
Non s'assicura attonita la mente ¹.

Cette recordation, que j'en ay fort empreinte en mon ame, me representant son visage et son idee si prez du naturel, me concilie aulcunement à elle. Quand je commenceay à y veoir, ce feut d'une veue si trouble, si foible et si morte, que je ne discernois encores rien que la lumiere,

Come quei ch' or apre, or chiude
Gli occhi, mezzo tra 'l sonno e l' esser desto ².

Quant aux fonctions de l'ame, elles naissoient avecques mesme progrez que celles du corps. Je me veis tout sanglant; car mon pourpoint estoit taché partout du sang que j'avois rendu. La premiere pensee qui me veint, ce feut que j'avois une harquebusade en la teste : de vray, en mesme temps, il s'en tiroit plusieurs autour de nous. Il me sembloit que ma vie ne me tenoit plus qu'au bout des levres; je fermois les yeulx pour ayder, ce me sembloit, à la poulser hors, et prenois plaisir à m'alanguir et à me laisser aller. C'estoit une imagination qui ne faisoit que nager

1. Car, l'âme abattue, encore incertaine de son retour, ne peut se raffermir. TORQ. TASSO, *Gerus. liberata*, canto XII, stanza 74.

2. Comme un homme qui, moitié endormi et moitié éveillé, tantôt ouvre et tantôt ferme les yeux. TORQ. TASSO, *Gerus. liberata*, canto VIII, stanza 26.

superficiellement en mon ame, aussi tendre et aussi foible que tout le reste; mais à la verité non seulement exempt de desplaisir, ains meslee à cette douceur que sentent ceulx qui se laissent glisser au sommeil.

Je crois que c'est ce mesme estat où se treuvent ceulx qu'on veoid defaillants de foiblesse en l'agonie de la mort; et tiens que nous les plaignons sans cause, estimants qu'ils soyent agitez de griefves douleurs, ou qu'ils ayent l'ame pressee de cogitations penibles. C'a esté tousjours mon advis, contre l'opinion de plusieurs, et mesme d'Estienne de La Boëtie, que ceulx que nous veoyons ainsi renversez et assopis aux approches de leur fin, ou accablez de la longueur du mal, ou par accident d'une apoplexie, ou mal caducque,

Vi morbi sæpe coactus

Ante oculos aliquis nostros, ut fulminis ictu,
Concidit, et spumas agit; ingemit, et fremit artus;
Desipit, extentat nervos, torquetur, anhelat,
Inconstanter et in jactando membra fatigat¹,

ou blecez en la teste, que nous oyons rommeller et rendre par fois des souspirs trenchants, quoyque nous en tironè aucuns signes par où il semble qu'il leur reste encores de la cognoissance, et quelques mouvements que nous leur veoyons faire du corps; j'ay tousjours pensé, dis je, qu'ils avoient et l'ame et le corps ensepveli et endormi,

Vivit, et est vitæ nescius ipse suæ²;

et ne pouvois croire qu'à un si grand estonnement de membres, et si grande defaillance des sens, l'ame peust maintenir aucune force au dedans pour se reconnoistre; et que par ainsin ils n'avoient aucun discours

1. Souvent un malheureux, attaqué d'un mal subit, tombe tout à coup à vos pieds, comme frappé de la foudre; sa bouche écume, sa poitrine gémit, ses membres palpitent. Hors de lui, il se roidit, il se débat, il respire à peine; il se roule et s'agite en tous sens. LUCRÈCE, III, 485.

2. Il vit, mais sans savoir s'il jouit de la vie.

OVIDE, *Trist.*, I, 3, 12.

qui les tormentast, et qui leur peust faire juger et sentir la misere de leur condition; et que, par consequent, ils n'estoient pas fort à plaindre.

Je n'imagine aulcun estat pour moy si insupportable et horrible, que d'avoir l'ame vivve et affligee, sans moyen de se declarer; comme je dirois de ceulx qu'on envoie au supplice, leur ayant coupé la langue (si ce n'estoit qu'en cette sorte de mort, la plus muette me semble la mieulx seante, si elle est accompagnée d'un ferme visage et grave); et comme ces miserables prisonniers qui tumbent ez mains des vilains bourreaux soldats de ce temps, desquels ils sont tormentez de toute espece de cruel traictement, pour les contraindre à quelque rançon excessifve et impossible; tenus ce pendant en condition et en lieu où ils n'ont moyen quelconque d'expression et signification de leurs pensees et de leur misere. Les poëtes ont feinct quelques dieux favorables à la delivrance de ceulx qui traisnoient ainsin une mort languissante;

Hunc ego Diti

Sacrum jussa fero, teque isto corpore solvo¹ :

et les voix et responses courtes et descousues qu'on leur arrache quelquesfois, à force de crier autour de leurs aureilles et de les tempester, ou des mouvements qui semblent avoir quelque consentement à ce qu'on leur demande, ce n'est pas tesmoignage qu'ils vivent pourtant, au moins une vie entiere. Il nous advient ainsi sur le begueyement du sommeil, avant qu'il nous ayt du tout saisis, de sentir comme en songe ce qui se faict autour de nous, et suyvre les voix, d'une ouïe trouble et incertaine qui semble ne donner qu'aux bords de l'ame; et faisons des responses, à la suite des dernieres paroles qu'on nous a dictes, qui ont plus de fortune que de sens.

Or, à present que je l'ay essayé par effect, je ne foye nul doubte que je n'en aye bien jugé jusques à cette

1. J'exécute, dit Iris, l'ordre que j'ai reçu; j'enlève cette âme dévouée au dieu des enfers, et je brise ses chaînes mortelles. VIRGILE, *Enéide*, IV, 702.

heure : car, premièrement, estant tout esvanoui, je me travaillois d'entr'ouvrir mon pourpoint à beaux ongles (car j'estois desarmé), et si sçais que je ne sentoie en l'imagination rien qui me bleceast : car il y a plusieurs mouvements en nous qui ne partent pas de nostre ordonnance;

Semianimesque micant digiti, ferrumque retractant ¹ :

ceulx qui tumbent eslancent ainsi les bras au devant de leur cheute, par une naturelle impulsion qui faict que nos membres se prestant des offices, et ont des agitations à part de nostre discours.

Falciferos memorant currus abscindere membra,...

Ut tremere in terra videatur ab artubus id quod

Decidit abscissum; quum mens tamen atque hominis vis,

Mobilitate mai, non quit sentire dolorem ².

J'avois mon estomach pressé de ce sang caillé : mes mains y couroient d'elles mesmes, comme elles font souvent, où il nous demange, contre l'advis de nostre volonté. Il y a plusieurs animaux, et des hommes mesmes, aprez qu'ils sont trespassez, ausquels on veoid resserrer et remuer des muscles : chascun sçait par experience qu'il a des parties qui se branslent, dressent et couchent souvent sans son congé. Or, ces passions, qui ne nous touchent que par l'escorce, ne se peuvent dire nostres : pour les faire nostres, il faut que l'homme y soit engagé tout entier; et les douleurs que le pied ou la main sentent pendant que nous dormons, ne sont pas à nous.

Comme j'approchay de chez moy, où l'alarme de ma cheute avoit desjà couru, et que ceulx de ma famille m'eurent rencontré avecques les cris accoustumez en telles choses, non seulement je respondois

1. Les doigts mourants s'agitent, et ressaisissent le fer qui leur échappe. VIRGILE, *Enéide*, X, 396.

2. On dit qu'au fort de la mêlée les chars armés de faulx coupent les membres avec tant de rapidité, qu'on les voit palpitants à terre, avant que la douleur d'un coup si prompt ait pu parvenir jusqu'à l'âme. LUCRÈCE, III, 642.

quelque mot à ce qu'on me demandoit, mais encores ils disent que je m'advisay de commander qu'on donnast un cheval à ma femme, que je veoyois s'empestrer et se tracasser dans le chemin, qui est montueux et malaysé. Il semble que cette consideration deust partir d'une ame esveillee; si est ce que je n'y estois aucunement : c'estoient des pensements vains, en nue, qui estoient esmeus par les sens des yeulx et des oreilles; ils ne venoient pas de chez moy. Je ne sçavois pourtant ny d'où je venois, ny où j'allois; ny ne pouvois poiser et considerer ce qu'on me demandoit : ce sont de legiers effects que les sens produisoient d'eulx mesmes, comme d'un usage¹; ce que l'ame y prestoit, c'estoit en songe, touchee bien legierement, et comme leichee seulement et arrousee par la molle impression des sens. Ce pendant, mon assiette estoit à la verité tresdoulce et paisible : je n'avois affliction ny pour aultruy ny pour moy; c'estoit une langueur et une extreme foiblesse, sans aucune douleur. Je veis ma maison sans la recognoistre. Quand on m'eut couché, je sentis une infinie douceur à ce repos; car j'avois esté vilainement tirassé par ces pauvres gents, qui avoient prins la peine de me porter sur leurs bras par un long et tresmauvais chemin, et s'y estoient lassez deux ou trois fois les uns aprez les aultres. On me presenta force remedes, de quoy je n'en receus aucun, tenant pour certain que j'estois blecé à mort par la teste. C'eust esté, sans mentir, une mort bien heureuse : car la foiblesse de mon discours me gardoit d'en rien juger, et celle du corps d'en rien sentir : je me laissois couler si doucement, et d'une façon si molle et si aysee, que je ne sens gueres aultre action moins poissante que celle là estoit. Quand je veins à revivre et à reprendre mes forces,

Ut tandem sensus convalluere mei²,

qui feut deux ou trois heures aprez, je me sentis tout

1. *Comme par habitude. C.*

2. Lorsque enfin mes sens reprirent quelque vigueur. OVIDE, *Trist.*, III, 3, 14.

d'un train rengager aux douleurs, ayant les membres tous moulus et froissez de ma cheute, et en feus si mal deux ou trois nuicts aprez, que j'en cuiday remourir encores un coup, mais d'une mort plus vifve; et me sens encores de la secousse de cette froissure. Je ne veulx pas oublier cecy, que la derniere chose en quoy je me peus remettre, ce feut la souvenance de cet accident; et me feis redire plusieurs fois où j'allois, d'où je venois, à quelle heure cela m'estoit advenu, avant que de le pouvoir concevoir. Quant à la façon de ma cheute, on me la cachoit en faveur de celui qui en avoit esté cause, et m'en forgeoit on d'autres. Mais longtemps aprez, et le lendemain, quand ma memoire veint à s'entr'ouvrir, et me représenter l'estat où je m'estois trouvé, en l'instant que j'avois apperceu ce cheval fondant sur moy (car je l'avois veu à mes talons, et me teins pour mort; mais ce pensement avoit esté si soubdain, que la peur n'eut pas loisir de s'y engendrer), il me sembla que c'estoit un esclair qui me frappoit l'ame de secousse, et que je revenois de l'autre monde.

Ce conte d'un evenement si legier est assez vain, n'estoit l'instruction que j'en ay tiree pour moy : car, à la verité, pour s'apprivoiser à la mort, je treuve qu'il n'y a que de s'en avoisiner. Or, comme dict Pline, chascun est à soy mesme une tresbonne discipline, pourveu qu'il ayt la suffisance de s'espier de prez. Ce n'est pas icy ma doctrine, c'est mon estude; et n'est pas la leçon d'autrui, c'est la mienne : et ne me doibt on pourtant sçavoir mauvais gré si je la communique; ce qui me sert peult aussi, par accident, servir à un autre. Au demourant, je ne gaste rien, je n'use que du mien; et si je foy le fol, c'est à mes despens, et sans l'interest de personne; car c'est en folie qui meurt en moy, qui n'a point de suite. Nous n'avons nouvelles que de deux ou trois anciens qui aient battu ce chemin; et si ne pouvons dire si c'est du tout en pareille maniere à cette cy, n'en cognois sant que les noms. Nul depuis ne s'est jecté sur leur trace. C'est une espineuse entreprinse, et plus qu'il ne semble, de suyvre une allure si vagabonde que celle

de nostre esprit, de penetrer les profondeurs opaques de ses replis internes, de choisir et arrester tant de menus airs de ses agitations; et est un amusement nouveau et extraordinaire qui nous retire des occupations communes du monde, ouy, et des plus recommandees. Il y a plusieurs annees que je n'ay que moy pour visee à mes pensees, que je ne contreroolle et n'estudie que moy; et si j'estudie aultre chose, c'est pour soubdain le coucher sur moy, ou en moy, pour mieulx dire : et ne me semble point faillir, si, comme il se faict des aultres sciences sans comparaison moins utiles, je foys part de ce que j'ay apprins en cette cy, quoyque je ne me contente gueres du progres que j'y ay faict. Il n'est description pareille en difficulté à la description de soy mesme, ny certes en utilité : encores se fault il testonner¹, encores se fault il ordonner et renger, pour sortir en place : or, je me pare sans cesse, car je me descriis sans cesse. La coustume a faict le parler de soy vicieux, et le prohibe obstinement, en hayne de la ventance qui semble tousjours estre attachee aux propres tesmoignages : au lieu qu'on doibt moucher l'enfant, cela s'appelle l'enaser.

In vitium ducit culpæ fuga ²;

je treuve plus de mal que de bien à ce remede. Mais, quand il seroit vray que ce feust necessairement presumption d'entretenir le peuple de soy, je ne doibs pas, suyvant mon general desseing, refuser une action qui publie cette maladifve qualité, puisqu'elle est en moy; et ne doibs cacher cette faulte, que j'ay non seulement en usage, mais en profession. Toutesfois, à dire ce que j'en crois, cette coustume a tort de condamner le vin, parce que plusieurs s'y enivrent : on ne peult abuser que des choses qui sont bonnes; et crois de cette regle, qu'elle ne regarde que la populaire defaillance. Ce sont brides à veaux, desquelles ny les saints,

1. *Se friser les cheveux, se parer la tête..., pour se montrer en public.*

2. Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.

HORACE, de *Arte poetica*, v. 31. (Trad. de Boileau.)

que nous oyons si haultement parler d'eulx, ny les philosophes, ny les theologiens, ne se brident; ne foye je moy, quoyque je sois aussi peu l'un que l'autre. S'ils n'en escrivent à poinct nommé, au moins, quand l'occasion les y porte, ne feignent ils pas de se jecter bien avant sur le trottoir. De quoy traicte Socrates plus largement que de soy? à quoy achemine il plus souvent les propos de ses disciples, qu'à parler d'eulx, non pas de la leçon de leur livre, mais de l'estre et bransle de leur ame? Nous nous disons religieusement à Dieu et à nostre confesseur, comme nos voisins¹ à tout le peuple. « Mais nous n'en disons, me respondra on, que les accusations. » Nous disons donc tout; car nostre vertu mesme est faultière et repentable. Mon mestier et mon art, c'est vivre : qui me deffend d'en parler selon mon sens, experience et usage, qu'il ordonne à l'architecte de parler des bastiments, non selon soy, mais selon son voisin, selon la science d'un autre, non selon la sienne. Si c'est gloire, de soy mesme publier ses valeurs, que ne met Cicero en avant l'eloquence de Hortense, Hortense celle de Cicero? A l'aventure entendent ils que je tesmoigne de moy par ouvrage et effects, non nuement par des paroles. Je peins principalement mes cogitations, subject informe qui ne peult tumber en production ouvragiere; à toute peine le puis je coucher en ce corps aeré de la voix : des plus sages hommes et des plus devots ont vescu fuyants tous apparens effects. Les effects diroient plus de la fortune que de moy : ils tesmoignent leur roolle, non pas le mien, si ce n'est conjecturalement et incertainement; eschantillons d'une montre particuliere. Je m'estale entier : c'est un skeletos où, d'une veue, les veines, les muscles, les tendons, paroissent, chasque piece en son siege; l'effect de la toux en produisoit une partie; l'effect de la pasleur ou battement de cœur, un'autre, et douteusement. Ce ne sont mes gestes que j'escriis; c'est moy, c'est mon essence.

Je tiens qu'il fault estre prudent à estimer de soy,

1. *Les protestants. C.*

et pareillement conscientieux à en tesmoigner, soit bas, soit hault, indifferemment. Si je me semblois bon et sage tout à faict, je l'entonnerois à pleine teste. De dire moins de soy qu'il n'y en a, c'est sottise, non modestie; se payer de moins qu'on ne vault, c'est lascheté et pusillanimité, selon Aristote : nulle vertu ne s'ayde de la faulseté; et la verité n'est jamais matiere d'erreur. De dire de soy plus qu'il n'y en a, ce n'est pas tousjours presumption, c'est encores souvent sottise : se complaire oultre mesure de ce qu'on est, en tumber en amour de soy indiscrete, est, à mon advis, la substance de ce vice. Le supreme remede à le guarir, c'est faire tout le rebours de ce que ceulx icy ordonnent, qui, en deffendant le parler de soy, deffendent par consequent encores plus de penser à soy. L'orgueil giste en la pensee; la langue n'y peult avoir qu'une bien legiere part.

De s'amuser à soy, il leur semble que c'est se plaire en soy; de se hanter et practiquer, que c'est se trop cherir : mais cet excez naist seulement en ceulx qui ne se tastent que superficiellement; qui se veoyent aprez leurs affaires; qui appellent resverie et oysifveté, de s'entretenir de soy; et s'estoffer et bastir, faire des chasteaux en Espagne; s'estimants chose tierce et estrangiere à eulx mesmes. Si quelqu'un s'enivre de sa science, regardant soubz soy, qu'il tourne les yeulx au dessus, vers les siecles passez, il baissera les cornes, y trouvant tant de milliers d'esprits qui le foulent aux pieds : s'il entre en quelque flateuse presumption de sa vaillance, qu'il se ramentoive les vies de Scipion, d'Epaminondas, de tant d'armees, de tant de peuples, qui le laissent si loing derriere eulx. Nulle particuliere qualité n'enorgueillira celuy qui mettra quand et quand en compte tant d'imparfaictes et foibles qualitez aultres qui sont en luy, et au bout la nihilité de l'humaine condition. Parce que Socrates avoit seul mordu à certes au precepte de son dieu, de « se cognoistre, » et par cet estude estoit arrivé à se mespriser, il feut estimé seul digne du nom de *sage*. Qui se cognoistra ainsi, qu'il se donne hardiment à cognoistre par sa bouche.

CHAPITRE VII

DES RECOMPENSES D'HONNEUR

Ceux qui escrivent la vie d'Auguste Cesar remarquent cecy, en sa discipline militaire, que des dons il estoit merueilleusement liberal envers ceux qui le meritoient ; mais que des pures recompenses d'honneur, il en estoit bien autant espargnant : si est ce qu'il avoit esté luy mesme gratifié par son oncle de toutes les recompenses militaires, avant qu'il eust jamais esté à la guerre. C'a esté une belle invention, et receue en la pluspart des polices du monde, d'establir certaines marques vaines et sans prix pour en honorer et recompenser la vertu, comme sont les couronnes de laurier, de chesne, de meurte¹, la forme de certain vestement, le privilege d'aller en coche par ville, ou de nuict avecques flambeau, quelque assiette particuliere aux assemblees publiques, la prerogative d'aulcuns surnoms et tiltres, certaines marques aux armoiries, et choses semblables, de quoy l'usage a esté diversement receu selon l'opinion des nations, et dure encores.

Nous avons pour nostre part, et plusieurs de nos voisins, les ordres de chevalerie, qui ne sont establis qu'à cette fin. C'est, à la verité, une bien bonne et proufitable coustume de trouver moyen de recognoistre la valeur des hommes rares et excellents, et de les contenter et satisfaire par des payements qui ne chargent aulcunement le public, et qui ne coustent rien au prince. Et ce qui a esté tousjours cogneu par experience ancienne, et que nous avons aultrefois aussi peu veoir entre nous, que les gents de qualité avoient plus de jalousie de telles recompenses, que de celles

1. *Meurte*, myrtus, signifie *myrte* dans NICOT. C.

où il avoit du gaing et du proufit, cela n'est pas sans raison et grande apparence. Si au prix, qui doit estre simplement d'honneur, on y mesle d'autres commoditez et de la richesse, ce meslange, au lieu d'augmenter l'estimation, la ravale et en retrenche. L'ordre saint Michel, qui a esté si longtemps en credit parmy nous, n'avoit point de plus grande commodité que celle là, de n'avoir communication d'aucune aultre commodité : cela faisoit qu'aultrefois il n'y avoit ny charge, ny estat, quel qu'il feust, auquel la noblesse pretendist avecques tant de desir et d'affection qu'elle faisoit à l'ordre, ny qualité qui apportast plus de respect et de grandeur; la vertu embrassant et aspirant plus volontiers à une recompense purement sienne, plutost glorieuse qu'utile. Car, à la verité, les aultres dons n'ont pas leur usage si digne, d'autant qu'on les employe à toute sorte d'occasions; par des richesses, on satisfait le service d'un valet, la diligence d'un courrier, le danser, le voltiger, le parler, et les plus vils offices qu'on receoive; voire et le vice s'en paye, la flaterie, le maquerelage, la trahison : ce n'est pas merveille si la vertu receoit et desire moins volontiers cette sorte de monnoye commune, que celle qui luy est propre et particuliere, toute noble et genereuse. Auguste avoit raison d'estre beaucoup plus mesnagier et espargnant de cette cy, que de l'aultre; d'autant que l'honneur est un privilege qui tire sa principale essence de la rareté; et la vertu mesme.

Cui malus est nemo, quis bonus esse potest ¹?

On ne remarque pas, pour la recommandation d'un homme, qu'il ayt soing de la nourriture de ses enfants, d'autant que c'est une action commune, quelque juste qu'elle soit; non plus qu'un grand arbre, où la forest est toute de mesme. Je ne pense pas qu'aucun citoyen de Sparte se glorifiast de sa vaillance, car c'estoit une vertu populaire en leur nation; et, aussi peu de la

1. A qui nul ne paroît méchant,
Nul ne sauroit paroître juste.

MARTIAL, XII,

fidélité, et mespris des richesses. Il n'escheoit pas de recompense à une vertu, pour grande qu'elle soit, qui est passée en coutume; et ne sçais avecques, si nous l'appellerions jamais grande, estant commune.

Puis donc que ces loyers d'honneur n'ont aultre prix et estimation que cette là, que peu de gents en jouissent, il n'est, pour les aneantir, que d'en faire largesse. Quand il se trouveroit plus d'hommes qu'au temps passé qui meritassent nostre ordre¹, il n'en falloit pas pourtant corrompre l'estimation : et peult ayseement advenir que plus le meritent; car il n'est aulcune des vertus qui s'espande si ayseement que la vaillance militaire. Il y en a une aultre vraye, parfaite et philosophique, de quoy je ne parle point, et me sers de ce mot selon nostre usage, bien plus grande que cette cy et plus pleine, qui est une force et asseurance de l'ame, mesprisant egualement toute sorte de contraires accidents, equable, uniforme et constante, de laquelle la nostre n'est qu'un bien petit rayon. L'usage, l'institution, l'exemple, et la coutume, peuvent tout ce qu'elles veulent en l'establisement de celle de quoy je parle, et la rendent ayseement vulgaire, comme il est tres aysé à veoir par l'expérience que nous en donnent nos guerres civiles : et qui nous pourroit joindre à cette heure, et acharner à une entreprinse commune tout nostre peuple, nous ferions refleurir nostre ancien nom militaire. Il est bien certain que la recompense de l'ordre ne touchoit pas, au temps passé, seulement la vaillance; elle regardoit plus loing : ce n'a jamais esté le payement d'un valeureux soldat, mais d'un capitaine fameux; la science d'obeïr ne meritoit pas un loyer si hõnnorable. On y requeroit anciennement une expertise bellique plus universelle, et qui embrassast la plus part et les plus grandes parties d'un homme militaire, *neque enim exedem, militares et imperatoriæ, artes sunt*²; qui feust

1. L'ordre de Saint-Michel, institué par une ordonnance de Louis XI, à Amboise, le 1^{er} août 1469. J. V. L.

2. Car les talents du soldat et ceux du général ne sont pas les mêmes. TITE-LIVE, XXV, 19.

encores, oultre cela, de condition accommodable à une telle dignité. Mais je dis, quand plus de gents en seroient dignes qu'il ne s'en trouvoit aultrefois, qu'il ne falloir pas pourtant s'en rendre plus liberal; et eust mieux vallu faillir à n'en estrener pas tous ceulx à qui il estoit deu, que de perdre pour jamais, comme nous venons de faire, l'usage d'une invention si utile. Aulcun homme de cœur ne daigne s'avantager de ce qu'il y a de commun avec plusieurs; et ceulx d'aujourd'huy, qui ont moins merité cette recompense, font plus de contenance de la desdaigner, pour se loger par là au reng de ceulx à qui on faict tort d'espandre indignement et avilir cette marque, qui leur estoit particulièrement deue.

Or, de s'attendre, en effaceant et abolissant cette cy, de pouvoir soubdain remettre en credit et renouveler une semblable coustume, ce n'est pas entreprinse propre à une saison si licencieuse et malade qu'est celle où nous nous trouvons à present : et en adviendra que la dernière¹ encourra, dez sa naissance, les incommoditez qui viennent de ruyner l'aultre. Les regles de la dispensation de ce nouvel ordre auroient besoin d'estre extremement tendues et contrainctes, pour luy donner auctorité; et cette saison tumultuaire n'est pas capable d'une bride courte et reglee : oultre ce qu'avant qu'on luy puisse donner credit, il est besoin qu'on ayt perdu la memoire du premier, et du mespris auquel il est cheu.

Ce lieu pourroit recevoir quelque discours sur la consideration de la vaillance, et difference de cette vertu aux aultres; mais Plutarque estant souvent retombé sur ce propos, je me mesleroie pour neant de rapporter icy ce qu'il en dict. Cecy est digne d'estre considéré, que nostre nation donne à la *vaillance* le premier degré des vertus, comme son nom montre, qui vient de *valeur* : et qu'à nostre usage, quand nous disons un homme qui vault beaucoup, ou un homme de bien, au style de nostre court et de nostre noblesse, ce n'est à dire aultre chose qu'un vaillant homme,

1. L'ordre du Saint-Esprit, institué par Henri III en 1578.

d'une façon pareille à la romaine; car la generale appellation de *vertu* prend chez eulx etymologie de la *force*. La forme propre, et seule, et essentielle, de noblesse en France, c'est la vacation militaire. Il est vraysemblable que la premiere vertu qui se soit faict paroistre entre les hommes, et qui a donné advantage aux uns sur les aultres, ç'a esté cette cy, par laquelle les plus forts et courageux se sont rendus maistres des plus foibles, et ont acquis reng et reputation particuliere, d'où luy est demeuré cet honneur et dignité de langage; ou bien, que ces nations, estants tresbelliqueuses, ont donné le prix à celle des vertus qui leur estoit plus familiere, et le plus digne tiltre : tout ainsi que nostre passion, et cette fiebvreuse sollicitude que nous avons de la chasteté des femmes, faict aussi que Une bonne femme, Une femme de bien, et Femme d'honneur et de vertu, ce ne soit en effect à dire aultre chose pour nous que Une femme chaste; comme si, pour les obliger à ce debvoir, nous mettions à nonchaloir tous les aultres, et leur laschions la bride à toute aultre faulte, pour entrer en composition de leur faire quitter cette cy. 234 12

CHAPITRE VIII

DE L'AFFECTION DES PERES AUX ENFANTS

A MADAME D'ESTISSAC

Madame, si l'estrangement ne me sauve et la nouveauté, qui ont accoustumé de donner prix aux choses, je ne sors jamais à mon honneur de cette sottise entreprise : mais elle est si fantastique, et a un visage si esloigné de l'usage commun, que cela luy pourra donner passage. C'est une humeur melancholique, et une humeur par consequent tresennemie de ma complexion naturelle, produicte par le chagrin de la solitude en laquelle il y a quelques années que je m'estois jecté, qui m'a mis premierement en teste cette resverie de me mesler d'escrire. Et puis, me trouvant entierement despourveu et vuide de toute aultre matiere, je me suis présenté moy mesme à moy pour argument et pour subject. C'est le seul livre au monde de son espece, d'un dessein farouche et extravagant. Il n'y a rien aussi en cette besongne digne d'estre remarqué, que cette bizarrerie ; car à un subject si vain et si vil, le meilleur ouvrier de l'univers n'eust sceu donner façon qui merite qu'on en face compte. Or, madame, ayant à m'y pourtraire au vif, j'en eusse oublié un traict d'importance, si je n'y eusse représenté l'honneur que j'ay tousjours rendu à vos merites : et l'ay voulu dire signamment à la teste de ce chapitre, d'autant que, parmy vos aultres bonnes qualitez, celle de l'amitié que vous avez montree à vos enfants tient l'un des premiers reings. Qui sçaura l'aage auquel monsieur d'Estissac, vostre mari, vous laissa veufve, les grands et honorables partis qui vous ont esté offerts autant qu'à dame de France de vostre condition, la constance et fermeté de quoy vous avez soutenu, tant d'annees, et au travers de tant d'espineuses

difficultez, la charge et conduicte de leurs affaires, qui vous ont agitee par tous les coings de France, et vous tiennent encores assiegee, l'heureux acheminement que vous y avez donné par vostre seule prudence ou bonne fortune; il dira ayseement, avecques moy, que nous n'avons point d'exemple d'affection maternelle en nostre temps plus exprez que le vostre. Je loue Dieu, madame, qu'elle ayt esté si bien employee; car les bonnes esperances que donne de soy monsieur d'Estissac, vostre fils, assurent assez que, quand il sera en aage, vous en tirerez l'obeïssance et recognoissance d'un tresbon enfant. Mais d'autant qu'à cause de sa puerilité, il n'a peu remarquer les extremes offices qu'il a receu de vous en si grand nombre, je veulx, si ces escripts viennent un jour à luy tumber en main lorsque je n'auray plus ny bouche ny parole qui le puisse dire, Qu'il receoive de moy ce tesmoignage en toute verité, qui lui sera encores plus vivvement tesmoigné par les bons effects de quoy, si Dieu plaist, il se ressentira, qu'il n'est gentilhomme en France qui doibve plus à sa mere, qu'il faict; et qu'il ne peult donner à l'advenir plus certaine preuve de sa bonté et de sa vertu, qu'en vous recognoissant pour telle.

S'il y a quelque loy vrayement naturelle, c'est à dire quelque instinct qui se veoye universellement et perpetuellement empreint aux bestes et en nous (ce qui n'est pas sans controverse), je puis dire, à mon advis, qu'aprez le soing que chasque animal a de sa conservation et de fuyr ce qui nuit, l'affection que l'engendrant porte à son engeance tient le second lieu en ce reng. Et, parce que nature semble nous l'avoir recommandee, regardant à estendre et faire aller avant les pieces successives de cette sienne machine, ce n'est pas merveille, si, à reculons, des enfants aux peres, elle n'est pas si grande : jointc cette aultre consideration aristotelique, que celui qui bien faict à quelqu'un l'ayme mieulx, qu'il n'en est aymé; et celui à qui il est deu ayme mieulx, que celui qui doit; et tout ouvrier ayme mieulx son ouvrage, qu'il n'en seroit aymé si l'ouvrage avoit du sentiment :

d'autant que nous avons cher, Estre; et Estre consiste en mouvement et action; parquoy chascun est aulcunement en son ouvrage. Qui bien faict, exerce un' action belle et honneste; qui receoit, l'exerce utile seulement. Or, l'utile est de beaucoup moins aimable que l'honneste : l'honneste est stable et permanent, fournissant à celuy qui l'a faict une gratification constante; l'utile se perd et eschappe facilement, et n'en est la memoire ny si fresche ny si douce. Les choses nous sont plus cheres, qui nous ont plus cousté; et le donner est de plus de coust que le prendre.

Puisqu'il a pleu à Dieu nous douer de quelque capacité de discours, à fin que, comme les bestes, nous ne feussions pas servilement assubjectis aux loix communes, ains que nous nous y appliquassions par jugement et liberté volontaire, nous debvons bien prester un peu à la simple auctorité de nature, mais non pas nous laisser tyranniquement emporter à elle : la seule raison doibt avoir la conduite de nos inclinations. J'ay, de ma part, le goust estrangement mousse à ces propensions qui sont produictes en nous sans l'ordonnance et entremise de nostre jugement, comme, sur ce subject duquel je parle, je ne puis recevoir cette passion de quoy on embrasse les enfants à peine encore nayz, n'ayants ny mouvement en l'ame, ny forme recognoissable au corps, par où ils se puissent rendre aimables, et ne les ay pas souffert volontiers nourrir prez de moy. Une vraye affection et bien reglee debvroit naistre et s'augmenter avecques la cognoissance qu'ils nous donnent d'eulx; et lors, s'ils le valent, la propension naturelle marchant quand et quand la raison, les cherir d'une amitié vrayement paternelle; et en juger de mesme, s'ils sont aultres : nous rendants tousjours à la raison, nonobstant la force naturelle. Il en va fort souvent au rebours; et le plus communement nous nous sentons plus esmeus des trepignements, jeux et niaiseries pueriles de nos enfants, que nous ne faisons aprez de leurs actions toutes formees; comme si nous les avions aymez pour nostre passetemps, ainsi que des guenons, non ainsi que des hommes : et tel fournit bien liberalement de

jouets à leur enfance, qui se treuve resserré à la moindre despense qu'il leur fault estants en aage. Voire il semble que la jalousie que nous avons de les veoir paroistre et jouir du monde quand nous sommes à mesme¹ de le quitter, nous rende plus espargnants et retrains envers eulx : il nous fasche qu'ils nous marchent sur les talons, comme pour nous solliciter de sortir; et si nous avons à craindre cela, puisque l'ordre des choses porte qu'ils ne peuvent, à dire verité, estre ny vivre qu'aux despens de nostre estre et de nostre vie, nous ne debvions pas nous mesler d'estre peres.

Quant à moy, je treuve que c'est cruauté et injustice de ne les recevoir au partage et société de nos biens, et compaignons en l'intelligence de nos affaires domestiques, quand ils en sont capables, et de ne retrencher et resserrer nos commoditez pour prouveoir aux leurs, puisque nous les avons engendrez à cet effect. C'est injustice de veoir qu'un pere vieil, cassé et demy mort, jouisse seul, à un coing du foyer, des biens qui suffiroient à l'avancement et entretien de plusieurs enfants, et qu'il les laisse ce pendant, par faulte de moyens, perdre leurs meilleures annees sans se poulser au service public et cognoissance des hommes. On les jecte au desespoir de chercher par quelque voye, pour injuste qu'elle soit, à prouveoir à leur besoing : comme j'ay veu, de mon temps, plusieurs jeunes hommes, de bonne maison, si addonnez au larrecin, que nulle correction les en pouvoit destourner. J'en cognois un, bien apparenté, à qui, par la priere d'un sien frere treshonneste et brave gentilhomme, je parlay une fois pour cet effect. Il me respondit, et confessa tout rondement, qu'il avoit esté acheminé à cett' ordure par la rigueur et avarice de son pere; mais qu'à present il y estoit si accoustumé, qu'il ne s'en pouvoit garder. Et lors il venoit d'estre surprins en larrecin des bagues d'une dame, au lever de laquelle il s'estoit trouvé avecques beaucoup d'aultres. Il me fait souvenir du conte que j'avois

1. *Au moment même, sur le point de le quitter.* — Retrains, resserrés.

ouï faire d'un aultre gentilhomme, si faict et façonné à ce beau mestier du temps de sa jeunesse, que, venant aprez à estre maistre de ses biens, deliberé d'abandonner cette traficque, il ne se pouvoit garder pourtant, s'il passoit prez d'une boutique où il y eust chose de quoy il eust besoin, de la desrober, en peine de l'envoyer payer aprez. Et en ay veu plusieurs si dressez et duicts à cela, que, parmy leurs compaignons mesmes, ils desroboient ordinairement des choses qu'ils vouloient rendre. Je suis Gascon, et si n'est vice auquel je n'entende moins : je le hais un peu plus par complexion, que je ne l'accuse par discours; seulement par desir, je ne soustrais rien à personne. Ce quartier en est, à la verité, un peu plus descrié que les aultres de la françoise nation : si est ce que nous avons veu de nostre temps, à diverses fois, entre les mains de la justice, des hommes de maison, d'aultres contrees, convaincus de plusieurs horribles voleries. Je crains que, de cette desbauche, il s'en faille aulcunement prendre à ce vice des peres.

Et si on me respond ce que fait un jour un seigneur de bon entendement, « qu'il faisoit espargne des richesses, non pour en tirer aultre fruit et usage, que pour se faire honorer et rechercher aux siens; et que l'aage luy ayant osté toutes aultres forces, c'estoit le seul remede qui luy restoit pour se maintenir en auctorité dans sa famille, et pour eviter qu'il ne veinst à mespris et desdaing à tout le monde; » de vray, non la vieillesse seulement, mais toute imbecillité, selon Aristote, est promotrice de l'avarice : cela est quelque chose; mais c'est la medecine à un mal, duquel on debvoit eviter la naissance. Un pere est bien miserable, qui ne tient l'affection de ses enfants que par le besoin qu'ils ont de son secours, si cela se doit nommer affection : il fault se rendre respectable par sa vertu et par sa suffisance, et aimable par sa bonté, et douceur de ses mœurs; les cendres mesmes d'une riche matiere, elles ont leur prix; et les os et reliques des personnes d'honneur, nous avons accoustumé de les tenir en respect et reverence. Nulle vieillesse peult estre si caducque et si rance à un personnage qui a

passé en honneur son aage, qu'elle ne soit venerable, et notamment à ses enfants, desquels il fault avoir réglé l'ame à leur debvoir par raison, non par nécessité et par le besoing, ny par rudesse et par force :

Et errat longe, mea quidem sententia,
Qui imperium credat esse gravius, aut stabilius,
Vi quod fit, quam illud, quod amicitia adiungitur ¹.

J'accuse toute violence en l'education d'une ame tendre, qu'on dresse pour l'honneur et la liberté. Il y a je ne sçais quoy de servile en la rigueur et en la contraincte; et tiens que ce qui ne se peult faire par la raison, et par prudence et adresse, ne se faict jamais par la force. On m'a ainsin eslevé : ils disent qu'en tout mon premier aage, je n'ay tasté des verges qu'à deux coups, et bien mollement. J'ay deu la pareille aux enfants que j'ay eu : ils me meurent tous en nourrice; mais Leonor, une seule fille qui est eschappée à cette infortune, a attainct six ans et plus, sans qu'on ayt employé à sa conduite, et pour le chastiment de ses faultes pueriles (l'indulgence de sa mere s'y appliquant ayseement), aultre chose que paroles, et bien doulces : et quand mon desir y seroit frustré, il est assez d'aultres causes auxquelles nous prendre, sans entrer en reproche avecques ma discipline, que je sçais estre juste et naturelle. J'eusse esté beaucoup plus religieux encores en cela envers des masles, moins nayz à servir, et de condition plus libre : j'eusse aymé à leur grossir le cœur d'ingenuité et de franchise. Je n'ay veu aultre effect aux verges, sinon de rendre les ames plus lasches, ou plus malicieusement opiniastres.

Voulons nous estre aymez de nos enfants? leur voulons nous oster l'occasion de souhaiter nostre mort (combien que nulle occasion d'un si horrible souhait ne peult estre ny juste ny excusable, *nullum scelus*

1. C'est se tromper fort, à mon avis, que de croire mieux établir son autorité par la force que par l'affection. TÉRENCE, *Adelphes*, acte I, sc. 1, v. 40.

*rationem habet*¹⁾? accommodons leur vie raisonnablement de ce qui est en nostre puissance. Pour cela, il ne nous faudroit pas marier si jeunes, que nostre aage vienne quasi à se confondre avecques le leur; car cet inconvenient nous jecte à plusieurs grandes difficultez : je dis specialement à la noblesse, qui est d'une condition oysifve, et qui ne vit, comme on dict, que de ses rentes; car ailleurs, où la vie est questuaire², la pluralité et compaignie des enfants, c'est un adgencement de mesnage, ce sont autant de nouveaux utils et instruments à s'enrichir.

Je me mariay à trente trois ans, et loue l'opinion de trente cinq, qu'on dict estre d'Aristote. Platon ne veut pas qu'on se marie avant les trente; mais il a raison de se mocquer de ceulx qui font les œuvres de mariage aprez cinquante cinq, et condamne leur engeance indigne d'aliment et de vie. Thales y donna les plus vrayes bornes; qui, jeune, respondit à sa mere, le pressant de se marier, « qu'il n'estoit pas temps; » et, devenu sur l'aage, « qu'il n'estoit plus temps. » Il fault refuser l'opportunité à toute action importune. Les anciens Gaulois estimoient à extreme reproche d'avoir eu accointance de femme avant l'aage de vingt ans, et recommandoient singulièrement aux hommes qui se vouloient dresser pour la guerre, de conserver bien avant en aage leur pucelage, d'autant que les courages s'amollissent et divertissent par l'accouplage des femmes :

Má or congiunto a giovinetta sposa,
E lieto omai de' figli, era invilito
Ne gli affetti di padre e di marito³.

Muleasses, roy de Thunes, celuy que l'empereur Charles cinquiesme remeit en ses estats, reprochoit la memoire de Mahomet son pere, de sa hantise

1. Car nul crime n'est fondé en raison. TITE-LIVE, XXVIII, 28.

2. De *quæstuaris*, mercenaire, qui travaille pour vivre.

3. Uni à une jeune épouse, il goûtoit le bonheur d'être père; et ces sentiments si doux avoient amolli son courage. TASSO, *Gerusal. liberata*, canto X, stanza 39.

avecques les femmes, l'appellant brode¹, effeminé, engendreur d'enfants. L'histoire grecque remarque de Iccus, tarentin, de Crisso, d'Astyllus, de Diopompus, et d'aultres, que, pour maintenir leurs corps fermes au service de la course des jeux olympiques, de la palestrine, et tels exercices, ils se priverent, autant que leur dura ce soing, de toute sorte d'acte venerien. En certaine contree des Indes espaignolles, on ne permettoit aux hommes de se marier qu'aprez quarante ans; et si le permettoit on aux filles à dix ans. Un gentilhomme qui a trente cinq ans, il n'est pas temps qu'il face place à son fils qui en a vingt : il est luy mesme au train de paroistre et aux voyages des guerres, et en la court de son prince; il a besoing de ses pieces; et en doibt certainement faire part, mais telle part qu'il ne s'oublie pas pour aultruy. Et à celuy là peult servir justement cette response, que les peres ont ordinairement en la bouche : « Je ne me veux pas despouiller, devant que de m'aller coucher. »

Mais un pere, atteré d'annees et de maulx, privé, par sa foiblesse et faulte de santé, de la commune société des hommes, il se faict tort, et aux siens, de couvrir inutilement un grand tas de richesses. Il est assez en estat, s'il est sage, pour avoir desir de se despouiller, à fin de se coucher, non pas jusques à la chemise, mais jusques à une robbe de nuict bien chaulde : le reste des pompes, de quoy il n'a plus que faire, il doibt en estrener volontiers ceulx à qui, par ordonnance naturelle, cela doibt appartenir. C'est raison qu'il leur en laisse l'usage, puisque nature l'en prive : aultrement sans doubte il y a de la malice et de l'envie. La plus belle des actions de l'empereur Charles cinquiesme feut celle là, à l'imitation d'auncuns anciens de son qualibre, d'avoir sceu recognoistre que la raison nous commande assez de nous despouiller quand nos robbes nous chargent et empeschent, et de nous coucher quand les jambes nous

1. *Lâche, efféminé* : COTGRAVE, dans son *Dictionnaire françois et anglois*. Si je ne me trompe, *brode*, pris en ce sens, est un terme purement gascon. C.

faillent : il resigna ses moyens, grandeur et puissance à son fils, lorsqu'il sentit defaillir en soy la fermeté et la force pour conduire les affaires avecques la gloire qu'il y avoit acquise.

Solve senescentem mature sanus equum, ne
Peccet ad extremum ridendus, et ilia ducat ¹.

Cette faulte, de ne se sçavoir recognoistre de bonne heure, et ne sentir l'impuissance et extreme alteration que l'aage apporte naturellement et au corps et à l'ame, qui, à mon opinion, est eguale, si l'ame n'en a plus de la moitié, a perdu la reputation de la plus-part des grands hommes du monde. J'ay veu, de mon temps, et cogneu familièrement, des personnages de grande auctorité, qu'il estoit bien aysé à veoir estre merueilleusement descheus de cette ancienne suffisance, que je cognoissois par la reputation qu'ils en avoient acquise en leurs meilleurs ans : je les eusse, pour leur honneur, volontiers souhaitez retirez en leur maison à leur ayse, et deschargez des occupations publiques et guerrieres, qui n'estoient plus pour leurs espauls. J'ai aultrefois esté privé en la maison d'un gentilhomme veuf et fort vieil, d'une vieillesse toutesfois assez verte; cettuy cy avoit plusieurs filles à marier, et un fils desjà en aage de paroistre : cela chargeoit sa maison de plusieurs despenses et visites estrangieres, à quoy il prenoit peu de plaisir, non seulement pour le soing de l'espargne, mais encores plus pour avoir, à cause de l'aage, prins une forme de vie fort esloingnee de la nostre. Je luy dis un jour, un peu hardiement, comme j'ay accoustumé, qu'il luy sieroit mieulx de nous faire place, et de laisser à son fils sa maison principale (car il n'avoit que celle là de bien logee et accommodee), et se retirer en une sienne terre voisine, où personne n'apporteroit incommodité à son repos, puisqu'il ne pouvoit aultre-

1. Malheureux, laisse en paix ton cheval vieillissant,
De peur que, tout à coup efflanqué, hors d'haleine,
Il ne laisse, en tombant, son maître sur l'arène.

HORACE, *Epist.*, I, 1, 8. (Imitation de Boileau.)

ment éviter nostre importunité, veu la condition de ses enfans. Il m'en creut depuis, et s'en trouva bien.

Ce n'est pas à dire qu'on leur donne par telle voye d'obligation, de laquelle on ne se puisse plus desdire : je leur lairrois, moy qui suis à mesme de jouer ce roolle, la jouissance de ma maison et de mes biens, mais avecques liberté de m'en repentir, s'ils m'en donnoient occasion; je leur en lairrois l'usage, parce qu'il ne me seroit plus commode; et de l'auctorité des affaires en gros, je m'en reserverois autant qu'il me plairoit : ayant tousjours jugé que ce doibt estre un grand contentement à un pere vieil, de mettre luy mesme ses enfans en train du gouvernement de ses affaires, et de pouvoir, pendant sa vie, contrerooller leurs deportemens, leur fournissant d'instruction et d'advis suyvant l'experience qu'il en a, et d'acheminer luy mesme l'ancien honneur et ordre de sa maison en la main de ses successeurs, et se respondre par là des esperances qu'il peult prendre de leur conduite à venir. Et, pour cet effect, je ne voudrois pas fuyr leur compaignie; je voudrois les esclairer de prez, et jouïr, selon la condition de mon aage, de leur alai-gresse et de leurs festes. Si je ne vivois parmy eulx (comme je ne pourrois, sans offenser leur assemblee, par le chagrin de mon aage et la subjection des mes maladies, et sans contraindre aussi et forcer les regles et façons de vivre que j'aurois lors), je voudrois au moins vivre prez d'eulx, en un quartier de ma maison, non pas le plus en parade, mais le plus en commodité. Non comme je veis, il y a quelques annees, un doyen de Saint Hilaire de Poitiers, rendu à telle solitude par l'incommodité de sa melancholie, que, lorsque j'entray en sa chambre, il y avoit vingt et deux ans qu'il n'en estoit sorty un seul pas; et si avoit toutes ses actions libres et aysees, sauf un rheume qui luy tumboit sur l'estomach : à peine une fois la sepmaine vouloit il permettre qu'aucun entrast pour le veoir; il se tenoit tousjours enfermé par le dedans de sa chambre, seul, sauf qu'un valet luy portoit une fois le jour à manger, qui ne faisoit qu'entrer et sortir : son occupation estoit de se promener, et lire quelque

livre, car il cognoissoit aulcunement les lettres, obstiné, au demourant, de mourir en cette desmarche, comme il fait bientost aprez. J'essayerois, par une douce conversation, de nourrir en mes enfants une vifve amitié et bienvueillance, non feincte, en mon endroit; ce qu'on gaigne ayseement envers des natures bien nees : car si ce sont bestes furieuses, comme nostre siecle en produict à milliers, il les fault haïr et fuyr pour telles.

Je veulx mal à cette coustume, d'interdire aux enfants l'appellation paternelle, et leur en enjoindre une estrangiere, comme plus reverentiale, nature n'ayant volontiers pas suffisamment pourveu à nostre auctorité¹. Nous appellons Dieu tout puissant, Pere; et desdaignons que nos enfants nous en appellent : j'ai reformé cett'erreur en ma famille². C'est aussi folie et injustice de priver les enfants, qui sont en aage, de la familiarité des peres, et vouloir maintenir en leur endroit une morgue austere et desdaigneuse, esperant par là les tenir en crainte et obeïssance : car c'est une farce tresinutile, qui rend les peres ennuyeux aux enfants, et, qui pis est, ridicules. Ils ont la jeunesse et les forces en la main, et par consequent le vent et la faveur du monde; et receoivent avec mocquerie ces mines fieres et tyranniques d'un homme qui n'a plus de sang ny au cœur ny aux veines; vrais espovantails de cheneviere. Quand je pourrois me faire craindre, j'aymerois encores mieulx me faire aymer : il y a tant de sortes de defaults en la vieillesse, tant d'impuissance, elle est si propre au mespris, que le meilleur acquest qu'elle puisse faire, c'est l'affection et amour des siens; le commandement et la crainte, ce ne sont plus ses armes. J'en ay veu quelqu'un,

1. Comme si la nature n'avait pas assez bien pourvu à notre autorité. C.

2. Le bon roi Henri IV la réforma aussi dans sa famille : « Car il ne vouloit pas, dit Péréfixe, que ses enfants l'appellassent *mon-sieur*, nom qui semble rendre les enfants estrangers à leur père, et qui marque la servitude et la sujettion; mais qu'ils l'appellassent *papa*, nom de tendresse et d'amour. » (*Histoire de Henri le Grand.*) C.

duquel la jeunesse avoit esté tresimperieuse; quand c'est venu sur l'aage, quoyqu'il le passe sainement ce qui se peult, il frappe, il mord, il jure, le plus tempestatif maistre de France; il se ronge de soing et de vigilance. Tout cela n'est qu'un bastelage, auquel la famille mesme complotte : du grenier, du cellier, voire et de sa bource, d'aultres ont la meilleure part de l'usage, ce pendant qu'il en a les clefs en sa gibbiciere, plus cherement que ses yeulx. Ce pendant qu'il se contente de l'espargne et chicheté de sa table, tout est en desbauche en divers reduicts de sa maison, en jeu, et en despense, et en l'entretien des contes de sa vaine cholere et pourvoyance. Chascun est en sentinelle contre luy. Si, par fortune, quelque chestif serviteur s'y addonne, soubdain il luy est mis en sous-peçon, qualité à laquelle la vieillesse mord si volontiers de soy mesme. Quantes fois s'est il vanté à moy de la bride qu'il donnoit aux siens, et exacte obeïssance et reverence qu'il en recevoit; combien il veoyoit clair en ses affaires !

Ille solus nescit omnia ¹.

Je ne sçache homme qui peust apporter plus de parties, et naturelles et acquises, propres à conserver la maistrise, qu'il faict; et si en est descheu comme un enfant : partant l'ay je choisy, parmy plusieurs telles conditions que je cognois, comme plus exemplaire. Ce seroit matiere à une question scholastique, « s'il est ainsi mieulx, ou aultrement. » En presence, toutes choses luy cedent; et laisse lon ce vain cours à son auctorité, qu'on ne luy resiste jamais. On le croit, on le craint, on le respecte, tout son saoul. Donne il congé à un valet? il plie son paquet, le voylà party; mais hors de devant luy seulement : les pas de la vieillesse sont si lents, les sens si troublés, qu'il vivra et fera son office en mesme maison, un an, sans estre apperceu. Et quand la saison en est, on faict venir des lettres lointaines, piteuses, suppliantes, pleines de promesses

1. Il ignore, seul, tout ce qu'on fait chez lui. TÉRENCE, *Adelphes*⁴ acte IV, sc. II, v. 9.

de mieulx faire : par où on le remet en grace. Monsieur faict il quelque marché ou quelque despesche qui desplaie ? on la supprime, forgeant tantost aprez assez de causes pour excuser la faulte d'execution ou de response. Nulles lettres estrangieres ne luy estants premierement apportees, il ne veoid que celles qui semblent commodés à sa science. Si, par cas d'aventure, il les saisit, ayant en coustume de se reposer sur certaine personne de les luy lire, on y treuve sur le champ ce qu'on veult : et faict on, à tous coups, que tel luy demande pardon, qui l'injurie par sa lettre. Il ne veoid enfin ses affaires que par une image disposee et desseignee, et satisfactoire le plus qu'on peult, pour n'esveiller son chagrin et son courroux. J'ay veu, soubz des figures differentes, assez d'œconomies longues, constantes, de tout pareil effect.

Il est tousjours proclive aux femmes de disconvenir à leurs maris : elles saisissent à deux mains toutes couvertures de leur contraster ; la premiere excuse leur sert de pleniere justification. J'en ay veu une qui desroboit gros à son mary, pour, disoit elle à son confesseur, faire ses aulmosnes plus grasses. Fiez vous à cette religieuse dispensation ! Nul maniemment leur semble avoir assez de dignité, s'il vient de la concession du mary ; il faut qu'elles l'usurpent, ou finement, ou fierement, et tousjours injurieusement, pour luy donner de la grace et de l'auctorité. Comme en mon propos, quand c'est contre un pauvre vieillard, et pour des enfans, lors empoignent elles ce tiltre, et en servent leur passion avecques gloire ; et, comme en un commun servage, monopolent facilement contre sa domination et gouvernement. Si ce sont masles grands et fleurissants, ils subornent aussi incontinent, ou par force ou par faveur, et maistre d'hostel, et receveur, et tout le reste. Ceulx qui n'ont ny femme ny fils tumbent en ce malheur plus difficilement, mais plus cruellement aussi et indignement. Le vieil Caton disoit en son temps, « qu'Autant de valets, autant d'ennemis : » veoyez si, selon la distance de la pureté de son siecle au nostre, il ne nous a pas voulu advertir que femme, fils et valets, autant d'ennemis à nous.

Bien sert à la decrepitude de nous fournir le doulx benefice d'inapperceance et d'ignorance, et facilité à nous laisser tromper. Si nous y mordions, que seroit ce de nous, mesme en ce temps où les juges, qui ont à decider nos controverses, sont communement partisans de l'enfance, et interessez? Au cas que cette piperie m'eschappe à veoir, au moins ne m'eschappe il pas à veoir que je suis trespipable. Et aura lon jamais assez dict de quel prix est un amy, à comparaison de ces liaisons civiles? L'image mesme que j'en veoïs aux bestes, si pure, avecques quelle religion je la respecte! Si les aultres me pipent, au moins ne me pipe je pas moy mesme à m'estimer capable de m'en garder, ny à me ronger la cervelle pour m'en rendre : je me sauve de telles trahisons en mon propre giron; non par une inquiete et tumultuaire curiosité, mais par diversion plutost et resolution. Quand j'ois reciter l'estat de quelqu'un, je ne m'amuse pas à luy; je tourne incontinent les yeulx à moy, veoir comment j'en suis : tout ce qui le touche me regarde; son accident m'advertit, et m'esveille de ce costé là. Touts les jours et à toutes heures, nous disons d'un aultre ce que nous dirions plus proprement de nous, si nous sçavions replier, aussi bien qu'estendre, nostre consideration. Et plusieurs aucteurs blecent en cette maniere la protection de leur cause, courant en avant temerairement à l'encontre de celles qu'ils attaquent, et lanceant à leurs ennemis des traicts propres à leur estre relancez plus avantageusement.

Feu monsieur le mareschal de Montluc, ayant perdu son fils, qui mourut en l'isle de Maderes, brave gentil-homme, à la verité, et de grande esperance, me faisoit fort valoir, entre ses aultres regrets, le desplaisir et crevecœur qu'il sentoît, de ne s'estre jamais communiqué a luy; et, sur cette humeur d'une gravité et grimace paternelle, avoir perdu la commodité de gouter et bien cognoistre son fils, et aussi de lui declarer l'extreme amitié qu'il luy portoit, et le digne jugement qu'il faisoit de sa vertu. « Et ce pauvre garson, disoit il, n'a rien veu de moy qu'une contenance renfrongnee et pleine de mespris; et a emporté cette creance, que

je n'ay sceu ny l'aymer ny l'estimer selon son merite. A qui gardois je à descouvrir cette singuliere affection que je luy portois dans mon ame? estoit ce pas luy qui en debvoit avoir tout le plaisir et toute l'obligation? Je me suis contrainct et gehenné pour maintenir ce vain masque; et y ay perdu le plaisir de sa conversation, et sa volonté quand et quand, qu'il ne me peult avoir portee aultre que bien froide, n'ayant jamais receu de moy que rudesse, ny senty qu'une façon tyrannique. » Je treuve que cette plaincte estoit bien prinse et raisonnable : car, comme je sçais par une trop certaine experience, il n'est aulcune si douce consolation en la perte de nos amis, que celle que nous apporte la science de n'avoir rien oublié à leur dire, et d'avoir eu avecques eulx une parfaicte et entiere communication. O mon amy! en vaulx je mieulx d'en avoir le goust? ou si j'en vaulx moins? J'en vaulx, certes, bien mieulx; son regret me console et m'honore : est ce pas un pieux et plaisant office de ma vie, d'en faire à tout jamais les obseques? est il jouissance qui vaille cette privation?

Je m'ouvre aux miens tant que je puis, et leur signifie tresvolontiers l'estat de ma volonté et de mon jugement envers eulx, comme envers un chascun : je me haste de me produire et de me presenter; car je ne veulx pas qu'on s'y mescompte, de quelque part que ce soit. Entre aultres coustumes particulieres qu'avoient nos anciens Gaulois, à ce que dict Cesar, cette cy en estoit l'une, que les enfants ne se presentoient aux peres, ny s'osoient trouver en public en leur compaignie, que lorsqu'ils commenceoient à porter les armes; comme s'ils eussent voulu dire que lors il estoit aussi saison que les peres les receussent en leur familiarité et accointance.

J'ay veu encores une aultre sorte d'indiscretion en aulcuns peres de mon temps, qui ne se contentent pas d'avoir privé, pendant leur longue vie, leurs enfants de la part qu'ils debvoient avoir naturellement en leurs fortunes, mais laissent encores aprez eulx à leurs femmes cette mesme auctorité sur tous leurs biens, et l'oy d'en disposer à leur fantaisie. Et ay cogneu tel

seigneur, des premiers officiers de nostre couronne, ayant, par esperance de droict à venir, plus de cinquante mille escus de rente, qui est mort necessiteux, et accablé de debtes, aagé de plus de cinquante ans, sa mere, en son extreme decrepitude, jouissant encores de tous ses biens par l'ordonnance du pere, qui avoit de sa part vescu prez de quatre vingts ans. Cela ne me semble aulcunement raisonnable. Pourtant treuve je peu d'avancement à un homme de qui les affaires se portent bien, d'aller chercher une femme qui le charge d'un grand dot; il n'est point de debte estrangiere qui apporte plus de ruyne aux maisons : mes predecesseurs ont communement suyvi ce conseil bien à propos, et moy aussi. Mais ceulx qui nous desconseillent les femmes riches, de peur qu'elles soient moins traictables et recognoissantes, se trompent de faire perdre quelque reelle commodité pour une si frivole conjecture. A une femme desraisonnable, il ne couste non plus de passer par dessus une raison, que par dessus une aultre; elles s'ayment le mieulx où elles ont plus de tort : l'injustice les alleiche; comme les bonnes, l'honneur de leurs actions vertueuses; et en sont debonnaire d'autant plus qu'elles sont plus riches; comme plus volontiers et glorieusement chastes, de ce qu'elles sont belles.

C'est raison de laisser l'administration des affaires aux meres pendant que les enfants ne sont pas en l'aage, selon les loix, pour en manier la charge; mais le pere les a bien mal nourris, s'il ne peult esperer qu'en leur maturité ils auront plus de sagesse et de suffisance que sa femme, veu l'ordinaire foiblesse du sexe. Bien seroit il toutesfois, à la verité, plus contre nature, de faire despendre les meres de la discretion de leurs enfants. On leur doit donner largement de quoy maintenir leur estat, selon la condition de leur maison et de leur aage; d'autant que la necessité et l'indigence est beaucoup plus malseante et malaysee à supporter à elles qu'aux masles : il fault plutost en charger les enfants que la mere.

En general, la plus saine distribution de nos biens, en mourant, me semble estre les laisser distribuer à

l'usage du païs : les loix y ont mieulx pensé que nous ; et vault mieulx les laisser faillir en leur eslection, que de nous hazarder de faillir temerairement en la nostre. Ils ne sont pas proprement nostres, puisque, d'une prescription civile, et sans nous, ils sont destineez à certains successeurs. Et encores que nous ayons quelque liberté au delà, je tiens qu'il fault une grande cause, et bien apparente, pour nous faire oster à un ce que sa fortune luy avoit acquis, et à quoy la justice commune l'appelloit ; et que c'est abuser, contre raison, de cette liberté, d'en servir nos fantasies frivoles et privees. Mon sort m'a faict grace de ne m'avoir présenté des occasions qui me peussent tenter, et divertir mon affection de la commune et legitime ordonnance. J'en veoïs envers qui c'est temps perdu d'employer un long soing de bons offices : un mot receu de mauvais biais efface le merite de dix ans. Heureux qui se treuve à point pour leur joindre la volonté sur ce dernier passage ! La voisine action l'emporte : non pas les meilleurs et plus frequents offices, mais les plus recents et presents, font l'operation. Ce sont gents qui se jouent de leurs testaments, comme de pommes ou de verges à gratifier ou chastier chascue action de ceulx qui y pretendent interest. C'est chose de trop longue suite, et de trop de poids, pour estre ainsi promenee à chascue instant ; et en laquelle les sages se plantent une fois pour toutes, regardants sur tout à la raison et observance publicque. Nous prenons un peu trop à cœur ces substitutions masculines, et proposons une eternité ridicule à nos noms. Nous poisonons aussi trop les vaines conjectures de l'advenir, que nous donnent les esprits pueriles. A l'adventure eust on faict injustice de me deplacer de mon reng, pour avoir esté le plus lourd et plombé, le plus long et desgousté en ma leçon, non seulement que tous mes freres, mais que tous les enfants de ma province ; soit leçon d'exercice d'esprit, soit leçon d'exercice de corps. C'est folie de faire des triages extraordinaires sur la foy de ces divinations, ausquelles nous sommes si souvent trompez. Si on peult blecer cette regle, et corriger les destinees au choïs qu'elles ont faict de

nos heritiers, on le peult, avecques plus d'apparence, en consideration de quelque remarquable et enorme difformité corporelle, vice constant, inamendable, et, selon nous grands estimateurs de la beaulté, d'important prejudice.

Le plaisant dialogue du legislateur de Platon avecques ses citoyens, fera honneur à ce passage. « Comment doncques, disent-ils, sentants leur fin prochaine, ne pourrons nous point disposer de ce qui est à nous à qui il nous plaira? O dieux! quelle cruauté, qu'il ne nous soit loisible, selon que les nostres nous auront servi en nos maladies, en nostre vieillesse, en nos affaires, de leur donner plus et moins, selor. nos fantasies! » A quoy le legislateur respond en cette maniere : « Mes amis, qui avez sans doubte bientost à mourir, il est malaysé et que vous vous cognoissiez, et que vous cognoissiez ce qui est à vous, suyvant l'inscription delphique. Moy, qui foyes les lois, tiens que ny vous n'estes à vous, ny n'est à vous ce que vous jouïssez. Et vos biens et vous estes à vostre famille, tant passee que future; mais encores plus sont au public et vostre famille et vos biens. Parquoy, de peur que quelque flatteur en vostre vieillesse ou en vostre maladie, ou quelque passion, vous sollicite mal à propos de faire testament injuste, je vous en garderay : mais, ayant respect et à l'interest universel de la cité et à celuy de vostre maison, j'establiray des loix, et feray sentir, comme de raison, que la commodité particuliere doibt ceder à la commune. Allez vous en joyeusement où la necessité humaine vous appelle. C'est à moy, qui ne regarde pas l'une chose plus que l'aulture, qui, autant que je puis, me soigne du general, d'avoir soucy de ce que vous laissez. »

Revenant à mon propos, il me semble, en toutes façons, qu'il naist rarement des femmes à qui la maîtrise soit due sur des hommes, sauf la maternelle et naturelle; si ce n'est pour le chastiment de ceulx qui, par quelque humeur fiebvreuse, se sont volontairement soubmis à elles : mais cela ne touche aulcunement les vieilles, de quoy nous parlons icy. C'est

l'apparence de cette consideration qui nous a faict forger et donner pied si volontiers à cette loy, que nul ne veit oncques, qui prive les femmes de la succession de cette couronne; et n'est gueres seigneurie au monde où elle ne s'allegue, comme icy, par une vraysemblance de raison qui l'auctorise : mais la fortune luy a donné plus de credit en certains lieux qu'aux aultres. Il est dangereux de laisser à leur jugement la dispensation de nostre succession selon le choix qu'elles feront des enfants, qui est à tous les coups inique et fantastique : car cet appetit desreglé et goust malade qu'elles ont au temps de leurs grosses, elles l'ont en l'ame en tout temps. Communement on les veoid s'addonner aux plus foibles et malotrus, ou à ceulx, si elles en ont, qui leur pendent encores au col. Car, n'ayant point assez de force de discours pour choisir et embrasser ce qui le vault, elles se laissent plus volontiers aller où les impressions de nature sont plus seules; comme les animaulx qui n'ont cognoissance de leurs petits que pendant qu'ils tiennent à leurs mammelles. Au demourant, il est aysé à veoir, par experience, que cette affection naturelle, à qui nous donnons tant d'auctorité, a les racines bien foibles : pour un fort legier proufit, nous arrachons tous les jours leurs propres enfants d'entre les bras des meres, et leur faisons prendre les nostres en charge; nous leur faisons abandonner les leurs à quelque chestive nourrice à qui nous ne voulons pas commettre les nostres, ou à quelque chevre, leur deffendant non seulement de les allaicter, quelque dangier qu'ils en puissent encourir, mais encores d'en avoir aulcun soing, pour s'employer du tout au service des nostres : et veoid on, en la pluspart d'entre elles, s'engendrer bientost, par accoustumance, une affection bastarde plus vehemente que la naturelle, et plus grande sollicitude de la conservation des enfants empruntez, que des leurs propres. Et ce que j'ay parlé des chevres, c'est d'autant qu'il est ordinaire, autour de chez moy, de veoir les femmes de village, lorsqu'elles ne peuvent nourrir les enfants de leurs mammelles, appeller des chevres à leur secours : et j'ay à cette

heure deux laquais qui ne tetterent jamais que huit jours laict de femmes. Ces chevres sont incontinent duictes à venir allaicter ces petits enfants, recognoissent leur voix quand ils crient, et y accourent : si on leur en presente un aultre que leur nourrisson, elles le refusent ; et l'enfant en faict de mesme d'une aultre chevre. J'en veis un l'aultre jour à qui on osta la sienne, parce que son pere ne l'avoit qu'empruntée d'un sien voisin : il ne peult jamais s'addonner à l'aultre qu'on luy presenta, et mourut, sans doubte de faim. Les bestes alterent et abbastardissent, aussi ayseement que nous, l'affection naturelle. Je crois qu'en ce que recite Herodote, de certain destroict de la Libye, il y a souvent du mescompte ; il dict qu'on s'y mesle aux femmes indifferemment, mais que l'enfant, ayant force de marcher, treuve son pere celui vers lequel, en la presse, la naturelle inclination porte ses premiers pas.

Or, à considerer cette simple occasion d'aymer nos enfants pour les avoir engendrez, pour laquelle nous les appellons aultres nous mesmes, il semble qu'il y ayt bien une aultre production venant de nous qui ne soit pas de moindre recommandation : car ce que nous engendrons par l'ame, les enfantements de nostre esprit, de nostre courage et suffisance, sont produicts par une plus noble partie que la corporelle, et sont plus nostres ; nous sommes pere et mere ensemble en cette generation. Ceulx cy nous coustent bien plus cher, et nous apportent plus d'honneur, s'ils ont quelque chose de bon : car la valeur de nos aultres enfants est beaucoup plus leur que nostre, la part que nous y avons est bien legiere ; mais de ceulx cy, toute la beaulté, toute la grace et le prix, est nostre. Par ainsin, ils nous representent et nous rapportent bien plus vivement que les aultres. Platon adjouste que ce sont icy des enfants immortels qui immortalisent leurs peres, voire et les deïfient, comme Lycurgus, Solon, Minos. Or, les histoires estants pleines d'exemples de cette amitié commune des peres envers les enfants, il ne m'a pas semblé hors de propos d'en tirer aussi quelqu'un de cette cy. Heliodorus, ce bon

evesque de Tricca¹, ayma mieulx perdre la dignité, le proufit, la devotion d'une prelatüre si venerable, que de perdre sa fille, fille qui dure encores bien gentille, mais à l'aventure pourtant un peu trop curieusement et mollement goderonnee² pour fille ecclesiastique et sacerdotale, et de trop amoureuse façon. Il y eut un Labienus à Rome, personnage de grande valeur et auctorité, et, entre aultres qualitez, excellent en toute sorte de litterature, qui estoit, ce crois je, fils de ce grand Labienus, le premier des capitaines qui feurent sous Cesar en la guerre des Gaules, et qui depuis, s'estant jecté au party du grand Pompeius, s'y maintint si valeureusement, jusques à ce que Cesar le desfeit en Espagne : ce Labienus, de quoy je parle, eut plusieurs envieux de sa vertu, et, comme il est vraysemblable, les courtisans et favoris des empereurs de son temps pour ennemis de sa franchise, et des humeurs paternelles qu'il retenoit encores contre la tyrannie, desquelles il est croyable qu'il avoit teinct ses escripts et ses livres. Ses adversaires poursuivirent devant le magistrat à Rome, et obtindrent de faire condamner plusieurs siens ouvrages, qu'il avoit mis en lumiere, à estre bruslez. Ce feut par luy que commença ce nouvel exemple de peine, qui depuis feut continué à Rome à plusieurs aultres, de punir de mort les escripts mesmes et les estudes. Il n'y avoit point assez de moyen et matiere de cruauté, si nous n'y meslions des choses que nature a exemptees de tout sentiment et de toute souffrance, comme la reputation et les inventions de nostre esprit, et si nous n'allions communiquer les maulx corporels aux disciplines et monuments des Muses. Or, Labienus ne peult souffrir cette perte, ny de survivre à cette sienne si chere geniture : il se feit porter et enfermer tout vif dans le monument de ses ancestres; là où il pourveut tout d'un train à se tuer et à s'enterrer ensemble.

1. *Tricca*, maintenant *Triccala*, en Thessalie. — *Sa fille*, son histoire amoureuse de *Théagène et Chariclée*. Voyez Nicéphore, XII, 34. Bayle, au mot *Héllodore*, combat cette tradition. J. V. L.

2. *Ajustée, parée*. C.

Il est malaysé de montrer aulcune aultre plus vehemente affection paternelle que celle là. Cassius Severus, homme tres eloquent, et son familier, veoyant brusler ses livres, crioit que, par mesme sentence, on le debvoit quand et quand condamner à estre bruslé tout vif; car il portoit et conservoit en sa memoire ce qu'ils contenoient. Pareil accident adveint à Cremutius Cordus, accusé d'avoir en ses livres loué Brutus et Cassius : ce senat vilain, servile et corrompu, et digne d'un pire maistre que Tibere, condamna ses escripts au feu. Il feut content de faire compaignie à leur mort, et se tua par abstinence de manger. Le bon Lucanus, estant jugé par ce coquin de Neron, sur les derniers traicts de sa vie, comme la pluspart du sang feut desjà esoulé par les veines des bras qu'il s'estoit faict tailler à son medecin pour mourir, et que la froideur eut saisi les extremittez de ses membres, et commença à s'approcher des parties vitales, la derniere chose qu'il eut en sa memoire, ce feurent aulcuns des vers de son livre de la guerre de Pharsale, qu'il recitoit; et mourut ayant cette derniere voix en la bouche. Cela qu'estoit ce, qu'un tendre et paternel congé qu'il prenoit de ses enfants, representant les adieux et les estroicts embrassements que nous donnons aux nostres en mourant, et un effect de cette naturelle inclination qui rappelle en nostre souvenance, en cette extremité, les choses que nous avons eu les plus cheres pendant nostre vie?

Pensons nous qu'Epicurus, qui, en mourant, tormenté, comme il dict, des extremes douleurs de la cholique, avoit toute sa consolation en la beaulté de la doctrine qu'il laissoit au monde, eust receu autant de contentement d'un nombre d'enfants bien nays et bien eslevez, s'il en eust, comme il faisoit de la production de ses riches escripts? et que, s'il eust esté au choix de laisser, aprez luy, un enfant contrefaict et mal nay, ou un livre sot et inepte, il ne choisist plustost, et non luy seulement, mais tout homme de pareille suffisance, d'encourir le premier malheur que l'aultre? Ce seroit à l'adventure impieté en saint Augustin (pour exemple), si, d'un costé, on luy pro-

posoit d'enterrer ses escripts, de quoy nostre religion receoit un si grand fruict, ou d'enterrer ses enfants, au cas qu'il en eust, s'il n'aymoit mieulx enterrer ses enfants. Et je ne sçais si je n'aymerois pas mieulx beaucoup en avoir produict un, parfaitement bien formé, de l'accointance des Muses, que de l'accointance de ma femme. A cettuy ci, tel qu'il est, ce que je donne, je le donne purement et irrevocablement, comme on donne aux enfants corporels. Ce peu de bien que je luy ay faict, il n'est plus en ma disposition : il peult sçavoir assez de choses que je ne sçais plus, et tenir de moy ce que je n'ay point retenu, et qu'il faudroit que, tout ainsi qu'un estrangier, j'empruntasse de luy, si besoning m'en venoit; si je suis plus sage que luy, il est plus riche que moy. Il est peu d'hommes addonnés à la poësie, qui ne se gratifiasent plus d'estre peres de l'Aeneïde, que du plus beau garson de Rome; et qui ne souffrissent plus ayseement une perte que l'aulture : car, selon Aristote, de tous ouvriers, le poëte est nommeement le plus amoureux de son ouvrage. Il est malaysé à croire qu'Epaminondas, qui se vantoit de laisser pour toute posterité des filles qui feroient un jour honneur à leur pere (c'estoient les deux nobles victoires qu'il avait gagné sur les Lacedemoniens), eust volontiers consenti d'eschanger celles là aux plus gorgiasés de toute la Grece; ou qu'Alexandre et Cæsar ayent jamais souhaité d'estre privez de la grandeur de leurs glorieux faicts de guerre, pour la commodité d'avoir des enfants et heritiers, quelque parfaicts et accomplis qu'ils peussent estre. Voire je fais grand doubte que Phidias, ou aulture excellent statuaire, aymast autant la conservation et la duree de ses enfants naturels, comme il feroit d'une image excellente qu'avecques long travail et estude il auroit parfaicte selon l'art. Et quant à ces passions vicieuses et furieuses qui ont eschauffé quelquefois les peres à l'amour de leurs filles, ou les meres envers leurs fils, encores s'en trouve il de pareilles en cette aulture sorte de parenté : tesmoing ce que l'on recite de Pygmalion, qu'ayant basti une statue de femme, beaulté singuliere, il deveint si

esperduement esprins de l'amour forcené de ce sien ouvrage, qu'il fallut qu'en faveur de sa rage les dieux la luy vivifiassent.

Tentatum mollescit ebur, positoque rigore
Subsidit digitis ¹.

1. Il touche l'ivoire, et l'ivoire, oubliant sa dureté naturelle, cède et s'amollit sous ses doigts. OVIDE, *Métamorph.*, X, 283.

CHAPITRE IX

DES ARMES DES PARTHES

C'est une façon vicieuse de la noblesse de nostre temps, et pleine de mollesse, de ne prendre les armes que sur le point d'une extreme necessité, et s'en descharger aussi tost qu'il y a tant soit peu d'apparence que le dangier soit esloigné : d'où il survient plusieurs desordres; car, chascun criant et courant à ses armes sur le point de la charge, les uns sont à lacer encores leur cuirasse, que leurs compaignons sont desjà rompus. Nos peres donnoient leur salade, leur lance et leurs gantelets à porter, et n'abandonnoient le reste de leur equipage tant que la courvee duroit. Nos troupes sont à cette heure toutes troubles et difformees par la confusion du bagage et des valets, qui ne peuvent esloigner leurs maistres à cause de leurs armes. Tite-Live, parlant des nostres, *Intolerantissima laboris corpora vix arma humeris gerebant*¹. Plusieurs nations vont encores, et alloient anciennement, à la guerre sans se couvrir, ou se couvroient d'inutiles deffenses :

Tegmina queis capitum, raptus de subere cortex².

Alexandre, le plus hazardeux capitaine qui feut jamais, s'armoit fort rarement. Et ceulx d'entre nous qui les mesprisent, n'empirent pour cela de gueres leur marché : s'il se veoid quelqu'un tué par le default d'un harnois, il n'en est gueres moindre nombre que l'empeschement des armes a faict perdre, engagez sous

1. Incapables de souffrir la fatigue, ils avoient peine à porter leurs armes. TITE-LIVE, X, 28.

2. Ils se faisoient des casques avec la molle écorce du liège. VIRGILE, *Æn.*, VII, 742.

leur pesanteur, ou froissez et rompus, ou par un contrecoup, ou aultrement. Car il semble, à la verité, à veoir le poids des nostres et leur espaisseur, que nous ne cherchions qu'à nous deffendre, et en sommes plus chargez que couverts. Nous avons assez à faire à en soutenir le faix, entravez et contraincts, comme si nous n'avions à combattre que du choc de nos armes; et comme si nous n'avions pareille obligation à les deffendre, qu'elles ont à nous. Tacitus peinct plaisamment des gents de guerre de nos anciens Gaulois, ainsin armez pour se maintenir seulement, n'ayants moyen ny d'offenser, ny d'estre offensez, ny de se relever abbattus. Lucullus, veoyant certains hommes d'armes medois qui faisoient front en l'armee de Tigranes, poisamment et malayseement armez, comme dans une prison de fer, print de là opinion de les desfaire ayseement, et par eulx commença sa charge et sa victoire. Et à present que nos mousquetaires sont en credit, je crois que l'on trouvera quelque invention de nous emmurer pour nous en garantir, et nous faire traisner à la guerre enfermez dans des bastions, comme ceulx que les anciens faisoient porter à leurs elephants.

Cette humeur est bien esloingnee de celle du jeune Scipion, lequel accusa aigrement ses soldats de ce qu'ils avoient semé des chaussetrapes sous l'eau, à l'endroit du fossé par où ceulx d'une ville qu'il assiegeoit pouvoient faire des sorties sur luy; disant que ceulx qui assailloient debvoient penser à entreprendre, non pas à craindre : et craignoit, avecques raison, que cette provision endormist leur vigilance à se garder. Il dict aussi à un jeune homme qui luy faisoit montre de son beau bouclier : « Il est vrayement beau, mon fils ! mais un soldat romain doit avoir plus de fiance en sa main dextre qu'en la gauche. »

Or, il n'est que la coustume qui nous rende insupportable la charge de nos armes,

L' usbergo in dosso haveano, e l' elmo in testa,
Duo di questi guerrier, dei quali jo canto;
Nè notte o dì, dopo ch' entraro in questa

Stanza, gl' haveano mai messi da canto;
Che facile a portar come la vesta
Era lor, perchè in uso l' havean tanto ¹.

L'empereur Caracalla alloit par país à pied, armé de toutes pieces, conduisant son armee. Les pietons romains portoient non seulement le morion, l'espee et l'escu (car, quant aux armes, dict Cicero, ils estoient si accoustumez à les avoir sur le dos, qu'elles ne les empeschoient non plus que leurs membres, *arma enim, membra militis esse dicunt*²; mais quand et quand encores ce qu'il leur falloit de vivres pour quinze jours, et certaine quantité de paulx pour faire leurs remparts, jusques à soixante livres de poids. Et les soldats de Marius, ainsi chargez, marchants en bataille, estoient duicts à faire cinq lieues en cinq heures, et six, s'il y avoit haste. Leur discipline militaire estoit beaucoup plus rude que la nostre; aussi produisoit elle de bien aultres effects. Le jeune Scipion, reformant son armee en Espagne, ordonna à ses soldats de ne manger que debout, et rien de cuict. Ce traict est merveilleux à ce propos, qu'il feut reproché à un soldat lacedemonien, qu'estant à l'expedition d'une guerre, on l'avoit veu sous le couvert d'une maison : ils estoient si durcis à la peine, que c'estoit honte d'estre veu sous un aultre toict que celui du ciel, quelque temps qu'il feist. Nous ne menerions gueres loing nos gents, à ce prix là !

Au demourant, Marcellinus, homme nourry aux guerres romaines, remarque curieusement la façon que les Parthes avoient de s'armer, et la remarque d'autant qu'elle estoit esloingnee de la romaine. « Ils avoient, dict il, des armes tissues en maniere de petites plumes, qui n'empeschoient pas le mouve-

1. Deux des guerriers que je chante ici avoient la cuirasse sur le dos et le casque en tête : depuis qu'ils étoient dans le château, ils n'avoient quitté ni jour ni nuit cette double armure, qu'ils portoient aussi aisément que leurs habits, tant ils y étoient accoutumés. **ARIOSTO**, canto XII, stanza 30.

2. Ils disent que les armes du soldat sont ses membres. **CICÉRON**, *Tusc. quæst.*, II, 16.

ment de leur corps; et si estoient si fortes, que nos dards rejaillissoient venants à les heurter : » (ce sont les escailles de quoy nos ancestres avoient fort accoustumé de se servir). En un aultre lieu : « Ils avoient, dict il, leurs chevaulx forts et roides, couverts de gros cuir; et eux estoient armez, de cap à pied, de grosses lames de fer, reengees de tel artifice, qu'à l'endroit des jointures des membres elles prestoient au mouvement. On eust dict que c'estoient des hommes de fer; car ils avoient des accoustrements de teste si proprement assis, et representants au naturel la forme et parties du visage, qu'il n'y avoit moyen de les assener que par des petits trous ronds qui respondoient à leurs yeulx, leur donnant un peu de lumiere, et par des fentes qui estoient à l'endroit des naseaux, par où ils prenoient assez malaysement haleine. »

Flexilis inductis animatur lamina membris,
 Horribilis visu; credas simulacra moveri
 Ferrea, cognatoque viros spirare metallo.
 Par vestitus equis : ferrata fronte minantur,
 Ferratosque movent, securi vulneris, armos ¹.

Voilà une description qui retire bien fort à l'équipage d'un homme d'armes françois, à tout ses bardes. Plutarque dict que Demetrius feit faire, pour luy et pour Alcimus, le premier homme de guerre qui feust prez de luy, à chascun un harnois complet du poids de six vingt livres, là où les communs harnois n'en poisoient que soixante.

1. Leur cuirasse flexible semble recevoir la vie du corps qu'elle enferme; les yeux étonnés voient marcher des statues de fer : on diroit que le métal est incorporé avec le guerrier qui le porte. Les coursiers ont aussi leur armure : le fer couvre leur front superbe; et leurs flancs, sous un rempart de fer, bravent les traits impuisants. CLAUDIEN, *contre Rufin*, II, 358.

CHAPITRE X

DES LIVRES

Je ne foyz point de doubte qu'il ne m'advienne souvent de parler de choses qui sont mieulx traictees chez les maistres du metier, et plus veritablement. C'est icy purement l'essay de mes facultés naturelles, et nullement des acquises : et qui me surprendra d'ignorance, il ne fera rien contre moy ; car à peine respondrois je à aultruy de mes discours, qui ne m'en responds point à moy, ny n'en suis satisfait. Qui sera en recherche de science, si la pesche où elle se loge : il n'est rien de quoy je face moins de profession. Ce sont icy mes fantasies, par lesquelles je ne tasche point de donner à cognoistre les choses, mais moy : elles me seront à l'adventure cogneues un jour, ou l'ont aultrefois esté, selon que la fortune m'a peu porter sur les lieux où elles estoient esclaircies ; mais il ne m'en souvient plus ; et si je suis homme de quelque leçon, je suis homme de nulle retention : ainsi je ne pleuvis¹ aulcune certitude, si ce n'est de faire cognoistre jusques à quel poinct monte, pour cette heure, la cognoissance que j'en ay. Qu'on ne s'attende pas aux matieres, mais à la façon que j'y donne : qu'on veoye, en ce que j'emprunte, si j'ay sceu choisir de quoy rehaulser ou secourir proprement l'invention, qui vient tousjours de moy ; car je foyz dire aux aultres, non à ma teste, mais à ma suite, ce que je ne puis si bien dire, par foiblesse de mon langage, ou par faiblesse de mon sens. Je ne compte pas mes emprunts, je les poise ; et si je les eusse voulu faire valoir par nombre, je m'en feusse chargé deux fois autant : ils sont tous, ou fort peu s'en fault, de noms si fameux et anciens,

1. C'est-à-dire *je ne garantis.*

qu'ils me semblent se nommer assez sans moy. Ez raisons, comparaisons, arguments, si j'en transplante quelqu'un en mon solage¹, et confonds aux miens; à escient j'en cache l'auteur, pour tenir en bride la temerité de ces sentences hastives qui se jectent sur toute sorte d'escripts, notamment jeunes escripts, d'hommes encores vivants, et en vulgaire², qui receoit tout le monde à en parler, et qui semble convaincre la conception et le desseing vulgaire de mesme : je veulx qu'ils donnent une nazarde à Plutarque sur mon nez, et qu'ils s'eschaudent à injurier Seneque en moy. Il fault musser ma foiblesse sous ces grands credits. J'aymeray quelqu'un qui me sçache desplumer, je dis par clarté de jugement, et par la seule distinction de la force et beaulté des propos : car moy, qui, à faulte de memoire, demeure court tous les coups à les trier par cognoissance de nation, sçais tresbien cognoistre à mesurer ma portee, que mon terroir n'est aulcunement capable d'aulcunes fleurs trop riches que j'y treuve semees; et que tous les fruicts de mon creu ne les sçauroient payer. De cecy suis je tenu de respondre; si je m'empesche moy mesme; s'il y a de la vanité et vice en mes discours, que je ne sente point, ou que je ne soye capable de sentir en me le representant : car il eschappe souvent des faultes à nos yeulx; mais la maladie du jugement consiste à ne les pouvoir appercevoir lorsqu'un aultre nous les descouvre. La science et la verité peuvent loger chez nous sans jugement; et le jugement y peult aussi estre sans elles : voire la recognoissance de l'ignorance est l'un des plus beaux et plus seurs tesmoignages de jugement que je treuve. Je n'ay point d'aultre sergent de bande, à renger mes pieces, que la fortune : à mesme que mes resveries se presentent, je les entasse; tantost elles se pressent en foule, tantost elles se traisnent à la file. Je veulx qu'on veoye mon pas naturel et ordinaire, ainsi destracqué qu'il est; je me laisse aller comme je me treuve : aussi ne sont ce point icy

1. *Sol, terrain, terroir.* E. J.

2. *En langage vulgaire.* C.

matieres qu'il ne soit pas permis d'ignorer, et d'en parler casuellement et temerairement. Je souhaiterois avoir plus parfaicte intelligence des choses; mais je ne la veulx pas acheter si cher qu'elle couste. Mon desseing est de passer doucement, et non laborieusement, ce qui me reste de vie : il n'est rien pour quoy je me veuille rompre la teste, non pas pour la science, de quelque grand prix qu'elle soit.

Je ne cherche aux livres qu'à m'y donner du plaisir par un honneste amusement : ou si j'estudie, je n'y cherche que la science qui traicte de la cognoissance de moy mesme, et qui m'instruise à bien mourir et à bien vivre :

Has meus ad metas sudet oportet equus¹.

Les difficultez, si j'en rencontre en lisant, je n'en ronge pas mes ongles; je les laisse là, aprez leur avoir fait une charge ou deux. Si je m'y plantois, je m'y perdrois, et le temps; car j'ay un esprit primsaultier; ce que je ne veois de la premiere charge, je le veois moins en m'y obtenant. Je ne foyz rien sans gayeté; et la continuation et contention trop ferme esblouit mon jugement, l'attriste et le lasse. Ma veue s'y confond et s'y dissipe; il fault que je la retire, et que je l'y remette à secousses : tout ainsi que pour juger du lustre de l'escarlatte, on nous ordonne de passer les yeulx par dessus, en la parcourant à diverses veues, soubdaines reprinses, et reïterees. Si ce livre me fasche, j'en prends un aultre; et ne m'y addonne qu'aux heures où l'ennuy de rien faire commence à me saisir. Je ne me prends gueres aux nouveaux, pour ce que les anciens me semblent plus pleins et plus roides : ny aux grecs, parce que mon jugement ne sçait pas faire ses besongnes d'une puerile et apprentisse intelligence.

Entre les livres simplement plaisants, je treuve, des modernes, le Decameron de Boccace, Rabelais, et les Baisers de Jehan Second, s'il les fault loger sous ce tiltre, dignes qu'on s'y amuse. Quant aux Amadis, et

1. C'est vers ce but que doivent tendre mes coursiers. PROPERCE IV, 1, 70.

telles sortes d'escrpts, ils n'ont pas eu le credit d'arres-ter seulement mon enfance. Je diray encores cecy, ou hardiment, ou temerairement, que cette vieille ame poissante ne se laisse plus chatouiller, non seulement à l'Arioste, mais encores au bon Ovide : sa facilité et ses inventions, qui m'ont ravi aultresfois, à peine m'entretiennent elles à cette heure. Je dis librement mon advis de toutes choses, voire et de celles qui surpassent à l'aventure ma suffisance, et que je ne tiens aulcunement estre de ma jurisdiction : ce que j'en opine, c'est aussi pour declarer la mesure de ma veue, non la mesure des choses. Quand je me treuve desgousté de l'Axioche de Platon, comme d'un ouvrage sans force, eu esgard à un tel aucteur, mon jugement ne s'en croit pas : il n'est pas si oultrecuidé de s'opposer à l'auctorité de tant d'aultres fameux jugemens anciens, qu'il tient ses regents et ses maistres, et avecques lesquels il est plutost content de faillir; il s'en prend à soy, et se condamne, ou de s'arrester à l'escorce, ne pouvant penetrer jusques au fonds, ou de regarder la chose par quelque fauls lustre. Il se contente de se garantir seulement du trouble et du desreglement : quant à sa foiblesse, il la recognoist et advoue volontiers. Il pense donner juste interprétation aux apparences que sa conception luy presente; mais elles sont imbecilles et imparfaites. La pluspart des fables d'Esope ont plusieurs sens et intelligences : ceulx qui les mythologisent, en choisissent quelque visage qui quadre bien à la fable; mais pour la pluspart, ce n'est que le premier visage et superficiel; il y en a d'aultres plus vifs, plus essentiels et internes ausquels ils n'ont sceu penetrer : voylà comme j'en foy.

Mais, pour suivre ma route, il m'a tousjours semblé qu'en la poësie, Virgile, Lucrece, Catulle et Horace tiennent de bien loing le premier reng; et signamment Virgile en ses Georgiques, que j'estime le plus accomply ouvrage de la poesie : à comparaison duquel on peult recognoistre ayseement qu'il y a des endroicts de l'Aeneïde ausquels l'auteur eust donné encores quelque tour de pigne, s'il en eust eu loisir; et le

cinquiesme livre en l'Aeneïde me semble le plus parfait. J'ayme aussi Lucain, et le practique volontiers, non tant pour son style, que pour sa valeur propre et verité de ses opinions et jugemens. Quant au bon Terence, la mignardise et les graces du langage latin, je le treuve admirable à représenter au vif les mouvements de l'ame et la condition de nos mœurs; à toute heure nos actions me rejectent à luy; je ne le puis lire si souvent, que je n'y treuve quelque beaulté et grace nouvelle. Ceulx des temps voisins à Virgile se plaignoient de quoy aucuns luy comparoient Lucrece : je suis d'opinion que c'est à la verité une comparaison ineguale; mais j'ay bien à faire à me r'asseurer en cette creance, quand je me treuve attaché à quelque beau lieu de ceulx de Lucrece. S'ils se picquoient de cette comparaison, que diroient ils de la bestise et stupidité barbaresque de ceulx qui luy comparent à cette heure Arioste? et qu'en diroit Arioste luy mesme?

O seclum insipiens et inficetum ¹!

J'estime que les anciens avoient encores plus à se plaindre de ceulx qui apparioient Plaute à Terence (cettuy cy sent bien mieulx son gentilhomme), que Lucrece à Virgile. Pour l'estimation et preference de Terence, faict beaucoup que le pere de l'eloquence romaine l'a si souvent en la bouche, seul de son reng; et la sentence que le premier juge des poëtes romains donne de son compaignon. Il m'est souvent tumbé en fantasie comme, en nostre temps, ceulx qui se meslent de faire des comedies (ainsi que les Italiens qui y sont assez heureux) employent trois ou quatre arguments de celles de Terence ou de Plaute, pour en faire une des leurs : ils entassent en une seule comedie cinq ou six contes de Boccace. Ce qui les faict ainsi se charger de matiere, c'est la desfiance qu'ils ont de se pouvoir soustenir de leurs propres graces : il fault qu'ils treuvent un corps où s'appuyer; et n'ayants pas, du leur, assez de quoy nous arrester, ils veulent que

1. O siècle sans jugement et sans goût ! CATULLE, XLIII, 9.

le conte nous amuse. Il en va de mon aucteur tout au contraire : les perfections et beaultez de sa façon de dire nous font perdre l'appetit de son subject; sa gentillesse et sa mignardise nous retiennent par tout; il est par tout si plaisant,

Liquidus, puroque simillimus amni ¹,

et nous remplit tant l'ame de ses graces, que nous en oublions celles de sa fable. Cette mesme consideration me tire plus avant : je veoïs que les bons et anciens poëtes ont evité l'affectation et la recherche, non seulement des fantastiques eslevations espaignolles et petrarchistes, mais des poinctes mesmes plus doulces et plus retenues, qui sont l'ornement de tous les ouvrages poetiques des siecles suyvants. Si n'y a il bon juge qui les treuve à dire en ces anciens, et qui n'admire plus sans comparaison l'eguale polissure et cette perpetuelle doulceur et beaulté fleurissante des epigrammes de Catulle, que tous les aiguillons de quoy Martial aiguise la queue des siens. C'est cette mesme raison que je disois tantost, comme Martial de soy, *minus illi ingenio laborandum fuit, in cujus locum materia successerat* ². Ces premiers là, sans s'esmouvoir et sans se picquer, se font assez sentir; ils ont de quoy rire par tout, il ne fault pas qu'ils se chatouillent : ceulx cy ont besoin de secours estrangier; à mesure qu'ils ont moins d'esprit, il leur fault plus de corps; ils montent à cheval parce qu'ils ne sont assez forts sur leurs jambes : tout ainsi qu'en nos bals, ces hommes de vile condition qui en donnent eschole, pour ne pouvoir représenter le port et la decence de nostre noblesse, cherchent à se recommander par des saults perilleux, et aultres mouvements estranges et basteleresques; et les dames ont meilleur marché de leur contenance aux danses où il y a diverses descoupeures et agitations de corps, qu'en certaines aultres danses de parade,

1. Il coule avec tant d'aisance et de pureté. HORACE, *Epist.*, II, 2, 120.

2. Il n'avoit pas de grands efforts à faire : le sujet même lui tenoit lieu d'esprit. MARTIAL. *Préface du liv. VIII.*

où elles n'ont simplement qu'à marcher un pas naturel, et représenter un port naïf et leur grace ordinaire : et comme j'ay veu aussi les badins excellents, vestus en leur à tous les jours et en une contenance commune, nous donner tout le plaisir qui se peult tirer de leur art; les apprentifs et qui ne sont de si haulte leçon, avoir besoing de s'enfariner le visage, de se travestir, se contrefaire en mouvements de grimaces sauvages, pour nous apprester à rire. Cette mienne conception se recognoist mieulx : qu'en tout aultre lieu, en la comparaison de l'Aeneïde et du Furieux¹ : celui là on le veoit aller à tire d'aile, d'un vol hault et ferme, suyvant tousjours sa poincte; cettuy cy, voleter et saulteler de conte en conte, comme de branche en branche, ne se fiant à ses ailes que pour une bien courte traverse, et prendre pied à chasque bout de champ, de peur que l'haleine et la force luy faille;

Excursusque breves tentat².

Voilà doncques, quant à cette sorte de subjects, les auteurs qui me plaisent le plus.

Quant à mon aultre façon, qui mesle un peu plus de fruit au plaisir, par où j'apprends à rengier mes opinions et conditions, les livres qui m'y servent, c'est Plutarque, depuis qu'il est françois, et Seneque. Ils ont tous deux cette notable commodité pour mon humeur, que la science que j'y cherche y est traictee à pieces descousues, qui ne demandent pas l'obligation d'un long travail, de quoy je suis incapable : ainsi sont les opuscules de Plutarque, et les epistres de Seneque, qui sont la plus belle partie de leurs escripts et la plus proufitable. Il ne fault pas grande entreprinse pour m'y mettre; et les quitte où il me plaist : car elles n'ont point de suite et dependance des unes aux aultres. Ces auteurs se rencontrent en la pluspart des opinions utiles et vrayes; comme aussi leur fortune les fait naistre environ mesme siecle; tous deux

1. *L'Orlando furioso*, de l'Arioste. C.

2. Il tente de petites courses. VIRGILE, *Géorg.*, IV, 194.

precepteurs de deux empereurs romains; tous deux venus de païs estrangers; tous deux riches et puissants. Leur instruction est de la cresse de la philosophie, et presentee d'une simple façon, et pertinente. Plutarque est plus uniforme et constant; Senèque, plus ondoyant et divers : Cettuy cy se peine, se roidit et se tend, pour armer la vertu contre la foiblesse, la crainte et les vicieux appetits; L'autre semble n'estimer pas tant leurs efforts, et desdaigner d'en haster son pas et se mettre sur sa garde : Plutarque a les opinions platoniques, doulces et accommodables à la société civile; L'autre les a stoïques et epicuriennes, plus esloingnees de l'usage commun, mais, selon moy, plus commodes en particulier et plus fermes : Il paroist en Senèque qu'il preste un peu à la tyrannie des empereurs de son temps, car je tiens pour certain que c'est d'un jugement forcé qu'il condamne la cause de ces genereux meurtriers de Cesar; Plutarque est libre par tout ! Senèque est plein de poinctes et saillies; Plutarque, de choses : Celuy là vous eschauffe plus et vous esmeut; Cettuy cy vous contente davantage et vous paye mieulx; il nous guide, l'autre nous pousse.

Quant à Cicero, les ouvrages qui me peuvent servir chez luy à mon desseing, ce sont ceulx qui traictent de la philosophie specialement morale. Mais, à confesser hardiement la verité (car, puisqu'on a franchi les barrieres de l'impudence, il n'y a plus de bride), sa façon d'escrire me semble ennuyeuse; et toute autre pareille façon : car ses prefaces, definitions, partitions, etymologies, consomment la plus part de son ouvrage; ce qu'il y a de vif et de mouelle est estouffé par ses longueries d'apprests. Si j'ay employé une heure à le lire, qui est beaucoup pour moy, et que je ramentoive ce que j'en ay tiré de suc et de substance, la plus part du temps je n'y treuve que du vent; car il n'est pas encores venu aux arguments qui servent à son propos, et aux raisons qui touchent proprement le nœud que je cherche. Pour moy, qui ne demande qu'à devenir plus sage, non plus sçavant ou eloquent, ces ordonnances logiciennes et aristo-

teliques ne sont pas à propos; je veulx qu'on commence par le dernier poinct : j'entends assez que c'est que Mort et Volupté; qu'on ne s'amuse pas à les anatomizer. Je cherche des raisons bonnes et fermes, d'arrivee, qui m'instruisent à en soustenir l'effort; ny les subtilitez grammairiennes, ny l'ingenieuse contexture de paroles et d'argumentations, n'y servent. Je veulx des discours qui donnent la premiere charge dans le plus fort du doubte : les siens languissent autour du pot, ils sont bons pour l'eschole, pour le barreau et pour le sermon, où nous avons loisir de sommeiller, et sommes encores, un quart d'heure aprez, assez à temps pour en retrouver le fil. Il est besoing de parler ainsin aux juges qu'on veult gagner à tort ou à droict, aux enfants et au vulgaire, à qui il fault tout dire, et veoir ce qui portera. Je ne veulx pas qu'on s'employe à me rendre attentif, et qu'on me crie cinquante fois, « Or oyez ! » à la mode de nos heraults : les Romains disoient en leur religion, *Hoc age*, que nous disons en la nostre, *Sursum corda* : ce sont autant de paroles perdues pour moy; j'y viens tout préparé du logis. Il ne me fault point d'alleichement ny de saulse; je mange bien la viande toute crue : et au lieu de m'aiguiser l'appetit par ces preparatoires et avant jeux, on me le lasse et affadit. La licence du temps m'excusera elle de cette sacrilege audace, d'estimer aussi traisnants les dialogismes de Platon mesme, estouffant par trop sa matiere; et de plaindre le temps que met à ces longues interlocutions vaines et preparatoires un homme qui avoit tant de meilleures choses à dire? mon ignorance m'excusera mieulx, sur ce que je ne veois rien en la beaulté de son langage. Je demande en general les livres qui usent des sciences, non ceulx qui les dressent. Les deux premiers, et Pline, et leurs semblables, ils n'ont point de *Hoc age*; ils veulent avoir à faire à gents qui s'en soyent advertis eulx mesmes : ou s'ils en ont, c'est un *Hoc age* substantiel, et qui a son corps à part. Je veois aussi volontiers les epistres *ad Atticum*, non seulement parce qu'elles contiennent une tresample instruction de l'histoire et affaires de son temps,

mais beaucoup plus pour y découvrir ses humeurs privées : car j'ay une singulière curiosité, comme j'ay dict ailleurs, de cognoistre l'ame et les naïfs jugemens de mes auteurs. Il fault bien juger leur suffisance, mais non pas leurs mœurs ny eulx, par cette montre de leurs escripts qu'ils etalent au theatre du monde. J'ay mille fois regretté que nous ayons perdu le livre que Brutus avoit escript De la vertu : car il faict beau apprendre la theorique de ceulx qui sçavent bien la pratique. Mais d'autant que c'est aultre chose le presche, que le prescheur, j'ayme bien autant veoir Brutus chez Plutarque que chez luy mesme : je choisirois plutost de sçavoir au vray les devis qu'il tenoit en sa tente à quelqu'un de ses privez amis, la veille d'une bataille, que les propos qu'il teint le lendemain à son armee; et ce qu'il faisoit en son cabinet et en sa chambre, que ce qu'il faisoit emmy la place et au senat. Quant à Cicero, je suis du jugement commun, que, hors la science, il n'y avoit pas beaucoup d'excellence en son ame : il estoit bon citoyen, d'une nature debonnaire, comme sont volontiers les hommes gras et gosseurs, tel qu'il estoit; mais de mollesse, et de vanité ambitieuse, il en avoit, sans mentir beaucoup. Et si se sçais comment l'excuser d'avoir estimé sa poésie digne d'estre mise en lumiere : ce n'est pas grande imperfection que de faire mal des vers; mais c'est imperfection de n'avoir pas senty combien ils estoient indignes de la gloire de son nom. Quant à son eloquence, elle est du tout hors de comparaison : je crois que jamais homme ne l'egualera. Le jeune Cicero, qui n'a ressemblé son pere que de nom, commandant en Asie, il se trouva un jour en sa table plusieurs estrangers, et entre aultres Cestius, assis au bas bout, comme on se fourre souvent aux tables ouvertes des grands. Cicero s'informa qui il estoit, à l'un de ses gents, qui luy dict son nom : mais, comme celuy qui songeoit ailleurs, et qui oublioit ce qu'on luy respondoit, il le luy redemanda encores, depuis, deux ou trois fois. Le serviteur, pour n'estre plus en peine de luy redire si souvent mesme chose, et pour le luy faire cognoistre par quelque circonstance, « C'est,

dict il, ce Cestius, de qui on vous a dict qu'il ne faict pas grand estat de l'eloquence de vostre pere, au prix de la sienne. » Cicero, s'estant soubdain picqué de cela, commanda qu'on empoignast ce pauvre Cestius, et le fait tresbien fouetter en sa presence. Voylà un mal courtois hoste ! Entre ceulx mesmes qui ont estimé, toutes choses comptees, cette sienne eloquence incomparable, il y a en eu qui n'ont pas laissé d'y remarquer des faultes ; comme ce grand Brutus, son amy, disoit que c'estoit une eloquence cassee et esrenee, *fractam et elumbem*. Les orateurs, voisins de son siecle, reprenoient aussi en luy ce curieux soing de certaine longue cadence au bout de ses clauses, et notoient ces mots *esse videatur*, qu'il y employe si souvent. Pour moy, j'ayme mieulx une cadence qui tumbe plus court, coupee en iambes. Si mesle il par fois bien rudement ses nombres, mais rarement ; j'en ay remarqué ce lieu à mes aureilles : *Ego vero me minus diu senem esse malem, quam esse senem ante, quam essem*¹.

Les historiens sont ma droicte balle, car ils sont plaisants et aysez ; et quand et quand l'homme en general, de qui je cherche la cognoissance, y paroist plus vif et plus entier qu'en nul aultre lieu ; la varieté et verité de ses conditions internes, en gros et en detail, la diversité des moyens de son assemblage, et des accidents qui le menacent. Or ceulx qui escrivent les vies, d'autant qu'ils s'amusedent plus aux conseils qu'aux evenements, plus à ce qui part du dedans qu'à ce qui arrive au dehors, ceulx là me sont plus propres : voylà pourquoy, en toutes sortes, c'est mon homme que Plutarque. Je suis bien marry que nous n'ayons une douzaine de Laertius, ou qu'il ne soit plus estendu, ou plus entendu : car je suis pareillement curieux de cognoistre les fortunes et la vie de ces grands precepteurs du monde, comme de cognoistre la diversité de leurs dogmes et fantasies. En ce genre d'estude des histoires, il fault feuilleter, sans distinction, toutes

1. Pour moi, j'aimerois mieux être vieux moins long-temps, que de vieillir avant la vieillesse. CICÉRON, de *Senectute*, 10.

sortes d'auteurs et vieux et nouveaux, et barragouins et françois, pour y apprendre les choses de quoy diversement ils traictent. Mais Cesar singulierement me semble meriter qu'on l'estudie, non pour la science de l'histoire seulement, mais pour luy mesme : tant il a de perfection et d'excellence par dessus tous les aultres, quoyque Salluste soit du nombre. Certes, je lis cet auteur avec un peu plus de reverence et de respect, qu'on ne lict les humains ouvrages; tantost le considerant luy mesme par ses actions et le miracle de sa grandeur; tantost la pureté et inimitable polissure de son langage, qui a surpassé non seulement tous les historiens, comme dict Cicero, mais à l'adventure Cicero mesme : avecques tant de sincerité en ses jugements, parlant de ses ennemis, que, sauf les faulses couleurs de quoy il veult couvrir sa mauvaise cause et l'ordure de sa pestilente ambition, je pense qu'en cela seul on y puisse trouver à redire qu'il a esté trop espargnant à parler de soi; car tant de grandes choses ne peuvent avoir esté executées par luy, qu'il n'y soit allé beaucoup plus du sien qu'il n'y en met.

J'ayme les historiens ou fort simples, ou excellents. Les simples, qui n'ont point de quoy y mesler quelque chose du leur, et qui n'y apportent que le soing et la diligence de r'amasser tout ce qui vient à leur notice, et d'enregistrer, à la bonne foy, toutes choses sans choies et sans triage, nous laissent le jugement entier pour la cognoissance de la verité : tel est entre autres, pour exemple, le bon Froissard, qui a marché, en son entreprinse, d'une si franche naïfveté, qu'ayant faict une faulte, il ne craint aucunement de la recognoistre et corriger en l'endroit où il en a esté adverty, et qui nous represente la diversité mesme des bruits qui couroient, et les differents rapports qu'on luy faisoit : c'est la matiere de l'histoire nue et informe; chascun en peult faire son proufit autant qu'il a d'entendement. Les bien excellents ont la suffisance de choisir ce qui est digne d'estre sceu; peuvent trier, de deux rapports, celui qui est plus vraysemblable; de la condition des princes et de leurs humeurs, ils en concluent les conseils, et leur attribuent les paroles

convenables : ils ont raison de prendre l'auctorité de regler nostre creance à la leur; mais, certes, cela n'appartient à gueres de gents. Ceulx d'entre deux (qui est la plus commune façon) nous gastent tout; ils veulent nous mascher les morceaux; ils se donnent loy de juger, et par consequent d'incliner l'histoire à leur fantasie; car, depuis que le jugement pend d'un costé, on ne se peult garder de contourner et tordre la narration à ce biais : ils entreprennent de choisir les choses dignes d'estre sceues, et nous cachent souvent telle parole, telle action privée, qui nous instruiroit mieulx; obmettent, pour choses incroyables, celles qu'ils n'entendent pas, et peut estre encores telle chose, pour ne la sçavoir dire en bon latin ou françois. Qu'ils estalent hardiment leur eloquence et leur discours, qu'ils jugent à leur poste : mais qu'ils nous laissent aussi de quoy juger aprez eulx; et qu'ils n'alterent ny dispensent, par leurs raccourciments et par leur choisis, rien sur le corps de la matiere, ains qu'ils nous la r'envoyent pure et entiere en toutes ses dimensions.

Le plus souvent on trie, pour cette charge, et notamment en ces siecles icy, des personnes d'entre le vulgaire, pour cette seule consideration de sçavoir bien parler; comme si nous cherchions d'y apprendre la grammaire : et eulx ont raison, n'ayants esté gagez que pour cela, et n'ayants mis en vente que le babil, de ne se soulcier aussi principalement que de cette partie; ainsin, à force beaux mots, ils nous vont pastissant une belle contexture des bruits qu'ils r'amasent ez carrefours des villes. Les seules bonnes histoires sont celles qui ont esté escriptes par ceulx mesmes qui commandoient aux affaires, ou qui estoient participants à les conduire, ou au moins qui ont eu la fortune d'en conduire d'aultres de mesme sorte : telles sont quasi toutes les grecques et romaines; car plusieurs tesmoins oculaires ayants escript de mesme subject (comme il advenoit en ce temps là, que la grandeur et le sçavoir se rencontroient communement), s'il y a de la faulte, elle doibt estre merueilleusement legiere, et sur un accident fort douteux. Que peult

on esperer d'un medecin traictant de la guerre, ou d'un escholier traictant les desseings des princes? Si nous voulons remarquer la religion que les Romains avoient en cela, il n'en fault que cet exemple : Asinius Pollio trouvoit ez histoires mesmes de Cesar quelque mescompte en quoy il estoit tumbé, pour n'avoir peu jecter les yeulx en tous les endroicts de son armee, et en avoir creu les particuliers qui luy rapportoient souvent des choses non assez verifiees; ou bien pour n'avoir esté assez curieusement adverty par ses lieutenants des choses qu'ils avoient conduictes en son absence. On peult voir, par là, si cette recherche de la verité est delicate, qu'on ne se puisse pas fier d'un combat à la science de celui qui a commandé, ny aux soldats, de ce qui s'est passé prez d'eulx, si, à la mode d'une information judiciaire, on ne confronte les temoings et receoit les objectz sur la preuve des ponctilles de chasque accident¹. Vrayement la cognoissance que nous avons de nos affaires est bien plus lasche : mais cecy a esté suffisamment traicté par Bodin², et selon ma conception.

Pour subvenir un peu à la trahison de ma memoire, et à son default, si extreme, qu'il m'est advenu plus d'une fois de reprendre en main des livres comme recents et à moy incogneus, que j'avois leu soigneusement quelques annees auparavant, et barbouillé de mes notes, j'ai prins en coustume, depuis quelque temps, d'adjouster au bout de chasque livre (je dis de ceulx desquels je ne me veulx servir qu'une fois) le temps auquel j'ay achevé de le lire, et le jugement que j'en ay retiré en gros; à fin que cela me represente au moins l'air et idee generale que j'avois conceu de l'auteur en le lisant. Je veulx icy transcrire aulcunes de ces annotations.

Voyci ce que je meis, il y a environ dix ans, en mon Guicciardin (car, quelque langue que parlent

1. Si l'on ne confronte les témoignages, si l'on ne reçoit les objections, lorsqu'il s'agit de prouver les moindres détails de chaque fait. J. V. L.

2. Le célèbre jurisconsulte, dans l'ouvrage qu'il publia, en 1566, sous le titre de *Methodus ad facilem historiarum cognitionem*.

mes livres, je leur parle en la mienne) : « Il est historiographe diligent, et duquel, à mon advis, autant exactement que de nul aultre, on peult apprendre la verité des affaires de son temps : aussi, en la plus part, en a il esté acteur luy mesme, et en reng honorable. Il n'y a aulcune apparence que par haine, faveur ou vanité, il ayt desguisé les choses; de quoy font foy les libres jugemens qu'il donne des grands, et notamment de ceulx par lesquels il avoit esté avancé et employé aux charges, comme du pape Clement septiesme. Quant à la partie de quoy il semble se vouloir prevaloir le plus, qui sont ses digressions et discours, il y en a de bons, et enrichis de beaux traicts : mais il s'y est trop pleu; car, pour ne vouloir rien laisser à dire, ayant un subject si plein et ample, et à peu prez infiny, il en devient lasche, et sentant un peu le cacquet scholastique. J'ay aussi remarqué cecy, que de tant d'ames et d'effects qu'il juge, de tant de mouvements et conseils, il n'en rapporte jamais un seul à la vertu, religion et conscience, comme si ces parties là estoient du tout esteinctes au monde; et de toutes les actions, pour belles par apparence qu'elles soient d'elles mesmes, il en rejette la cause à quelque occasion vicieuse ou à quelque proufit. Il est impossible d'imaginer que, parmy cet infiny nombre d'actions de quoy il juge, il n'y en ayt eu quelqu'une produicte par la voye de la raison : nulle corruption peult avoir saisi les hommes si universellement, que quelqu'un n'eschappe de la contagion. Cela me faict craindre qu'il y ayt un peu du vice de son goust; et peult estre advenu qu'il ayt estimé d'aultruy selon soy. »

En mon Philippe de Comines, il y a cecy : « Vous y trouverez le langage doulx et agreable, d'une naïfve simplicité; la narration pure, et en laquelle la bonne foy de l'auteur reluit evidemment, exempte de vanité parlant de soy, et d'affection et d'envie parlant d'aultruy; ses discours et enhortemens accompagnez plus de bon zele et de verité, que d'aulcune exquise suffisance; et, tout partout, de l'auctorité et gravité, representant son homme de bon lieu, et eslevé aux grands affaires. »

Sur les Memoires de monsieur du Bellay¹ : « C'est tousjours plaisir de veoir les choses escriptes par ceulx qui ont essayé comme il les fault conduire; mais il ne se peult nier qu'il ne se descouvre evidemment, en ces deux seigneurs icy, un grand deschet de la franchise et liberté d'escire, qui reluit ez anciens de leur sorte, comme au sire de Jouinville, domestique de saint Louys; Eginard, chancelier de Charlemagne, et, de plus fresche memoire, en Philippe de Comines. C'est icy plutost un plaidoyer pour le roy François, contre l'empereur Charles cinquiesme, qu'une histoire. Je ne veulx pas croire qu'ils ayent rien changé quant au gros du faict; mais, de contourner le jugement des evenements, souvent contre raison, à nostre avantage, et d'obmettre tout ce qu'il y a de chatouilleux en la vie de leur maistre, ils en font mestier : tesmoing les reculements de messieurs de Montmorency et de Brion, qui y sont oubliez; voire le seul nom de madame d'Estampes ne s'y treuve point. On peult couvrir les actions secrettes; mais de taire ce que tout le monde sçait, et les choses qui ont tiré des effects publics et de telle consequence, c'est un default inexcusable. Somme, pour avoir l'entiere cognoissance du roy François et des choses advenues de son temps, qu'on s'adresse ailleurs, si on m'en croit. Ce qu'on peult faire ici de proufit, c'est par la deduction particuliere des batailles et exploicts de guerre où ces gentils-hommes se sont trouvez; quelques paroles et actions privees d'aulcuns princes de leur temps; et les pratiques et negociations conduictes par le seigneur de Langeay, où il y a tout plein de choses dignes d'estre sceues, et des discours non vulgaires. »

1. Ces Mémoires, publiés par messire *Martin du Bellay*, et moins connus que les ouvrages précédents, contiennent dix livres, dont les quatre premiers et les trois derniers sont de *Martin du Bellay*, et les autres de son frère *Guillaume de Langey*.

CHAPITRE XI

DE LA CRUAUTÉ

Il me semble que la vertu est chose aultre, et plus noble, que les inclinations à la bonté qui naissent en nous. Les ames reglees d'elles mesmes et bien nees, elles suyvent mesme train, et representent, en leurs actions, mesme visage que les vertueuses; mais la vertu sonne je ne sçais quoy de plus grand et de plus actif que de se laisser, par une heureuse complexion, doucement et paisiblement conduire à la suite de la raison. Celuy qui, d'une douceur et facilité naturelle, mespriserait les offenses receues, feroit chose tres-belle et digne de louange; mais celuy qui, picqué et oultré jusques au vif d'une offense, s'armeroit des armes de la raison contre ce furieux appetit de vengeance, et, aprez un grand conflict, s'en rendroit enfin maistre, feroit sans doubte beaucoup plus. Celuy là feroit bien; et cettuy cy, vertueusement : l'une action se pourroit dire bonté; l'autre, vertu; car il semble que le nom de la vertu presuppose de la difficulté et du contraste, et qu'elle ne peult s'exercer sans partie¹. C'est à l'adventure pourquoy nous nommons Dieu bon, fort, et liberal, et juste, mais nous ne le nommons pas *vertueux*²; ses opérations sont toutes naïves et sans effort. Des philosophes, non seulement stoïciens, mais encore epicuriens (et cette enchere je l'emprunte de l'opinion commune, qui est faulse, quoy que die ce subtil rencontre d'Arcesilaus à celuy qui lui reprochoit que beaucoup de gents passaient

1. *Sans partie adverse, sans opposition.* E. J.

2. « Quoique nous appelions Dieu *bon*, nous ne l'appelons pas *vertueux*, parce qu'il n'a pas besoin d'effort pour bien faire. » ROUSSEAU, *Emile*, liv. V.

de son eschole en l'epicurienne, mais jamais au rebours : « Je crois bien : des coqs il se faict des chappons assez; mais des chappons il ne s'en faict jamais des coqs : » car, à la verité, en fermeté et rigueur d'opinions et de preceptes, la secte epicurienne ne cede aulcunement à la stoïcque; et un stoïcien, reconnoissant meilleure foy que ces disputateurs, qui, pour combattre Epicurus et se donner beau jeu, luy font dire ce à quoy il ne pensa jamais, contournants ses paroles à gauche, argumentants par la loy grammairienne aultre sens de sa façon de parler, et aultre creance que celle qu'ils sçavent qu'il avoit en l'ame et en ses mœurs, dict qu'il a laissé d'estre epicurien pour cette consideration entre aultres, qu'il treuve leur route trop haultaine et inaccessible : *et ii, qui φιλήδονοι vocantur, sunt φιλόκαλοι et φιλοδίκαιοι omnesque virtutes et colunt, et retinent*¹⁾ : des philosophes stoïciens, et epicuriens, dis je, il y en a plusieurs qui ont jugé que ce n'estoit pas assez d'avoir l'ame en bonne assiette, bien reglee et bien disposee à la vertu; ce n'estoit pas assez d'avoir nos resolutions et nos discours au dessus de tous les efforts de fortune; mais qu'il falloit encores rechercher les occasions d'en venir à la preuve : ils veulent quester de la douleur, de la necessité, et du mespris, pour les combattre, et pour tenir leur ame en haleine : *multum sibi adjicit virtus lacessita*²⁾. C'est l'une des raisons pourquoy Epaminondas, qui estoit encores d'une tierce secte³⁾, refuse des richesses que la fortune luy met en main par une voye treslegitime, pour avoir, dict il, à s'escrimer contre la pauvreté, en laquelle extreme il se maintient tousjours. Socrates s'essayoit, ce me semble, encores plus rudement, conservant pour son exercice la malignité de sa femme, qui est un essay à fer esmoulu. Metellus, ayant, seul de tous les senateurs romains, entrepris, par l'effort de sa vertu,

1. Car ceux qu'on appelle amoureux de la volupté sont en effet amoureux de l'honnêteté et de la justice, et ils respectent et pratiquent toutes les vertus. CICÉRON, *Epist. fam.*, XV, 19.

2. La vertu se perfectionne par les combats. SÉNÈQUE, *Epist.* 13.

3. De la secte pythagoricienne. Voyez CICÉRON, *de Offic.*, I, 44. C.

de soustenir la violence de Saturninus, tribun du peuple à Rome, qui vouloit à toute force faire passer une loy injuste en faveur de la commune¹, et ayant encouru par là les peines capitales que Saturninus avoit establies contre les refusants, entretenoit ceulx qui en cette extremité le conduisoient en la place, de tels propos : « Que c'estoit chose trop facile et trop lasche que de mal faire; et Que de faire bien où il n'y eust point de dangier, c'estoit chose vulgaire : mais De faire bien où il y eust dangier, c'estoit le propre office d'un homme de vertu. » Ces paroles de Metellus nous representent bien clairement ce que je voulois verifier, que la vertu refuse la facilité pour compaignie; et que cette aysee, doulce et penchante voye, par où se conduisent les pas reglez d'une bonne inclination de nature, n'est pas celle de la vraye vertu : elle demande un chemin aspre et espineux; elle veult avoir, ou des difficultés estrangieres à luicter, comme celle de Metellus, par le moyen desquelles fortune se plaist à luy rompre la roideur de sa course, ou des difficultez internes que luy apportent les appetits desordonnez et imperfections de nostre condition.

Je suis venu jusques icy bien à mon ayse : mais, au bout de ce discours, il me tumble en fantasie que l'ame de Socrates, qui est la plus parfaicte qui soit venue à ma cognoissance, seroit, à mon compte, une ame de peu de recommandation : car je ne puis concevoir en ce personnage aulcun effort de vicieuse concupiscence; au train de sa vertu, je n'y puis imaginer aulcune difficulté ny aulcune contraincte; je cognois sa raison si puissante et si maistresse chez luy, qu'elle n'eust jamais donné moyen à un appetit vicieux seulement de naistre; à une vertu si eslevee que la sienne, je ne puis rien mettre en teste; il me semble la veoir marcher d'un victorieux pas et triumpuant, en pompe et à son ayse, sans empeschement ne destourbier. Si la vertu ne peult luire que par le combat des appetits contraires, dirons nous doncques qu'elle ne se puisse passer de l'assistance du vice, et qu'elle luy doibve

1. *Du peuple, ou des plébéïens. E. J.*

cela, d'en estre mise en credit et en honneur? que deviendrait aussi cette brave et genereuse volupté epicurienne, qui faict estat de nourrir mollement en son giron et y faire folastrer la vertu, luy donnant pour ses jouets la honte, les fiebvres, la pauvreté, la mort et les gehennes? Si je presuppose que la vertu parfaite se cognoist à combattre et porter patiemment la douleur, à soustenir les efforts de la goutte sans s'esbranler de son assiette : si je luy donne pour son object necessaire l'aspreté et la difficulté : que deviendra la vertu qui sera montée à tel point, que de non seulement mespriser la douleur, mais de s'en esjouir, et de se faire chatouiller aux pointes d'une forte cholique; comme est celle que les epicuriens ont establie, et de laquelle plusieurs d'entre eulx nous ont laissé par leurs actions des preuves trescertaines? comme ont bien d'autres, que je treuve avoir surpassé par effect les regles mesmes de leur discipline; tesmoing le jeune Caton : quand je le veoïs mourir et se deschirer les entrailles, je ne me puis contenter de croire simplement qu'il eust lors son ame exempte totalement de trouble et d'effroy; je ne puis croire qu'il se maintient seulement en cette desmarche, que les regles de la secte stoïcque luy ordonnoient, rassise, sans esmotion et impassible; il y avoit, ce me semble, en la vertu de cet homme trop de gaillardise et de verdeur pour s'en arrester là : je crois sans doute qu'il sentit du plaisir et de la volupté en une si noble action, et qu'il s'y agreea plus qu'en aultre de celles de sa vie : *Sic abiit e vita, ut causam moriendi nactum se esse gauderet*¹. Je le crois si avant, que j'entre en doute s'il eust voulu que l'occasion d'un si bel exploict luy feust ostee; et si la bonté qui luy faisoit embrasser les commoditez publiques plus que les siennes ne me tenoit en bride, je tumberois aysement en cette opinion, Qu'il sçavoit bon gré à la fortune d'avoir mis sa vertu à une si belle espreuve, et d'avoir favorisé ce brigand à fouler aux pieds l'ancienne

1. Il sortit de la vie, heureux d'avoir trouvé un motif pour se donner la mort. CICÉRON, *Tusc. quæst.*, I, 30.

liberté de sa patrie. Il me semble lire en cette action je ne sçais quelle esjouissance de son ame, et une esmotion de plaisir extraordinaire et d'une volupté virile, lorsqu'elle consideroit la noblesse et haulteur de son entreprinse :

Deliberata morte ferocior¹;

non pas aiguisee par quelque esperance de gloire, comme les jugemens populaires et effeminez d'auncuns hommes ont jugé (car cette consideration est trop basse pour toucher un cœur si genereux, si haultain et si roide); mais pour la beaulté de la chose mesme en soy, laquelle il veoyoit bien plus claire et en sa perfection, lui qui en manioit les ressorts, que nous ne pouvons faire. La philosophie m'a faict plaisir de juger qu'une si belle action eust esté indecemment logee en toute aultre vie qu'en celle de Caton, et qu'à la sienne seule il appartenoit de finir ainsi : pourtant ordonna il, selon raison, et à son fils et aux senateurs qui l'accompagnoient, de prouveau aultrement à leur faict. *Catoni, quum incredibilem natura tribuisset gravitatem, eamque ipse perpetua constantia roboravisset, semperque in proposito consilio permanisset, moriendum potius, quam tyranni vultus adspiciendus, erat*². Toute mort doibt estre de mesme sa vie : nous ne devenons pas aultres pour mourir. J'interprete tousjours la mort par la vie : et si on m'en recite quelqu'une, forte par apparence, attachee à une vie foible, je tiens qu'elle est produicte de cause foible, et sortable à sa vie. L'aisance doncques de cette mort, et cette facilité qu'il avoit acquise par la force de son ame, dirons nous qu'elle doibve rabattre

1. Plus fière, parce qu'elle avoit résolu de mourir. HORACE, *Od.*, I, 37, 29. — Ce que le poète a dit de Cléopâtre, Montaigne l'applique à l'âme de Caton. C.

2. Caton, qui avoit reçu de la nature une sévérité inflexible, et qui, toujours inébranlable dans ses principes et ses devoirs, avoit fortifié par l'habitude la fermeté de son caractère, Caton dut mourir plutôt que de soutenir l'aspect d'un tyran. CICÉRON, de *Officiis*, I, 31.

quelque chose du lustre de sa vertu? Et qui, de ceulx qui ont la cervelle tant soit peu teincte de la vraye philosophie, peult se contenter d'imaginer Socrates seulement franc de crainte et de passion en l'accident de sa prison, de ses fers et de sa condamnation? et qui ne recognoist en luy non seulement de la fermeté et de la constance (c'estoit son assiette ordinaire que celle là), mais encore je ne sçais quel contentement nouveau, et une alairesse enjouee en ses propos et façons dernieres? A ce tressaillir, du plaisir qu'il sent à gratter sa jambe aprez que les fers en feurent hors, accuse il pas une pareille doulceur et joye en son ame pour estre desenformee¹ des incommoditez passees, et à mesme d'entrer en cognoissance des choses à venir? Caton me pardonnera, s'il luy plaist; sa mort est plus tragique et plus tendue, mais cette cy est encores, je ne sçais comment, plus belle. Aristippus, à ceulx qui la plaignoient, « Les dieux m'en envoient une telle! » dict il. On veoid aux ames de ces deux personnages² et de leurs imitateurs (car, de semblables, je foye grand doubte qu'il y en ayt eu), une si parfaicte habitude à la vertu, qu'elle leur est passée en complexion. Ce n'est plus vertu penible, ny des ordonnances de la raison, pour lesquelles maintenir il faille que leur ame se roidisse; c'est l'essence mesme de leur ame, c'est son train naturel et ordinaire; ils l'ont rendue telle par un long exercice des preceptes de la philosophie, ayants rencontré une belle et riche nature : les passions vicieuses, qui naissent en nous, ne treuvent plus par où faire entree en eulx; la force et roideur de leur ame estouffe et esteinct les concupiscences aussitost qu'elles commencent à s'esbranler.

Or qu'il ne soit plus beau, par une haulte et divine resolution, d'empescher la naissance des tentations, et de s'estre formé à la vertu, de maniere que les semences mesmes des vices en soyent desracinees, que d'empescher à vifve force leur progrez, et, s'estant laissé

1. *Dégagée.* — *Désenformé* se trouve dans le Dictionnaire françois et anglois de Cotgrave. C.

2. Socrate et Caton. C.

surprendre aux esmotions premières des passions, s'armer et se bander pour arrêter leur course et les vaincre; et que ce second effect ne soit encores plus beau, que d'estre simplement garny d'une nature facile et debonnaire, et desgoutée par soy mesme de la desbauche et du vice, je ne pense point qu'il y ayt doute : car cette tierce et dernière façon, il semble bien qu'elle rende un homme innocent, mais non pas vertueux; exempt de mal faire, mais non assez apte à bien faire : joinct que cette condition est si voisine à l'imperfection et à la foiblesse, que je ne sçais pas bien comment en desmeler les confins et les distinguer; les noms mesmes de Bonté et d'Innocence sont à cette cause aulcunement noms de mespris. Je veois que plusieurs vertus, comme la chasteté, sobriété et temperance, peuvent arriver à nous par defaillance corporelle; la fermeté aux dangiers (si fermeté il la fault appeller), le mespris de la mort, la patience aux infortunes, peuvent venir et se treuvent souvent aux hommes par faulte de bien juger de tels accidents, et ne les concevoir tels qu'ils sont : la faulte d'apprehension et la bestise contrefont ainsi parfois les effects vertueux; comme j'ai veu souvent advenir qu'on a loué des hommes de ce de quoy ils meritoient du blasme. Un seigneur italien tenoit une fois ce propos en ma presence, au desavantage de sa nation : Que la subtilité des Italiens et la vivacité de leurs conceptions estoit si grande, qu'ils prevoyoient les dangiers et accidents qui leur pouvoient advenir, de si loing, qu'il ne falloit pas trouver estrange si on les veoyoit souvent à la guerre prouveau à leur seureté, voire avant que d'avoir recogneu le peril : Que nous et les Espaignols, qui n'estions pas si fins, allions plus oultre; et qu'il nous falloit faire veoir à l'œil et toucher à la main le dangier, avant que de nous en effroyer; et que lors aussi nous n'avions plus de tenue : mais Que les Allemans et les Souysses, plus grossiers et plus lourds, n'avoient le sens de se radviser, à peine lors mesme qu'ils estoient accablez sous les coups. Ce n'estoit à l'aventure que pour rire. Si est il bien vray qu'au mestier de la guerre, les apprentifs se

jectent bien souvent aux hazards, d'aulture inconsideration qu'ils ne font aprez y avoir esté eschaudez :

Haud ignarus... quantum nova gloria in armis,
Et prædulce decus, primo certamine, possit ¹.

Voilà pourquoy, quand on juge d'une action particuliere, il fault considerer plusieurs circonstances, et l'homme tout entier qui l'a produicte, avant la baptizer.

Pour dire un mot de moy mesme : j'ay veu quelques-fois mes amis appeller prudence en moy ce qui estoit fortune; et estimer advantage de courage et de patience ce qui estoit advantage de jugement et opinion; et m'attribuer un tiltre pour aulture, tantost à mon gaing, tantost à ma perte. Au demourant, il s'en fault tant que je sois arrivé à ce premier et plus parfaict degré d'excellence, où de la vertu il se fait une habitude, que du second mesme je n'en ay fait gueres de preuves. Je ne me suis mis en grand effort pour brider les desirs de quoy je me suis trouvé pressé : ma vertu, c'est une vertu, ou innocence, pour mieulx dire, accidentale et fortuite. Si je feusse nay d'une complexion plus desreglee, je crains qu'il feust allé piteusement de mon fait; car je n'ay essayé gueres de fermeté en mon ame pour soustenir des passions, si elles eussent esté tant soit peu vehementes : je ne sçais point nourrir des querelles et du desbat chez moy. Ainsi, je ne me puis dire nul grand mercy de quoy je me treuve exempt de plusieurs vices.

Si vitiis mediocribus et mea paucis
Mendosa est natura, alioqui recta; velut si
Egregio inspersos reprehendas corpore nævos ² :

je le dois plus à ma fortune qu'à ma raison. Elle m'a fait naistre d'une race fameuse en preud'hommie, et

1. On sait ce que peut sur un jeune guerrier la soif de la gloire, et la douce espérance d'un premier triomphe. VIRGILE, *Æn.*, XI, 154.

2. Si je n'ai que des défauts peu considérables et en petit nombre, comme quelques taches légères qui seroient éparses sur un beau visage. HORACE, *Sat.*, I, 6, 65.

d'un tresbon pere : je ne sçais s'il a escoulé en moy partie de ses humeurs, ou bien si les exemples domestiques, et la bonne institution de mon enfance, y ont insensiblement aydé, ou si je suis aultrement ainsi nay,

Seu Libra, seu me Scorpius adspicit
Formidolosus, pars violentior
Natalis horæ, seu tyrannus
Hesperiaë Capricornus undæ¹ :

mais tant y a que la pluspart des vices, je les ay de moy mesme en horreur. Le mot d'Antisthenes à celuy qui luy demandoit le meilleur apprentissage : « Desapprendre le mal, » semble s'arrester à cett'image. Je les ay, dis-je, en horreur, d'une opinion si naturelle et si mienne, que ce mesme instinct et impression que j'en ay apporté de la nourrice, je l'ay conservé sans qu'aucunes occasions me l'ayent sceu faire alterer; voire non pas mes discours propres, qui, pour s'estre desbandez en aucunes choses de la route commune, me licencieroient ayseement à des actions que cette naturelle inclination me faict haïr. Je diray un monstre, mais je le diray pourtant : je treuve par là en plusieurs choses plus d'arrest et de regle en mes mœurs, qu'en mon opinion; et ma concupiscence moins desbauchee, que ma raison. Aristippus establît des opinions si hardies en faveur de la volupté et des richesses, qu'il meit en rumeur toute la philosophie à l'encontre de luy : mais, quant à ses mœurs, Dionysius le tyran luy ayant présenté trois belles garses pour qu'il en feist le choïs, il respondit qu'il les choisissoit toutes trois, et qu'il avoit mal prins à Paris d'en preferer une à ses compaignes; mais, les ayant conduictes à son logis, il les renvoya sans en taster. Son valet se trouvant surchargé en chemin de l'argent qu'il portoit apres luy, il lui ordonna qu'il en versast et jectast là ce qui lui faschoit. Et Epicurus, duquel les dogmes sont irrelî-

1. Soit que je sois né sous le signe de la Balance, ou sous celui du Scorpion, dont le regard est si terrible au moment de la naissance, ou sous le Capricorne, qui règne sur les mers d'Occident. HORACE, *Od.*, II, 17, 17. C.

gieux et delicats, se porta en sa vie tresdevotieusement et laborieusement : il escrit à un sien amy, qu'il ne vit que de pain bis et d'eau; le prie de luy envoyer un peu de fromage, pour quand il voudra faire quelque sumptueux repas. Seroit il vray que, pour estre bon tout à faict, il nous le faille estre par occulte, naturelle et universelle propriété, sans loy, sans raison, sans exemple? Les desbordements ausquels je me suis trouvé engagé, ne sont pas, Dieu mercy, des pires; je les ay bien condamnez chez moy selon qu'ils le valent, car mon jugement ne s'est pas trouvé infecté par eulx; au rebours, je les accuse plus rigoureusement en moy qu'en un aultre : mais c'est tout; car, au demourant, j'y apporte trop peu de resistance, et me laisse trop ayseement pencher à l'aultre part de la balance, sauf pour les regler et empescher du meslange d'aultres vices, lesquels s'entretiennent et s'entr'enchaisnent pour la pluspart les uns aux aultres, qui ne s'en prend garde; les miens, je les ay retrenchez et contraincts les plus seuls et les plus simples que j'ay peu;

Nec ultra

Errorem foveo ¹.

Car, quant à l'opinion des stoïciens, qui disent, « le sage œuvrer, quand il œuvre, par toutes les vertus ensemble, quoyqu'il y en ayt une plus apparente, selon la nature de l'action; » et à cela leur pourroit servir aulcunement la similitude du corps humain; car l'action de la cholere ne se peult exercer que toutes les humeurs ne nous y aydent, quoyque la cholere predomine : si de là ils veulent tirer pareille consequence, que quand le faultier fault, il fault par tous les vices ensemble, je ne les en crois pas ainsi simplement, ou je ne les entends pas; car je sens par effect le contraire : ce sont subtilitez aiguës, insubstantielles, auxquelles la philosophie s'arreste par fois. Je suys quelques vices; mais j'en fuys d'aultres autant que sçauroit faire un saint. Aussi desadvouent les peri-

1. Hors de là, je ne suis pas vicieux. JUVÉNAL, *Sat.*, VIII, 164.

pateticiens cette connexité et cousture indissoluble; et tient Aristote, qu'un homme prudent et juste peult estre et intemperant et incontinent. Socrates advouoit à ceulx qui recognoissoient en sa physionomie quelque inclination au vice, que c'estoit, à la verité, sa propension naturelle, mais qu'il l'avoit corrigee par discipline : et les familiers du philosophe Stilpo disoient qu'estant nay subject au vin et aux femmes, il s'estoit rendu par estude tresabstinent de l'un et de l'autre.

Ce que j'ay de bien, je l'ay, au rebours, par le sort de ma naissance; je ne le tiens ny de loy, ny de precepte, ou autre apprentissage : l'innocence qui est en moy est une innocence niaise; peu de vigueur, et point d'art. Je hais, entre aultres vices, cruellement la cruauté, et par nature et par jugement, comme l'extreme de tous les vices; mais c'est jusques à telle mollesse, que je ne veois pas esgorger un poulet sans desplaisir, et ois impatiemment gemir un lievre sous les dents de mes chiens, quoyque ce soit un plaisir violent que la chasse. Ceulx qui ont à combattre la volupté usent volontiers de cet argument, pour montrer qu'elle est toute vicieuse et desraisonnable, « Que lorsqu'elle est en son plus grand effort, elle nous maistrise de façon que la raison n'y peult avoir accez; » et alleguent l'experience que nous en sentons en l'accointance des femmes,

Quum jam præsagit gaudia corpus,
Atque in eo est Venus, ut muliebria conserat arva¹ :

où il leur semble que le plaisir nous transporte si fort hors de nous, que nostre discours ne scauroit lors faire son office, tout perclus et ravi en la volupté. Je sçais qu'il en peult aller autrement, et qu'on arrivera par fois, si on veult, à rejeter l'ame, sur ce mesme instant, à aultres pensements : mais il la fault tendre et roidir d'aguet. Je sçais qu'on peult gourmander l'effort de ce plaisir; et m'y cognois bien : et n'ay point trouvé Venus si imperieuse deesse, que plusieurs

1. Aux approches du plaisir, au moment où Vénus va féconder son domaine. LUCRÈCE, IV, 1099.

et plus reformez que moy la tesmoignent. Je ne prends pour miracle, comme faict la royne de Navarre en l'un des contes de son Heptameron (qui est un gentil livre pour son estoffe), ny pour chose d'extreme difficulté, de passer des nuicts entieres, en toute commodité et liberté, avec une maistresse de longtemps desirée, maintenant la foy qu'on luy aura engagée de se contenter des baisers et simples attouchements. Je crois que l'exemple du plaisir de la chasse y seroit plus propre : comme il y a moins de plaisir, il y a plus de ravissement et de surprinse, par où nostre raison estonnée perd ce loisir de se preparer à l'encontre, lorsqu'aprez une longue queste la beste vient en sursault à se presenter en lieu où, à l'aventure, nous l'esperions le moins; cette secousse, et l'ardeur de ces huees, nous frappe si bien, qu'il seroit malaysé, à ceulx qui ayment cette sorte de petite chasse, de retirer sur ce poinct la pensee ailleurs : et les poëtes font Diane victorieuse du brandon et des fleches de Cupidon :

Quis non malarum, quas amor curas habet,
Hæc inter obliviscitur¹?

Pour revenir à mon propos, je me compassionne fort tendrement des afflictions d'aultruy, et pleurerois ayseement par compaignie, si, pour occasion que ce soit, je sçavois pleurer. Il n'est rien qui tente mes larmes que les larmes, non vraies seulement; mais, comment que ce soit, ou feinctes, ou peinctes. Les morts, je ne les plains gueres, et les envierois plustost; mais je plains bien fort les mourants. Les sauvages ne m'offensent pas tant de rostir et manger les corps des trespassez, que ceulx qui les tormentent et persecutent vivants. Les executions mesmes de la justice, pour raisonnables qu'elles soient, je ne les puis veoir d'une veue ferme. Quelqu'un ayant à tesmoigner la clemence de Julius Cesar : « Il estoit, dict il, doulx en ses vengeancees : ayant forcé les pirates de se rendre à

1. Peut-on, au milieu de ces distractions, ne pas oublier les soucis du cruel amour? HORACE, *Epod.*, II, 37.

luy, qui l'avoient auparavant prins prisonnier et mis à rançon; d'autant qu'il les avoit menacez de les faire mettre en croix, il les y condamna, mais ce feut aprez les avoir faict estrangler. Philemon, son secretaire, qui l'avoit voulu empoisonner, il ne le punit pas plus aigrement que d'une mort simple. » Sans dire qui est cet aucteur latin¹, qui ose alleguer pour tesmoignage de clemence, de seulement tuer ceulx desquels on a esté offensé, il est aysé à deviner qu'il est frappé des vilains et horribles exemples de cruauté que les tyrans romains meirent en usage.

Quant à moy, en la justice mesme, tout ce qui est au delà de la mort simple me semble pure cruauté; et notamment à nous, qui debvrions avoir respect d'envoyer les ames en bon estat; ce qui ne se peult, les ayant agitees et desesperées par torments insupportables. Ces jours passez, un soldat prisonnier ayant apperceu, d'une tour où il estoit, que le peuple s'assembloit en la place, et que des charpentiers y dressoient leurs ouvrages, creut que c'estoit pour luy; et, entré en la resolution de se tuer, ne trouva, qui l'y peust secourir, qu'un vieux clou de charrette, rouillé, que la fortune luy offrit, de quoy il se donna premierement deux grands coups autour de la gorge; mais, veoyant que ce avoit esté sans effect, bientost aprez il s'en donna un tiers dans le ventre, où il laissa le clou fiché. Le premier de ses gardes qui entra où il estoit, le trouva en cet estat, vivant encores, mais couché, et tout affoibly de ses coups. Pour employer le temps avant qu'il defaillist, on se hasta de luy prononcer sa sentence; laquelle ouïe, et qu'il n'estoit condamné qu'à avoir la teste trenchee, il sembla reprendre un nouveau courage, accepta du vin qu'il avoit refusé, remercia ses juges de la doulceur inesperee de leur condamnation; qu'il avoit prins party d'appeller la mort, pour la crainte d'une mort plus aspre et insupportable, ayant conceu opinion, par les apprests qu'il avoit veu faire en la place, qu'on le vouldist tormenter de quelque horrible supplice; et

1. SUÉTONE, *César*, c. 74. C.

sembla estre delivré de la mort, pour l'avoir changée.

Je conseillerois que ces exemples de rigueur, par le moyen desquels on veult tenir le peuple en office, s'exerceassent contre les corps des criminels : car de les veoir priver de sepulture, de les veoir bouillir et mettre à quartiers, cela toucheroit quasi autant le vulgaire, que les peines qu'on fait souffrir aux vivants; quoyque, par effect, ce soit peu ou rien, comme Dieu dict, *qui corpus occidunt, et postea non habent, quod faciant*¹ : et les poëtes font singulierement valoir l'horreur de cette peinture, et au dessus de la mort :

Heu ! reliquias semiassi regis, denudatis ossibus,
Per terram sanie delibutas fœde divexarier ² !

Je me rencontrai un jour à Rome, sur le point qu'on desfaisoit Catena, un voleur insigne : on l'estrangla, sans aucune esmotion de l'assistance; mais, quand on veint à le mettre à quartiers, le bourreau ne donnoit coup, que le peuple ne suyvist d'une voix plaintive et d'une exclamation, comme si chascun eust presté son sentiment à cette charongne. Il fault exercer ces inhumains excez contre l'escorce, non contre le vif. Ainsin amollit, en cas aulcunement pareil, Artaxerxes, l'aspreté des loix anciennes de Perse, ordonnant que les seigneurs qui avoient failly en leur charge, au lieu qu'on les souloit fouetter, feussent despoillez, et leurs vestemens fouettez pour eulx; et, au lieu qu'on leur souloit arracher les cheveulx, qu'on leur ostast leur hault chapeau seulement. Les Aegyptiens, si devotieux, estimoient bien satisfaire à la justice divine, luy sacrifiant les pourceaux en figure et representez : invention hardie, de vouloir payer en peinture et en umbrage Dieu, substance si essentielle !

Je vis en une saison en laquelle nous abondons en exemples incroyables de ce vice, par la licence de nos

1. Ils tuent le corps, et après cela, ne peuvent rien faire de plus.
S. LUC, c. XII, v. 4.

2. Ah ! ne leur laissez pas, sur ces champs désolés,
Traîner d'un roi sanglant les os demi-brûlés.

CICÉRON, *Tuscul.*, I, 44.

guerres civiles; et ne veoid on rien aux histoires anciennes de plus extreme, que ce que nous en essayons tous les jours : mais cela ne m'y a nullement appri-voisé. A peine me pouvois je persuader, avant que je l'eusse veu, qu'il se feust trouvé des ames si farouches, qui, pour le seul plaisir du meurtre, le voulussent commettre; hacher et destrencher les membres d'autrui; aiguiser leur esprit à inventer des torments inusitez et des morts nouvelles, sans inimitié, sans profit, et pour cette seule fin de jouir du plaisant spectacle des gestes et mouvements pitoyables, des gémissements et voix lamentables, d'un homme mourant en angoisse. Car voylà l'extreme point où la cruauté puisse atteindre : *Ut homo hominem, non iratus, non timens, tantum pectaturus, occidat*¹. De moy, je n'ay pas sceu veoir seulement, sans desplaisir, poursuyvre et tuer une beste innocente qui est sans deffense, et de qui nous ne recevons aulcune offense; et, comme il advint communement que le cerf, se sentant hors d'haleine et de force, n'ayant plus aultre remede, se rejecte et rend à nous mesmes qui le poursuyvons, nous demandant mercy par ses larmes,

Questuque, cruentus,
Atque imploranti similis² :

ce m'a tousjours semblé un spectacle tresdesplaisant. Je ne prends guere beste en vie, à qui je ne redonne les champs; Pythagoras les achetoit des pescheurs et des oyseurs, pour en faire autant :

Primoque a cæde ferarum
Incaluisse puto maculatum sanguine ferrum³.

Les naturels sanguinaires à l'endroit des bestes tesmoignent une propension naturelle à la cruauté. Aprez

1. Que l'homme tue un homme sans y être poussé par la colère ou par la crainte, mais par le seul plaisir de le voir expirer. SÉNÈQUE, *Epist.* 90.

2. Et, sanglant, par ses pleurs semble demander grâce.

VIRGILE, *Enéide*, VII, 501.

3. C'est, je crois, du sang des animaux que le premier glaive a été teint. OVIDE, *Métam.*, XV, 106.

qu'on se feut apprivoisé à Rome aux spectacles des meurtres des animaulx, on veint aux hommes et aux gladiateurs. Nature a, ce crains je, elle mesme attaché à l'homme quelque instinct à l'inhumanité; nul ne prend son esbat a veoir des bestes s'entrejouer et caresser : et nul ne fault de le prendre à les veoir s'entredeschirer et desmembrer. Et, à fin qu'on ne se mocque de cette sympathie que j'ay avecques elle, la theologie mesme nous ordonne quelque faveur en leur endroict; et, considerant qu'un mesme maistre nous a logez en ce palais pour son service, et qu'elles sont, comme nous, de sa famille, elle a raison de nous enjoindre quelque respect et affection envers elles. Pythagoras emprunta la metempsychose des Aegyptiens; mais depuis elle a esté receue par plusieurs nations, et notamment par nos druydes :

Morte carent animæ; semperque priore relictæ
Sede, novis domibus vivunt, habitantque receptæ¹ :

la religion de nos anciens Gaulois portoit que les ames estant eternelles ne cessoient de se remuer et changer de place d'un corps à un aultre : meslant en oultre à cette fantasie quelque consideration de la justice divine; car, selon les desportemens de l'ame, pendant qu'elle avoit esté chez Alexandre, ils disoient que Dieu luy ordonnoit un aultre corps à habiter, plus ou moins penible, et rapportant à sa condition :

Muta ferarum
Cogit vincla pati : truculentos ingerit ursis,
Prædonesque lupis; fallaces vulpibus addit.
.....
Atque ubi per varios annos, per mille figuras
Egit, Lethæo purgatos flumine, tandem
Rursus ad humanæ revocat primordia formæ² :

1. Les âmes ne meurent point; mais, après avoir quitté leur premier domicile, elles vont habiter et vivre dans de nouvelles demeures. OVIDE, *Métam.*, XV, 158.

2. Il emprisonne les âmes dans le corps des animaux : le cruel habite au sein d'un ours; le ravisseur dans les flancs d'un loup; le renard est le cachot du fourbe... Soumises, pendant un long cercle

si elle avoit esté vaillante, ils la logeoient au corps d'un lion; si voluptueuse, en celuy d'un pourceau; si lasche, en celuy d'un cerf ou d'un lievre; si malicieuse, en celuy d'un regnard; ainsi du reste, jusques à ce que, purifiée par ce chastiment, elle reprenoit le corps de quelque aultre homme :

Ipsæ ego, nam meminî, Trojani tempore belli,
Panthoïdes Euphorbus eram ¹.

Quant à ce cousinage là, d'entre nous et les bestes, je n'en foy pas grand recepte : ny de ce aussi que plusieurs nations, et notamment des plus anciennes et plus nobles, ont non seulement receu des bestes à leur société et compaignie, mais leur ont donné un reng bien loing au dessus d'eulx, les estimant tantost familières et favories de leurs dieux, et les ayant en respect et reverence plus qu'humaine; et d'autres ne recognoissant aultre dieu ny aultre divinité qu'elles. *Belluæ a barbaris propter beneficium consecratæ* ²:

Crocodilon adorat
Pars hæc; illa pavet saturam serpentibus ibin :
Effigies sacri hic nitet aurea cercopitheci;
. . . . hic piscem fluminis, illic
Oppida tota canem venerantur ³.

Et l'interpretation mesme que Plutarque ⁴ donne à cette erreur, qui est tresbien prinse, leur est encores honorable : car il dict que ce n'estoit pas le chat ou

d'années, à mille diverses métamorphoses, les âmes sont enfin purifiées dans le fleuve de l'oubli, et Dieu les rend à leur forme première. CLAUDIEN, *in Rufin.*, II, 482-491.

1. Moi-même (il m'en souvient encore) au temps de la guerre de Troie, j'étois Euphorbe, fils de Panthée. — C'est Pythagore qui parle ainsi de lui-même, dans OVIDE, *Métam.*, XV, 160.

2. Les barbares ont divinisé les bêtes, parce qu'ils en recevoient du bien. CICÉRON, *de Nat. deor.*, I, 36.

3. Les uns adorent le crocodile; les autres regardent avec une frayeur religieuse un ibis engraisé de serpents : ici, sur les autels, brille la statue d'or d'un singe à longue queue; là on adore un poisson du Nil; et des villes entières se prosternent devant un chien. JUVÉNAL, XV, 2-7.

4. Dans son *Traité d'Isis et d'Osiris*, c. 39. C.

le bœuf (pour exemple) que les Aegyptiens adoroient; mais qu'ils adoroient en ces bestes là quelque image des facultez divines : en cette cy, la patience et l'utilité; en cette là, la vivacité, ou, comme nos voisins les Bourguignons, avecques toute l'Allemagne, l'impatience de se veoir enfermez; par où ils representoient la Liberté, qu'ils aymoient et adoroient au delà de toute aultre faculté divine; et ainsi des aultres. Mais quand je rencontre, parmy les opinions plus moderees, les discours qui essayent à montrer la prochaine ressemblance de nous aux animaux, et combien ils ont de part à nos plus grands privileges, et avecques combien de vraysemblance on nous les apparie, certes, j'en rabats beaucoup de nostre presumption, et me demets volontiers de cette royauté imaginaire qu'on nous donne sur les aultres creatures.

Quand tout cela en seroit à dire, si y a il un certain respect qui nous attache, et un general debvoir d'humanité, non aux bestes seulement qui ont vie et sentiment, mais aux arbres mesmes et aux plantes. Nous debvons la justice aux hommes, et la grace et la benignité aux aultres creatures qui en peuvent estre capables : il y a quelque commerce entre elles et nous, et quelque obligation mutuelle. Je ne crains point à dire la tendresse de ma nature, si puerile, que je ne puis pas bien refuser à mon chien la feste qu'il m'offre hors de saison, ou qu'il me demande. Les Turcs ont des aulmosnes et des hospitaux pour les bestes. Les Romains avoient un soing public de la nourriture des oyes, par la vigilance desquelles leur Capitole avoit esté sauvé. Les Atheniens ordonnèrent que les mules et mulets qui avoient servy au bastiment du temple appellé Hecatompodon, feussent libres, et qu'on les laissast paistre par tout sans empeschement. Les Agrigentins avoient en usage commun d'enterrer serieusement les bestes qu'ils avoient eu cheres, comme les chevaulx de quelque rare merite, les chiens et les oyseaux utiles, ou mesme qui avoient servi de passetemps à leurs enfants : et la magnificence, qui leur estoit ordinaire en toutes aultres choses, paroissoit aussi singulierement à la

sumptuosité et nombre des monuments eslevez à cette fin, qui ont duré en parade plusieurs siecles depuis. Les Aegyptiens enterroient les loups, les ours, les crocodiles, les chiens et les chats, en lieux sacrez, embasmoient leurs corps, et portoient le dueil à leur trespas. Cimon fait une sepulture honorable aux juments avec lesquelles il avoit gagné par trois fois le prix de la course aux jeux olympiques. L'ancien Xanthippus fait enterrer son chien sur un chef¹, en la coste de la mer qui en a depuis retenu le nom². Et Plutarque faisoit, dict il, conscience de vendre et envoyer à la boucherie, pour un legier proufit, un bœuf qui l'avoit long temps servy.

1. *Sur un cap ou promontoire. C.*

2. *Cynosséma. PLUTARQUE, Vie de Caton le censeur, c. 3. C.*

CHAPITRE XII

APOLOGIE DE RAIMOND SEBOND¹

C'est, à la verité, une tresutile et grande partie que la science; ceulx qui la mesprisent tesmoignent assez leur bestise : mais je n'estime pas pourtant sa valeur jusques à cette mesure extreme qu'aucuns luy attribuent, comme Herillus le philosophe, qui logeoit en elle le souverain bien, et tenoit qu'il feust en elle de nous rendre sages et contents; ce que je ne crois pas : ny ce que d'autres ont dict, que la science est mere de toute vertu, et que tout vice est produict par l'ignorance. Si cela est vray, il est subject à une longue interpretation. Ma maison a esté dez long temps ouverte aux gents de sçavoir, et en est fort cogneue; car mon pere, qui l'a commandee cinquante ans et plus, eschauffé de cette ardeur nouvelle de quoy le roy François premier embrassa les lettres et les meit en credit, rechercha avecques grand soing et despense l'accointance des hommes doctes, les recevant chez luy comme personnes saintes, et ayants quelque particuliere inspiration de sagesse divine, recueillant leurs sentences et leurs discours comme des oracles, et avecques d'autant plus de reverence et de religion, qu'il avoit moins de loy d'en juger; car il n'avoit aucune cognoissance des lettres, non plus que ses predecesseurs. Moy, je les ayme bien; mais je ne les adore pas. Entre aultres, Pierre Bunel, homme de grande reputation de sçavoir en son temps, ayant arresté quelques jours à Montaigne, en la compaignie de mon pere, avecques

1. Appelé aussi *Sebon*, *Sebeyde*, *Sabonde*, ou de *Sebonde*; né à Barcelone, dans le quatorzième siècle, mort en 1432, à Toulouse, où il professoit la médecine et la théologie.

d'aultres hommes de sa sorte, luy fait present, au desloger, d'un livre qui s'intitule : *Theologia naturalis, sive Liber creaturarum, magistri Raimondi de Sebonde* ; et parce que la langue italienne et espaignolle estoient familiares à mon pere, et que ce livre est basty d'un espaignol baragouiné en terminaisons latines, il espoiroit qu'avecques bien peu d'ayde il en pourroit faire son proufit, et le luy recommanda comme livre tres-utile, et propre à la saison en laquelle il le luy donna ; ce feut lors que les nouvelletez de Luther commençoient d'entrer en credit, et esbranler en beaucoup de lieux nostre ancienne creance : en quoy il avoit un tresbon advis, prevoyant bien, par discours de raison, que ce commencement de maladie declineroit ayseement en un exsecrable atheïsme ; car le vulgaire n'ayant pas la faculté de juger des choses par elles mesmes, se laissant emporter à la fortune et aux apparences, aprez qu'on luy a mis en main la hardiesse de mespriser et contrerooller les opinions qu'il avoit eues en extreme reverence, comme sont celles où il va de son salut, et qu'on a mis aulcuns articles de sa religion en doubte et à la balance, il jecte tantost aprez ayseement en pareille incertitude toutes les aultres pieces de sa creance, qui n'avoient pas chez luy plus d'auctorité ny de fondement que celles qu'on luy a esbranlees, et secoue, comme un joug tyrannique, toutes les impressions qu'il avoit receues par l'auctorité des loix ou reverence de l'ancien usage,

Nam cupide conculcatur nimis ante metutum¹ ;

entreprenant dez lors en avant de ne recevoir rien à quoy il n'ayt interposé son decret, et presté particulier consentement.

Or, quelques jours avant sa mort, mon pere ayant, de fortune, rencontré ce livre sous un tas d'aultres papiers abandonnez, me commanda de le luy mettre en françois. Il faict bon traduire les auteurs comme

1. On foule aux pieds avec joie ce qu'on a craint et révééré.
LUCRÈCE, V, 1139.

celuy là, où il n'y a gueres que la matiere à représenter : mais ceulx qui ont donné beaucoup à la grace et à l'elegance du langage, ils sont dangereux à entreprendre, nommeement pour les rapporter à un idiome plus foible. C'estoit une occupation bien estrange, et nouvelle pour moy; mais estant, de fortune, pour lors de loisir, et ne pouvant rien refuser au commandement du meilleur pere qui feut oncques, j'en veins à bout, comme je peus : à quoi il print un singulier plaisir, et donna charge qu'on le feist imprimer; ce qui feut executé aprez sa mort¹. Je trouvay belles les imaginations de cet aucteur, la contexture de son ouvrage bien suyvie, et son desseing plein de pieté. Parce que beaucoup de gents s'amusest à le lire, et notamment les dames, à qui nous debvons plus de service, je me suis trouvé souvent à mesme de les secourir, pour descharger leur livre de deux principales objections qu'on luy faict. Sa fin est hardie et courageuse; car il entreprend, par raisons humaines et naturelles, d'establir et verifïer contre les atheïstes tous les articles de la religion chrestienne : en quoy, à dire la verité, je le treuve si ferme et si heureux, que je ne pense point qu'il soit possible de mieulx faire en cet argument là; et crois que nul ne l'a egualé. Cet ouvrage me semblant trop riche et trop beau pour un aucteur duquel le nom soit si peu cogneu, et duquel tout ce que nous sçavons, c'est qu'il estoit Espagnol, faisant profession de medecine, à Toulouse, il y a environ deux cents ans; je m'enquis aultresfois à Adrianus Turnebus, qui sçavoit toutes choses, que ce pouvoit estre de ce livre : il me respondit qu'il pensoit que ce feust quelque quintessence tiree de saint Thomas d'Aquin; car, de vray, cet esprit là, plein d'une erudition infinie et d'une subtilité admirable, estoit seul capable de telles imaginations. Tant y a que, quiconque en soit l'aucteur ou inventeur (et ce n'est pas raison d'oster sans plus grande occasion à Sebond ce tiltre), c'estoit un tres-suffisant homme, et ayant plusieurs belles parties.

1. A Paris, chez Gabriel Buon, en 1569.

La premiere reprehension qu'on faict de son ouvrage, c'est que les chrestiens se font tort de vouloir appuyer leur creance par des raisons humaines, qui ne se conceoit que par foy, et par une inspiration particuliere de la grace divine. En cette objection, il semble qu'il y ayt quelque zele de pieté; et, à cette cause, nous faut il, avecques autant plus de doulceur et de respect, essayer de satisfaire à ceulx qui la mettent en avant. Ce seroit mieulx la charge d'un homme versé en la theologie, que de moy, qui n'y sçais rien : toutesfois le juge ainsi, qu'à une chose si divine et si haultaine, et surpassant de si loing l'humaine intelligence, comme est cette Verité de laquelle il a pleu à la bonté de Dieu nous esclairer, il est bien besoing qu'il nous preste encores son secours, d'une faveur extraordinaire et privilegiee, pour la pouvoir concevoir et loger en nous; et ne crois pas que les moyens purement humains en soient aulcunement capables; et, s'ils l'estoient, tant d'ames rares et excellentes, et si abondamment garnies de forces naturelles ez siecles anciens, n'eussent pas failly, par leur discours, d'arriver à cette cognoissance. C'est la foy seule qui embrasse vifvement et certainement les haults mysteres de nostre religion : mais ce n'est pas à dire que ce ne soit une tresbelle et treslouable entreprise d'accommoder encores au service de nostre foy les utils naturels et humains que Dieu nous a donnez; il ne fault pas doubter que ce ne soit l'usage le plus honorable que nous leur sçaurions donner, et qu'il n'est occupation ny desseing plus digne d'un homme chrestien, que de viser, par tous ses estudes et pen- sements, à embellir, estendre et amplifier la verité de sa creance. Nous ne nous contentons point de servir Dieu d'esprit et d'ame; nous lui debvons encores, et rendons, une reverence corporelle; nous appliquons nos membres mesmes, et nos mouvements, et les choses externes, à l'honorer : il en fault faire de mesme, et accompagner nostre foy de toute la raison qui est en nous; mais tousjours avecques cette reservation, de n'estimer pas que ce soit de nous qu'elle despende, ny que nos efforts et arguments puissent

atteindre à une si supernaturelle et divine science. Si elle n'entre chez nous par une infusion extraordinaire; si elle y entre non seulement par discours, mais encores par moyens humains, elle n'y est pas en sa dignité ny en sa splendeur : et certes je crains pourtant que nous ne la jouïssions que par cette voye. Si nous tenions à Dieu par l'entremise d'une foy vifve; si nous tenions à Dieu par luy, non par nous; si nous avions un pied et un fondement divin : les occasions humaines n'auroient pas le pouvoir de nous esbranler comme elles ont; nostre fort ne seroit pas pour se rendre à une si foible batterie; l'amour de la nouvelleté, la contraincte des princes, la bonne fortune d'un party, le changement temeraire et fortuit de nos opinions, n'auroient pas la force de secouer et alterer nostre croyance; nous ne la lairriions pas troubler à la mercy d'un nouvel argument, et à la persuasion, non pas de toute la rhetorique qui feut oncques; nous soustiendrions ces flots, d'une fermeté inflexible et immobile :

*Illisos fluctus rupes ut vasta refundit,
Et varias circum latrantes dissipat undas
Mole sua*¹.

Si ce rayon de la Divinité nous touchoit aulcunement, il y paroistroit partout; non seulement nos paroles, mais encores nos operations, en porteroient la lueur et le lustre; tout ce qui partiroit de nous, on le verroit illuminé de cette noble clarté. Nous debvrions avoir honte, qu'ez sectes humaines il ne feut jamais partisan, quelque difficulté et estrangeté que mainteinst sa doctrine, qui n'y conformast aulcunement ses desportemens et sa vie : et une si divine et celeste institution ne marque les chrestiens que par la langue ! Voulez vous veoir cela ? comparez nos mœurs à un

1. Tel, inébranlable sur ses bases profondes, un vaste rocher repousse les flots qui grondent autour de lui, et brise leur rage impuissante. (Vers imités de VIRGILE, *Æn.*, VII, 587, et qui ont été faits par un anonyme à la louange de RONSARD, t. X des œuvres de ce poëte; Paris, 1609, in-12.) C.

mahometan, à un païen; vous demeurez tousjours au dessous : là où, au regard de l'avantage de nostre religion, nous debvrions luire en excellence, d'une extreme et incomparable distance; et devroit on dire : « Sont ils si justes, si charitables, si bons? ils sont donc chrestiens. » Toutes aultres apparences sont communes à toutes religions; esperance, confiance, evenements, cerimonies, penitence, martyres : la marque peculiere de nostre Verité debvroit estre nostre vertu, comme elle est aussi la plus celeste marque et la plus difficile, et comme c'est la plus digne production de la Verité. Pourtant eut raison nostre bon saint Louys, quand ce roy tartare qui s'estoit fait chrestien desseignoit de venir à Lyon baiser les pieds au pape, et y recognoistre la sanctimonie qu'il esperoit trouver en nos mœurs, de l'en destourner instamment, de peur qu'au contraire nostre desbordee façon de vivre ne le desgoustast d'une si sainte creance : combien que depuis il adveint tout diversement à cet aultre, lequel, estant allé à Rome pour mesme effect, y veoyant la dissolution des prelatz et peuple de ce temps là, s'establit d'autant plus fort en nostre religion, considerant combien elle debvoit avoir de force et de divinité, à maintenir sa dignité et sa splendeur parmy tant de corruption, et en mains si vicieuses. Si nous avons une seule goutte de foy, nous remuerions les montaignes de leur place, dit la sainte Parole : nos actions, qui seroient guidees et accompaignedes de la Divinité, ne seroient pas simplement humaines; elles auroient quelque chose de miraculeux comme nostre croyance : *Brevis est institutio vitæ honestæ beatæque, si credas*¹. Les uns font accroire au monde qu'ils croient ce qu'ils ne croient pas; les aultres, en plus grand nombre, se le font accroire à eulx mesmes, ne sçachants pas penetrer que c'est que croire : et nous trouvons estrange si, aux guerres qui pressent à cette heure nostre estat, nous veoyons

1. Crois, et tu connoistras bientôt la route de la vertu et du bonheur. QUINTILIEN, XII, 11. — Il n'est pas besoin de dire que Montaigne détourne à un autre sens le texte de Quintilien. J. V. L.

flotter les evenemens et diversifier d'une maniere commune et ordinaire; c'est que nous n'y apportons rien que le nostre. La justice, qui est en l'un des partis, elle n'y est que pour ornement et couverture : elle y est bien alleguee; mais elle n'y est ny receue, ny logee, ny espousee : elle y est comme en la bouche de l'advocat, non comme dans le cœur et affection de la partie. Dieu doibt son secours extraordinaire à la foy et à la religion, non pas à nos passions : les hommes y sont conducteurs, et s'y servent de la religion; ce debvroit estre tout le contraire. Sentez, si ce n'est par nos mains que nous la menons : à tirer, comme de cire, tant de figures contraires d'une regle si droicte et si ferme. Quand s'est il veu mieulx, qu'en France, en nos jours? Ceulx qui l'ont prinse à gauche, ceulx qui l'ont prinse à droicte, ceulx qui en disent le noir, ceulx qui en disent le blanc, l'employent si pareillement à leurs violentes et ambitieuses entreprises, s'y conduisent d'un progres si conforme en desbordement et injustice, qu'ils rendent douteuse et malaysee à croire la diversité qu'ils pretendent de leurs opinions, en chose de laquelle despend la conduite et loy de nostre vie : peult on veoir partir de mesme eschole et discipline des mœurs plus unies, plus unes? Voyez l'horrible impudence de quoy nous pelotons les raisons divines; et combien irreligieusement nous les avons et rejectees, et reprises, selon que la fortune nous a changé de place en ces orages publics. Cette proposition si solenne, « S'il est permis au subject de se rebeller et armer contre son prince pour la deffense de la religion : » souviennne vous en quelles bouches, cette annee passee, l'affirmative d'icelle estoit l'arc boutant d'un party; la negative, de quel aultre party c'estoit l'arc boutant : et oyez à present de quel quartier vient la voix et instruction de l'une et de l'autre; et si les armes bruyent moins pour cette cause que pour celle là. Et nous bruslons les gents qui disent qu'il fault faire souffrir à la Verité le joug de nostre besoin : et de combien faict la France pis que de le dire? Confessons la verité : qui trieroit de l'armee, mesme legitime, ceux qui y

marchent par le seul zele d'une affection religieuse, et encores ceulx qui regardent seulement la protection des loix de leur païs, ou service du prince, il n'en sçauroit bastir une compaignie de gentsd'armes complete. D'où vient cela, qu'il s'en treuve si peu qui aient maintenu mesme volonté et mesme progrez en nos mouvements publics, et que nous les veoyons tantost n'aller que le pas, tantost y courir à bride avalee, et mesmes hommes tantost gaster nos affaires par leur violence et aspreté, tantost par leur froideur, mollesse et pesanteur; si ce n'est qu'ils y sont poulsez par des considerations particulieres et casuelles, selon la diversité desquelles ils se remuent?

Je veoïs cela evidemment, que nous ne prestons volontiers à la devotion que les offices qui flattent nos passions. Il n'est point d'hostilité excellente comme la chrestienne : nostre zele faict merveilles, quand il va secondant nostre pente vers la haine, la cruauté, l'ambition, l'avarice, la detraction, la rebellion; à contrepoil, vers la bonté, la benignité, la temperance, si, comme par miracle, quelque rare complexion ne l'y porte, il ne va ny de pied, ny d'aile. Nostre religion est faicte pour extirper les vices : elle les couvre, les nourrit, les incite. Il ne fault point faire barbe de foarre à Dieu, comme on dict¹. Si nous le croyions, je ne dis pas par foy, mais d'une simple croyance; voire (et je le dis à nostre grande confusion) si nous le croyions et cognoissions, comme une aultre histoire, comme l'un de nos compaignons, nous l'aymerions au dessus de toutes aultres choses, pour l'infinie bonté et beaulté qui reluict en luy : au moins marcheroit il en mesme reng de nostre affection que les richesses, les plaisirs, la gloire, et nos amis. Le meilleur de nous ne craint point de l'oultrager, comme il craint d'oultrager son voisin, son parent, son maistre. Est il si simple entendement,

1. Vieux proverbe, dont le sens est qu'il ne faut pas se moquer de Dieu, et lui faire barbe de paille. On trouve dans Nicot, *faire à Dieu gerbe de foarre*, pour frauder la dixme, ne baillant que de la paille sans grain.

lequel ayant d'un costé l'object d'un de nos vicieux plaisirs, et de l'autre, en pareille cognoissance et persuasion, l'estat d'une gloire immortelle, entrast en bigue¹ de l'un pour l'autre? et si, nous y renoncions souvent de pur mespris : car quelle envie nous attire au blasphemer, sinon à l'aventure l'envie mesme de l'offense? Le philosophe Antisthenes, comme on l'initioit aux mysteres d'Orpheus, le presbtre luy disant que ceulx qui se vouoient à cette religion avoient à recevoir, aprez leur mort, des biens eternels et parfaicts : « Pourquoi, si tu le crois, ne mœurs tu doncques toy mesme? » luy fait il. Diogenes, plus brusquement, selon sa mode, et plus loing de nostre propos, au presbtre qui le preschoit de mesme de se faire de son ordre pour parvenir aux biens de l'autre monde : « Veulx tu pas que je croye qu'Agésilas et Epaminondas, si grands hommes, seront miserables; et que toy, qui n'es qu'un veau, et qui ne fais rien qui vaille, seras bienheureux, parce que tu es presbtre? » Ces grandes promesses de la beatitude eternelle, si nous les recevions de pareille auctorité qu'un discours philosophique, nous n'aurions pas la mort en telle horreur que nous avons :

Non jam se moriens dissolvi conquereretur;
Sed magis ire foras, vestemque relinquere, ut anguis,
Gauderet, prælonga senex aut cornua cervus².

« Je veux estre dissout, dirions nous, et estre avecques Jesus Christ. » La force du discours de Platon, de l'immortalité de l'ame, poulsa bien aucuns de ses disciples à la mort, pour jouïr plus promptement des esperances qu'il leur donnoit.

Tout cela, c'est un signe tresevident que nous ne recevons nostre religion qu'à nostre façon, et par nos

1. On lit dans l'édition de 1802, *entrast en troque*, qui veut dire la même chose. *Biguer*, pour *troquer*, *échanger*, est resté longtemps dans le Dictionnaire de l'Académie. J. V. L.

2. Bien loin de gémir de notre dissolution, nous nous en irions avec joie; nous laisserions notre enveloppe comme le serpent quitte sa dépouille, comme le cerf se défait de son vieux bois. LUCRÈCE, III, 612.

main, et non aultrement que comme les aultres religions se receoivent. Nous nous sommes rencontrez au païs où elle estoit en usage; ou nous regardons son ancienneté, ou l'auctorité des hommes qui l'ont maintenue; ou craignons les menaces qu'elle attache aux mescreants, ou suyvons ses promesses. Ces considerations là doibvent estre employees à nostre creance, mais comme subsidiaires; ce sont liaisons humaines : une aultre religion, d'aultres tesmoings, pareilles promesses et menaces nous pourroient imprimer, par mesme voye, une creance contraire. Nous sommes chrestiens, à mesme tiltre que nous sommes ou perigordins, ou allemans. Et ce que dict Plato, qu'il est peu d'hommes si fermes en l'atheïsme, qu'un dangier pressant ne ramene à la recognoissance de la divine puissance, ce roolle ne touche point un vrai chrestien; c'est à faire aux religions mortelles et humaines, d'estre receues par une humaine conduite. Quelle foy doibt ce estre, que la lascheté et la foiblesse de cœur plantent en nous et establissent? plaisante foy, qui ne croid ce qu'elle croid, que pour n'avoir pas le courage de le descroire ! Une vicieuse passion, comme celle de l'inconstance et de l'etonnement, peult elle faire en nostre ame aulcune production reglee ? Ils establissent, dict il, par la raison de leur jugement, que ce qui se recite des enfers, et des peines futures, est feinct mais l'occasion de l'experimenter s'offrant lorsque la vieillesse ou les maladies les approchent de leur mort, sa terreur les remplit d'une nouvelle creance, par l'horreur de leur condition à venir. Et, parce que telles impressions rendent les courages craintifs, il deffend, en ses loix, toute instruction de telles menaces, et la persuasion que des dieux il puisse venir à l'homme aulcun mal, sinon pour son plus grand bien, quand il y escheoit, et pour un medecinal effect. Ils recitent de Bion, qu'infect des atheïsmes de Theodorus, il avoit esté long temps se mocquant des hommes religieux; mais, la mort le surprenant, qu'il se rendit aux plus extremes superstitions : comme si les dieux s'ostoiert et se remettoient selon l'affaire de Bion. Platon, et ces exemples, veulent conclurre

que nous sommes ramenez à la creance de Dieu, ou par raison, ou par force. L'athéisme estant une proposition comme desnaturee et monstrueuse, difficile aussi et malaysee d'establir en l'esprit humain, pour insolent et desreglé qu'il puisse estre, il s'en est veu assez, par vanité, et par fierté de concevoir des opinions non vulgaires et reformatrices du monde, en affecter la profession par contenance; qui, s'ils sont assez fols, ne sont pas assez forts pour l'avoir plantee en leur conscience : pourtant ils ne lairront de joindre leurs mains vers le ciel, si vous leur attachez un bon coup d'espee en la poitrine; et quand la crainte ou la maladie aura abbattu et appesanti cette licencieuse ferveur d'humeur volage, ils ne lairront pas de se revenir, et se laisser tout discrettement manier aux creances et exemples publics. Aultre chose est un dogme serieusement digeré; aultre chose, ces impressions superficielles, lesquelles, nees de la desbauche d'un esprit desmanché, vont nageant temerairement et incertainement en la fantasie. Hommes bien miserables et escervellez, qui taschent d'estre pires qu'ils ne peuvent !

L'erreur du paganisme, et l'ignorance de nostre sainte Verité, laissa tumber cette grande ame de Platon, mais grande d'humaine grandeur seulement, encores en cet aultre voisin abus, « que les enfants et les vieillards se treuvent plus susceptibles de religion : » comme si elle naissoit et tiroit son credit de nostre imbecillité. Le nœud qui debvroit attacher nostre jugement et nostre volonté, qui debvroit estreindre nostre ame et joindre à nostre Createur, ce debvroit estre un nœud prenant ses replis et ses forces, non pas de nos considerations, de nos raisons et passions, mais d'une estreincte divine et supernaturelle, n'ayant qu'une forme, un visage et un lustre, qui est l'auctorité de Dieu et sa grace. Or, nostre cœur et nostre ame estant regie et commandee par la foy, c'est raison qu'elle tire au service de son desseing toutes nos aultres pieces, selon leur portee. Aussi n'est il pas croyable que toute cette machine n'ayt quelques marques empreintes de la main de ce grand archi-

tecte, et qu'il n'y ayt quelque image ez choses du monde rapportant aulcunement à l'ouvrier qui les a basties et formees. Il a laissé en ces haults ouvrages le caractere de sa divinité, et ne tient qu'à nostre imbecillité que nous ne le puissions descouvrir : c'est ce qu'il nous dict luy mesme, « Que ses operations invisibles il nous les manifeste par les visibles. » Sebond s'est travaillé à ce digne estude, et nous montre comment il n'est piece du monde qui desmente son facteur. Ce seroit faire tort à la bonté divine, si l'univers ne consentoit à nostre creance : le ciel, la terre, les elements, nostre corps et nostre ame, toutes choses y conspirent; il n'est que de trouver le moyen de s'en servir : elles nous instruisent, si nous sommes capables d'entendre; car ce monde est un temple tressainct, dedans lequel l'homme est introduict pour y contempler des statues, non ouvrees de mortelle main, mais celles que la divine Pensee a faict sensibles, le soleil, les estoiles, les eaux et la terre, pour nous représenter les intelligibles. « Les choses invisibles de Dieu, dict saint Paul, apparoissent par la creation du monde, considerant sa sapience eternelle, et sa divinité, par ses œuvres. »

Atque adeo faciem cœli non invidet orbi
 Ipse Deus, vultusque suos, corpusque recludit
 Semper volvendo; seque ipsum inculcat, et offert :
 Ut bene cognosci possit, doceatque vivendo
 Qualis eat, doceatque suas attendere leges ¹.

Or, nos raisons et nos discours humains, c'est comme la matiere lourde et sterile : la grace de Dieu en est la forme; c'est elle qui y donne la façon et le prix. Tout ainsi que les actions vertueuses de Socrates et de Caton demeurent vaines et inutiles pour n'avoir eu leur fin, et n'avoir regardé l'amour et obeïssance

1. Dieu n'envie pas à la terre l'aspect du ciel : en le faisant sans cesse rouler sur nos têtes, il se montre à nous face à face; il s'offre à nous, il s'imprime en nous; il veut être clairement connu; il nous apprend à contempler sa marche et à méditer ses lois. MANILIUS, IV, 907.

du vray createur de toutes choses, et pour avoir ignoré Dieu : ainsin est il de nos imaginations et discours; ils ont quelque corps, mais une masse informe, sans façon et sans jour, si la foy et grace de Dieu n'y sont jointes. La foy venant à teindre et illustrer les arguments de Sebond, elle les rend fermes et solides : ils sont capables de servir d'acheminement et de premiere guide à un apprentif, pour le mettre à la voye de cette cognoissance; ils le façonnent aulcunement, et rendent capable de la grace de Dieu, par le moyen de laquelle se parfournit, et se perfect aprez, nostre creance. Je sçais un homme d'auctorité, nourry aux lettres, qui m'a confessé avoir esté ramené des erreurs de la mescreance, par l'entremise des arguments de Sebond. Et quand on les despouillera de cet ornement et du secours et approbation de la foy, et qu'on les prendra pour fantasies pures humaines, pour en combattre ceulx qui sont precipitez aux espoventables et horribles tenebres de l'irreligion, ils se trouveront encores lors aussi solides et autant fermes que nuls aultres de mesme condition qu'on leur puisse opposer : de façon que nous serons sur les termes de dire à nos parties,

Si melius quid habes, arcesse; vel imperium fer¹ :

qu'ils souffrent la force de nos preuves, ou qu'ils nous en facent veoir ailleurs, et sur quelque aultre subject, de mieulx tissues et mieulx estooffees. Je me suis, sans y penser, à demy desjà engagé dans la seconde objection à laquelle j'avois proposé de respondre pour Sebond.

Aulcuns disent que ses arguments sont foibles et ineptes à verifir ce qu'il veult : et entreprennent de les chocquer ayseement. Il fault secouer ceulx cy un peu plus rudement; car ils sont plus dangereux et plus malicieux que les premiers. On couche volontiers les dicts d'aultruy à la faveur des opinions qu'on

1. Si vous avez quelque chose de meilleur, produisez-le; ou bien soumettez-vous. HORACE, *Epist.*, I, 5, 6.

a prejugées en soy : à un atheïste, tous escripts tirent à l'atheïsme; il infecte de son propre venin la matiere innocente. Ceulx cy ont quelque preoccupation de jugement, qui leur rend le goust fade aux raisons de Sebond. Au demourant, il leur semble qu'on leur donne beau jeu, de les mettre en liberté de combattre nostre religion par les armes pures humaines, laquelle ils n'oseroient attaquer en sa majesté pleine d'auctorité et de commandement. Le moyen que je prends pour rabattre cette frenesie, et qui me semble le plus propre, c'est de froisser et de fouler aux pieds l'orgueil et l'humaine fierté; leur faire sentir l'inanité, la vanité et deneantise de l'homme; leur arracher des poings les chestives armes de leur raison; leur faire baisser la teste et mordre la terre sous l'auctorité et reverence de la majesté divine. C'est à elle seule qu'appartient la science et la sapience; elle seule qui peult estimer de soy quelque chose, et à qui nous desrobons ce que nous nous comptons et ce que nous nous prisons. Οὐ γὰρ ἔα φρονέειν ὁ Θεός μέγα ἄλλον, ἢ ἑαυτὸν¹. Abbattons ce cuidier, premier fondement de la tyrannie du maling esprit : *Deus superbis resistit; humilibus autem dat gratiam*². L'intelligence est en tous les dieux, dict Platon, et point ou peu aux hommes. Or, c'est cependant beaucoup de consolation à l'homme chrestien, de veoir nos utils mortels et caducques si proprement assortis à nostre foy sainte et divine, que, lorsqu'on les employe aux subjects de leur nature mortels et caducques, ils n'y soyent pas appropriés plus uniement, ny avecques plus de force. Veoyons donc si l'homme a en sa puissance d'autres raisons plus fortes que celles de Sebond : voire s'il est en luy d'arriver à aulcune certitude, par argument et par discours. Car saint Augustin, plaidant contre ces gents icy, a occasion de reprocher leur injustice, en ce qu'ils tiennent faulses les parties de nostre

1. Car Dieu ne veut pas qu'un autre que lui s'enorgueillisse. Ainsi parle Artaban à Xerxès, dans HÉRODOTE, VII, 10. J. V. L.

2. Dieu résiste aux superbes, et fait grâce aux humbles. I^{re} Epist. S. Petri, c. v, v. 5.

creance que nostre raison fault à establir; et, pour montrer qu'assez de choses peuvent estre et avoir esté, desquelles nostre discours ne sçauroit fonder la nature et les causes, il leur met en avant certaines experiences cogneues et indubitables ausquelles l'homme confesse ne rien veoir, et cela faict il, comme toutes aultres choses, d'une curieuse et ingenieuse recherche. Il fault plus faire, et leur apprendre que, pour convaincre la foiblesse de leur raison, il n'est besoing d'aller triant des rares exemples; et qu'elle est si manque et si aveugle, qu'il n'y a nulle si claire facilité qui luy soit assez claire; que l'aysé et le malaysé luy sont un; que tous subjects egualement, et la nature en general desadvoue sa jurisdiction et entremise.

Que nous presche la Verité, quand elle nous presche? De fuyr la mondaine philosophie; quand elle nous inculque si souvent Que nostre sagesse n'est que folie devant Dieu; Que de toutes les vanitez, la plus vaine c'est l'homme; Que l'homme, qui presume de son sçavoir, ne sçait pas encores que c'est que sçavoir; et Que l'homme, qui n'est rien s'il pense estre quelque chose, se seduict soy mesme et se trompe? ces sentences du saint Esprit expriment si clairement et si vivvement ce que je veulx maintenir, qu'il ne me faudroit aulcune aultre preuve contre des gents qui se rendroient avecques toute soubmission et obeïssance à son auctorité : mais ceulx cy veulent estre fouettez à leurs propres despens, et ne veulent souffrir qu'on combatte leur raison, que par elle mesme.

Considerons doncques pour cette heure l'homme seul, sans secours estrangier, armé seulement de ses armes, et despourveu de la grace et cognoissance divine, qui est tout son honneur, sa force, et le fondement de son estre : veoyons combien il a de tenue en ce bel equipage. Qu'il me face entendre, par l'effort de son discours, sur quels fondements il a basty ces grands avantages qu'il pense avoir sur les aultres creatures : Qui luy a persuadé que ce bransle admirable de la voulte celeste, la lumiere eternelle de ces flambeaux roulants si fierement sur sa teste, les mouvements espoyventables de cette mer infinie soyent

establis, et se continuent tant de siècles, pour sa commodité et pour son service? Est il possible de rien imaginer si ridicule, que cette miserable et chestifve creature, qui n'est pas seulement maistresse de soy, exposee aux offenses de toutes choses, se die maistresse et emperiere de l'univers, duquel il n'est pas en sa puissance de cognoistre la moindre partie, tant s'en fault de la commander? Et ce privilege qu'il s'attribue d'estre seul en ce grand bastiment, qui ayt la suffisance d'en recognoistre la beaulté et les pieces, seul qui en puisse rendre graces à l'architecte, et tenir compte de la recepte et mise du monde; qui luy a scellé ce privilege? Qu'il nous montre lettres de cette belle et grande charge : ont elles esté octroyees en faveur des sages seulement? elles ne touchent gueres de gents : les fols et les meschants sont ils dignes de faveur si extraordinaire, et, estants la pire piece du monde, d'estre preferez à tout le reste? En croirons-nous cettuy là¹? *Quorum igitur causa quis dixerit effectum esse mundum? Eorum scilicet animantium, quæ ratione utuntur; hi sunt dii et homines, quibus profecto nihil est melius; nous n'aurons jamais assez baffoué l'impudence de cet accouplage. Mais, pauvret, qu'a il en soy digne d'un tel avantage? A considerer cette vie incorruptible des corps celestes, leur beaulté, leur grandeur, leur agitation continuee d'une si juste regle;*

Quum suspicimus magni cœlestia mundi
Templa super, stellisque micantibus æthera fixum,
Et venit in mentem lunæ solisque viarum²;

à considerer la domination et puissance que ces corps

1. Le stoicien Balbus, qui, dans CICÉRON, de *Nat. deor.*, II, 54, parle ainsi : *Quorum igitur*, etc. « Pour qui dirons-nous donc que « le monde a été fait? C'est sans doute pour les êtres animés qui « ont l'usage de la raison, savoir, les dieux et les hommes, qui « sont les plus parfaits de tous les êtres. »

2. Quand on contemple au-dessus de sa tête ces immenses voûtes du monde, et les astres dont elles étincellent; quand on réfléchit sur le cours réglé de la lune et du soleil. LUCRÈCE, V, 1203.

là ont non seulement sur nos vies et conditions de nostre fortune,

*Facta etenim et vitas hominum suspendit ab astris*¹,

mais sur nos inclinations mesmes, nos discours, nos volontez, qu'ils regissent, poulsent et agitent à la mercy de leurs influences, selon que nostre raison nous l'apprend et le treuve;

*Speculataque longe
Deprendit tacitis dominantia legibus astra,
Et totum alterna mundum ratione moveri,
Factorumque vices certis discurrere signis*²;

à veoir que non un homme seul, non un roy, mais les monarchies, les empires, et tout ce bas monde, se meut au bransle des moindres mouvements celestes;

*Quantaque quam parvi faciant discrimina motus...
Tantum est hoc regnum, quod regibus imperat ipsis*³

si nostre vertu, nos vices, nostre suffisance et science, et ce mesme discours que nous faisons de la force des astres, et cette comparaison d'eulx à nous, elle vient, comme juge nostre raison, par leur moyen et de leur faveur :

*Furit alter amore,
Et pontum tranare potest, et vertere Trojam :
Alterius sors est scribendis legibus apta.
Ecce patrem nati perimunt, natosque parentes;
Mutuaque armati coeunt in vulnera fratres.*

1. Car la vie et les actions des hommes dépendent de l'influence des astres. MANILIUS, III, 58.

2. Elle reconnoît que ces astres que nous voyons si éloignés de nous, ont sur l'homme un secret empire; que les mouvements de l'univers sont assujettis à des lois périodiques, et que l'enchaînement des destinées est déterminé par des signes certains. MANILIUS, I, 60.

3. Que les plus grands changements sont produits par ces mouvements insensibles, dont l'empire suprême s'étend jusque sur les rois. MANILIUS, I, 55; IV, 98.

Non nostrum hoc bellum est; coguntur tanta movere,
Inque suas ferri pœnas, lacerandaque membra.

.
Hoc quoque fatale est, sic ipsum expendere fatum¹;

si nous tenons de la distribution du ciel cette part de raison que nous avons, comment nous pourra elle egualer à luy? comment soubmettre à nostre science son essence et ses conditions? Tout ce que nous veoyons en ces corps là nous estonne : *Quæ molitio, quæ ferramenta, qui vectes, quæ machinæ, qui ministri tanti operis fuerunt*²? Pourquoy les privons nous et d'ame, et de vie, et de discours? y avons nous reconnu quelque stupidité immobile et insensible, nous qui n'avons aulcun commerce avecques eulx, que d'obeïssance? Dirons nous que nous n'avons veu, en nulle aultre creature qu'en l'homme, l'usage d'une ame raisonnable? Eh quoy! avons nous veu quelque chose semblable au soleil? laisse il d'estre, parce que nous n'avons rien veu de semblable? et ses mouvements, d'estre, parce qu'il n'en est point de pareils? Si ce que nous n'avons pas veu n'est pas, nostre science est merveilleusement raccourcie : *Quæ sunt tantæ animi angustix*³! Sont ce pas des songes de l'humaine vanité, de faire de la lune une terre celeste? y songer des montaignes, des vallees, comme Anaxagoras? y planter des habitations et demeures humaines, et y dresser des colonies pour nostre commodité, comme faict Platon et Plutarque? et de nostre terre, en faire un astre esclairant et lumineux? *Inter cætera*

1. L'un, furieux d'amour, brave une mer orageuse pour causer la ruine de Troie, sa patrie. L'autre est destiné, par le sort, à composer des lois. Ici, les fils assassinent leurs pères; là, les pères égorgent leurs fils, et les frères arment contre leurs frères des mains sacrilèges. N'accusons point les hommes de ces crimes : le destin les entraîne, et les force à se déchirer, à se punir de leurs propres mains..... Et si je parle ainsi du destin, c'est que le destin l'a voulu. MANILIUS, IV, 79, 118.

2. Quels instruments, quels leviers, quelles machines, quels ouvriers ont élevé un si vaste édifice? CICÉRON, de Nat. deor., I, 8.

3. Ah! que les bornes de notre esprit sont étroites! CICÉRON, de Nat. deor., I, 31.

*mortalitatis incommoda, et hoc est, caligo mentium; nec tantum necessitas errandi, sed errorum amor*¹. *Corruptibile corpus aggravat animam, et deprimit terrena inhabitatio sensum multa cogitantem*².

La presumption est nostre maladie naturelle et originelle. La plus calamiteuse et fragile de toutes les creatures, c'est l'homme, et quand et quand la plus orgueilleuse : elle se sent et se veoid logee icy parmy la bourbe et le fient du monde, attachee et clouée à la pire, plus morte et croupie partie de l'univers, au dernier estage du logis et le plus esloigné de la voulte celeste, avecques les animaux de la pire condition des trois; et se va plantant, par imagination, au dessus du cercle de la lune, et ramenant le ciel sous ses pieds. C'est par la vanité de cette mesme imagination, qu'il s'eguale à Dieu, qu'il s'attribue les conditions divines, qu'il se trie soy mesme, et separe de la presse des aultres creatures, taille les parts aux animaux ses confreres et compaignons, et leur distribue telle portion de facultez et de forces que bon luy semble. Comment cognoist il, par l'effort de son intelligence, les bransles internes et secrets des animaux? par quelle comparaison d'eulx à nous conclud il la bestise qu'il leur attribue? Quand je me joue à ma chatte, qui sçait si elle passe son temps de moy, plus que je ne fois d'elle? nous nous entretenons de singeries reciproques : si j'ay mon heure de commencer ou de refuser, aussi a elle la sienne. Platon, en sa peinture de l'aage doré sous Saturne, compte, entre les principaulx avantages de l'homme de lors, la communication qu'il avoit avecques les bestes, desquelles s'enquerant et s'instruisant, il sçavoit les vrayes qualitez et differences de chascune d'icelles; par où il acquerroit une tresparfaicte intelligence et

1. Entre autres maux attachés à la nature humaine, est cet aveuglement de l'âme qui force l'homme à errer, et qui lui fait encore chérir ses erreurs. SÉNÈQUE, *de Ira*, II, 9.

2. Le corps, sujet à la corruption, appesantit l'âme de l'homme, et cette enveloppe grossière abaisse sa pensée et l'attache à la terre. Livre de la Sagesse, IX, 15; cité par saint Augustin, *de Civit. Dei*, XII, 15.

prudence, et en conduisoit de bien loing plus heureusement sa vie, que nous ne scaurionſ faire : nous fault il meilleure preuve à juger l'impudence humaine sur le faict des bestes ? Ce grand aucteur a opiné qu'en la plus part de la forme corporelle que nature leur a donné, elle a regardé seulement l'usage des prognostications qu'on en tiroit en son temps. Ce default, qui empesche la communication d'entre elles et nous, pourquoy n'est il aussi bien à nous, qu'à elles ? c'est à deviner à qui est la faulte de ne nous entendre point ; car nous ne les entendons non plus qu'elles nous : par cette mesme raison, elles nous peuvent estimer bestes, comme nous les en estimons. Ce n'est pas grand'merveille si nous ne les entendons pas : aussi ne faisons nous les Basques et les Troglodytes. Toutesfois aucuns se sont vantez de les entendre, comme Apollonius tyaneus, Melampus, Tiresias, Thales, et aultres. Et puis qu'il est ainsi, comme disent les cosmographes, qu'il y a des nations qui receoivent un chien pour leur roy, il fault bien qu'ils donnent certaine interpretation à sa voix et mouvements. Il nous fault remarquer la parité qui est entre nous : nous avons quelque moyenne intelligence de leurs sens ; aussi ont les bestes des nostres, environ à mesme mesure : elles nous flattent, nous menacent, et nous requierent ; et nous, elles. Au demourant, nous descouvrons bien evidemment qu'entre elles il y a une pleine et entiere communication, et qu'elles s'entr'entendent, non seulement celles de mesme espece, mais aussi d'especes diverses :

Et mutæ pecudes, et denique secla ferarum

Dissimiles suerunt voces variasque ciere,

*Quum metus aut dolor est, aut quum jam gaudia gliscunt*¹.

En certain abbayer du chien, le cheval cognoist qu'il y a de la cholere ; de certaine aultre sienne voix, il ne s'effroye point. Aux bestes mesme qui n'ont pas

1. Les animaux domestiques et les bêtes féroces font entendre des sons différents, selon que la crainte, la douleur ou la joie agissent en eux. LUCRÈCE, V, 1058.

de voix, par la société d'offices que nous veoyons entre elles, nous argumentons ayseement quelque aultre moyen de communication; leurs mouvements discourent et traictent :

Non alia longe ratione, atque ipsa videtur
Protrahere ad gestum pueros infantia linguæ¹.

Pourquoy non? tout aussi bien que nos muets disputent, argumentent et content des histoires, par signes : j'en ay veu de si souples et formez à cela, qu'à la verité il ne leur manquoit rien à la perfection de se sçavoir faire entendre. Les amoureux se courroucent, se reconcilient, se prient, se remercient, s'assignent, et disent enfin toutes choses, des yeulx :

E 'l silenzio ancor suole
Aver prieghi e parole².

Quoy des mains? nous requerons, nous promettons, appellons, congédions, menaceons, prions, supplions, nions, refusons, interrogeons, admirons, nombrons, confessons, repentons, craignons, vergoignons, doutons, instruons, commandons, incitons, encourageons, jurons, tesmoignons, accusons, condamnons, absolvons, injurons, mesprisons, desfions, despitons, flattons, applaudissons, benissons, humilions, mocquons, reconcilions, recommandons, exaltons, festoyons, resjouissons, complaignons, attristons, desconfortons, desesperons, estonnons, escrions, taisons, et quoy non? d'une variation et multiplication, à l'envy de la langue. De la teste, nous convions, renvoyons, advouons, desadvouons, desmentons, bienveignons, honnorons, venerons, desdaignons, demandons, esconduisons, esgayons, lamentons, caressons, tansons, soubmettons, bravons, enhortons, menaceons, asseurons, enquerons. Quoy des sourcils? quoy

1. Ainsi, l'impuissance de se faire entendre par des bégaiements force les enfants à recourir aux gestes. LUCRÈCE, V, 1029.

2. Le silence même a son langage; il sait prier, il sait se faire entendre. *Aminta* del Tasso, atto II, nel choro, v. 34.

des espâules? Il n'est mouvement qui ne parle, et un langage intelligible sans discipline, et un langage public; qui faict, veoyant la varieté et usage distingué des aultres, que cettuy cy doit plutost estre jugé le propre de l'humaine nature. Je laisse à part ce que particulièrement la necessité en apprend soudain à ceulx qui en ont besoing; et les alphabets des doigts, et grammaires en gestes; et les sciences qui ne s'exercent et ne s'expriment que par iceulx; et les nations que Pline dict n'avoir point d'aultre langue. Un ambassadeur de la ville d'Abdere, aprez avoir longuement parlé au roy Agis de Sparte, luy demanda : « Eh bien, sire, quelle response veulx tu que je rapporte à nos citoyens? » « Que je t'ay laissé dire tout ce que tu as voulu, et tant que tu as voulu, sans jamais dire un mot. » Voilà pas un taire parlier, et bien intelligible?

Au reste, quelle sorte de nostre suffisance ne reconnoissons nous aux operations des animaulx? Est il police reglee avecques plus d'ordre, diversifiée à plus de charges et d'offices, et plus constamment entretenue que celle des mouches à miel? cette disposition d'actions et de vacations si ordonnée, la pouvons nous imaginer se conduire sans discours et sans prudence?

His quidam signis atque hæc exempla sequuti,
Esse apibus partem divinæ mentis, et haustus
Æthereos, dixere ¹

Les arondelles, que nous veoyons au retour du printemps fureter tous les coins de nos maisons, cherchent elles sans jugement, et choisissent elles sans discretion, de mille places, celle qui leur est la plus commode à se loger? Et en cette belle et admirable contexture de leurs bastiments, les oyseaux peuvent ils se servir plutost d'une figure quarree, que de la ronde, d'un angle obtus, que d'un angle droit, sans en sçavoir les

1. Frappés de ces merveilles, des sages ont pensé qu'il y avoit dans les abeilles une parcelle de la divine intelligence. VIRGILE, *Géorg.*, IV, 219.

conditions et les effects? prennent ils tantost de l'eau, tantost de l'argille, sans juger que la dureté s'amollit en l'humectant? planchent ils de mousse leur palais, ou de duvet, sans prévoir que les membres tendres de leurs petits y seront plus mollement et plus à l'ayse? se couvrent ils du vent pluvieux, et plantent leur loge à l'orient, sans cognoistre les conditions differentes de ces vents, et considerer que l'un leur est plus salulaire que l'autre? Pourquoi espessit l'araignee sa toile en un endroict, et relasche en un autre, se sert à cette heure de cette sorte de nœud, tantost de celle là, si elle n'a et deliberation, et pensement, et conclusion? Nous recognoissons assez, en la pluspart de leurs ouvrages, combien les animaux ont d'excellence au dessus de nous, et combien nostre art est foible à les imiter : nous veoyons toutesfois aux nostres, plus grossiers, les facultez que nous y employons, et que nostre ame s'y sert de toutes ses forces; pourquoy n'en estimons nous autant d'eulx? pourquoy attribuons nous à je ne sçais quelle inclination naturelle et servile les ouvrages qui surpassent tout ce que nous pouvons par nature et par art? En quoy, sans y penser, nous leur donnons un tresgrand avantage sur nous, de faire que nature, par une doulceur maternelle, les accompagne et guide, comme par la main, à toutes les actions et commoditez de leur vie; et qu'à nous elle nous abandonne au hazard et à la fortune, et à quester, par art, les choses necessaires à nostre conservation; et nous refuse quand et quand les moyens de pouvoir arriver, par aulcune institution et contention d'esprit, à la suffisance naturelle des bestes : de maniere que leur stupidité brutale surpasse en toutes commoditez tout ce que peult nostre divine intelligence. Vrayement, à ce compte, nous aurions bien raison de l'appeller une tresinjuste marastre : mais il n'en est rien; nostre police n'est pas si difforme et desreglee.

Nature a embrassé universellement toutes ses creatures; et n'en est aulcune qu'elle n'ayt bien pleinement fournie de tous moyens necessaires à la conservation de son estre : car ces plainctes vulgaires que j'ois faire

aux hommes (comme la licence de leurs opinions les esleve tantost au dessus des nues, et puis les ravalles aux antipodes), Que nous sommes le seul animal abandonné, nud sur la terre nue, lié, garotté, n'ayant de quoy s'armer et couvrir que la despouille d'aultruy; là où toutes les aultres creatures nature les a revestues de coquilles, de gousses, d'escorce, de poil, de laine, de pointes, de cuir, de bourre, de plume, d'escaille, de toison et de soye, selon le besoing de leur estre : les a armees de griffes, de dents, de cornes, pour assaillir et pour deffendre, et les a elle mesme instruictes à ce qui leur est propre, à nager, à courir, à voler, à chanter; là où l'homme ne sçait ny cheminer, ny parler, ny manger, ny rien que pleurer sans apprentissage :

Tum porro puer, ut sævis projectus ab undis
 Navita, nudus humi jacet, infans, indigus omni
 Vitali auxilio, quum primum in luminis oras
 Nixibus ex alvo matris natura profudit,
 Vagituque locum lugubri complet; ut æquum est,
 Cui tantum in vita restet transire malorum.
 At variæ crescunt pecudes, armenta, feræque,
 Nec crepitacula eis opus est, nec cuiquam adhibenda est
 Almæ nutricis blanda atque infracta loquela;
 Nec varias quærunt vestes pro tempore cœli;
 Denique non armis opus est, non mcenibus altis,
 Queis sua tutentur, quando omnibus omnia large
 Tellus ipsa parit, naturaque dædala rerum ¹ :

ces plaintes là sont faulses; il y a en la police du monde une égalité plus grande, et une relation plus uniforme.

1. Semblable au nautonier qu'une affreuse tempête a jeté sur le rivage, l'enfant est étendu à terre, nu, sans parole, dénué de tous les secours de la vie, dès le moment que la nature l'a arraché avec effort du sein maternel pour lui faire voir la lumière. Il remplit de ses cris plaintifs le lieu de sa naissance : et n'a-t-il pas raison de pleurer, l'infortuné à qui il reste tant de maux à souffrir? Au contraire, les animaux domestiques et les bêtes féroces croissent sans peine; ils n'ont besoin ni du hochet bruyant, ni du langage enfantin d'une nourrice caressante; la différence des saisons ne les force pas à changer de vêtements; il ne leur faut ni armes pour défendre leurs biens, ni forteresse pour les mettre à couvert, puisque de son sein fécond la nature leur prodigue ses inépuisables bienfaits. LUCRÈCE, V, 223.

Nostre peau est pourveue, aussi suffisamment que la leur, de fermeté contre les injures du temps : tesmoing plusieurs nations qui n'ont encores gousté aulcun usage de vestemens; nos anciens Gaulois n'estoient gueres vestus; ne sont pas les Irlandois, nos voisins, sous un ciel si froid : mais nous le jugeons mieulx par nous mesmes; car tous les endroicts de la personne qu'il nous plaist descouvrir au vent et à l'air, se treuvent propres à le souffrir, le visage, les pieds, les mains, les jambes, les espaules, la teste, selon que l'usage nous y convie : car s'il y a partie en nous foible, et qui semble debvoir craindre la froidure, ce debvroit estre l'estomach, où se faict la digestion; nos peres le portoient descouvert; et nos dames, ainsi molles et delicates qu'elles sont, elles s'en vont tantost entr'ouvertes jusques au nombril. Les liaisons et emmaillottemens des enfans ne sont non plus necessaires; et les meres lacedemoniennes eslevoient les leurs en toute liberté de mouvemens de membres, sans les attacher ne plier. Nostre pleurer est commun à la pluspart des aultres animaulx, et n'en est gueres qu'on ne veoye se plaindre et gemir longtems aprez leur naissance; d'autant que c'est une contenance bien sortable à la foiblesse en quoy ils se sentent. Quant à l'usage du manger, il est, en nous comme en eulx, naturel et sans instruction :

Sentit enim vim quisque suam quam possit abuti¹;

qui faict doubte qu'un enfant, arrivé à la force de se nourrir, ne sceust quester sa nourriture? et la terre en produict et luy en offre assez pour sa necessité, sans aultre culture et artifice; et si non en tout temps, aussi ne faict elle pas aux bestes, tesmoing les provisions que nous veoyons faire aux fourmis, et aultres, pour les saisons steriles de l'annee. Ces nations que nous venons de decouvrir, si abondamment fournies de viande et de bruvage naturel, sans soing et sans

1. Car chaque animal sent sa force et ses besoins.

LUCRÈCE, V, 1830.

façon, nous viennent d'apprendre que le pain n'est pas nostre seule nourriture, et que, sans labourage, nostre mere nature nous avoit munis à planté de tout ce qu'il nous falloit; voire, comme il est vraysemblable, plus plainement et plus richement qu'elle ne faict à present que nous y avons meslé nostre artifice;

Et tellus nitidas fruges, vinetaque læta
Sponte sua primum mortalibus ipsa creavit;
Ipsa dedit dulces foetus, et patula læta;
Quæ nunc vix nostro grandescunt aucta labore,
Conterimusque boves, et vires agricolarum¹ :

le debordement et desreglement de nostre appetit devanceant toutes les inventions que nous cherchons de l'assouvir.

Quant aux armes, nous en avons plus de naturelles que la plupart des aultres animaulx, plus de divers mouvements de membres, et en tirons plus de service naturellement, et sans leçon; ceulx qui sont duicts à combattre nuds, on les veoid se jecter aux hazards, pareils aux nostres : si quelques bestes nous surpassent en cet advantage, nous en surpassons plusieurs aultres. Et l'industrie de fortifier le corps, et le couvrir par moyens acquis, nous l'avons par un instinct et precepte naturel : qu'il soit ainsi, l'elephant aiguise et esmoult ses dents, desquelles il se sert à la guerre (car il en a de particulieres pour cet usage, lesquelles il espargne, et ne les employe aulcunement à ses aultres services); quand les taureaux vont au combat, ils respandent et jectent la poussiere à l'entour d'eulx; les sangliers affinent leurs deffenses; et l'ichneumon, quand il doit venir aux prises avecques le crocodile, munit son corps, l'enduit et le crouste tout à l'entour de limon bien serré et bien paistri, comme d'une cuirasse : pourquoy ne dirons nous qu'il est aussi naturel de nous armer de bois et de fer?

1. La terre produisit d'elle-même, et offrit d'abord aux mortels les humides pâturages, les moissons jaunissantes et les rians vignobles. A peine accorde-t-elle aujourd'hui les trésors de son sein à nos longues fatigues; et nous épuisons les forces des laboureurs et des taureaux. LUCRÈCE, II, 1157.

Quant au parler, il est certain que, s'il n'est pas naturel, il n'est pas nécessaire. Toutesfois, je crois qu'un enfant qu'on auroit nourri en pleine solitude, esloingné de tout commerce (qui seroit un essay malaysé à faire), auroit quelque espece de parole pour exprimer ses conceptions : et n'est pas croyable que nature nous ayt refusé ce moyen qu'elle a donné à plusieurs aultres animaulx; car qu'est ce aultre chose que parler, cette faculté que nous leur veoyons de se plaindre, de se resjouir, de s'entr'appeller au secours, se convier à l'amour, comme ils font par l'usage de leur voix? Comment ne parleroient elles entr'elles? elles parlent bien à nous, et nous à elles : en combien de sortes parlons nous à nos chiens? et ils nous respondent : d'aultre langage, d'aultres appellations, devisons nous avecques eulx qu'avecques les oyseaux, avecques les pourceaux, les bœufs, les chevaulx; et changeons d'idiome, selon l'espece.

Così per entro loro schiera bruna
S'ammusa l'una con l'altra formica,
Forse a spiar lor via e lor fortuna ¹.

Il me semble que Lactance attribue aux bestes, non le parler seulement, mais le rire encores. Et la difference de langage qui se veoid entre nous, selon la difference des contrees, elle se treuve aussi aux animaulx de mesme espece : Aristote allegue à ce propos le chant divers des perdrix, selon la situation des lieux :

Variæque volucres.....
Longe alias alio jaciunt in tempore voces.....
Et partim mutant cum tempestatibus una
Raucisonos cantus ².

Mais cela est à sçavoir, quel langage parleroit cet

1. Ainsi, dans le noir essaim des fourmis, on en voit qui semblent s'aborder et se parler entre elles, peut-être pour épier les desseins et la fortune l'une de l'autre. DANTE, *nel Purg.*, c. XXVI, v. 34.

2. Les oiseaux changent de voix, selon les différents temps... Il en est à qui une saison nouvelle inspire un nouveau ramage. LUCRÈCE, V, 1077, 1080, 1082, 1083.

enfant : et ce qui s'en dict par divination n'a pas beaucoup d'apparence. Si on m'allegue, contre cette opinion, que les sourds naturels ne parlent point : je responds que ce n'est pas seulement pour n'avoir peu recevoir l'instruction de la parole par les oreilles, mais plutost pource que le sens de l'ouïe, duquel ils sont privez, se rapporte à celui de parler, et se tiennent ensemble d'une cousture naturelle; en façon que ce que nous parlons, il fault que nous le parlions premiere-ment à nous, et que nous le facions sonner au dedans à nos oreilles, avant que de l'envoyer aux estrangieres.

J'ai dict tout cecy pour maintenir cette ressemblance qu'il y a aux choses humaines, et pour nous ramener et joindre à la presse : nous ne sommes ny au dessus ny au dessous du reste. Tout ce qui est sous le ciel, dict le sage, court une loy et fortune pareille :

Indupedita suis fatalibus omnia vinclis ¹ :

Il y a quelque difference, il y a des ordres et des degrez ; mais c'est sous le visage d'une mesme nature :

Res..... quæque suo ritu procedit; et omnes
Fœdere naturæ certo discrimina servant ².

Il fault contraindre l'homme, et le renger dans les barrières de cette police. Le miserable n'a garde d'en-jamber par effect au delà : il est entravé et engagé, il est assubjecty de pareille obligation que les autres creatures de son ordre, et d'une condition fort moyenne sans aucune prerogative, preexcellence, vraye et essentielle; celle qu'il se donne, par opinion et par fantasie, n'a ny corps ny goust. Et s'il est ainsi, que luy seul de tous les animaux ayt cette liberté de l'imagination, et ce desreglement de pensees, luy representant ce qui est, ce qui n'est pas, et ce qu'il veut, le faulx et le veritable; c'est un avantage qui luy est bien cher

1. Tout est enchaîné par les liens de la destinée. LUCRÈCE, V, 874.

2. Tous les êtres ont leur caractère propre; tous gardent les différences que les lois de la nature ont établies entre eux. LUCRÈCE, V, 921.

vendu, et duquel il a bien peu à se glorifier : car de là naist la source principale des mauix qui le pressent, peché, maladie, irresolution, trouble, desespoir. Je dis donc, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a point d'apparence d'estimer que les bestes facent par inclination naturelle et forcee les mesmes choses que nous faisons par nostre choix et industrie : nous debvons conclure de pareils effects, pareilles facultez ; et de plus riches effects, des facultez plus riches ; et confesser, par consequent, que ce mesme discours, cette mesme voye, que nous tenons à ouvrer, aussi la tiennent les animaulx, ou quelque aultre meilleure. Pourquoy imaginons nous en eulx cette contraincte naturelle, nous qui n'en esprouvons aucun pareil effect ? joint qu'il est plus honorable d'estre acheminé et obligé à reglement agir par naturelle et inevitable condition, et plus approchant de la Divinité, que d'agir reglement par liberté temeraire et fortuite ; et plus seur de laisser à nature, qu'à nous, les resnes de nostre conduite. La vanité de nostre presumption faict que nous aymons mieulx debvoir à nos forces, qu'à sa liberalité, nostre suffisance ; et enrichissons les aultres animaulx des biens naturels, et les leur renonceons, pour nous honorer et ennoblir des biens acquis : par une humeur bien simple, ce me semble ; car je priserois bien autant des graces toutes miennes et naïfves, que celles que j'aurois esté mendier et quester de l'apprentissage : il n'est pas en nostre puissance d'acquérir une plus belle recommandation, que d'estre favorisé de Dieu et de nature.

Par ainsi, le regnard, de quoy se servent les habitants de la Thrace, quand ils veulent entreprendre de passer par-dessus la glace de quelque riviere gelee, et le laschent devant eulx pour cet effect ; quand nous le verrions au bord de l'eau approcher son aurreille bien prez de la glace, pour sentir s'il orra, d'une longue ou d'une voisine distance, bruire l'eau, courant au dessoubs, et, selon qu'il treuve par là qu'il y a plus ou moins d'espesseur en la glace, se reculer, ou s'avancer, n'aurions nous pas raison de juger qu'il luy passe par la teste ce mesme discours qu'il feroit

en la nostre, et que c'est une ratiocination et consequence tiree du sens naturel : « Ce qui faict bruict se remue; ce qui se remue, n'est pas gelé; ce qui n'est pas gelé, est liquide; et ce qui est liquide, plie sous le faix? » car d'attribuer cela seulement à une vivacité du sens de l'ouïe, sans discours et sans consequence, c'est une chimere, et ne peult entrer en nostre imagination. De mesme fault il estimer de tant de sortes de ruses et d'inventions, de quoy les bestes se couvrent des entreprinses que nous faisons sur elles.

Et si nous voulons prendre quelque avantage de cela mesme, qu'il est en nous de les saisir, de nous en servir, et d'en user à nostre volonté; ce n'est que ce mesme avantage que nous avons les uns sur les aultres : nous avons à cette condition nos esclaves; et les Climacides estoient ce pas des femmes, en Syrie, qui servoient, couchees à quatre pattes, de marchepied et d'eschelle aux dames à monter en coche? et la pluspart des personnages libres abandonnent, pour bien legieres commoditez, leur vie et leur estre à la puissance d'aultruy : les femmes et concubines des Thraces plaident à qui sera choisie pour estre tuee au tumbeau de son mary : les tyrans ont ils jamais failli de trouver assez d'hommes vouez à leur devotion, aucun d'eulx adjoustants davantage cette necessité de les accompagner à la mort comme en la vie? des armées entieres se sont ainsin obligées à leurs capitaines : la formule du serment, en cette rude eschole des escrimeurs à oultrance, portoit ces promesses : « Nous jurons de nous laisser enchainner, brusler, battre, et tuer de glaive, et souffrir tout ce que les gladiateurs legitimes souffrent de leur maistre; » engageant tresreligieusement et le corps et l'ame à son service :

Ure meum, si vis, flamma, caput, et pete ferro
Corpus, et intorto verbera terga seca¹ :

1. Brûle-moi, j'y consens, brûle-moi la tête, perce-moi le corps d'un glaive, et déchire-moi le dos à coups de fouet. TIBULLE, I, 9, 21.

c'estoit une obligation veritable; et si, il s'en trouvoit dix mille, telle annee, qui y entroient et s'y perdoient. Quand les Scythes enterroient leur roi, ils estrangloient sur son corps la plus favorie de ses concubines, son eschanson, escuyer d'escurie, chambellan, huissier de chambre, et cuisinier; et, en son anniversaire, ils tuoient cinquante chevaulx, montez de cinquante pages, qu'ils avoient empalez par l'espine du dos jusques au gozier, et les laissoient ainsi plantez en parade autour de la tumbé. Les hommes qui nous servent le font à meilleur marché, et pour un traicte-ment moins curieux et moins favorable, que celuy que nous faisons aux oyseaux, aux chevaulx et aux chiens. A quel souley ne nous desmettons nous pour leur commodité? il ne me semble point que les plus abjects serviteurs facent volontiers pour leurs maistres ce que les princes s'honnorent de faire pour ces bestes. Diogenes veoyant ses parents en peine de le racheter de servitude : « Ils sont fols, disoit il; c'est celuy qui me traicte et nourrit, qui me sert : » et ceulx qui entretiennent les bestes, se doibvent dire plutost les servir, qu'en estre servis. Et si elles ont cela de plus genereux, que jamais lion ne s'asservit à un aultre lion, ny un cheval à un aultre cheval, par faulte de cœur. Comme nous allons à la chasse des bestes, ainsi vont les tigres et les lions à la chasse des hommes; et ont un pareil exercice les unes sur les aultres, les chiens sur les lievres, les brochets sur les tenches, les arondelles sur les cigales, les esperviers sur les merles et sur les allouettes :

Serpente ciconia pullos

Nutrit, et inventa per devia rura lacerta...

Et leporem aut capream famulæ Jovis et generosæ

In saltu veneantur aves ¹.

Nous partons le fruit de nostre chasse avecques nos chiens et oyseaux, comme la peine et l'industrie : et au dessus d'Amphipolis, en Thrace, les chasseurs, et

1. La cigogne nourrit ses petits de serpents et de lézards qu'elle trouve loin des routes frayées...; l'aigle, ministre de Jupiter, chasse dans les forêts le lièvre et le chevreuil. JUVÉNAL, XIV, 74, 81.

les faulcons sauvages, partent justement le butin par moitié; comme, le long des Palus Mæotides, si le pescheur ne laisse aux loups, de bonne foy, une part eguale de sa prinse, ils vont incontinent deschirer ses rets. Et comme nous avons une chasse qui se conduit plus par subtilité que par force, comme celle des colliers, de nos lignes, et de l'hamesson, il s'en veoid aussi de pareilles entre les bestes : Aristote dict que la seche jecte de son col un boyau long comme une ligne, qu'elle estend au loing en le laschant, et le retire à soy quand elle veult : à mesure qu'elle apperceoit quelque petit poisson s'approcher, elle luy laisse mordre le bout de ce boyau, estant cachee dans le sable ou dans la vase, et, petit à petit, le retire jusques à ce que ce petit poisson soit si prez d'elle, que d'un sault elle puisse l'attraper.

Quant à la force, il n'est animal au monde en butte de tant d'offenses, que l'homme : il ne nous fault point une baleine, un elephant et un crocodile, ny tels aultres animaulx, desquels un seul est capable de desfaire un grand nombre d'hommes; les pouils sont suffisants pour faire vacquer la dictature de Sylla¹; c'est le desjeuner d'un petit ver, que le cœur et la vie d'un grand et triumphant empereur.

Pourquoy disons nous que c'est à l'homme science et cognoissance, bastie par art et par discours, de discerner les choses utiles à son vivre, et au secours de ses maladies, de celles qui ne le sont pas; de cognoistre la force de la rubarbe et du polypode : et, quand nous veoyons les chevres de Candie, si elles ont receu un coup de traict, aller, entre un million d'herbes, choisir le dictame pour leur guarison; et la tortue, quand elle a mangé de la vipere, chercher incontinent de l'origanum pour se purger; le dragon, fourbir et esclairer ses yeulx avecques du fenoil; les cigoignes, se donner elles mesmes des clysteres à tout de l'eau de marine; les elephants, arracher non seulement de leurs corps, et de leurs compaignons, mais des corps aussi de leurs

1. Allusion à la maladie pédiculaire dont Sylla mourut à l'âge de soixante ans.

maistres (tesmoing celuy du roy Porus, qu'Alexandre desfeit), les javelots et les dards qu'on leur a jectez au combat, et les arracher si dextrement que nous ne le sçaurions faire avecques si peu de douleur; pourquoy ne disons nous de mesme que c'est science et prudence? Car d'alleguer, pour les deprimer, que c'est par la seule instruction et maistrise de nature qu'elles le sçavent, ce n'est pas leur oster le tiltre de science et de prudence, c'est la leur attribuer à plus forte raison qu'à nous, pour l'honneur d'une si certaine maistresse d'eschole. Chrysippus, bien qu'en toutes aultres choses autant desdaigneux juge de la condition des animaux que nul aultre philosophe, considerant les mouvements du chien qui, se rencontrant en un carrefour à trois chemins, ou à la queste de son maistre qu'il a esgaré, ou à la poursuite de quelque proye qui fuyt devant luy, va essayant un chemin aprez l'autre; et, après s'estre asseuré des deux, et n'y avoir trouvé la trace de ce qu'il cherche, s'eslance dans le troisieme sans marchander; il est contrainct de confesser qu'en ce chien là un tel discours se passe : « J'ay suyvi jusques à ce carrefour mon maistre à la trace; il fault necessairement qu'il passe par l'un de ces trois chemins : ce n'est ny par cettuy cy, ny par celuy là : il fault doncques infailliblement qu'il passe par cet aultre : » et que, s'assurant par cette conclusion et discours, il ne se sert plus de son sentiment au troisieme chemin, ny ne le sonde plus, ains s'y laisse emporter par la force de la raison. Ce traict, purement dialecticien, et cet usage de propositions divisees et conjointes, et de la suffisante enumeration des parties, vault il pas autant que le chien le sache de soy, que de Trapezonce¹?

Si ne sont pas les bestes incapables d'estre encores instruictes à nostre mode : les merles, les corbeaux, les pies, les perroquets, nous leur apprenous à parler;

1. *Georgius Trapezuntius*, que nous appelons *George de Trébizonde*, un de ces savants grecs qui, forcés de quitter l'Orient dans le quinzième siècle, se réfugièrent en Occident, où ils firent revivre les lettres. Eugène IV lui confia la direction d'un des collèges de Rome. C.

et cette facilité que nous recognoissons à nous fournir leur voix et haleine si souple et si maniable, pour la former et l'astreindre à certain nombre de lettres et de syllabes, tesmoigne qu'ils ont un discours au dedans qui les rend ainsi disciplinables et volontaires à apprendre. Chascun est saoul, ce crois je, de veoir tant de sortes de singeries que les basteleurs apprennent à leurs chiens; les danses où ils ne faillent une seule cadence du son qu'ils oyent; plusieurs divers mouvements et saults qu'ils leur font faire par le commandement de leur parole. Mais je remarque avecques plus d'admiration cet effect, qui est toutesfois assez vulgaire, des chiens de quoy se servent les aveugles, et aux champs et aux villes; je me suis prins garde comme ils s'arrestent à certaines portes, d'où ils ont accoustumé de tirer l'aulmosne; comme ils evitent le choc des coches et des charrettes, lors mesme que, pour leur regard, ils ont assez de place pour leur passage; j'en ay veu, le long d'un fossé de ville, laisser un sentier plain et uni, et en prendre un pire, pour esloingner son maistre du fossé : comment pouvoit on avoir faict concevoir à ce chien, que c'estoit sa charge de regarder seulement à la seureté de son maistre, et mespriser ses propres commoditez pour le servir? Et comment avoit il la cognoissance que tel chemin luy estoit bien assez large, qui ne le seroit pas pour un aveugle? Tout cela se peult il comprendre sans ratiocination?

Il ne fault pas oublier ce que Plutarque dict avoir veu à Rome d'un chien, avecques l'empereur Vespasian le pere, au theatre de Marcellus : ce chien servoit à un basteleur qui jouoit une fiction à plusieurs mines et à plusieurs personnages, et y avoit son roolle. Il falloir, entre aultres choses, qu'il contrefeist pour un temps le mort, pour avoir mangé de certaine drogue : aprez avoir avalé le pain qu'on feignoit estre cette drogue, il commença tantost à trembler et bransler, comme s'il eust esté estourdi : finalement, s'estendant et se roidissant, comme mort, il se laissa tirer et traisner d'un lieu à aultre, ainsi que portoit le subject du jeu; et puis, quand il cogneut qu'il estoit temps, il commença premierement à se remuer tout bellement,

ainsi que s'il se feust revenu d'un profond sommeil, et, levant la teste, regarda çà et là, d'une façon qui estonoit tous les assistants.

Les bœufs qui servoient aux jardins royaux de Suse, pour les arrouser, et tourner certaines grandes roues à puiser de l'eau, ausquelles il y avoit des bacquets attachez (comme il s'en veoid plusieurs en Languedoc), on leur avoit ordonné d'en tirer par jour jusques à cent tours chascun, dont ils estoient si accoustumez à ce nombre, qu'il estoit impossible, par aucune force, de leur en faire tirer un tour davantage; et, ayant faict leur tasche, ils s'arrestoient tout court. Nous sommes en l'adolescence avant que nous sçachions compter jusques à cent, et venons de decouvrir des nations qui n'ont aucune cognoissance des nombres.

Il y a encores plus de discours à instruire aultruy qu'à estre instruiet : or, laissant à part ce que Democritus jugeoit, et prouvoit, que la pluspart des arts, les bestes nous les ont apprinses, comme l'araignee à tistre et à coudre, l'arondelle à bastir, le cygne et le rossignol la musique, et plusieurs animaulx, par leur imitation, à faire la medecine : Aristote tient que les rossignols instruisent leurs petits à chanter, et y employent du temps et du soing, d'où il advient que ceulx que nous nourrissons en cage, qui n'ont point eu loisir d'aller à l'eschole soubz leurs parents, perdent beaucoup de la grace de leur chant : nous pouvons juger par là qu'il receoit de l'amendement par discipline et par estude; et, entre les libres mesme, il n'est pas un pareil, chascun en a prins selon sa capacité; et sur la jalousie de leur apprentissage, ils se debattent, à l'envy, d'une contention si courageuse, que, par fois, le vaincu y demeure mort, l'haleine luy faillant plutost que la voix. Les plus jeunes ruminent pensifs, et prennent à imiter certains couplets de chanson : le disciple escoute la leçon de son precepteur, et en rend compte avecques grand soing; ils se taisent, l'un tantost, tantost l'aulre; on oyt corriger les faultes, et sent on aulcunes reprehensions du precepteur. J'ay veu, dict Arrianus, aultresfois un elephant ayant à chascune cuisse un cymbale pendu, et un autre attaché à

sa trompe, au son desquels tous les aultres dansoient en rond, s'eslevants et s'inclinants à certaines cadences, selon que l'instrument les guidoit; et y avoit plaisir à ouïr cette harmonie. Aux spectacles de Rome, il se veoyoit ordinairement des elephants dressez à se mouvoir, et danser, au son de la voix, des danses à plusieurs entrelasseures, coupeures, et diverses cadences tresdifficiles à apprendre. Il s'en est veu, qui en leur privé, rememoroient leur leçon, et s'exerçoient, par soing et par estude, pour n'estre tansez et battus de leurs maistres.

Mais cett' aultre histoire de la pie, de laquelle nous avons Plutarque mesme pour respondant, est estrange : Elle estoit en la boutique d'un barbier, à Rome, et faisoit merveilles de contrefaire avecques la voix tout ce qu'elle oyoit. Un jour, il adveint que certaines trompettes s'arrestèrent à sonner longtemps devant cette boutique. Depuis cela, et tout le lendemain, voylà cette pie pensifve, muette et melancholique; de quoy tout le monde estoit esmerveillé, et pensoit que le son des trompettes l'eust ainsin estourdie et estonnee, et qu'avecques l'ouïe, la voix se feust quand et quand esteincte : mais on trouva enfin que c'estoit une estude profonde, et une retraicte en soy mesme, son esprit s'exercitant, et preparant sa voix à représenter le son de ces trompettes : de maniere que sa premiere voix ce feut celle là, d'exprimer parfaitement leurs reprinses, leurs poses et leurs muances, ayant quitté, par ce nouvel apprentissage, et prins à desdaing, tout ce qu'elle sçavoit dire auparavant.

Je ne veulx pas obmettre d'alleguer aussi cet aultre exemple d'un chien que ce mesme Plutarque dict avoir veu (car, quant à l'ordre, je sens bien que je le trouble; mais je n'en observe non plus à renger ces exemples, qu'au reste de toute ma besongne), luy estant dans un navire : ce chien, estant en peine d'avoir l'huile qui estoit dans le fond d'une cruche, où il ne pouvoit arriver de la langue, pour l'estroicte emboucheure du vaisseau, alla querir des cailloux, et en meit dans cette cruche jusques à ce qu'il eust faict haulser l'huile plus prez du bord, où il la peust

atteindre. Cela, qu'est ce, si ce n'est l'effect d'un esprit bien subtil? On dict que les corbeaux de Barbarie en font de mesme, quand l'eau qu'ils veulent boire est trop basse. Cette action est aulcunement voisine de ce que recitoit des elephants un roy de leur nation, Juba, que quand, par la finesse de ceulx qui les chassent, l'un d'entre eulx se treuve prins dans certaines fosses profondes qu'on leur prepare, et les recouvre lon de menues brossailles pour les tromper, ses compaignons y apportent en diligence force pierres et pieces de bois, à fin que cela l'ayde à s'en mettre hors. Mais cet animal rapporte, en tant d'aultres effects, à l'humaine suffisance, que si je voulois suyvre par le menu ce que l'experience en a apprins, je gaignerois ayseement ce que je maintiens ordinairement, qu'il se treuve plus de difference de tel homme à tel homme, que de tel animal à tel homme. Le gouverneur d'un elephant, en une maison privee de Syrie, desroboit à tous les repas la moitié de la pension qu'on luy avoit ordonnee : un jour le maistre voulut luy mesme le panser, versa dans sa mangeoire la juste mesure d'orge qu'il luy avoit prescrite pour sa nourriture; l'elephant, regardant de mauvais œil ce gouverneur, separa avecques la trompe et en meit à part la moitié, declarant par là le tort qu'on luy faisoit. Et un aultre, ayant un gouverneur qui mesloit dans sa mangeaille des pierres pour en croistre la mesure, s'approcha du pot où il faisoit cuire sa chair pour son disner, et le luy remplit de cendre. Cela, ce sont des effects particuliers : mais ce que tout le monde a veu, et que tout le monde sçait, qu'en toutes les armées qui se conduisoient du païs du Levant, l'une des plus grandes forces consistoit aux elephants, desquels on tiroit des effects sans comparaison plus grands que nous ne faisons à present de nostre artillerie, qui tient à peu prez leur place en une bataille ordonnee (cela est aysé à juger à ceulx qui cognoissent les histoires anciennes);

Siquidem Tyrio servire solebant
Annibali, et nostris ducibus, regique Molosso,

Horum majores, et dorso ferre cohortes,
Partem aliquam belli, et euntem in prælia turrim¹ :

il falloit bien qu'on se respondist à bon escient de la creance de ces bestes et de leur discours, leur abandonnant la teste d'une bataille, là où le moindre arrest qu'elles eussent sceu faire pour la grandeur et pesanteur de leur corps, le moindre effroy qui leur eust faict tourner la teste sur leurs gents, estoit suffisant pour tout perdre : et s'est veu peu d'exemples où cela soit advenu qu'ils se rejectassent sur leurs troupes, au lieu que nous mesmes nous rejectons les uns sur les aultres, et nous rompons. On leur donnoit charge, non d'un mouvement simple, mais de plusieurs diverses parties, au combat; comme faisoient aux chiens les Espagnols à la nouvelle conquête des Indes, ausquels ils payoient solde et faisoient partage au butin : et montroient ces animaux autant d'adresse et de jugement à poursuyvre et arrester leur victoire, à charger ou à reculer, selon les occasions, à distinguer les amis des ennemis, comme ils faisoient d'ardeur et d'aspreté.

Nous admirons et poisons mieulx les choses estrangeres que les ordinaires; et, sans cela, je ne me feusse pas amusé à ce long registre; car, selon mon opinion, qui contrerollera de prez ce que nous veoyons ordinairement ez animaux qui vivent parmy nous, il y a de quoy y trouver des effects autant admirables que ceulx qu'on va recueillant ez païs et siecles estrangers. C'est une mesme nature qui roule son cours : qui en auroit suffisamment jugé le present estat, en pourroit seurement conclure et tout l'advenir et tout le passé. J'ay veu aultresfois parmy nous des hommes amenez par mer de loingtain païs, desquels parce que nous n'entendions aulcunement le language, et que leur façon, au demourant, et leur contenance, et leurs vestements, estoient du tout esloingnez des nostres,

1. Les ancêtres de nos éléphants combattoient dans les armées d'Annibal, du roi d'Éprie et des généraux de Rome; ils portoient sur leur dos des cohortes entières, et des tours que l'on voyoit s'avancer au milieu des batailles. JUVÉNAL, XII, 107.

qui de nous ne les estimoit et sauvages et brutes? qui n'attribuoit à stupidité et à bestise de les veoir muets, ignorants la langue françoise, ignorants nos baisemains et nos inclinations serpentees, nostre port, et nostre maintien, sur lequel, sans faillir, doit prendre son patron la nature humaine? Tout ce qui nous semble estrange, nous le condamnons, et ce que nous n'entendons pas. Il nous advient ainsin au jugement que nous faisons des bestes. Elles ont plusieurs conditions qui se rapportent aux nostres; de celles là, par comparaison, nous pouvons tirer quelque conjecture : mais, de ce qu'elles ont particulier, que sçavons nous que c'est? Les chevaulx, les chiens, les bœufs, les brebis, les oyseaux, et la pluspart des animaux qui vivent avecques nous, recognoissent nostre voix, et se laissent conduire par elle : si faisoit bien encores la murene de Crassus, et venoit à luy quand il l'appelloit; et le font aussi les anguilles qui se treuvent en la fontaine d'Arethuse; et j'ay veu des gardoirs assez, où les poissons accourent, pour manger, à certain cri de ceulx qui les traictent,

Nomen habent, et ad magistri
Vocem quisque sui venit citatus ¹ :

nous pouvons juger de cela. Nous pouvons aussi dire que les elephants ont quelque participation de religion, d'autant qu'aprez plusieurs ablutions et purifications, on les veoid haulsant leur trompe, comme des bras; et, tenant les yeulx fchez vers le soleil levant, se planter longtemps en meditation et contemplation, à certaines heures du jour, de leur propre inclination, sans instruction et sans precepte. Mais, pour ne veoir aulcune telle apparence ez aultres animaux, nous ne pouvons pourtant establir qu'ils soient sans religion, et ne pouvons prendre en aulcune part ce qui nous est caché; comme nous veoyons quelque chose en cette action que le philosophe Cleanthes remarqua, parce qu'elle retire aux nostres :

1. Ils ont un nom, et chacun d'eux vient à la voix du maître qui l'appelle. MARTIAL, IV, 29, 6.

il veit, dict il, des fourmis partir de leur fourmilie, portants le corps d'un fourmi mort vers une aultre fourmilie, de laquelle plusieurs aultres fourmis leur veindrent au devant, comme pour parler à eulx; et, aprez avoir esté ensemble quelque piece, ceulx cy s'en retournerent pour consulter, pensez, avecques leurs concitoyens, et feirent ainsi deux ou trois voyages, pour la difficulté de la capitulation : enfin, ces derniers venus apporterent aux premiers un ver de leur taniere, comme pour la rançon du mort, lequel ver les premiers chargerent sur leur dos, et emporterent chez eulx, laissant aux aultres le corps du trespasé. Voylà l'interpretation que Cleanthes y donna, tesmoignant par là que celles qui n'ont point de voix ne laissent pas d'avoir pratique et communication mutuelle, de laquelle c'est nostre default que nous ne soyons participants; et nous meslons, à cette cause, sottement d'en opiner. Or, elles produisent encores d'aultres effects qui surpassent de bien loing nostre capacité; ausquels il s'en fault tant que nous puissions arriver par imitation, que, par imagination mesme, nous ne les pouvons concevoir. Plusieurs tiennent qu'en cette grande et derniere bataille navale qu'Antonius perdit contre Auguste, sa galere capitainesse feut arrestee au milieu de sa course par ce petit poisson que les Latins nomment *Remora*, à cause de cette sienne propriété d'arrester toute sorte de vaisseaux ausquels il s'attache. Et l'empereur Caligula, voguant avecques une grande flotte en la coste de la Romanie, sa seule galere feut arrestee tout court par ce mesme poisson; lequel il fait prendre attaché comme il estoit au bas de son vaisseau, tout despit de quoy un si petit animal pouvoit forcer et la mer et les vents, et la violence de tous ses avirons, pour estre seulement attaché par le bec à sa galere (car c'est un poisson à coquille); et s'estonna encores, non sans grande raison, de ce que, luy estant apporté dans le bateau, il n'avoit plus cette force qu'il avoit au dehors. Un citoyen de Cyzique acquit jadis reputation de bon mathématicien, pour avoir apprins la condition de l'hérisson;

il a sa taniere ouverte à divers endroicts et à divers vents, et, prevoyant le vent advenir, il va boucher le trou du costé de ce vent là : ce que remarquant, ce citoyen apportoit en sa ville certaines predictions du vent qui avoit à tirer. Le cameleon prend la couleur du lieu où il est assis; mais le poulpe se donne luy mesme la couleur qu'il luy plaist, selon les occasions, pour se cacher de ce qu'il craint, et attraper ce qu'il cherche : au cameleon, c'est changement de passion; mais au poulpe, c'est changement d'action. Nous avons quelques mutations de couleur, à la frayeur, la cholere, la honte, et aultres passions, qui alterent le teinct de nostre visage; mais c'est par l'effect de la souffrance, comme au cameleon : il est bien en la jaunisse de nous faire jaunir; mais il n'est pas en la disposition de nostre volonté. Or, ces effects, que nous recognoissons aux aultres animaulx, plus grands que les nostres, tesmoignent en eulx quelque faculté plus excellente qui nous est occulte; comme il est vraysemblable que sont plusieurs aultres de leurs conditions et puissances, desquelles nulles apparences ne viennent jusques à nous.

De toutes les predictions du temps passé, les plus anciennes et plus certaines estoient celles qui se tiroient du vol des oyseaux : nous n'avons rien de pareil, ny de si admirable. Cette regle, cet ordre du bransler de leur aile, par lequel on tire des consequences des choses à venir, il fault bien qu'il soit conduit par quelque excellent moyen à une si noble operation : car c'est prester à la lettre, d'aller attribuant ce grand effect à quelque ordonnance naturelle, sans l'intelligence, consentement et discours de qui le produict; et est une opinion evidemment faulse. Qu'il soit ainsi : La torpille a cette condition, non seulement d'endormir les membres qui la touchent, mais, au travers des filets et de la seine, elle transmet une pesanteur endormie aux mains de ceulx qui la remuent et manient, voire, dict on davantage, que si on verse de l'eau dessus, on sent cette passion qui gaigne contremont jusques à la main, et endort l'attouchement au travers de l'eau. Cette force est

merveilleuse; mais elle n'est pas inutile à la torpille : elle la sent, et s'en sert, de maniere que, pour attraper la proye qu'elle queste, on la veoid se tapir sous le limon, à fin que les aultres poissons, se coulants par dessus, frappez et endormis de cette sienne froideur, tumbent en sa puissance. Les grues, les arondelles, et aultres oyseaux passagers, changeants de demeure selon les saisons de l'an, montrent assez la cognoissance qu'elles ont de leur faculté divinatrice, et la mettent en usage. Les chasseurs nous asseurent que, pour choisir d'un nombre de petits chiens celui qu'on doit conserver pour le meilleur, il ne fault que mettre la mere au propre de le choisir elle-mesme; comme, si on les emporte hors de leur giste, le premier qu'elle y rapportera sera tousjours le meilleur; ou bien, si on faict semblant d'entourner de feu leur giste de toutes parts, celui des petits au secours duquel elle courra premierement : par où il appert qu'elles ont un usage de prognostique que nous n'avons pas, ou qu'elles ont quelque vertu à juger de leurs petits, aultre et plus vifve que la nostre.

La maniere de naistre, d'engendrer, nourrir, agir, mouvoir, vivre et mourir, des bestes, estant si voisine de la nostre, tout ce que nous retrenchons de leurs causes motrices, et que nous adjoustons à nostre condition au dessus de la leur, cela ne peult aulcunement partir du discours de nostre raison. Pour reglement de nostre santé, les medecins nous proposent l'exemple du vivre des bestes, et leur façon; car ce mot est de tout temps en la bouche du peuple :

Tenez chaulds les pieds et la teste;
Au demourant, vivez en beste.

La generation est la principale des actions naturelles; nous avons quelque disposition de membres qui nous est plus propre à cela : toutesfois ils nous ordonnent de nous renger à l'assiette et disposition brutale

More ferarum,
Quadrupedumque magis ritu, plerum ue putantur

Concipere uxores : quia sic loca sumere possunt,
Pectoribus positis, sublati semina lumbis ¹;

et rejectent, comme nuisibles, ces mouvements indiscrets et insolents que les femmes y ont meslé de leur creu; les ramenant à l'exemple et usage des bestes de leur sexe, plus modeste et rassis :

Nam mulier prohibet se concipere atque repugnat,
Clunibus ipsa viri Venerem si læta retractet,
Atque exossato ciet omni pectore fluctus,
Eicit enim sulci recta regione viaque
Vomerem, atque locis avertit seminis ictum ².

Si c'est justice de rendre à chascun ce qui luy est deu, les bestes qui servent, aiment et deffendent leurs bienfaicteurs, et qui poursuyvent et oultragent les estrangiers et ceulx qui les offensent, elles représentent en cela quelque air de nostre justice : comme aussi en conservant une egualité tresequitable en la dispensation de leurs biens à leurs petits. Quant à l'amitié, elles l'ont, sans comparaison, plus vifve et plus constante que n'ont pas les hommes. Hyrcanus, le chien du roy Lysimachus, son maistre mort, demeura obstiné sur son lict, sans vouloir boire ne manger; et le jour qu'on en brusla le corps, il print sa course, et se jecta dans le feu, où il feut bruslé : comme fait aussi le chien d'un nommé Pyrrhus; car il ne bougea de dessus le lict de son maistre depuis qu'il feut mort; et, quand on l'emporta, il se laissa enlever quand et luy, et finalement se lancea dans le buchier où on brusloit le corps de son maistre. Il y a certaines inclinations d'affection qui naissent quelquesfois en nous sans le conseil de la raison, qui viennent d'une temerité fortuite que d'aultres nomment sympathie; les bestes en sont capables comme

1. On croit communément que, pour être féconde, l'union des époux doit se faire dans l'attitude des quadrupèdes, parce qu'alors la situation horizontale de la poitrine et l'élévation des reins favorisent la direction du fluide générateur. LUCRÈCE, IV, 1261.

2. Les mouvements lascifs par lesquels la femme excite l'ardeur de son époux sont un obstacle à la fécondation; ils ôtent le soc du sillon et détournent les germes de leur but. LUCRÈCE, IV, 1266.

nous : nous veoyons les chevaulx prendre certaine accointance des uns aux aultres, jusques à nous mettre en peine pour les faire vivre ou voyager separeement : on les veoid appliquer leur affection à certain poil de leurs compaignons, comme à certain visage, et, où ils le rencontrent, s'y joindre incontinent avecques feste et demonstration de bienveillance, et prendre quelque aultre forme à contrecœur et en haine. Les animaulx ont choïs, comme nous, en leurs amours, et font quelque triage de leurs femelles; ils ne sont pas exempts de nos jalousies, et d'envies extremes et irreconciliables.

Les cupiditez sont ou naturelles et necessaires, comme le boire et le manger; ou naturelles et non necessaires, comme l'accointance de femelles; ou elles ne sont ny naturelles ny necessaires : de cette dernière sorte sont quasi toutes celles des hommes; elles sont toutes superflues et artificielles; car c'est merveille combien peu il fault à nature pour se contenter, combien peu elle nous a laissé à desirer : les apprests de nos cuisines ne touchent pas son ordonnance; les stoïciens disent qu'un homme auroit de quoy se substanter d'une olive par jour : la delicatesses de nos vins n'est pas de sa leçon, ny la recharge que nous adjoustons aux appetits amoureux :

Neque illa

Magno prognatum deposcit consule cunnum ¹.

Ces cupiditez estrangieres, que l'ignorance du bien et une faulse opinion ont coulees en nous, sont en si grand nombre, qu'elles chassent presque toutes les naturelles : ny plus ny moins que si en une cité il y avoit si grand nombre d'estrangers, qu'ils en meisent hors les naturels habitants, ou esteignissent leur auctorité et puissance ancienne, l'usurpant entierelement et s'en saisissant. Les animaulx sont beaucoup plus reglez que nous ne sommes, et se contiennent avecques plus de moderation soubz les limites que

1. La volupté ne lui semble pas plus vive dans les bras de la fille d'un consul. HORACE, *Sat.*, I, 2, 69.

nature nous a prescripts; mais non pas si exactement, qu'ils n'ayent encores quelque convenance à nostre desbauche, et tout ainsi, comme il s'est trouvé des desirs furieux qui ont pulsé les hommes à l'amour des bestes, elles se treuvent aussi par fois esprinses de nostre amour, et receoivent des affections monstrueuses d'une espece à aultre : tesmoing l'elephant corral d'Aristophanes le grammairien, en l'amour d'une jeune bouquetiere en la ville d'Alexandrie, qui ne luy cedit en rien aux offices d'un poursuyvant bien passionné; car, se promenant par le marché où l'on vendoit des fruicts, il en prenoit avecques sa trompe, et les luy portoit; il ne la perdoit de veue que le moins qu'il luy estoit possible; et luy mettoit quelquesfois la trompe dans le sein par dessous son collet, et luy tastoit les tettins. Ils recitent aussi d'un dragon amoureux d'une fille; et d'une oye esprinse de l'amour d'un enfant, en la ville d'Asope; et d'un belier serviteur de la menestriere Glaucia : et il se veoid tous les jours des magots furieusement esprins de l'amour des femmes. On veoid aussi certains animaulex s'addonner à l'amour des masles de leur sexe. Oppianus, et aultres, recitent quelques exemples pour montrer la reverence que les bestes, en leurs mariages, portent à la parenté; mais l'experience nous faict bien souvent veoir le contraire :

Nec habetur turpe juvencæ

Ferre patrem tergo; fit equo sua filia conjux :

Quasque creavit, init pecudes caper; ipsaque cujus

Semine concepta est, ex illo concipit ales¹.

De subtilité malicieuse, en est il une plus expresse que celle du mulet du philosophe Thales? lequel, passant au travers d'une riviere, chargé de sel, et, de fortune, y estant brunché, si que les sacs qu'il portoit en feurent tous mouillez, s'estant apperceu que le sel, fondu par ce moyen, luy avoit rendu sa

1. La génisse se livre sans honte à son père; la cavale assouvit les desirs du cheval dont elle est née; le bouc s'unit aux chèvres qu'il a engendrées; et l'oiseau féconde l'oiseau à qui il a donné l'être. OVIDE, *Métam.*, X, 325.

charge plus legiere, ne failloit jamais, aussitost qu'il rencontroit quelque ruisseau, de se plonger dedans avecques sa charge; jusques à ce que son maistre, decouvrant sa malice, ordonna qu'on le chargeast de laine; à quoy, se trouvant mesconté, il cessa de plus user de cette finesse. Il y en a plusieurs qui representent naïfvement le visage de nostre avarice; car on leur veoid un soing extreme de surprendre tout ce qu'elles peuvent, et de le curieusement cacher, quoyqu'elles n'en tirent point d'usage. Quant à la mesnagerie, elles nous surpassent, non seulement en cette prevoyance d'amasser et espargner pour le temps à venir, mais elles ont encores beaucoup de parties de la science qui y est necessaire : les fourmis estendent au dehors de l'aire leurs grains et semences, pour les esventer, refreschir, et seicher, quand ils veoyent qu'ils commencent à se moisir et à sentir le rance, de peur qu'ils ne se corrompent et pourrissent. Mais la caution et prevention dont ils usent à ronger le grain de froment, surpasse toute imagination de prudence humaine : parce que le froment ne demeure pas tousjours sec ny sain, ains s'amollit, se resoult, et destrempe comme en laict, s'acheminant à germer et produire; de peur qu'il ne devienne semence, et perde sa nature et propriété de magasin pour leur nourriture, ils rongent le bout par où le germe a coustume de sortir.

Quant à la guerre, qui est la plus grande et pompeuse des actions humaines, je sçaurois volontiers si nous nous en voulons servir pour argument de quelque prerogative, ou, au rebours, pour tesmoignage de nostre imbecillité et imperfection; comme de vray, la science de nous entredesfaire et entretuer, de ruyner et perdre nostre propre espece, il semble qu'elle n'a beaucoup de quoy se faire desirer aux bestes qui ne l'ont pas :

Quando leoni

Fortior eripuit vitam leo? quo nemore unquam
Exspiravit aper majoris dentibus apri? ¹

1. Vit-on jamais un lion déchirer un lion plus foible que lui?

mais elles n'en sont pas universellement exemptes pourtant, tesmoing les furieuses rencontres des mouches à miel, et les entreprises des princes des deux armées contraires :

Sæpe duobus
Regibus incessit magno discordia motu;
Continuoque animos vulgi et trepidantia bello
Corda licet longe præsciscere ¹.

Je ne vois jamais cette divine description, qu'il ne m'y semble lire peinte l'ineptie et vanité humaine : car ces mouvements guerriers, qui nous ravissent de leur horreur et espoventement, cette tempeste de sons et de cris,

Fulgur ibi ad cœlum se tollit, totaque circum
Ære renidescit tellus, subterque virum vi
Excitur pedibus sonitus, clamoreque montes
Icti rejectant voces ad sidera mundi ²;

cette effroyable ordonnance de tant de milliers d'hommes armez, tant de fureur, d'ardeur et de courage, il est plaisant à considérer par combien vaines occasions elle est agitée, et par combien légères occasions estainte :

Paridis propter narratur amorem
Græcia Barbariæ diro collisa duello ³ :

toute l'Asie se perdit, et se consumma en guerres, pour le macquerellage de Paris : l'envie d'un seul homme, un despit, un plaisir, une jalousie domes-

dans quelle forêt un sanglier a-t-il expiré sous la dent d'un sanglier plus vigoureux? JUVÉNAL, XV, 160.

1. Souvent, dans une ruche, il s'élève entre deux rois de sanglantes querelles : dès lors on peut pressentir la fureur des combats dont le peuple est agité. VIRGILE, *Géorg.*, IV, 67.

2. L'acier renvoie ses éclairs au ciel; les campagnes sont colorées par le reflet de l'airain; la terre retentit sous les pas des soldats, et les monts voisins repoussent leurs cris guerriers jusqu'aux voûtes du monde. LUCRÈCE, II, 325.

3. On raconte qu'une guerre funeste, allumée par l'amour de Paris, précipita les Grecs sur les Barbares. HORACE, *Epist.*, I, 2, 6,

tique, causes qui ne debvroient pas esmouvoir deux harengieres à s'esgratigner, c'est l'ame et le mouvement de tout ce grand trouble. Voulons nous en croire ceulx mesmes qui en sont les principaulx aucteurs et motifs? oyons le plus grand, le plus victorieux empereur, et le plus puissant qui feust oncques, se jouant, et mettant en risee tresplaisamment et tresingenieusement plusieurs batailles hazardees et par mer et par terre, le sang et la vie de cinq cents mille hommes qui suyvrent sa fortune, et les forces et richesses des deux parties du monde espuisees, pour le service de ses entreprinses :

Quod futuit Glaphyran Antonius, hanc mihi pœnam
Fulvia constituit, se quoque uti futuam.
Fulviam ego ut futuam! quid, si me Manius oret
Pædicem, faciam? non puto, si sapiam.
Aut futue, aut pugnemus, ait. Quid, si mihi vita
Carior est ipsa mentula? signa canant¹.

(j'use en liberté de conscience de mon latin, avecques le congé que vous m'en avez donné). Or, ce grand corps, à tant de visages et de mouvements qui semble menacer le ciel et la terre;

Quam multi libyco voivuntur marmore fluctus,
Sævus ubi Orion hibernis conditur undis,
Vel quam sole novo densæ torrentur aristæ,

1. Cette épigramme, composée par Auguste, nous a été conservée par Martial. *Épigr.*, XI, 21, 3. Voici l'imitation que Fontenelle en a faite dans ses *Dialogues des Morts* :

Parce qu'Antoine est charmé de Glaphyre,
Fulvie à ses beaux yeux me veut assujettir.
Antoine est infidèle. Hé bien donc! est-ce à dire
Que des fautes d'Antoine on me fera pâtir?
Qui? moi! que je serve Fulvie!
Suffit-il qu'elle en ait envie?
A ce compte, on verroit se retirer vers moi
Mille épouses mal satisfaites.
Aime-moi, me dit-elle, ou*combattons. Mais quoi?
Elle est bien laide! Allons, sonnez, trompettes. C.

Aut Hermi campo, aut Lyciæ flaventibus arvis;
Scuta sonant, pulsuque pedum tremit excita tellus ¹ :

ce furieux monstre, à tant de bras et à tant de testes, c'est tousjours l'homme, foible, calamiteux et miserable; ce n'est qu'une fourmilliere esmeue et eschauffee;

It nigrum campis agmen ² :

un souffle de vent contraire, le croassement d'un vol de corbeaux, le fauls pas d'un cheval, le passage fortuite d'un aigle, un songe, une voix, un signe, une brouee matiniere, suffisent à le renverser et porter par terre. Donnez luy seulement d'un rayon de soleil par le visage, le voylà fondu et esvanoui; qu'on luy esvente seulement un peu de poulsiere aux yeulx, comme aux mouches à miel de nostre poëte, voilà toutes nos enseignes, nos legions, et le grand Pompeius mesme à leur teste rompu et fracassé : car ce feut luy, ce me semble³, que Sertorius battit en Espagne avecques ces belles armes, qui ont aussi servi à Eumenes contre Antigonus, à Surena contre Crassus :

Hi motus animorum, atque hæc certamina tanta,
Pulveris exigui jactu compressa quiescent ⁴.

Qu'on descouple mesme de nos mouches aprez, elles auront et la force et le courage de le dissiper. De

1. Comme les flots innombrables qui roulent en mugissant sur la mer de Libye, quand l'orageux Orion, au retour de l'hiver, se plonge dans les eaux; ou comme les innombrables épis que dore le soleil de l'été, soit dans les champs de l'Hermus, soit dans la féconde Lycie : les boucliers résonnent, et la terre tremble sous les pas des guerriers. VIRGILE, VII, 718.

2. Le noir essaim marche dans la plaine. VIRGILE, *Enéide*, IV, 404.

3. Ici, Montaigne se défie un peu de sa mémoire, et avec raison; car ce ne fut pas contre Pompée que Sertorius employa cette ruse, mais contre les *Caracitaniens*, peuples d'Espagne qui habitoient dans de profondes cavernes creusées dans le roc, où il étoit impossible de les forcer. Voyez, dans PLUTARQUE, la *Vie de Sertorius*, c. 6. C.

4. Et tout ce fier courroux, tout ce grand mouvement,
Qu'on jette un peu de sable, il cesse en un moment.

Géorg., trad. par Delille, IV, 86.

fresche memoire, les Portugais assiegeants la ville de Tamly, au territoire de Xiatine, les habitants d'icelle porterent sur la muraille grand'quantité de ruches, de quoy ils sont riches; et avecques du feu chasserent les abeilles si vifvement sur leurs ennemis, qu'ils abandonnerent leur entreprinse, ne pouvants soustenir leurs assaults et piqueures : ainsi demeura la victoire et liberté de leur ville à ce nouveau secours; avecques telle fortune, qu'au retour du combat il ne s'en trouva une seule à dire. Les ames des empereurs et des sava-tiers sont jectees à mesme moule : considerants l'importance des actions des princes, et leur poids, nous nous persuadons qu'elles soient produictes par quelques causes aussi poissantes et importantes; nous nous trompons : ils sont menez et ramenez en leurs mouvements par les mesmes ressorts que nous sommes aux nostres; la mesme raison, qui nous faict tanser avecques un voisin, dresse entre les princes une guerre; la mesme raison qui nous faict fouetter un laquay, tumbant en un roy, luy faict ruyner une province; ils veulent aussi legierement que nous, mais ils peuvent plus; pareils appetits agitent un ciron et un elephant.

Quant à la fidelité, il n'est animal au monde traistre au prix de l'homme. Nos histoires racontent la vifve poursuite que certains chiens ont faict de la mort de leurs maistres. Le roy Pyrrhus, ayant rencontré un chien qui gardoit un homme mort, et ayant entendu qu'il y avoit trois jours qu'il faisoit cet office, commanda qu'on enterrast ce corps, et mena ce chien quand et luy. Un jour qu'il assistoit aux montres generales de son armée, ce chien, appercevant les meurtriers de son maistre, leur courut sus avecques grands abbays et aspreté de courroux, et, par ce premier indice, achemina la vengeance de ce meurtre, qui en feut faicte bientost aprez par la voye de la justice. Autant e fait le chien du sage Hesiodé, ayant convaincu les enfans de Ganyctor, naupactien, du meurtre commis en la personne de son maistre. Un aultre chien, estant à la garde d'un temple à Athenes, ayant apperceu un larron sacrilége qui emportoit les plus beaux joyaux, se meit à abbayer contre luy

tant qu'il peut; mais les marguilliers ne s'estants point esveillez pour cela, il se meit à le suyvre, et, le jour estant venu, se teint un peu plus esloingné de luy, sans le perdre jamais de veue : s'il luy offroit à manger, il n'en vouloit pas; et, aux aultres passants qu'il rencontroit en son chemin, il leur faisoit feste de la queue, et prenoit de leurs mains ce qu'ils luy donnoient à manger : si son larron s'arrestoit pour dormir, il s'arrestoit quand et quand au lieu mesme. La nouvelle de ce chien estant venue aux marguilliers de cette eglise, ils se meirent à le suyvre à la trace, s'enquerants des nouvelles du poil de ce chien, et enfin le rencontrèrent en la ville de Cromyon, et le larron aussi, qu'ils ramenerent en la ville d'Athenes, ou il feut puni : et les juges, en recognoissance de ce bon office, ordonnerent, du public, certaine mesure de bled pour nourrir le chien, et aux presbtres d'en avoir soing. Plutarque tesmoigne cette histoire comme chose tresaveree et advenue en son siecle.

Quant à la gratitude (car il me semble que nous avons besoin de mettre ce mot en credit), ce seul exemple y suffira, qu'Apion recite comme en ayant esté luy mesme spectateur : Un jour, dict il, qu'on donnoit à Rome, au peuple, le plaisir du combat de plusieurs bestes estranges, et principalement de lions de grandeur inusitee, il y en avoit un, entre aultres, qui, par son port furieux, par la force et grosseur de ses membres, et un rugissement haultain et espovantable, attiroit à soy la veue de toute l'assistance. Entre les aultres esclaves qui feurent presentez au peuple en ce combat des bestes, feut un Androdus, de Dace, qui estoit à un seigneur romain de qualité consulaire. Ce lion, l'ayant apperceu de loing, s'arresta premierement tout court, comme estant entré en admiration, et puis s'approcha tout doucement, d'une façon molle et paisible, comme pour entrer en recognoissance avecques luy : cela faict, et s'estant asseuré de ce qu'il cherchoit, il commença à battre de la queue, à la mode des chiens qui flattent leur maistre, et à baiser et leicher les mains et les cuisses de ce pauvre miserable, tout transy d'effroy, et hors de

soy. Androdus ayant reprins ses esprits par la benignté de ce lion, et r'asseuré sa veue pour le considerer et recognoistre; c'estoit un singulier plaisir de veoir les caresses et les festes qu'ils s'entrefaisoient l'un à l'autre. De quoy le peuple ayant eslevé des cris de joye, l'empereur feit appeller cet esclave, pour entendre de luy le moyen d'un si estrange evenement. Il luy recita une histoire nouvelle et admirable : « Mon maistre, dict il, estant proconsul en Afrique, je feus contrainct, par la cruauté et rigueur qu'il me tenoit, me faisant journellement battre, me desrober de luy, et m'en fuyr; et, pour me cacher seurement d'un personnage ayant si grande auctorité en la province, je trouvay mon plus court de gagner les solitudes et les contrees sablonneuses et inhabitables de ce pays là, resolu, si le moyen de me nourrir venoit à me faillir, de trouver quelque façon de me tuer moy mesme. Le soleil estant extremement aspre sur le midy, et les chaleurs insupportables, je m'embatis sur une caverne cachee et inaccessible, et me jectay dedans. Bientost aprez y survint ce lion, ayant une patte sanglante et blecee, tout plaintif et gemissant des douleurs qu'il souffroit. A son arrivee, j'eus beaucoup de frayeur; mais luy, me veoyant mussé dans un coing de sa loge, s'approcha tout doucement de moy, me presentant sa patte offensee, et me la montrant comme pour demander secours : je luy ostay lors un grand escot¹ qu'il y avoit, et, m'estant un peu apprivoisé à luy, pressant sa playe, en feis sortir l'ordure qui s'y amassoit, l'essuyay et nettoyy le plus proprement que je peus. Luy, se sentant allegé de son mal et soulagé de cette douleur, se print à reposer et à dormir, ayant tousjours sa patte entre mes mains. De là en hors, luy et moy vesquismes ensemble en cette caverne, trois ans entiers, de mesmes viandes : car des bestes qu'il tuoit à sa chasse, il m'en apportoit les meilleurs endroits, que je faisois cuire au soleil, à faulte de feu, et m'en nourrissois. A la longue, m'estant ennuyé de cette vie brutale et sau-

1. *Un grand éclat de bois.*

vage, comme ce lion estoit allé un jour à sa queste accoustumee, je partis de là; et, à ma troisieme journee, feus surprins par les soldats qui me menerent d'Afrique en cette ville à mon maistre, lequel soubdain me condemna à mort, et à estre abandonné aux bestes. Or, à ce que je veoïs, ce lion feut aussi prins bientost aprez, qui m'a à cette heure voulu recompenser du bienfaict et guarison qu'il avoit receu de moy. » Voilà l'histoire qu'Androdus recita à l'empereur, laquelle il feit aussi entendre de main à main au peuple : parquoy, à la requeste de tous, il feut mis en liberté, et absouls de cette condemnation, et, par ordonnance du peuple, luy feut fait present de ce lion. Nous veoyions depuis, dict Apion, Androdus conduisant ce lion à tout une petite lesse, se promenant par les tavernes à Rome, recevoir l'argent qu'on luy donnoit, le lion se laisser couvrir des fleurs qu'on luy jectoit, et chascun dire en les rencontrant : « Voylà le lion, hoste de l'homme : voylà l'homme, medecin du lion. »

Nous pleurons souvent la perte des bestes que nous aymons; aussi font elles la nostre :

Post, bellator equus, positis insignibus, Æthon
It lacrymans, guttisq̃ humectat grandibus ora¹.

Comme aulcunes de nos nations ont les femmes en commun; aulcunes, à chascun la sienne : cela ne se veoid il pas aussi entre les bestes; et des mariages mieux gardez que les nostres? Quant à la société et confederation qu'elles dressent entre elles pour se liguier ensemble et s'entresecourir, il se veoid, des bœufs, des porceaux, et aultres animaulx, qu'au cry de celuy que vous offensez, toute la troupe accourt à son ayde, et se rallie pour sa deffense : l'escare, quand il a avallé l'hameçon du pescheur, ses compaignons s'assemblent en foule autour de luy, et rongent la ligne; et si d'aventure il y en a un qui ayt donné dedans la nasse, les aultres luy baillent la queue par

1. Ensuite venoit, dépouillé de toute parure, Éthon, son cheval de bataille, pleurant, et laissant tomber de ses yeux de grosses larmes. VIRGILE, *Enéide*, XI, 89.

dehors, et luy la serre tant qu'il peult à belles dents; ils le tirent ainsi au dehors, et l'entraignent. Les barbiers, quand l'un de leurs compagnons est engagé, mettent la ligne contre leur dos, dressants un' espine, qu'ils ont dentelee comme une scie, à l'aide de laquelle ils la scient et coupent. Quant aux particuliers offices que nous tirons l'un de l'autre pour le service de la vie, il s'en veoid plusieurs pareils exemples parmy elles : ils tiennent que la baleine ne marche jamais qu'elle n'ayt au devant d'elle un petit poisson, semblable au goujon de mer, qui s'appelle pour cela *la Guide* : la baleine le suit, se laissant mener et tourner, aussi facilement que le timon fait retourner le navire; et, en recompense aussi, au lieu que toute aultre chose, soit beste, ou vaisseau, qui entre dans l'horrible chaos de la bouche de ce monstre, est incontinent perdu et englouty, ce petit poisson s'y retire en toute seureté, et y dort; et pendant son sommeil la baleine ne bouge : mais aussi tost qu'il sort, elle se met à le suyvre sans cesse; et si, de fortune, elle l'escarte, elle va errant çà et là, et souvent se froissant contre les rochers, comme un vaisseau qui n'a point de gouvernail : ce que Plutarque tesmoigne avoir veu en l'isle d'Anticyre. Il y a une pareille société entre le petit oyseau qu'on nomme le roytelet, et le crocodile : le roytelet sert de sentinelle à ce grand animal; et si l'ichneumon, son ennemy, s'approche pour le combattre, ce petit oyseau, de peur qu'il ne le surprenne endormy, va, de son chant, et à coups de bec, l'esveillant, et l'advertissant de son dangier : il vit des demeurants de ce monstre, qui le receoit familièrement en sa bouche, et luy permet de becqueter dans ses machoueres et entre ses dents, et y recueillir les morceaux de chair qui y sont demeurez; et, s'il veult fermer la bouche, il l'advertit premierement d'en sortir, en la serrant peu à peu, sans l'estreindre et l'offenser. Cette coquille, qu'on nomme la Nacre, vit aussi ainsin avecques le pinnotere, qui est un petit animal de la sorte d'un cancre, luy servant d'huissier et de portier, assis à l'ouverture de cette coquille, qu'il tient continuellement entrebaaillee et ouverte, jusques

à ce qu'il y veoye entrer quelque petit poisson propre à leur prinse : car lors il entre dans la nacre, et luy va pinceant la chair vive, et la contrainct de fermer sa coquille : lors eulx deux ensemble mangent la proye enfermee dans leur fort. En la maniere de vivre des thuns, on y remarque une singuliere science des trois parties de la mathematique : quant à l'astrologie, ils l'enseignent à l'homme; car ils s'arrestent au lieu où le solstice d'hyver les surprend, et n'en bougent jusques à l'equinoxe ensuyvant; voylà pourquoy Aristote mesme leur concede volontiers cette science : quant à la geometrie et arithmetique, ils font tousjours leur bande de figure cubique, carree en tous sens, et en dressent un corps de bataillon solide, clos et environné tout à l'entour, à six faces toutes eguales; puis nagent en cette ordonnance carree, autant large derriere que devant; de façon que qui en veoid et compte un reng, il peult ayseement nombrer toute la troupe, d'autant que le nombre de la profondeur est egal à la largeur, et la largeur à la longueur.

Quant à la magnanimité, il est malaysé de lui donner un visage plus apparent qu'en ce faict du grand chien qui feut envoyé des Indes au roy Alexandre : on luy presenta premierement un cerf pour le combattre, et puis un sanglier, et puis un ours; il n'en fait compte; et ne daigna se remuer de sa place : mais, quand il veid un lion, il se dressa incontinent sur ses pieds, montrant manifestement qu'il declaroit celuy là seul digne d'entrer en combat avecques luy. Touchant la repentance et recognoissance des faultes, on recite d'un elephant, lequel ayant tué son gouverneur par impetuosité de cholere, en print un dueil si extreme, qu'il ne voulut oncques puis manger, et se laissa mourir. Quant à la clemence, on recite d'un tigre, la plus inhumaine beste de toutes, que luy ayant esté baillé un chevreau, il souffrit deux jours la faim avant que de le vouloir offenser, et le troisieme il brisa la cage où il estoit enfermé, pour aller chercher aultre pasture, ne se voulant prendre au chevreau, son familier et son hoste. Et quant aux droicts de la familiarité et convenance, qui se dresse par la conversa-

tion, il nous advient ordinairement d'apprivoiser des chats, des chiens et des lievres ensemble.

Mais ce que l'experience apprend à ceulx qui voyagent par mer, et notamment en la mer de Sicile, de la condition des halcyons, surpasse toute humaine cogitation : de quelle espece d'animaulx a jamais nature tant honoré les couches, la naissance et l'enfantement ? car les poëtes disent bien qu'une seule isle de Delos, estant auparavant vagante, feut affermie pour le service de l'enfantement de Latone ; mais Dieu a voulu que toute la mer feust arrestee, affermie et applanie, sans vagues, sans vents et sans pluye, ce pendant que l'halcyon faict ses petits, qui est justement environ le solstice, le plus court jour de l'an ; et, par son privilege, nous avons sept jours et sept nuicts, au fin cœur de l'hyver, que nous pouvons naviguer sans dangier. Leurs femelles ne recognoissent aultre masle que le leur propre ; l'assistent toute leur vie, sans jamais l'abandonner : s'il vient à estre debile et cassé, elles le chargent sur leurs espaules, le portent partout, et le servent jusques à la mort. Mais aulcune suffisance n'a encores pu atteindre à la cognoissance de cette merveilleuse fabrique de quoy l'halcyon compose le nid pour ses petits, ny en deviner la matiere. Plutarque, qui en a veu et manié plusieurs, pense que ce soit des arrestes de quelque poisson qu'elle conjoint et lie ensemble, les entrelaceant, les unes de long, les aultres de travers, et adjoustant des courbes et des arrondissements, tellement qu'enfin elle en forme un vaisseau rond prest à voguer : puis, quand elle a parachevé de le construire, elle le porte au battement du flot marin, là où la mer, le battant tout doucement, luy enseigne à radoubier ce qui n'est pas bien lié, et à mieulx fortifier aux endroicts où elle veoid que sa structure se desmeut et se lasche par les coups de mer ; et, au contraire, ce qui est bien joint, le battement de la mer le vous estreinct et vous le serre, de sorte qu'il ne se peult ny rompre, ny dissouldre, ou endommager à coups de pierre, ny de fer, si ce n'est à toute peine. Et ce qui plus est à admirer c'est la proportion et figure de la concavité du dedans :

car elle est composée et proportionnée de maniere qu'elle ne peult recevoir ny admettre aultre chose que l'oyseau qui l'a bastie; car à toute aultre chose elle est impenetrable, close et fermee, tellement qu'il n'y peult rien entrer, non pas l'eau de la mer seulement. Voylà une description bien claire de ce bastiment, et empruntée de bon lieu : toutesfois il me semble qu'elle ne nous esclaireit pas encores suffisamment la difficulté de cette architecture. Or, de quelle vanité nous peult il partir, de loger au dessous de nous, et d'interpreter desdaigneusement les effects que nous ne pouvons imiter ny comprendre?

Pour suyvre encores un peu plus loing cette egualité et correspondance de nous aux bestes : le privilege, de quoy nostre ame se glorifie, de ramener à sa condition tout ce qu'elle conceoit, de despouiller de qualitez mortelles et corporelles tout ce qui vient à elle, de renger les choses, qu'elle estime dignes de son accointance, à desvestir et despouiller leurs conditions corruptibles, et leur faire laisser à part, comme vestemens superflus et viles, l'espesseur, la longueur, la profondeur, le poids, la couleur, l'odeur, l'aspreté, la polisseure, la dureté, la mollesse, et tous accidents sensibles, pour les accommoder à sa condition immortelle et spirituelle : de maniere que Rome et Paris, que j'ay en l'ame, Paris que j'imagine, je l'imagine et le comprends sans grandeur et sans lieu, sans pierre, sans plastre et sans bois : ce mesme privilege, dis-je, semble estre bien evidemment aux bestes; car un cheval accoustumé aux trompettes, aux harquebuses et aux combats, que nous veoyons tremousser et fremir en dormant, estendu sur sa lictiere, comme s'il estoit en la meslee, il est certain qu'il conceoit en son ame un son de tabourin sans bruit, une armee sans armes et sans corps :

Quippe videbis equos fortes, quum membra jacebunt
In somnis, sudare tamen, spirareque sæpe,
Et quasi de palma summas contendere vires ¹ :

1. Vous verrez des coursiers, quoique profondément endormis, se baigner de sueur, souffler fréquemment, et tendre tous leurs

ce lievre, qu'un levrier imagine en songe, aprez lequel nous le veoyons haleter en dormant, alonger la queue, secouer les jarrets, et représenter parfaitement les mouvements de sa course, c'est un lievre sans poil et sans os :

Venantumque canes in molli sæpe quiete
Jactant crura tamen subito, vocesque repente
Mittunt, et crebras reducunt naribus auras,
Ut vestigia si teneant inventa ferarum :
Expergefactive sequuntur inania sæpe
Cervorum simulacra, fugæ quasi dedita cernant ;
Donec discussis redeant erroribus ad se ¹ :

les chiens de garde que nous veoyons souvent gronder en songeant, et puis japper tout à faict, et s'esveiller en sursault, comme s'ils appercevoient quelque estrangier arriver; cet estrangier, que leur ame veoid, c'est un homme spirituel et imperceptible, sans dimension, sans couleur, et sans estre :

Consueta domi catulorum blanda propago
Degere, sæpe levem ex oculis volucremque soporem
Discutere, et corpus de terra corripere instant,
Proinde quasi ignotas facies atque ora tuantur ².

Quant à la beaulté du corps, avant passer oultre, il me fauldroit sçavoir si nous sommes d'accord de sa description. Il est vraysemblable que nous ne sçavons gueres que c'est que beaulté en nature et en general, puisque à l'humaine et nostre beaulté nous donnons tant de formes diverses, de laquelle, s'il y avoit quelque prescription naturelle, nous la recognoistrions en

muscles, comme s'ils disputoient le prix de la course. LUCRÈCE, IV, 988.

1. Souvent, au milieu du sommeil, les chiens de chasse agitent tout à coup les pieds, aboient, et aspirent l'air à plusieurs reprises, comme s'ils étoient sur la trace de la proie : souvent même, en se réveillant, ils continuent de poursuivre les vains simulacres d'un cerf qu'ils s'imaginent voir fuir devant eux, jusqu'à ce que, revenus à eux, ils reconnoissent leur erreur. LUCRÈCE, IV, 992.

2. Souvent le gardien fidèle et caressant, qui vit sous nos toits, dissipe tout à coup le sommeil léger qui couvroit ses paupières, se dresse avec précipitation sur ses pieds, croyant voir un visage étranger et des traits inconnus. LUCRÈCE, IV, 999.

commun, comme la chaleur du feu. Nous en fantasions les formes à nostre appetit :

Turpis Romano Belgicus ore color¹ :

les Indes la peignent noire et basannée, aux levres grosses et enflées, au nez plat et large; et chargent de gros anneaux d'or le cartilage d'entre les nazeaux, pour le faire pendre jusques à la bouche; comme aussi la balieüre², de gros cercles enrichis de pierreries, si qu'elle leur tombe sur le menton, et est leur grace de montrer leurs dents jusques au dessous des racines. Au Peru, les plus grandes oreilles sont les plus belles, et les estendent autant qu'ils peuvent par artifice : et un homme d'aujourd'huy dict avoir veu, en une nation orientale, ce soing de les agrandir en tel credit, et de les charger de poissants joyaux, qu'à tous coups il passoit son bras vestu au travers d'un trou d'oreille. Il est ailleurs des nations qui noircissent les dents avecques grand soing, et ont à mespris de les veoir blanches : ailleurs, ils les teignent de couleur rouge. Non seulement en Basque, les femmes se treuvent plus belles la teste rase; mais assez ailleurs, et, qui plus est, en certaines contrees glaciales, comme dict Plin. Les Mexicanes comptent entre les beaultez la petitesse du front; et où elles se font le poil par tout le reste du corps, elles le nourrissent au front, et peuplent par art; et ont en si grande recommandation la grandeur des tettins, qu'elles affectent de pouvoir donner la mamelle à leurs enfants par dessus l'espaule : nous formerions ainsi la laideur. Les Italiens la façonnent grosse et massive; les Espagnols, vuidee et estrillee : et entre nous, l'un la faict blanche, l'autre brune; l'un molle et delicate, l'autre forte et vigoureuse; qui y demande de la mignardise et de la douceur; qui, de la fierté et majesté. Tout ainsi que la preference en beaulté, que Platon attribue à la figure spherique, les epicuriens la donnent à la pyramidale

1. Le teint belgique dépare un visage romain. PROPERCE, II, 17, 26.

2. La lèvre d'en bas.

plutost, ou carree, et ne peuvent avaller un dieu en forme de boule. Mais, quoy qu'il en soit, nature ne nous a non plus privilegiez en cela qu'au demourant, sur ses loix communes : et, si nous nous jugeons bien, nous trouverons que s'il est quelques animaux moins favorisez en cela que nous, il y en a d'autres, et en grand nombre, qui le sont plus, *a multis animalibus decore vincimur*¹, voire des terrestres nos compatriotes ; car quant aux marins, laissant la figure, qui ne peult tumber en proportion, tant elle est aultre, en couleur, netteté, polisseure, disposition, nous leur cedons assez ; et non moins, en toutes qualitez, aux aërez. Et cette prerogative que les poëtes font valoir de nostre stature droicte, regardant vers le ciel son origine,

Pronaque quum spectent animalia cetera terram,
Os homini sublime dedit, cœlumque tueri
Jussit, et erectos ad sidera tollere vultus²,

elle est vrâement poëtique ; car il y a plusieurs bestioles qui ont la veue renversee tout à faict vers le ciel ; et l'encoleure des chameaux et des austruches, je la treuve encores plus relevee et droicte que la nostre. quels animaux n'ont la face au hault, et ne l'ont devant, et ne regardent vis à vis, comme nous, et ne descouvrent, en leur juste posture, autant du ciel et de la terre, que l'homme ? et quelles qualitez de nostre corporelle constitution³, en Platon et en Cicero, ne peuvent servir à mille sortes de bestes ? Celles qui nous retirent le plus, ce sont les plus laides et les plus abjectes de toute la bande ; car, pour l'apparence

1. Plusieurs animaux nous surpassent en beauté. SÉNÈQUE, *Epist.* 124.

2. Dieu a courbé les animaux, et attaché leurs regards à la terre ; mais il a donné à l'homme un front sublime : il a voulu qu'il regardât le ciel, et qu'il levât, pour contempler les astres, sa face majestueuse. OVIDE, *Métam.*, I, 84.

3. Décrites par Platon et par Cicéron : par le premier, dans son *Timée* ; et par le dernier, dans son traité de la *Nature des dieux*, II, 54, etc. C.

exterieure et forme du visage, ce sont les magots :

Simia quam similis, turpissima bestia, nobis ¹ !

pour le dedans et parties vitales, c'est le porceau. Certes, quand j'imagine l'homme tout nud, ouy en ce sexe qui semble avoir plus de part à la beaulté, ses tares, sa subjection naturelle et ses imperfections, je treuve que nous avons eu plus de raison que nul aultre animal de nous couvrir. Nous avons esté excusables d'emprunter ceulx que nature avoit favorisez en cela plus que nous, pour nous parer de leur beaulté, et nous cacher soubz leur despouille, de laine, plume, poil, soye. Remarquons au demourant que nous sommes le seul animal duquel le default offense nos propres compagnons, et seuls qui avons à nous desrober, en nos actions naturelles, de nostre espece. Vrayement, c'est aussi un effect digne de consideration, que les maistres du metier ordonnent pour remede aux passions amoureuses, l'entiere veue et libre du corps qu'on recherche; et que pour refroidir l'amitié, il ne faille que veoir librement ce qu'on ayme :

Ille, quod obscœnas in aperto corpore partes
Viderat, in cursu qui fuit, hæsit amor ² :

or, encores que cette recepte puisse à l'aventure partir d'une humeur un peu delicate et refroidie, si est ce un merveilleux signe de nostre defaillance, que l'usage et la cognoissance nous desgoustent les uns des aultres. Ce n'est pas tant pudeur, qu'art et prudence, qui rend nos dames si circonspectes à nous refuser l'entree de leurs cabinets, avant qu'elles soyent peinctes et parees pour la montre publique :

Nec Veneres nostras hoc fallit; quo magis ipsæ
Omnia summopere hos vitæ postscenia celant,
Quos retinere volunt, adstrictoque esse in amore ³ :

1. Tout difforme qu'il est, le singe nous ressemble.

ENNIUS apud CIC., de *Nat. deor.*, I, 35.

2. Tel, pour avoir vu à découvert les plus secrètes parties du corps de l'objet aimé, a senti, au milieu des plus vifs transports, s'éteindre sa passion. OVIDE, de *Remed. amor.*, v. 429.

3. C'est ce que les femmes savent bien : elles ont grand soin de

là où, en plusieurs animaulx, il n'est rien d'eulx que nous n'aymions, et qui ne plaise à nos sens; de façon que de leurs excrements mesmes et de leur descharge nous tirons non seulement de la friandise au manger, mais nos plus riches ornements et parfums. Ce discours ne touche que nostre commun ordre, et n'est pas si sacrilege d'y vouloir comprendre ces divines, supernaturelles et extraordinaires beaultez qu'on veoid par fois reluire entre nous, comme des astres sous un voile corporel et terrestre.

Au demourant, la part mesme que nous faisons aux animaulx des faveurs de la nature, par nostre confession, elle leur est bien avantageuse : nous nous attribuons des biens imaginaires et fantastiques, des biens futurs et absents, desquels l'humaine capacité ne se peult d'elle mesme respondre, ou des biens que nous nous attribuons faulsement par la licence de nostre opinion, comme la raison, la science et l'honneur; et à eulx nous laissons en partage des biens essentiels, maniables et palpables, la paix, le repos, la securité, l'innocence et la santé : la santé, dis je, le plus beau et le plus riche present que nature nous sçache faire. De façon que la philosophie, voire la stoïque, ose bien dire que Heraclitus et Pherecydes, s'ils eussent peu eschanger leur sagesse avecques la santé, et se delivrer, par ce marché, l'un de l'hydropisie, l'autre de la maladie pediculaire qui le pressoit, ils eussent bien faict. Par où ils donnent encores plus grand prix à la sagesse, la comparant et contrepoisant à la santé, qu'ils ne font en cette aultre proposition, qui est aussi des leurs : ils disent que si Circé eust présenté à Ulysses deux bruvages, l'un pour faire devenir un homme de fol sage, l'autre de sage fol, qu'Ulysses eust deu plutost accepter celui de la folie, que de consentir que Circé eust changé sa figure humaine en celle d'une beste; et disent que la sagesse mesme eust parlé à luy en cette maniere : « Quitte moy, laisse moy là, plutost que de me loger sous la

cacher ces arrièr-scènes de la vie aux amants qu'elles veulent retenir dans leurs chaînes. LUCRÈCE, IV, 1182.

figure et corps d'un asne. » Comment? cette grande et divine sapience, les philosophes la quittent donc pour ce voile corporel et terrestre? ce n'est doncques plus par la raison, par le discours et par l'ame, que nous excellons sur les bestes; c'est par nostre beaulté, nostre beau teinct, et nostre belle disposition de membres, pour laquelle il nous fault mettre nostre intelligence, nostre prudence, et tout le reste à l'abandon. Or, j'accepte cette naïfve et franche confession : certes, ils ont cogneu que ces parties là, de quoy nous faisons tant de feste, ce n'est que vaine fantasie. Quand les bestes auroient doncques toute la vertu, la science, la sagesse et suffisance stoïque, ce seroient tousjours des bestes; ny ne seroient pourtant comparables à un homme miserable, meschant et insensé. Car enfin tout ce qui n'est comme nous sommes, n'est rien qui vaille; et Dieu mesme, pour se faire valoir, il fault qu'il y retire, comme nous dirons tantost : par où il appert que ce n'est par vray discours mais par une fierté folle et opiniastreté, que nous nous preferons aux aultres animaulx, et nous sequestrons de leur condition et société.

Mais pour revenir à mon propos, nous avons pour nostre part l'inconstance, l'irresolution, l'incertitude, le dueil, la superstition, la sollicitude des choses à venir, voire aprez notre vie, l'ambition, l'avarice, la jalousie, l'envie, les appetits desreglez, forcenez et indomptables, la guerre, le mensonge, la desloyauté, la detraction et la curiosité. Certes, nous avons estrangement surpayé ce beau discours, de quoy nous nous glorifions, et cette capacité de juger et cognoistre, si nous l'avons achetee au prix de ce nombre infiny de passions ausquelles nous sommes incessamment en prinse : s'il ne nous plaist de faire encores valoir, comme faict bien Socrates, cette notable prerogative sur les aultres animaulx, que où nature leur a prescript certaines raisons et limites à la volupté venerienne, elle nous en a lasché la bride à toutes heures et occasions. *Ut vinum ægrotis, quia prodest raro, nocet sæpissime, melius est non adhibere omnino, quam, spe dubiæ salutis, in apertam perniciem incurrere : sic haud scio, an melius*

*fuert, humano generi motum istum celerem cogitationis, acumen, solertiam, quam rationem vocamus, quoniam pestifera sint multis, admodum paucis salutaria, non dari omnino, quam tam munifice et tam large dari*¹. De quel fruit pouvons nous estimer avoir esté à Varro et Aristote cette intelligence de tant de choses? les a elle exemptez des incommoditez humaines? ont ils esté deschargez des accidents qui pressent un croche-teur? ont ils tiré de la logique quelque consolation à la goutte? pour avoir sceu comme cette humeur se loge aux jointures, l'en ont ils moins sentie? sont ils entrez en composition de la mort, pour sçavoir qu'aucunes nations s'en resjouissent; et du cocuage, pour sçavoir les femmes estre communes en quelque region? au rebours, ayants tenu le premier reng en sçavoir, l'un entre les Romains, l'autre entre les Grecs, et en la saison où la science fleurissoit le plus, nous n'avons pas pourtant appris qu'ils ayent eu aucune particuliere excellence en leur vie; voire le Grec a assez à faire à se descharger d'aucunes taches notables en la sienne. A lon trouvé que la volupté et la santé soyent plus savoureuses à celui qui sçait l'astrologie et la grammaire?

*Illitterati num minus nervi rigent*²?

et la honte et pauvreté moins importunes?

*Scilicet et morbis, et debilitate carebis,
Et luctum et curam effugies, et tempora vitæ
Longa tibi post hæc fato meliore dabuntur*³.

1. Il vaut mieux ne point donner de vin aux malades, parce qu'en leur donnant ce remède quelquefois utile, mais le plus souvent nuisible, on les exposerait, pour une espérance incertaine, à un véritable danger : de même il vaudroit peut-être mieux, à mon avis, que la nature nous eût refusé cette activité de pensée, cette pénétration, cette industrie, que nous appelons raison, et qu'elle nous a si libéralement accordée, puisque cette noble faculté n'est salubre qu'à un petit nombre d'hommes, tandis qu'elle est funeste à tous les autres. CICÉRON, *de Nat. deor.*, III, 27.

2. Un ignorant soutient-il avec moins de vigueur les combats de l'amour? HORACE, *Epod.*, 8, v. 17.

3. C'est par là, sans doute, que vous serez exempt d'infirmités et de maladies; vous ne connoîtrez ni le chagrin ni l'inquiétude

J'ay veu en mon temps cent artisans, cent laboureurs, plus sages et plus heureux que des recteurs de l'université; et lesquels j'aimerois mieulx ressembler. La doctrine, ce m'est advis, tient reng entre les choses necessaires à la vie, comme la gloire, la noblesse, la dignité, ou pour le plus, comme la beaulté, la richesse, et telles aultres qualitez qui y servent voirement, mais de loing, et plus par fantasie que par nature. Il ne nous fault gueres plus d'offices, de regles et de loix de vivre en nostre communauté, qu'il en fault aux grues et aux fourmis en la leur; et ce neantmoins nous veoyons qu'elles s'y conduisent tresordonneement, sans erudition. Si l'homme estoit sage, il prendroit le vray prix de chasque chose, selon qu'elle seroit la plus utile et propre à sa vie. Qui nous comptera par nos actions et deportements, il s'en trouvera plus grand nombre d'excellents entre les ignorants qu'entre les sçavants : je dis en toute sorte de vertu. La vieille Rome me semble en avoir bien porté de plus grande valeur, et pour la paix et pour la guerre, que cette Rome sçavante, qui se ruyna soy mesme : quand le demourant seroit tout pareil, au moins la preud'homie et l'innocence demeureroient du costé de l'ancienne; car elle loge singulierement bien avecques la simplicité. Mais je laisse ce discours, qui me tireroit plus loing que je ne vouldrois suyvre. J'en diray seulement encores cela, que c'est la seule humilité et soubmission qui peult effectuer un homme de bien. Il ne fault pas laisser au jugement de chascun la cognoissance de son devoir; il le luy fault prescrire, non pas le laisser choisir à son discours; aultrement, selon l'imbecillité et varieté infinie de nos raisons et opinions, nous nous forgerions enfin des devoirs qui nous mettroient à nous manger les uns les aultres, comme dict Epicurus.

La premiere loy que Dieu donna jamais à l'homme, ce feut une loy de pure obeissance; ce feut un commandement nud et simple, où l'homme n'eust rien à

vous jouirez d'une vie plus longue et plus heureuse. JUVÉNAL, XIV, 156.

cognoistre et à causer, d'autant que l'obeïr est le propre office d'une ame raisonnable, recognoissant un celeste superieur et bienfacteur. De l'obeïr et ceder naist toute aultre vertu; comme du cuider, tout peché. Et au rebours, la premiere tentation qui veint à l'humaine nature de la part du diable, sa premiere poison, s'insinua en nous par les promesses qu'il nous fait de science et de cognoissance : *Eritis sicut dii, scientes bonum et malum*¹ : et les sireines, pour piper Ulysse en Homere, et l'attirer en leurs dangereux et ruyneux laqs, luy offrent en don la science. La peste de l'homme, c'est l'opinion de sçavoir : voylà pourquoy l'ignorance nous est tant recommandee par nostre religion, comme piece propre à la creance et à l'obeissance : *Cavete, ne quis vos decipiat per philosophiam et inanes seductiones, secundum elementa mundi*². En cecy, y a il une generale convenance entre tous les philosophes de toutes sectes, que le souverain bien consiste en la tranquillité de l'ame et du corps : mais où la trouvons nous ?

Ad summum, sapiens uno minor est Jove, dives,
Liber, honoratus, pulcher, rex denique regum;
Præcipue sanus, nisi quum pituita molesta est³.

Il semble, à la verité, que nature, pour la consolation de nostre estat miserable et chestif, ne nous ayt donné en partage que la presumption; c'est ce que dict Epictete, que « l'homme n'a rien proprement sien que l'usage de ses opinions : » nous n'avons que du vent et de la fumee en partage. Les dieux ont la santé en essence, dict la philosophie, et la maladie en intelligence : l'homme, au contraire, possède ses biens par

1. Vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal. *Genes.*, III, 5.

2. Prenez garde que personne ne vous séduise par la philosophie, et par de vaines et trompeuses subtilités, selon les doctrines du monde. SAINT PAUL, *ad Coloss.*, II, 8.

3. Le sage ne voit au-dessus de lui que Jupiter; il est riche, beau, comblé d'honneurs, libre; il est le roi des rois, et surtout il jouit d'une santé merveilleuse, si ce n'est quand la pituite le tourmente. HORACE, *Epist.*, I, 1, 106.

fantasie, les maulx en essence. Nous avons eu raison de faire valoir les forces de nostre imagination; car tous nos biens ne sont qu'en songe. Oyez braver ce pauvre et calamiteux animal : « Il n'est rien, dict Cicero, si doulx que l'occupation des lettres, de ces lettres, dis je, par le moyen desquelles l'infinité des choses, l'immense grandeur de nature, les cieux en ce monde mesme, et les terres et les mers nous sont decouvertes : ce sont elles qui nous ont appris la religion, la moderation, la grandeur de courage, et qui ont arraché nostre ame des tenebres, pour luy faire veoir toutes choses haultes, basses, premieres, dernieres, et moyennes; ce sont elles qui nous fournissent de quoy bien et heureusement vivre, et nous guident à passer nostre aage sans desplaisir et sans offense : » cettuy cy ne semble il pas parler de la condition de Dieu toutvivant et toutpuissant? Et, quant à l'effect, mille femmelettes ont vescu au village une vie plus equable, plus doulce et plus constante que ne feut la sienne.

Deus ille fuit, deus, inclute Memmi,
 Qui princeps vitæ rationem invenit eam, quæ
 Nunc appellatur Sapientia; quique per artem
 Fluctibus e tantis vitam, tantisque tenebris,
 In tam tranquilla et tam clara luce locavit ¹ :

voilà des paroles tresmagnifiques et belles; mais un bien legier accident meit l'entendement de cettuy cy ² en pire estat que celui du moindre berger, nonobstant ce dieu precepteur, et cette divine sapience. De mesme impudence est cette promesse du livre de Democritus,

1. Il fut un dieu, illustre Memmius, oui, il fut un dieu, celui qui le premier trouva cet art de vivre auquel on donne aujourd'hui le nom de Sagesse; celui qui, par cet art vraiment divin, a fait succéder le calme et la lumière à l'orage et aux ténèbres. LUCRÈCE, V, 8.

2. De Lucrèce qui, dans les vers précédents, parle si magnifiquement d'Épicure et de sa doctrine; car un breuvage, que lui donna sa femme ou sa maîtresse, lui troubla si fort la raison, que la violence du mal ne lui laissa que quelques intervalles lucides, qu'il employa à composer son poëme, et le porta enfin à se tuer lui-même. *Chron.* d'EUSÈBE. C.

« Je m'en voys parler de toutes choses; » et ce sot tiltre, qu'Aristote nous preste, de « dieux mortels; » et ce jugement de Chrysippus que « Dion estoit aussi vertueux que Dieu : » et mon Seneca reconnoist, dict il, que « Dieu luy a donné le vivre, mais qu'il a de soy le bien vivre; » conformément à cet aultre, *In virtute vere gloriamur; quod non contingeret, si id donum a deo, non a nobis haberemus*¹ : cecy est aussi de Seneca : que « le sage a la fortitude pareille à Dieu, mais en l'humaine foiblesse; par où il le surmonte. » Il n'est rien si ordinaire que de rencontrer des traicts de pareille temerité : il n'y a aulcun de nous qui s'offense tant de se veoir apparier à Dieu, comme il faict de se veoir deprimer au reng des aultres animaulx : tant nous sommes plus jaloux de nostre interest, que de celui de nostre Createur !

Mais il fault mettre aux pieds cette sotte vanité, et secouer vivvement et hardiement les fondemens ridicules sur quoy ces faulses opinions se bastissent. Tant qu'il pensera avoir quelque moyen et quelque force de soy, jamais l'homme ne reconnoistra ce qu'il doit à son maistre; il fera tousjours de ses œufs poules, comme on dict : il le fault mettre en chemise. Veoyons quelque notable exemple de l'effect de sa philosophie : Posidonius, estant pressé d'une si douloureuse maladie qu'elle luy faisoit tordre les bras et grincer les dents, pensoit bien faire la figue à la douleur, pour s'escrier contre elle : « Tu as beau faire, si ne diray je pas que tu sois mal. » Il sent mesmes passions que mon laquay; mais il se brave, sur ce qu'il contient au moins sa langue sous les loix de sa secte : *re succumbere non oportebat, verbis gloriantem*². Arcesilas estant malade de la goutte, Carneades, qui le veint visiter, s'en retournoit tout fasché; il le rappella, et, luy montrant ses pieds et sa poictrine : « Il n'est rien venu de là icy, »

1. C'est avec raison que nous nous glorifions de notre vertu; ce qui ne seroit point si nous la tenions d'un dieu, et non pas de nous-mêmes. CICÉRON, *de Nat. deor.*, III, 36.

2. Faisant le brave en paroles, il ne falloit pas succomber en effet. CICÉRON, *Tusc. quæst.*, II, 13.

luy dict il. Cettuy cy a un peu meilleure grace; car il sent avoir du mal, et en voudroit estre depestré; mais de ce mal pourtant son cœur n'en est pas abbattu ny affoibly : l'autre se tient en sa roideur, plus, ce crains je, verbale, qu'essentielle. Et Dionysius Hera-cleotes, affligé d'une cuison vehemente des yeulx, feut rengé à quitter ces resolutions stoïcques. Mais, quand la science feroit par effect ce qu'ils disent, d'esmoucer et rabbattre l'aigreur des infortunes qui nous suyvent, que faict elle que ce que faict beaucoup plus purement l'ignorance, et plus evidemment? Le philosophe Pyrrho, courant en mer le hazard d'une grande tourmente, ne presentoit à ceulx qui estoient avecques luy à imiter, que la securité d'un porceau qui voyageoit avecques eulx, regardant cette tempeste sans effroy. La philosophie, au bout de ses preceptes, nous renvoye aux exemples d'un athlete et d'un muletier, ausquels on veoid ordinairement beaucoup moins de ressentiment de mort, de douceur et d'autres inconvenients, et plus de fermeté, que la science n'en fournit oncques à aulcun qui n'y feust nay et préparé de soy mesme par habitude naturelle. Qui faict qu'on incise et taille les tendres membres d'un enfant, et ceulx d'un cheval, plus ayseement que les nostres, si ce n'est l'ignorance? Combien en a rendu de malades la seule force de l'imagination? Nous en veoyons ordinairement se faire saigner, purger et medeciner, pour guarir des maulx qu'ils ne sentent qu'en leur discours. Lorsque les vrayz maulx nous faillent, la science nous preste les siens : cette couleur et ce teinct vous presagent quelque defluxion catarrheuse; cette saison chaulde vous menace d'une esmotion fiebvreuse; cette coupeure de la ligne vitale de vostre main gauche vous advertit de quelque notable et voisine indisposition : et enfin elle s'en adresse tout destrousseement à la santé mesme; cette alaigresse et vigueur de jeunesse ne peult arrester en une assiette; il luy fault desrober du sang et de la force, de peur qu'elle ne se tourne contre vous mesme. Comparez la vie d'un homme asservy à telles imaginations, à celle d'un laboureur se laissant aller aprez son appetit naturel, mesurant les choses

au seul sentiment present, sans science et sans prognostique, qui n'a du mal que lorsqu'il l'a; où l'autre a souvent la pierre en l'ame avant qu'il l'ayt aux reins : comme s'il n'estoit point assez à temps de souffrir le mal lorsqu'il y sera, il l'anticipe par fantasie, et luy court au devant. Ce que je dis de la medecine se peult tirer par exemple generalement à toute science : de là est venue cette ancienne opinion des philosophes, qui logeoient le souverain bien à la recognoissance de la foiblesse de nostre jugement. Mon ignorance me preste autant d'occasion d'esperance que de crainte; et, n'ayant aultre regle de ma santé que celle des exemples d'aultruy et des evenemens que je veoïs ailleurs en pareille occasion, j'en treuve de toutes sortes, et m'arreste aux comparaisons qui me sont plus favorables. Je receois la santé les bras ouverts, libre, pleine et entiere; et aiguise mon appetit à la jouir, d'autant plus qu'elle m'est à present moins ordinaire et plus rare : tant s'en fault que je trouble son repos et sa douceur par l'amertume d'une nouvelle et contraincte forme de vivre. Les bestes nous montrent assez combien l'agitation de notre esprit nous apporte de maladies : ce qu'on nous dict de ceulx du Bresil, qu'ils ne mouroient que de vieillesse, on l'attribue à la serenité et tranquillité de leur air; je l'attribue plutost à la tranquillité et serenité de leur ame, deschargee de toute passion, pensee et occupation tendue ou desplaisante; comme gents qui passoient leur vie en une admirable simplicité et ignorance, sans lettres, sans loy, sans roy, sans religion quelconque. Et d'où vient, ce qu'on veoid par experience, que les plus grossiers et plus lourds sont plus fermes et plus desirables aux executions amoureuses; et que l'amour d'un muletier se rend souvent plus acceptable que celle d'un gallant homme; sinon qu'en cettuy cy l'agitation de l'ame trouble sa force corporelle, la rompt et lasse, comme elle lasse aussi et trouble ordinairement soy mesme? Qui la desmeut, qui la jecte plus coustumierement à la manie, que sa promptitude, sa poincte, son agilité, et enfin sa force propre? de quoy se faict la plus subtile folie, que de la plus subtile sagesse? Comme des

grandes amitez naissent des grandes inimitiez; des santez vigoreuses, les mortelles maladies : ainsi des rares et vives agitations de nos ames, les plus excellentes manies et plus destraquees; il n'y a qu'un demi tour de cheville à passer de l'un à l'autre. Aux actions des hommes insensez, nous veoyons combien proprement la folie convient avecques les plus vigoreuses operations de nostre asme. Qui ne sçait combien est imperceptible le voisinage d'entre la folie avecques les gaillardes eslevations d'un esprit libre, et les effects d'une vertu supreme et extraordinaire? Platon dict les melancholiques plus disciplinables et excellents aussi n'en est il point qui ayent tant de propension à la folie. Infinis esprits se treuvent ruynez par leur propre force et supplesse : quel sault vient de prendre, de sa propre agitation et alaigresse, l'un des plus judicieux, ingenieux, et plus formez à l'air de cette antique et pure poësie, qu'autre poëte italien ayt jamais esté? n'a il pas de quoy sçavoir gré à cette sienne vivacité meurtriere? à cette clarté qui l'a aveuglé? à cette exacte et tendue apprehension de la raison, qui l'a mis sans raison? à la curieuse et laborieuse queste des sciences, qui l'a conduit à la bestise? à cette rare aptitude aux exercices de l'ame, qui l'a rendu sans exercice et sans ame? J'eus plus de despit encores que de compassion, de le veoir à Ferrare en si piteux estat, survivant à soy mesme, mescognoissant et soy et ses ouvrages, lesquels, sans son sceu, et toutesfois à sa veue, on a mis en lumiere incorrigez et informes¹.

Voulez vous un homme sain, le voulez vous réglé, et en ferme et seure posture? affublez le de tenebres d'oysiveté et de pesanteur : il nous fault abestir, pour nous assagir; et nous esblouir, pour nous guider. Et si on me dict que la commodité d'avoir l'appetit froid et

1. Montaigne vit à Ferræ, en novembre 1580, le célèbre Torquato Tasso, l'auteur de la *Jérusalem délivrée*, enfermé dans l'hôpital Sainte-Anne au mois de mars 1579, et qui n'en sortit qu'au mois de juillet 1586. Quoiqu'il en parle ici avec beaucoup d'intérêt, il n'en dit rien dans le Journal de son voyage en Italie, t. I, p. 228. Il se contente de faire mention d'une effigie de l'Arioste, un peu plus plein de visage qu'il n'est en ses livres. J. V. L.

mouce aux douceurs et aux maulx, tire aprez soy cette incommodité de nous rendre aussi, par consequent, moins aigus et friands à la jouïssance des biens et des plaisirs; cela est vray; mais la misere de nostre condition porte que nous n'avons pas tant à jouïr qu'à fuyr, et que l'extreme volupté ne nous touche pas comme une legiere douleur, *segniùs homines bona quam mala sentiunt*¹ : nous ne sentons point l'entiere santé, comme la moindre des maladies;

Pungit

In cute vix summa violatum plagula corpus;
Quando valere nihil quemquam movet. Hoc juvat unum,
Quod me non torquet latus, aut pes : cetera quisquam
Vix queat aut sanum sese, aut sentire valentem² :

nostre bien estre, ce n'est que la privation d'estre mal. Voylà pourquoy la secte de philosophie qui a le plus faict valoir la volupté, encores l'a elle rengee à la seule indolence. Le n'avoir point de mal, c'est le plus avoir de bien que l'homme puisse esperer, comme disoit Ennius,

Nimum boni est, cui nihil est mali;

car ce mesme chatouillement et aiguïsement qui se rencontre en certains plaisirs, et semble nous enlever au dessus de la santé simple et de l'indolence; cette volupté active, mouvante, et je ne sçais comment cuisante et mordante, celle là mesme ne vise qu'à l'indolence, comme à son but; l'appetit qui nous ravit à l'accointance des femmes, il ne cherche qu'à chasser la peine que nous apporte le desir ardent et furieux, et ne demande qu'à l'assouvir et se loger en repos et en l'exemption de cette fiebvre : ainsi des aultres. Je dis doncques que si la simplese nous achemine à n'avoir point de mal, elle nous achemine à un tres-

1. Les hommes sont moins sensibles au plaisir qu'à la douleur. TITE-LIVE, XXX, 21.

2. Nous sentons vivement la piqure qu nous effleure à peine, et nous ne sommes pas sensibles au paisir de la santé. L'homme se félicite de n'avoir ni la pleurésie n la goutte; mais à peine sait-il qu'il est sain et plein de vigueur. *Stephani Boetiani poemata*.

heureux estat, selon nostre condition. Si ne la fault il point imaginer si plombee, qu'elle soit du tout sans sentiment : car Crantor avoit bien raison de combattre l'indolence d'Epicurus, si on la bastissoit si profonde, que l'abord mesme et la naissance des maulx en feust à dire. « Je ne loue point cette indolence qui n'est ny possible ny desirable : je suis content de n'estre pas malade; mais si je le suis, je veulx sçavoir que je le suis; et si on me cauterise ou incise, je le veulx sentir. » De vray, qui desracineroit la cognoissance du mal, il extirperoit quand et quand la cognoissance de la volupté, et enfin aneantiroit l'homme : *Istud nihil dolere, non sine magna mercede contingit immanitatis in animo, stuporis in corpore*¹. Le mal est, à l'homme, bien à son tour : ny la douleur ne luy est tousjours à fuyr, ny la volupté tousjours à suyvre.

C'est un tresgrand avantage pour l'honneur de l'ignorance, que la science mesme nous rejecte entre ses bras, quand elle se treuve empeschee à nous roidir contre la pesanteur des maulx; elle est contraincte de venir à cette composition, de nous lascher la bride, et donner congé de nous sauver en son giron, et nous mettre, sous sa faveur, à l'abri des coups et injures de la fortune : car que veult elle dire aultre chose, quand elle nous presche « De retirer nostre pensee des maulx qui nous tiennent, et l'entretenir des voluptez perdues; De nous servir, pour consolation des maulx presents, de la souvenance des biens passez; et D'appeller à nostre secours un contentement esvanoui, pour l'opposer à ce qui presse. » *Levationes ægritudinum in avocatione a cogitanda molestia, et revocatione ad contemplandas voluptates, ponit*² : si ce n'est que, où la force luy manque, elle veult user de ruse, et donner un tour de souplesse et de jambe, où la vigueur du corps et des bras vient à luy faillir, car non

1. Cette indolence ne se peut acquérir, qu'il n'en coûte cher à l'esprit et au corps : il faut que l'esprit devienne féroce, et le corps léthargique. CICÉRON, *Tuscul.*, III, 6.

2. Pour bannir le chagrin, il faut, dit Épicure, écarter toute idée fâcheuse, et se rappeler les idées riantes. CICÉRON, *Tuscul.*, III, 15.

seulement à un philosophe, mais simplement à un homme rassis, quand il sent par effect l'alteration cuisante d'une fiebvre chaulde, quelle monnoye est ce de le payer de la soubvenance de la doulceur du vin grec? ce seroit plustost luy empirer son marché :

Che ricordarsi il ben doppia la noja ¹

De mesme condition est cet aultre conseil que la philosophie donne, « De maintenir en la memoire seulement le bonheur passé, et d'en effacer les des-plaisirs que nous avons soufferts; » comme si nous avions en nostre pouvoir la science de l'oubli : et conseil duquel nous valons moins, encores un coup.

Suavis laborum est præteritorum memoria ².

Comment? la philosophie, qui me doibt mettre les armes à la main pour combattre la fortune; qui me doibt roidir le courage pour fouler aux pieds toutes les adversitez humaines, vient elle à cette mollesse de me faire conniller par ces destours couards et ridicules? car la memoire nous represente, non pas ce que nous choisissons, mais ce qui luy plaist; voire, il n'est rien qui imprime si vivement quelque chose en nostre souvenance, que le desir de l'oublier : c'est une bonne maniere de donner en garde, et d'em-preindre en nostre ame quelque chose, que de la solliciter de la perdre. Et cela est fauls, *Est situm in nobis, ut et adversa quasi perpetua oblivione obruamus, et secunda jucunde et suaviter meminimus* ³; et cecy est vray, *Memini etiam quæ nolo; oblivisci non possum quæ volo* ⁴. Et de qui est ce conseil? de

1. Le souvenir du bien double le mal.

2. Des maux passés le souvenir est doux.

EURIPID. apud CIC., de *Finibus*, II, 32.

3. Il est en notre puissance d'effacer entièrement nos malheurs de notre mémoire, et de rappeler dans notre esprit l'agréable souvenir de tout ce qui nous est arrivé d'heureux. CICÉRON, de *Finibus*, I, 17.

4. Je me souviens des choses que je voudrois oublier, et je ne puis oublier celles dont je voudrois perdre le souvenir. CICÉRON, de *Finibus*, II, 32.

celuy, qui se unus sapientem profiteri sit ausus¹:

Qui genus humanum ingenio superavit, et omnes
Præstinxit, stellas exortus uti ætherius sol².

De vuidet et desmunir la memoire, est ce pas le vray
et propre chemin à l'ignorance?

Iners malorum remedium ignorantia est³.

Nous veoyons plusieurs pareils preceptes, par lesquels on nous permet d'emprunter, du vulgaire, des apparences frivoles, où la raison vive et forte ne peult assez, pourveu qu'elles nous servent de contentement et de consolation : où ils ne peuvent guarir la playe, ils sont contents de l'endormir et pallier. Je crois qu'ils ne me nieront pas cecy, que s'ils pouvoient adjouster de l'ordre et de la constance, en un estat de vie qui se mainteinst en plaisir et en tranquillité par quelque foiblesse et maladie de jugement, qu'ils ne l'acceptassent :

Potare, et spargere flores
Incipiam, patiarque vel inconsultus haberi⁴.

Il se trouveroit plusieurs philosophes de l'advis de Lycas : cettuy cy ayant, au demourant, ses mœurs bien reglees, vivant doucement et paisiblement en sa famille, ne manquant à nul office de son devoir envers les siens et les estrangiers, se preservant tres-bien des choses nuisibles, s'estoit, par quelque alteration de sens, imprimé en la cervelle une resverie, C'est qu'il pensoit estre perpetuellement aux théâtres à y veoir des passetemps, des spectacles, et des plus belles comedies du monde. Guari qu'il feut, par les

1. Qui, seul entre les hommes, a osé se dire sage (Épicure). CICÉRON, de *Finibus*, II, 3.

2. Qui, par son génie, supérieur à tous les hommes, les a tous effacés; comme le soleil, en se levant, éteint tous les feux célestes LUCRÈCE, III, 1056.

3. Et l'ignorance n'est à nos maux qu'un foible remède. SÉNÈQUE *Cedipe*, acte III, v. 7.

4. Au hasard de passer pour fou, je veux boire, je veux répandre des fleurs autour de moi. HORACE, *Epist.*, I, 5, 14.

medecins, de cette humeur peccante, à peine qu'il ne les meist en procez pour le restablir en la douleur de ces imaginations.

Pol ! me occidistis, amici,
Non servastis, ait; cui sic extorta voluptas,
Et demptus per vim mentis gratissimus error¹ :

d'une pareille resverie à celle de Thrasylaus, fils de Pythodorus, qui se faisoit accroire que tous les navires qui relaschoient du port de Piree et y abordoient ne travailloient que pour son service : se resjouissant de la bonne fortune de leur navigation, les recueillant avecques joye. Son frere Crito l'ayant faict remettre en son meilleur sens, il regrettoit cette sorte de condition en laquelle il avoit vescu en liesse, et deschargé de tout desplaisir. C'est ce que dict ce vers ancien grec, qu' « Il y a beaucoup de commodité à n'estre pas si advisé, »

Ἐν τῷ φρονεῖν γὰρ μηδὲν ἡδίστος βίος.

Et l'Ecclesiaste, « En beaucoup de sagesse, beaucoup de desplaisir; et qui acquiert science, s'acquiert du travail et du torment. »

Cela mesme à quoy la philosophie consent en general, cette derniere recepte qu'elle ordonne à toute sorte de necessitez, qui est De mettre fin à la vie que nous ne pouvons supporter. *Placet? pare. Non placet? quacumque vis, exi... Pungit dolor? Vel fodiat sane. Si nudus es, da jugulum; sin tectus armis Vulcaniis, id est fortitudine, resiste²*; et ce mot des Grecs convives qu'ils y appliquent, *Aut bibat, aut abeat³*, qui sonne plus sortablement en la langue d'un

1. Ah ! mes amis, qu'avez-vous fait ? en me guérissant, vous m'avez tué ! C'est m'ôter tous mes plaisirs, que de m'arracher de l'âme cette douce erreur dont j'étois enchanté. HORACE, *Epist.*, II, 2, 138.

2. Te plaît-elle encore, supporte-la. En es-tu las, sors-en par où tu voudras.... La douleur te pique, je suppose même qu'elle te déchire; prête le flanc, si tu es sans défense; mais si tu es couvert des armes de Vulcain, c'est-à-dire armé de force et de courage, résiste.

3. Qu'il boive, ou qu'il s'en aille. CICÉRON, *Tusc. quæst.*, V, 4.

Gascon, qui change volontiers en V le B, qu'en celle de Cicero :

Vivere si recte nescis, decede peritis.
Lusisti satis, edisti satis, atque bibisti;
Tempus abire tibi est, ne potum largius æquo
Rideat, et pulset lasciva decentius ætas¹ :

qu'est ce aultre chose qu'une confession de son impuissance, et un renvoy non seulement à l'ignorance, pour y estre à couvert, mais à la stupidité mesme, au non sentir, et au non estre?

Democritum postquam matura vetustas
Admonuit memorem, motus languescere mentis;
Sponte sua letho caput obvius obtulit ipse².

C'est ce que disoit Antisthenes, « qu'il falloit faire provision ou de sens pour entendre, ou de licol pour se pendre; » et ce que Chrysippus alleguoit sur ce propos du poëte Tyrtæus,

De la vertu, ou de mort approcher :

et Cratez disoit « que l'amour se guarissoit par la faim, sinon par le temps; et, à qui ces deux moyens ne plairoient, par la hart. » Celuy Sextius, duquel Senèque et Plutarque parlent avecques si grande recommandation, s'estant jecté, toutes choses laissees, à l'estude de la philosophie, delibera de se precipiter en la mer, veoyant le progrez de ses estudes trop tardif et trop long : il couroit à la mort, au default de la science. Voicy les mots de la loy sur ce subject : « Si d'aventure il survient quelque grand inconvenient qui ne se puisse remedier, le port est prochain, et se peult on sauver, à la nage, hors du corps,

1. Si tu ne sais point user de la vie, cède la place à ceux qui le savent. Tu as assez folâtré, assez bu, assez mangé; il est temps pour toi de faire retraite. Ne crains-tu pas de t'enivrer, et de devenir la risée et le jouet des jeunes gens, à qui la gaieté convient mieux qu'à toi? HORACE, *Epist.*, II, 2, 213.

2. Démocrite, averti par l'âge que les ressorts de son esprit commençoient à s'user, alla lui-même au-devant de la mort. LUCRÈCE, III, 1052.

comme hors d'un esquif qui faict eau; car c'est la crainte de mourir, non pas le desir de vivre, qui tient le fol attaché au corps. »

Comme la vie se rend par la simplicité plus plaisante, elle s'en rend aussi plus innocente et meilleure, comme je commenceois tantost à dire : Les simples, dict saint Paul, et les ignorants, s'eslevent et se saisissent du ciel; et nous, à tout nostre sçavoir, nous plongeons aux abismes infernaux. Je ne m'arreste ni à Valentian¹, ennemy déclaré de la science et des lettres; ny à Licinius, tous deux empereurs romains, qui les nommoient le venin et la peste de tout estat politique; ny à Mahumet, qui, comme j'ay entendu, interdit la science à ses hommes : mais l'exemple de ce grand Lycurgus, et son auctorité, doibt certes avoir grand poids, et la reverence de cette divine police lacedemonienne, si grande, si admirable, et si long temps fleurissante en vertu et en bonheur, sans aulcune institution ny exercice de lettres. Ceulx qui reviennent de ce monde nouveau, qui a esté descouvert du temps de nos peres par les Espaignols, nous peuvent tesmoigner combien ces nations, sans magistrat et sans loy, vivent plus legitiment et plus reglement que les nostres, où il y a plus d'officiers et de loix qu'il n'y a d'aultres hommes, et qu'il n'y a d'actions :

Di cittatorie piene e di libelli,
D'esamine, e di carte di procure,
Avea le mani e il seno, e gran fastelli
Di chiose, di consigli, e di lettere :
Per cui le facultà de' poverelli
Non sono mai nelle città sicure.
Avea dietro e dinanzi, e d'ambi i lati,
Notai, procuratori, ed avvocati ^a

1. Comme on ne connoît point d'empereur romain de ce nom, je crois qu'il s'agit ici de *Valens*, empereur qui vivoit dans la seconde moitié du quatrième siècle, et qui fut en effet, comme Licinius, un ennemi déclaré des sciences et de la philosophie. A. D.

2. Ils ont le sein et les mains pleines d'ajournements, de requêtes, d'informations, et de lettres de procuration; ils marchent chargés de sacs remplis de gloses, de consultations et de procédures. Grâce

C'estoit ce que disoit un senateur romain des derniers siecles, Que leurs predecesseurs avoient l'haleine puante à l'ail, et l'estomach musqué de bonne conscience; et qu'au rebours, ceulx de son temps ne sentoient au dehors que le parfum, puants au dedans à toute sorte de vices : c'est à dire, comme je pense, qu'ils avoient beaucoup de sçavoir et de suffisance, et grand'faulte de preud'hommie. L'incivilité, l'ignorance, la simplesse, la rudesse, s'accompaignent volontiers de l'innocence; la curiosité, la subtilité, le sçavoir, traisnent la malice à leur suite : l'humilité, la crainte, l'obeïssance, la debonnaireté, qui sont les pieces principales pour la conservation de la société humaine, demandent une ame vuide, docile, et presumant peu de soy. Les chrestiens ont une particuliere cognoissance, combien la curiosité est un mal naturel et originel en l'homme : le soing de s'augmenter en sagesse et en science, ce feut la premiere ruyne du genre humain; c'est la voye par où il s'est precipité à la damnation eternelle, l'orgueil est sa perte et sa corruption; c'est l'orgueil qui jecte l'homme à quartier des voyes communes, qui luy faict embrasser les nouvelletez, et aymer mieulx estre chef d'une troupe errante et desvoyee au sentier de perdition, aymer mieulx estre regent et precepteur d'erreur et de mensonge, que d'estre disciple en l'eschole de verité, se laissant mener et conduire par la main d'aultruy à la voye battue et droicturiere. C'est à l'aventure ce que dict ce mot grec ancien, que « la superstition suyt l'orgueil, et lui obeït comme à son pere : » ἡ δεισιδαιμονία καθάπερ πατρὶ τῷ τυφῷ πείθεται. O cuider ! combien tu nous empeschés !

Aprez que Socrates feut adverty que le dieu de sagesse luy avoit attribué le nom de Sage, il en feut estonné; et, se recherchant et secouant partout, n'y trouvoit aulcun fondement à cette divine sentence : il en sçavoit de justes, temperants, vaillants, sçavants

à eux, le pauvre peuple n'est jamais en sûreté dans les villes; par devant, par derrière, des deux côtés, il est assiégé d'une foule de notaires, de procureurs et d'avocats. *Orlando furioso*, c. 14, stanz. 84.

comme luy, et plus eloquents, et plus beaux, et plus utiles au païs. Enfin il se resolut, qu'il n'estoit distingué des aultres, et n'estoit sage, que parce qu'il ne se tenoit pas tel; et que son dieu estimoit bestise singuliere à l'homme l'opinion de science et de sagesse; et que sa meilleure doctrine estoit la doctrine de l'ignorance, et la simplicité sa meilleure sagesse. La sainte Parole declare miserables ceulx d'entre nous qui s'estiment : « Bourbe et cendre, leur dict elle, qu'as tu à te glorifier? » Et ailleurs, « Dieu a fait l'homme semblable à l'ombre; » de laquelle qui jugera, quand par l'esloingnement de la lumiere elle sera esvanouie? Ce n'est rien que de nous.

Il s'en fault tant que nos forces conceoivent la haulteur divine, que, des ouvrages de nostre Createur, ceulx là portent mieulx sa marque, et sont mieulx siens, que nous entendons le moins. C'est aux chrestiens une occasion de croire, que de rencontrer une chose incroyable; elle est d'autant plus selon raison, qu'elle est contre l'humaine raison : si elle estoit selon raison, ce ne seroit plus miracle; et si elle estoit selon quelque exemple, ce ne seroit plus chose singuliere. *Melius scitur Deus, nesciendo*¹, dict saint Augustin; et Tacitus, *Sanctius est ac reverentius de actis deorum credere, quam scire*²; et Platon estime qu'il y ait quelque vice d'impiété à trop curieusement s'enquerir et de Dieu, et du monde, et des causes premieres des choses : *Atque illum quidem parentem hujus universitatis invenire, difficile; et quum jam inveneris, indicare in vulgus, nefas*³, dict Cicero. Nous disons bien, Puissance, Verité, Justice : ce sont paroles qui signifient quelque chose de grand; mais cette chose là, nous ne la veoyons aulcunement, ny ne la concevons.

1. On connoît mieux ce qu'est la Divinité quand on se soumet à l'ignorer. SAINT AUGUSTIN, *de Ordine*, II, 16.

2. A l'égard de ce que font les dieux, il est plus respectueux et plus saint de croire que d'approfondir. TACITE, *de Mor. German.*, c. 34.

3. Il est difficile de connoître l'auteur de cet univers; et, si on parvient à le découvrir, il est impossible de le dire à tous. CICÉRON, trad. du *Timée* de Platon, c. 2.

Nous disons que Dieu craint, que Dieu se courrouce, que Dieu ayme.

Immortalia mortali sermone notantes¹ :

ce sont toutes agitations et esmotions qui ne peuvent loger en Dieu, selon nostre forme; ny nous, l'imaginer selon la sienne. C'est à Dieu seul de se cognoistre, et interpreter ses ouvrages; et le faict en nostre langue improprement, pour s'avaller et descendre en nous, qui sommes à terre couchez. « La prudence², comment luy peult elle convenir, qui est l'eslite entre le bien et le mal; veu que nul mal ne le touche? quoy la raison et l'intelligence, desquelles nous nous servons pour arriver, par les choses obscures, aux apparentes; veu qu'il n'y a rien d'obscur à Dieu? la justice, qui distribue à chascun ce qui luy appartient, engendree pour la société et communauté des hommes, comment est elle en Dieu? la temperance, comment? qui est la moderation des voluptez corporelles, qui n'ont nulle place en la divinité : la fortitude à porter la douleur, le labeur, les dangiers, luy appartiennent aussi peu; ces trois choses n'ayants nul accez prez de luy : » parquoy Aristote le tient egualement exempt de vertu et de vice : *Neque gratia, neque ira teneri potest; quod quæ talia essent, imbecilla essent omnia*³.

La participation que nous avons à la cognoissance de la Verité, quelle qu'elle soit, ce n'est point par nos propres forces que nous l'avons acquise : Dieu nous a assez appris cela par les tesmoings qu'il a choisis du vulgaire, simples et ignorants, pour nous instruire de ses admirables secrets. Nostre foy, ce n'est pas nostre acquest; c'est un pur present de la liberalité d'aultruy : ce n'est pas par discours, ou par nostre entendement, que nous avons receu nostre religion;

1. Exprimant des choses divines en termes humains. LUCRÈCE, V, 122.

2. Montaigne transcrit ici un long passage de Cicéron, sans le nommer. Voy. de Nat. deor., III, 15. C.

3. Il n'est susceptible ni de haine ni d'amour, parce que ses passions décelent des êtres foibles. CICÉRON, de Nat. deor., I, 17.

c'est par auctorité et par commandement estrangier : la foiblesse de nostre jugement nous y aide plus que la force, et nostre aveuglement plus que nostre clairvoyance; c'est par l'entremise de nostre ignorance, plus que de nostre science, que nous sommes sçavants de ce divin sçavoir. Ce n'est pas merveille, si nos moyens naturels et terrestres ne peuvent concevoir cette cognoissance supernaturelle et celeste : apportons y seulement, du nostre, l'obeïssance et la subjection; car, comme il est escript : « Je destruiray la sapience des sages, et abbattray la prudence des prudents : où est le sage? où est l'escrivain? où est le disputateur de ce siecle? Dieu n'a il pas abesty la sapience de ce monde? car, puisque le monde n'a point cogneu Dieu par sapience, il luy a pleu, par l'ignorance et simplesse de la predication, sauver les croyants. »

Si me fault il veoir enfin s'il est en la puissance de l'homme de trouver ce qu'il cherche; et si cette queste qu'il y a employee depuis tant de siecles l'a enrichy de quelque nouvelle force et de quelque verité solide. Je crois qu'il me confessera, s'il parle en conscience, que tout l'acquest qu'il a retiré d'une si longue poursuite, c'est d'avoir apprins à recognoistre sa foiblesse. L'ignorance, qui estoit naturellement en nous, nous l'avons, par longue estude, confirmee et averee. Il est advenu aux gents veritablement sçavants ce qui advient aux espics de bled; ils vont s'eslevant et se haulsant la teste droicte et fiere, tant qu'ils sont vuides; mais quand ils sont pleins et grossis de grains en leur maturité, ils commencent à s'humilier et baisser les cornes : pareillement, les hommes ayants tout essayé, tout sondé, et n'ayants trouvé, en cet amas de science et provision de tant de choses diverses, rien de massif et ferme, et rien que vanité, ils ont renoncé à leur presumption, et recogneu leur condition naturelle. C'est ce que Velleius reproche à Cotta et à Cicero, « qu'ils ont apprins de Philo n'avoir rien apprins. » Pherecydes, l'un des sept sages, escrivant à Thales, comme il expiroit, « J'ay, dict il, ordonné aux miens, aprez qu'ils m'aurent enterré, de te porter

mes escripts. S'ils contentent et toy et les aultres sages, publie les; sinon, supprime les : ils ne contiennent nulle certitude qui me satisfait à moy mesme; aussi ne foyes je pas profession de sçavoir la verité, ny d'y atteindre : j'ouvre les choses plus que je ne les descouvre. » Le plus sage homme qui feut oncques, quand on luy demanda ce qu'il sçavoit, respondit, « Qu'il sçavoit cela, qu'il ne sçavoit rien. » Il verifioit ce qu'on dict, que la plus grand'part de ce que nous sçavons est la moindre de celle que nous ignorons; c'est à dire, que ce mesme que nous pensons sçavoir, c'est une piece, et bien petite, de nostre ignorance. Nous sçavons les choses en songe, dict Platon, et les ignorons en verité. *Omnes pene veteres, nihil cognosci, nihil percipi, nihil sciri posse dixerunt; angustos sensus, imbecilles animos, brevia curricula vit*¹. Cicero mesme, qui devoit au sçavoir tout son vaillant, Valerius dict que, sur sa vieillesse, il commença à desestimer les lettres : et, pendant qu'il les traictoit, c'estoit sans obligation d'aucun party; suyvant ce qui luy sembloit probable, tantost en l'une secte, tantost en l'autre; se tenant tousjours sous la dubitation de l'academie : *Dicendum est, sed ita, ut nihil affirmem, quæram omnia, dubilans plerumque, et mihi diffidens*².

J'aurois trop beau jeu, si je voulois considerer l'homme en sa commune façon et en gros; et le pourrois faire pourtant par sa regle propre, qui juge la verité, non par le poids des voix, mais par le nombre. Laissons là le peuple,

Qui vigilans stertit,

Mortua cui vita est prope jam, vivo atque videnti³;

1. Presque tous les anciens ont dit qu'on ne pouvoit rien connoître, rien comprendre, rien savoir; que nos sens étoient bornés, notre intelligence foible, et notre vie trop courte. CICÉRON, *Acad.* I, 12.

2. Je vais parler, mais sans rien affirmer; je chercherai toujours, je douterai souvent, et je me défierai de moi-même. CICÉRON, *de Divinat.*, II, 3.

3. Qui dort en veillant, qui est presque mort, quoiqu'il vive et qu'il ait les yeux ouverts. LUCRÈCE, III, 1061, 1059.

qui ne se sent point, qui ne se juge point, qui laisse la pluspart de ses facultez naturelles, oysifves : je veulx prendre l'homme en sa plus haulte assiette. Considerons le en ce petit nombre d'hommes excellents et trieux, qui, ayants esté douez d'une belle et particuliere force naturelle, l'ont encores roidie et aiguisee par soing, par estude, et par art, et l'ont montee au plus hault point de sagesse où elle puisse atteindre : ils ont manié leur ame à tous sens et à tous biaux, l'ont appuyee et estansonnée de tout le secours estrangier qui luy a esté propre, et enrichie et ornee de tout ce qu'ils ont peu emprunter, pour sa commodité, du dedans et dehors du monde : c'est en eulx que loge la haulteur extreme de l'humaine nature : ils ont réglé le monde de polices et de loix ; ils l'ont instruit par arts et sciences, et instruit encores par l'exemple de leurs mœurs admirables. Je ne mettray en compte que ces gents là, leur tesmoignage, et leur experience ; veoyons jusques où ils sont allez, et à quoy ils se sont tenus : les maladies et les defaults que nous trouverons en ce college là, le monde les pourra hardiement bien advouer pour siens.

Quiconque cherche quelque chose, il en vient à ce point, ou qu'il dict qu'il l'a trouvee ; ou qu'elle ne se peult trouver ; ou qu'il en est encores en queste. Toute la philosophie est despartie en ces trois genres : son desseing est de chercher la verité, la science et la certitude. Les peripateticiens, epicuriens, stoïciens, et aultres, ont pensé l'avoir trouvee : ceulx cy ont establi les sciences que nous avons, et les ont traictees comme notices certaines. Clitomachus, Carneades, et les academiciens, ont desesperé de leur queste, et jugé que la verité ne se pouvoit concevoir par nos moyens : la fin de ceulx cy, c'est la foiblesse et humaine ignorance ; ce party a eu la plus grande suite et les sectateurs les plus nobles. Pyrrho, et aultres sceptiques ou epechistes, les dogmes de qui plusieurs anciens ont tenu estre tirez de Homere, des sept sages, et d'Archilochus et d'Euripides, et y attachent Zeno, Democritus, Xenophanes, disent qu'ils sont encores en recherche

de la verité : ceulx cy jugent que ceulx là qui pensent l'avoir trouvee se trompent infiniment, et qu'il y a encores de la vanité trop hardie en ce second degré qui asseure que les forces humaines ne sont pas capables d'y atteindre; car cela, d'establis la mesure de nostre puissance, de cognoistre et juger la difficulté des choses, c'est une grande et extreme science, de laquelle ils doubtent que l'homme soit capable :

Nil sciri si quis putat, id quoque nescit
An sciri possit quo se nil scire fatetur¹.

L'ignorance qui se sçait, qui se juge, et qui se condamne, ce n'est pas une entiere ignorance; pour l'estre, il fault qu'elle s'ignore soy mesme : de façon que la profession des pyrrhoniens est de bransler, doubter, et enquerir, ne s'asseurer de rien, de rien ne se respondre. Des trois actions de l'ame, l'imaginatifve, l'appetitifve, et la consentante, ils en receoivent les deux premieres; la dernière, ils la soustiennent et la maintiennent ambiguë, sans inclination ny approbation d'une part ou d'autre, tant soit elle legiere. Zenon peignoit de geste son imagination sur cette partition des facultez de l'ame : la main espandue et ouverte, c'estoit Apparence; la main à demy serree, et les doigts un peu croches, Consentement; le poing fermé, Comprehension; quand de la main gauche il venoit encores à clorre ce poing plus estroict, Science. Or, cette assiette de leur jugement, droicte et inflexible, recevant tous objects sans application et consentement, les achemine à leur Ataraxie, qui est une condition de vie paisible, rassise, exempte des agitations que nous recevons par l'impression de l'opinion et science que nous pensons avoir des choses; d'où naissent la crainte, l'avarice, l'envie, les desirs immoderez, l'ambition, l'orgueil, la superstition, l'amour de nouvelleté, la rebellion, la desobeïssance, l'opiniastreté, et la plus-part des maulx corporels : voire ils s'exemptent par là

1. Celui qui croit qu'on ne peut rien savoir, ne sait pas même si on peut rien savoir qui lui permette d'avouer qu'il ne sait rien.
LUCRÈCE, IV, 479.

de la jalousie de leur discipline; car ils débattent d'une bien molle façon; ils ne craignent point la revanche à leur dispute : quand ils disent que le poisant va contre bas, ils seroient bien marris qu'on les en creust; et cherchent qu'on les contredie, pour engendrer la dubitation et surseance de jugement, qui est leur fin. Ils ne mettent en avant leurs propositions, que pour combattre celles qu'ils pensent que nous ayons en nostre creance. Si vous prenez la leur, ils prendront aussi volontiers la contraire à soustenir : tout leur est un; ils n'y ont aulcun choïs. Si vous établissez que la neige soit noire, ils argumentent, au rebours, qu'elle est blanche : si vous dites qu'elle n'est ny l'un ny l'autre, c'est à eulx à maintenir qu'elle est tous les deux : si, par certain jugement, vous tenez que vous n'en sçavez rien, ils vous maintiendront que vous le sçavez : oui; et si, par un axiome affirmatif, vous assurez que vous en doutez, ils vous iront débattant que vous n'en doutez pas, ou que vous ne pouvez juger et establir que vous en doutez. Et, par cette extrémité de doute, qui se secoue soy mesme, ils se separent et se divisent de plusieurs opinions, de celles mesmes qui ont maintenu en plusieurs façons le doute et l'ignorance. Pourquoi ne leur sera il permis, disent ils, comme il est entre les dogmatistes, à l'un dire vert, à l'autre jaulne, à eulx aussi de douter? est il chose qu'on vous puisse proposer pour l'advouer ou refuser, laquelle il ne soit pas loisible de considerer comme ambiguë? et, où les autres sont portez, ou par la coutume de leurs païs ou par l'institution des parents, ou par rencontre, comme par une tempeste, sans jugement et sans choïs, voire le plus souvent avant l'aage de discretion, à telle ou telle opinion, à la secte ou stoïcque ou epicurienne, à laquelle ils se treuvent hypothequez, asservis et collez, comme à une prinse qu'ils ne peuvent demordre, *ad quamcumque disciplinam, velut tempestate, delati, ad eam, tanquam ad saxum, adhærescunt*¹; pourquoy à ceulx cy ne sera il

1. Ils s'attachent à la première secte que leur offre le hasard,

pareillement concédé de maintenir leur liberté, et considerer les choses sans obligation et servitude? *hoc liberiores et solutiores, quod integra illis est iudicandi potestas*¹. N'est ce pas quelque avantage de se trouver desengagé de la nécessité qui bride les aultres? vault il pas mieulx demeurer en suspens, que de s'infrasquer en tant d'erreurs que l'humaine fantasie a produictes? vault il pas mieulx suspendre sa persuasion, que de se mesler à ces divisions seditieuses et querelleuses? Qu'iray je choisir? « Ce qu'il vous plaira, pourveu que vous choisissiez. » Voylà une sottie responce : à laquelle pourtant il semble que tout le dogmatisme arrive, par qui il ne nous est pas permis d'ignorer ce que nous ignorons. Prenez le plus fameux party, jamais il ne sera si seur, qu'il ne vous faille, pour le deffendre, attaquer et combattre cent et cent contraires partis : vault il pas mieulx se tenir hors de cette meslee? Il vous est permis d'espouser, comme vostre honneur et vostre vie, la creance d'Aristote sur l'éternité de l'ame, et desdire et desmentir Platon là dessus; et à eulx il sera interdit d'en doubter? S'il est loisir à Panætius de soustenir son jugement autour des aruspices, songes, oracles, vaticinations, desquelles choses les stoïciens ne doubtent aulcunement; pourquoy un sage n'osera il, en toutes choses, ce que cettuy cy ose en celles qu'il a apprinses de ses maistres, establies du commun consentement de l'eschole, de laquelle il est sectateur et professeur? Si c'est un enfant qui juge, il ne sçait que c'est; si c'est un sçavant, il est preoccupé. Ils se sont reservé un merveilleux avantage au combat, s'estants deschargez du soing de se couvrir : il ne leur importe qu'on les frappe, pourveu qu'ils frappent; et font leurs besongnes de tout : s'ils vainquent, vostre proposition cloche; si vous, la leur : s'ils faillent, ils verifient l'ignorance; si vous faillez, vous la verifiez : s'ils prouvent que rien ne se

comme à un rocher sur lequel la tempête les auroit jetés. CICÉRON, *Académ.*, II, 3.

1. D'autant plus libres et plus indépendants, qu'ils ont une pleine puissance de juger. CICÉRON, *Académ.*, II, 3.

sçache, il va bien; s'ils ne le sçavent pas prouver, il est bon de mesme : *Ut quum in eadem re paria contrariis in partibus momenta inveniuntur, facilius ab utraque parte assertio sustineatur*¹ : et font estat de trouver bien plus facilement pourquoy une chose soit faulse, que non pas qu'elle soit vraye; et ce qui n'est pas, que ce qui est; et ce qu'ils ne croient pas, que ce qu'ils croient. Leurs façons de parler sont, « Je n'establis rien : Il n'est non plus ainsi qu'ainsin, ou que ny l'un ny l'autre : Je ne le comprends point : Les apparences sont eguales partout : La loy de parler, et pour et contre, est pareille : Rien ne semble vray, qui ne puisse sembler fauls. » Leur mot sacramental, c'est ἐπέχω, c'est à dire, « je soustiens, je ne bouge : » voylà leurs refrains, et aultres de pareille substance. Leur effect, c'est une pure, entiere, et trespargaite surseance et suspension de jugement : ils se servent de leur raison pour enquerir et pour debattre, mais non pas pour arrester et choisir. Quiconque imaginera une perpetuelle confession d'ignorance, un jugement sans pente et sans inclination, à quelque occasion que ce puisse estre, il conceoit le pyrrhonisme. J'exprime cette fantasie autant que je puis, parce que plusieurs la treuvent difficile à concevoir; et les auteurs mesmes la representent un peu obscurément et diversement.

Quant aux actions de la vie, ils sont en cela de la commune façon : ils se prestent et accommodent aux inclinations naturelles, à l'impulsion et contraincte des passions, aux constitutions des loix et des coutumes, et à la tradition des arts : *Non enim nos Deus ista scire, sed tantummodo uti, voluit*². Ils laissent guider à ces choses là leurs actions communes, sans aulcune opination ou jugement : qui faict que je ne puis pas bien assortir à ce discours ce qu'on dict de

1. Afin que, trouvant sur un même sujet des raisons égales pour et contre, il soit plus facile, sur un point ou sur l'autre, de suspendre son jugement. CICÉRON, *Acad.*, I, 12. — Il faut lire dans le texte latin *assensio*, comme tous les critiques en conviennent aujourd'hui. J. V. L.

2. Car Dieu nous a refusé la connoissance de ces choses, et ne nous en a accordé que l'usage. CICÉRON, *de Divinat.*, I, 18.

Pyrrho; ils le peignent stupide et immobile, prenant un train de vie farouche et inassociable, attendant le heurt des charrettes, se présentant aux precipices, refusant de s'accommoder aux loix. Cela est encherir sur sa discipline : il n'a pas voulu se faire pierre ou souche; il a voulu se faire homme vivant, discourant et raisonnant, jouïssant de tous plaisirs et commoditez naturelles, et se servant de toutes ses pieces corporelles et spirituelles, en regle et droicture : les privileges fantastiques, imaginaires et fauls, que l'homme s'est usurpé, de regenter, d'ordonner, d'establiir, il les a de bonne foy renoncez et quittez. Si n'est il point de secte qui ne soit contraincte de permettre à son sage de suyvre assez de choses non comprinses, ny perceues, ny consenties, s'il veult vivre : et quant il monte en mer, il suyt ce desseing, ignorant s'il luy sera utile; et se plie à ce que le vaisseau est bon, le pilote experimenté, la saison commode; circonstances probables seulement, aprez lesquelles il est tenu d'aller, et se laisser remuer aux apparences, pourveu qu'elles n'ayent point d'expresse contrarieté. Il a un corps, il a une ame; les sens le poulsent, l'esprit l'agite. Encores qu'il ne treuve point en soy cette propre et singuliere marque de juger, et qu'il s'apperceoive qu'il ne doibt engager son consentement, attendu qu'il peult estre quelque fauls pareil à ce vray, il ne laisse de conduire les offices de sa vie pleinement et commodement. Combien y a il d'arts qui font profession de consister en la conjecture plus qu'en la science; qui ne decident pas du vray et du fauls, et suyvent seulement ce qu'il semble? Il y a, disent ils, et vray et fauls; et y a en nous de quoy le chercher, mais non pas de quoy l'arrester à la touche. Nous en valons bien mieulx de nous laisser manier, sans inquisition, à l'ordre du monde : une ame garantie de prejugez a un merueilleux advancement vers la tranquillité; gents qui jugent et contreroollent leurs juges, ne s'y soubmettent jamais deuement.

Combien, et aux loix de la religion, et aux loix politiques, se treuvent plus dociles, et aysez à mener les esprits simples et incurieux, que ces esprits surveil-

lants et paidagogues des causes divines et humaines ! Il n'est rien en l'humaine invention où il y ayt tant de verisimilitude et d'utilité : cette cy presente l'homme nud et vuide; recognoissant sa foiblesse naturelle; propre à recevoir d'en hault quelque force estrangiere; desgarni d'humaine science, et d'autant plus apte à loger en soy la divine; aneantissant son jugement pour faire plus de place à la foy; ny mescreant, ny établissant aulcun dogme contre les observances communes; humble, obeïssant, disciplinable, studieux, ennemy juré d'heresie, et s'exemptant, par consequent, des vaines et irreligieuses opinions introduictes par les faulses sectes : c'est une charte blanche, preparee à prendre du doigt de Dieu telles formes qu'il luy plaira d'y graver. Plus nous nous renvoyons et commençons à Dieu, et renonceons à nous; mieulx nous en valons. « Accepte, dit l'Ecclesiaste, en bonne part, les choses au visage et au goust qu'elles se presentent à toy, du jour à la journee; le demourant est hors de ta cognoissance. » *Dominus scit cogitationes hominum, quoniam vanæ sunt*¹.

Voylà comment, des trois generales sectes de philosophie les deux font expresse profession de dubitation et d'ignorance : et, en celle des dogmatistes, qui est troisieme, il est aysé à descouvrir que la plupart n'ont prins le visage de l'assurance, que pour avoir meilleure mine; ils n'ont pas tant pensé nous establir quelque certitude, que nous montrer jusques où ils estoient allez en cette chasse de la verité, *quam docti fingunt magis, quam norunt*². Timæus, ayant à instruire Socrates de ce qu'il sçait des dieux, du monde et des hommes, propose d'en parler comme un homme à un homme; et qu'il suffit, si ses raisons sont probables comme les raisons d'un aultre : car les exactes raisons n'estre en sa main, ny en mortelle main. Ce que l'un de ses sectateurs a ainsin imité : *Ut potero, explicabo : nec tamen, ut Pythius Apollo, certa ut sint*

1. Dieu sait que les pensées des hommes ne sont que vanité. *Psaume XCIII, v. 11.*

2. Que les savants supposent, plutôt qu'ils ne la connoissent.

*et fixa, quæ dixero ; sed, ut homunculus, probabilia conjectura sequens*¹ ; et cela sur le discours du mépris de la mort, discours naturel et populaire : ailleurs il l'a traduit sur le propos même de Platon : *Si forte, de deorum natura ortuque mundi disserentes, minus id, quod habemus in animo, consequimur, haud erit mirum : æquum est enim meminisse, et me, qui disseram, hominem esse, et vos, qui judicetis ; ut, si probabilia dicentur, nihil ultra requiratis*². Aristote nous entasse ordinairement un grand nombre d'autres opinions, et d'autres créances, pour y comparer la sienne, et nous faire voir de combien il est allé plus outre, et combien il approche de plus près la verisimilitude : car la vérité ne se juge point par auctorité et témoignage d'autrui ; et pourtant evita religieusement Epicurus d'en alleguer en ses escripts. Cettuy là est le prince des dogmatistes ; et si, nous apprenons de luy que le beaucoup sçavoir apporte l'occasion de plus douter³ ; on le veoid à escient se couvrir souvent d'obscurité si espesse et inextricable, qu'on n'y peult rien choisir de son avis ; c'est par effect un pyrrhonisme sous une forme resolutifve. Oyez la protestation de Cicero, qui nous explique la fantasie d'autrui par la sienne : *Qui requirunt, quid de quaque re ipsi sentiamus, curiosius id faciunt, quam necesse est..... Hæc in philosophia ratio contra omnia disserendi, nullamque rem aperte indicandi, profecta a Socrate, repetita ab Arcesila, confirmata a Carneade, usque ad nostram viget ætatem.....*

1. Je m'expliquerai comme je pourrai ; mais, en m'écoutant, ne croyez pas entendre Apollon sur son trépied, et ne prenez pas ce que je dirai pour des vérités indubitables : foible mortel, je cherche, par des conjectures, à découvrir la vraisemblance. CICÉRON, *Tuscul.*, I, 9.

2. Si, en discourant sur la nature des dieux et sur l'origine du monde, je ne puis atteindre le but que je me propose, il ne faut pas vous étonner ; car vous devez vous souvenir que moi qui parle, et vous qui jugez, nous sommes des hommes ; et si je vous donne des probabilités, ne demandez rien de plus. CICÉRON, trad. du *Timée* de Platon, c. 3.

3. *Qui plura novit, eum majora sequuntur dubia.* Cette pensée n'est point d'Aristote. On l'attribue à Æneas Silvius, qui a été pape sous le nom de Pie II. N.

*Hi sumus, qui omnibus veris falsa quædam adjuncta esse dicamus, tanta similitudine, ut in iis nulla insit certe judicandi et assentiendi nota*¹. Pourquoi, non Aristote seulement, mais la pluspart des philosophes ont ils affecté la difficulté, si ce n'est pour faire valoir la vanité du subject, et amuser la curiosité de nostre esprit, luy donnant où se paistre, à ronger cet os creux et descharné? Clitomachus affirmoit n'avoir jamais sceu, par les escripts de Carneades, entendre de quelle opinion il estoit : pourquoy a evité aux siens Epicurus, la facilité; et Heraclitus en a esté surnommé *σκοτεινός*². La difficulté est une monnoye que les sçavants employent, comme les joueurs de passe passe, pour ne decouvrir l'inanité de leur art, et de laquelle l'humaine bestise se paye ayseement :

Clarus, ob obscuram linguam, magis inter inanes.....
Omnia enim stolidi magis admirantur, amantque,
Inversis quæ sub verbis latitantia cernunt³.

Cicero reprend aulcuns de ses amis d'avoir accoustumé de mettre à l'astrologie, au droict, à la dialectique et à la geometrie, plus de temps que ne meritoient ces arts; et que cela les divertissoit des debvoirs de la vie, plus utiles et honnestes : les philosophes cyrenaïques mesprisoient egualement la physique et la dialectique : Zenon, tout au commencement des livres de la Republique, declaroit inutiles toutes les liberales disciplines : Chrysippus disoit que ce que Platon et Aristote avoient escript de la logique, ils l'avoient escript par jeu et par exercice; et ne pouvoit croire

1. Ceux qui voudroient savoir ce que nous pensons sur chaque matière poussent trop loin la curiosité..... La secte des académiciens, dont le caractère est de tout soumettre à la dispute, sans décider sur rien; cette secte, fondée par Socrate, rétablie par Arcésilas, affermie par Carnéade, a fleuri jusqu'à nos jours..... Voici donc notre sentiment : Le faux est partout mêlé avec le vrai, et lui ressemble si fort, qu'il n'y a point de marque certaine pour les distinguer. CICÉRON, de Nat. deor., I, 5.

2. Ténébreux. CICÉRON, de Finibus, II, 5. J. V. L.

3. C'est par l'obscurité de son langage qu'Héraclite s'est attiré la vénération des ignorants; car la sottise n'estime et n'admire que les opinions cachées sous des termes mystérieux, LUCRÈCE, I, 640.

qu'ils eussent parlé à certes d'une si vaine matiere : Plutarque le dict de la metaphysique; Epicurus l'eust encore dict de la rhetorique, de la grammaire, poësie, mathematique, et, hors la physique, de toutes les sciences; et Socrates, de toutes aussi, sauf celle seulement qui traicte des mœurs et de la vie : de quelque chose qu'on s'enquist à luy, il ramenoit en premier lieu tousjours l'enquerant à rendre compte des conditions de sa vie presente et passee, lesquelles il examinoit et jugeoit, estimant tout aultre apprentissage subsecutif à celui là et supernumeraire : *parum mihi placeant eæ litteræ, quæ ad virtutem doctoribus nihil profuerunt*¹; la pluspart des arts ont esté ainsi mesprisees par le mesme sçavoir : mais ils n'ont pas pensé qu'il feust hors de propos d'exercer leur esprit, ez choses mesmes où il n'y avoit aulcune solidité proufitable.

Au demourant, les uns ont estimé Plato dogmatiste; les aultres, dubitateur; les aultres, en certaines choses l'un, et en certaines choses l'autre : le conducteur de ses dialogismes, Socrates, va tousjours demandant et esmouvant la dispute, non jamais l'arrestant, jamais satisfaisant; et dict n'avoir aultre science que la science de s'opposer. Homere, leur aucteur, a planté egualement les fondements à toutes les sectes de philosophie, pour montrer combien il estoit indifferent par où nous allassions. De Platon nasquirent dix sectes diverses, dict on; aussi, à mon gré, jamais instruction ne feut titubante et rien asseverante, si la sienne ne l'est.

Socrates disoit, que les sages femmes, en prenant ce mestier de faire engendrer les aultres, quittent le mestier d'engendrer, elles : que luy, par le tiltre de Sage homme que les dieux luy ont deferé, s'estoit aussi desfaict, en son amour virile et mentale, de la faculté d'enfanter; se contentant d'ayder et favoriser de son secours les engendrants, ouvrir leur nature, graisser leurs conduicts, faciliter l'yssue de leur enfan-

1. J'estime peu ces arts, qui n'ont point servi à rendre vertueux ceux qui les possèdent, SALLUSTE, Discours de Marius, *Bell. Jug.*, c.85

tement, juger d'iceluy, le baptizer, le nourrir, le fortifier, l'emmailloter, et circoncrire; exerçant et maniant son engin aux perils et fortunes d'aultruy.

Il est ainsi de la pluspart des auteurs de ce tiers genre, comme les anciens ont remarqué des escripts d'Anaxagoras, Democritus, Parmenides, Xenophanes, et aultres : ils ont une forme d'escire douteuse en substance et en desseing, enquerant plutost qu'instruisant; encores qu'ils entresement leur style de cadences dogmatistes. Cela se veoid il pas aussi bien en Seneque et en Plutarque? combien disent ils tantost d'un visage, tantost d'un aultre, pour ceulx qui y regardent de prez? Et les reconciliateurs des jurisprudences debvoient premierement les concilier chascun à soy. Platon me semble avoir aymé cette forme de philosopher par dialogues, à escient, pour loger plus decemment en diverses bouches la diversité et variation de ses propres fantasies. Diversement traicter les matieres, est aussi bien les traicter que conformement, et mieulx; à sçavoir plus copieusement et utilement. Prenons exemple de nous : les arrests font le point extreme du parler dogmatiste et resolutif; si est ce que ceulx que nos parlements presentent au peuple, les plus exemplaires, propres à nourrir en luy la reverence qu'il doibt à cette dignité, principalement par la suffisance des personnes qui l'exercent, prennent leur beaulté, non de la conclusion qui est à eulx quotidienne, et qui est commune à tout juge, tant comme de la disceptation et agitation des diverses et contraires ratiocinations que la matiere du droict souffre : et le plus large champ aux reprehensions des uns philosophes à l'encontre des aultres, se tire des contradictions et diversitez, en quoy chascun d'eulx se treuve empestré; ou par desseing, pour montrer la vacillation de l'esprit humain autour de toute matiere, ou forcé ignoramment par la volubilité et incomprehensibilité de toute matiere; que signifie ce refrain : « en un lieu glissant et coulant, suspendons nostre creance; » car, comme dict Euripides,

Les œuvres de Dieu, en diverses
Façons, nous donnent des traverses

semblable à celui qu'Empedocles semoit souvent en ses livres, comme agité d'une divine fureur, et forcé de la vérité : « Non, non, nous ne sentons rien, nous ne voyons rien; toutes choses nous sont occultes, il n'en est aucune de laquelle nous puissions établir quelle elle est; » revenant à ce mot divin : *Cogitationes mortalium timidæ, et incertæ adinventiones nostræ, et providentiæ*¹. Il ne faut pas trouver étrange, si gens desesperez de la prise n'ont pas laissé d'avoir plaisir à la chasse, l'estude estant de soy une occupation plaisante, et si plaisante, que, parmy les voluptez, les stoïciens deffendent aussi celle qui vient de l'exercitation de l'esprit, y veulent de la bride, et treuvent de l'intemperance à trop sçavoir.

Democritus, ayant mangé à sa table des figues qui sentoient le miel, commença soudain à chercher en son esprit d'où leur venoit cette douceur inusitée; et, pour s'en esclaircir, s'alloit lever de table pour veoir l'assiette du lieu où ces figues avoient esté cueillies : sa chambrière, ayant entendu la cause de ce remuement, luy dict, en riant, qu'il ne se peinst plus pour cela; car c'estoit qu'elle les avoit mises en un vaisseau où il y avoit eu du miel. Il se despita de quoy elle luy avoit osté l'occasion de cette recherche, et desrobé matière à sa curiosité : « Va, luy dict il, tu m'as fait desplaisir; je ne lairray pourtant d'en chercher la cause, comme si elle estoit naturelle : » et volontiers n'eust failly de trouver quelque raison vraie à un effect faulx et supposé. Cette histoire d'un fameux et grand philosophe nous represente bien clairement cette passion studieuse qui nous amuse à la poursuyte des choses, de l'acquest desquelles nous sommes desesperez. Plutarque recite un pareil exemple de quelqu'un qui ne vouloit pas estre esclaircy de ce de quoy il estoit en doute, pour ne perdre le plaisir de le chercher; comme l'autre, qui ne vouloit pas que son medecin luy ostast l'alteration de la fiebvre, pour ne

1. Les pensées des hommes sont timides; leur prévoyance et leurs inventions sont incertaines. *Sagesse*, IX, 14.

perdre le plaisir de l'assouvir en beuvant. *Satius est supervacua discere, quam nihil*¹. Tout ainsi qu'en toute pasture, il y a le plaisir souvent seul; et tout ce que nous prenons, qui est plaisant, n'est pas tousjours nutritif, ou sain : pareillement ce que nostre esprit tire de la science ne laisse pas d'estre voluptueux, encores qu'il ne soit ny alimentant ny salulaire. Voicy comme ils disent : « La consideration de la nature est une pasture propre à nos esprits; elle nous esleve et enfle, nous faict desdaigner les choses basses et terriennes, par la comparaison des superieures et celestes; la recherche mesme des choses occultes et grandes est tresplaisante, voire à celui qui n'en acquiert que la reverence et crainte d'en juger : » ce sont des mots de leur profession. La vaine image de cette maladifve curiosité se veoid plus expressement encores en cet aultre exemple, qu'ils ont par honneur si souvent en la bouche : Eudoxus souhaitoit et prioit les dieux, qu'il peust une fois veoir le soleil de prez, comprendre sa forme, sa grandeur et sa beaulté, à peine d'en estre bruslé soubdainement. Il veult, au prix de sa vie, acquerir une science, de laquelle l'usage et possession luy soit quand et quand ostee; et, pour cette soubdaine et volage cognoissance, perdre toutes aultres cognoissances qu'il a, et qu'il peult acquerir par aprez.

Je ne me persuade pas ayseement qu'Epicurus, Platon et Pythagoras, nous ayent donné pour argent comptant leurs Atomes, leurs Idees, et leurs Nombres : ils estoient trop sages pour establir leurs articles de foy de chose si incertaine et si debattable. Mais, en cette obscurité et ignorance du monde, chascun de ces grands personnages s'est travaillé d'apporter une telle quelle image de lumiere; et ont promené leur ame à des inventions qui eussent au moins une plaisante et subtile apparence, pourveu que, toute faulse, elle se peust maintenir contre les oppositions con-

1. Il vaut mieux apprendre des choses inutiles, que de ne rien apprendre. *SENEQUE, Epist. 88.*

traires : *Unicuique ista pro ingenio finguntur, non ex scientiæ vi*¹.

Un ancien, à qui on reprochoit qu'il faisoit profession de la philosophie, de laquelle pourtant en son jugement il ne tenoit pas grand compte, répondit que « Cela c'estoit vrayement philosopher. » Ils ont voulu considerer tout, balancer tout, et ont trouvé cette occupation propre à la naturelle curiosité qui est en nous : aulcunes choses ils les ont escriptes pour le besoin de la société publique, comme leurs religions; et a esté raisonnable, pour cette consideration, que les communes opinions ils n'ayent voulu les espelucher au vif, aux fins de n'engendrer du trouble en l'obeïssance des loix et coustumes de leur païs.

Platon traicte ce mystere, d'un jeu assez decouvert : car, où il escript selon soy, il ne prescrit rien à certes : quand il faict le legislateur, il emprunte un style regentant et asseverant, et si y mesle hardiement les plus fantastiques de ses inventions, autant utiles à persuader à la commune, que ridicules à persuader à soy mesme; sçachant combien nous sommes propres à recevoir toutes impressions, et, sur toutes, les plus farouches et enormes : et pourtant, en ses loix, il a grand soing qu'on ne chante en public que des poësies, desquelles les fabuleuses feintes tendent à quelque utile fin; estant si facile d'imprimer toute sorte de phantosmes en l'esprit humain, que c'est injustice de ne le paistre plutost de mensonges proufitables, que de mensonges ou inutiles, ou dommageables; il dict tout destrousseement, en sa Republique, « Que, pour le proufit des hommes, il est souvent besoin de les piper. » Il est aysé à distinguer quelques sectes avoir plus suyvi la verité, quelques aultres l'utilité, par où celles cy ont gaigné credit. C'est la misere de nostre condition, que souvent ce qui se presente à nostre imagination pour le plus vray, ne s'y presente pas pour le plus utile à nostre vie; les plus hardies sectes, epicurienne, pyrrhonienne, nouvelle academique, encores

1. Ces systèmes sont les fictions du génie de chaque philosophe, plutôt que le résultat de leurs découvertes. M. SENECA., *Suasor.*, 4.

sont elles contrainctes de se plier à la loy civile, au bout du compte.

Il y a d'aultres subjects qu'ils ont beluttez, qui à gauche, qui à dextre, chascun se travaillant d'y donner quelque visage, à tort ou à droict; car, n'ayant rien trouvé de si caché de quoy ils n'ayent voulu parler, il leur est souvent force de forger des conjectures foibles et folles; non qu'ils les prinssent eulx mesmes pour fondement, ny pour establir quelque verité, mais pour l'exercice de leur estude : *Non tam id sensisse quod dicerent, quam exercere ingenia materiæ difficultate videntur voluisse*¹. Et si on ne le prenoit ainsi, comment couvririons nous une si grande inconstance, varieté, et vanité d'opinions, que nous veoyons avoir esté produictes par ces ames excellentes et admirables? car, pour exemple, qu'est il plus vain que de vouloir deviner Dieu par nos analogies et conjectures? le regler, et le monde, à nostre capacité et à nos loix? et nous servir, aux despens de la Divinité, de ce petit eschantillon de suffisance qu'il luy a pleu despartir à nostre naturelle condition; et, parce que nous ne pouvons estendre nostre veue jusques en son glorieux siege, l'avoir ramené çà bas à nostre corruption et à nos miseres?

De toutes les opinions humaines et anciennes touchant la religion, celle là me semble avoir eu plus de vraysemblance et plus d'excuse, qui recognoissoit Dieu comme une puissance incomprehensible, origine et conservatrice de toutes choses, toute bonté, toute perfection, recevant et prenant en bonne part l'honneur et la reverence que les humains luy rendoient, sous quelque visage, sous quelque nom et en quelque maniere que ce feust :

Jupiter omnipotens, rerum, regumque, deamque
Progenitor, genitrixque ².

1. Ils semblent avoir écrit, moins par suite d'une conviction profonde, que pour exercer leur esprit par la difficulté du sujet.

2. Tout puissant Jupiter, père et mère du monde, et des dieux, et des rois. VALERIUS SORANUS, *ap. Saint Augustin, de Civit. Dei*, VII, 9 et 11.

Ce zele universellement a esté veu du ciel de bon œil. Toutes polices ont tiré fruit de leur devotion; les hommes, les actions impies, ont eu partout les evenements sortables. Les histoires païennes recognoissent de la dignité, ordre, justice, et des prodiges et oracles employez à leur prouffit et instruction, en leurs religions fabuleuses : Dieu, par sa misericorde, daignant, à l'aventure, fomentier, par ces benefices temporels, les tendres principes d'une telle quelle brute cognoissance, que la raison naturelle leur donnoit de luy au travers des faulses images de leurs songes. Non seulement faulses, mais impies aussi et injurieuses, sont celles que l'homme a forgé de son invention; et de toutes les religions que saint Paul trouva en credit à Athenes, celle qu'ils avoient dediee à une « Divinité cachee et incogneue, » luy sembla la plus excusable.

Pythagoras adumbra la verité de plus prez, jugeant que la cognoissance de cette Cause premiere et Estre des estres debvoit estre indefinie, sans prescription, sans declaration; que ce n'estoit aultre chose que l'extreme effort de nostre imagination vers la perfection, chascun en amplifiant l'idée selon sa capacité. Mais si Numa entreprint de conformer à ce project la devotion de son peuple, l'attacher à une religion purement mentale, sans object prefix et sans meslange materiel, il entreprint chose de nul usage : l'esprit humain ne se sçauroit maintenir, vaguant en cet infini de pensees informes; il les luy fault compiler en certaine image à son modele. La majesté divine s'est ainsi, pour nous, aulcunement laissé circonscrire aux limites corporels : ses sacrements supernaturels et celestes ont des signes de nostre terrestre condition; son adoration s'exprime par offices et paroles sensibles : car c'est l'homme qui croit et qui prie. Je laisse à part les aultres arguments qui s'employent à ce subject : mais à peine me feroit on accroire que la vue de nos crucifix et peinture de ce piteux supplice, que les ornements et mouvements cerimonieux de nos eglises, que les voix accommodees à la devotion de nostre pensée, et cette esmotion des sens, n'eschauffent l'ame des peuples d'une passion religieuse de tresutile effect.

De celles¹ ausquelles on a donné corps, comme la nécessité l'a requis parmy cette cecité universelle, je me feusse, ce me semble, plus volontiers attaché à ceulx qui adoroient le soleil,

La lumiere commune,
L'œil du monde; et si Dieu au chef porte des yeulx,
Les rayons du soleil sont ses yeulx radieux,
Qui donnent vie à tous, nous maintiennent et gardent,
Et les faicts des humains en ce monde regardent :
Ce beau, ce grand soleil qui nous faict les saisons,
Selon qu'il entre ou sort de ses douze maisons;
Qui remplit l'univers de ses vertus cogneues;
Qui d'un traict de ses yeulx nous dissipe les nues :
L'esprit, l'ame du monde, ardent et flamboyant,
En la course d'un jour tout le ciel tournoyant;
Plein d'immense grandeur, rond, vagabond, et ferme;
Lequel tient dessoubs luy tout le monde our terme :
En repos, sans repos; oysif, et sans séjour,
Fils aîné de nature, et le père du jour :

d'autant qu'oultre cette sienne grandeur et beaulté, c'est la piece de cette machine que nous descouvrons la plus esloingnee de nous, et par ce moyen si peu cogneue, qu'ils estoient pardonnables d'en entrer en admiration et reverence.

Thales, qui le premier s'enquit de telle matiere, estima Dieu un esprit qui fait d'eau toutes choses : Anaximander, que les dieux estoient mourants et naissants à diverses saisons, et que c'estoient des mondes infinis en nombre : Anaximenes, que l'air estoit dieu, qu'il estoit produit et immense, tousjours mouvant. Anaxagoras, le premier, a tenu la description et maniere de toutes choses estre conduite par la force et raison d'un esprit infini. Alcmaon a donné la divinité au soleil, à la lune, aux astres, et à l'ame. Pythagoras a faict dieu un esprit espandu par la nature de toutes choses, d'où nos ames sont desprinses : Parmenides, un cercle entourant le ciel, et maintenant le monde par l'ardeur de la lumiere. Empedocles disoit estre les dieux, les quatre natures, desquelles

1. Des divinités.

toutes choses sont faictes : Protagoras, n'avoir rien que dire s'ils sont ou non, ou quels ils sont : Democritus, tantost que les images et leurs circuitions sont dieux; tantost cette nature qui esclance ces images; et puis, nostre science et intelligence. Platon dissipe sa creance à divers visages : il dict, au *Timee*, le pere du monde ne se pouvoir nommer; aux *Loix*, qu'il ne se fault enquerir de son estre; et ailleurs, en ces mesmes livres, il faict le monde, le ciel, les astres, la terre, et nos ames, dieux; et receoit, en oultre, ceulx qui ont esté receus par l'ancienne institution, en chasque republique. Xenophon rapporte un pareil trouble de la discipline de Socrates : tantost qu'il ne se fault enquerir de la forme de dieu; et puis il luy faict establir que le soleil est dieu, et l'ame, dieu; qu'il n'y en a qu'un; et puis, qu'il y en a plusieurs. Speusippus, nepveu de Platon, faict dieu certaine force gouvernant les choses, et qu'elle est animale : Aristote asture que c'est l'esprit, asture le monde; asture il donne un aultre maistre à ce monde, et asture faict dieu l'ardeur du ciel. Xenocrates en faict huict : les cinq nommez entre les planetes; le sixiesme, composé de toutes les estoiles fixes, comme de ses membres; le septiesme et huictiesme, le soleil et la lune. Heraclides Ponticus ne faict que vaguer entre ses advis, et enfin prive dieu de sentiment, et le faict remuant de forme à aultre; et puis dict que c'est le ciel et la terre. Theophraste se promene, de pareille irresolution, entre toutes ses fantasies; attribuant l'intendance du monde, tantost à l'entendement, tantost au ciel, tantost aux estoiles : Strato, que c'est nature ayant la force d'engendrer, augmenter, et diminuer, sans forme et sentiment : Zeno, la loy naturelle, commandant le bien et prohibant le mal, laquelle loy est un animant; et oste les dieux accoustumez, Jupiter, Juno, Vesta : Diogenes Apolloniates, que c'est l'air. Xenophanes faict dieu rond, veoyant, oyant, non respirant, n'ayant rien de commun avecques l'humaine nature. Ariston estime la forme de dieu incomprenable, le prive de sens, et ignore s'il est animant ou aultre chose : Cleanthes, tantost la raison, tantost le monde, tantost l'ame de

nature, tantost la chaleur supreme entourant et enveloppant tout. Perseus, auditeur de Zeno, a tenu qu'on a surnommé dieux ceulx qui avoient apporté quelque notable utilité à l'humaine vie, et les choses mesmes proufitables. Chrysippus faisoit un amas confus de toutes les precedentes sentences, et compte entre mille formes de dieux qu'il faict, les hommes aussi qui sont immortalisez. Diagoras et Theodorus nioient tout sec qu'il y eust des dieux. Epicurus faict les dieux luisants, transparents et perflables, logez, comme entre deux forts, entre deux mondes; à couvert des coups; revestus d'une humaine figure et de nos membres, lesquels membres leur sont de nul usage :

Ego deum genus esse semper dixi, et dicam cœlitum;
Sed eos non curare opinor, quid agat humanum genus¹.

Fiez vous à vostre philosophie; vantez vous d'avoir trouvé la febve au gasteau, à veoir ce tintamarre de tant de cervelles philosophiques ! Le trouble des formes mondaines a gagné sur moy, que les diverses mœurs et fantasies aux miennes ne me desplaisent pas tant, comme elles m'instruisent; ne m'enorgueillissent pas tant, comme elles m'humilient en les conferant : et tout aultre choiz, que celui qui vient de la main expresse de Dieu, me semble choiz de peu de prerogative. Les polices du monde ne sont pas moins contraires en ce subject, que les escholes : par où nous pouvons apprendre que la fortune mesme n'est pas plus diverse et variable que nostre raison, ny plus aveugle et inconsiderée. Les choses les plus ignorees sont plus propres à estre deïfies : parquoy, de faire de nous des dieux, comme l'ancienneté, cela surpasse l'extreme foiblesse de discours. J'eusse encores plutost suyvi ceulx qui adoroient le serpent, le chien et le bœuf; d'autant que leur nature et leur estre nous est moins cogneu, et avons plus de loy d'imaginer ce qu'il

1. Il est des dieux, des dieux sans amour, sans courroux;
Dont les regards jamais ne s'abaissent sur nous.

J'ai traduit ainsi les deux vers d'Ennius, rapportés par CICÉRON, de *Divinat.*, II, 50. J. V. L.

nous plaist de ces bestes là, et leur attribuer des facultez extraordinaires : mais d'avoir faict des dieux de nostre condition, de laquelle nous debvons cognoistre l'imperfection, leur avoir attribué le desir, la cholere, les vengeances, les mariages, les generations et les parenteles, l'amour et la jalousie, nos membres et nos os, nos fiebvres et nos plaisirs, nos morts, nos sepultures, il fault que cela soit party d'une merveilleuse yvresse de l'entendement humain;

Quæ procul usque adeo divino ab numine distant,
Inque deum numero quæ sint indigna videri¹;

Formæ, ætates, vestitus, ornatus noti sunt ; genera, conjugia, cognationes, omniaque traducta ad similitudinem imbecillitatis humanæ : nam et perturbatis animis inducuntur ; accipimus enim deorum cupiditates, ægritudines, iracundias² ; comme d'avoir attribué la divinité non seulement à la foy, à la vertu, à l'honneur, concorde, liberté, victoire, pieté; mais aussi à la volupté, fraude, mort, envie, vieillesse, misere, à la peur, à la fiebvre et à la male fortune, et aultres injures de nostre vie fraisle et caducque :

Quid juvat hoc, templis nostros inducere mores?
O curvæ in terris animæ, et cœlestium inanes³ !

Les Aegyptiens, d'une impudente prudence, deffendoient, sur peine de la hart, que nul eust à dire que Serapis et Isis, leurs dieux, eussent aultresfois esté hommes; et nul n'ignoroit qu'ils ne l'eussent esté : et leur effigie, representee le doigt sur la bouche, signifioit, dict Varro, cette ordonnance mysterieuse, à leurs

1. Toutes choses qui sont indignes des dieux, et qui n'ont rien de commun avec leur nature. LUCRÈCE, V, 123.

2. On connoît les différentes figures de ces dieux, leur âge, leurs habillements, leurs ornements, leurs généalogies, leurs mariages, leurs alliances; et on les représente, à tous égards, sur le modèle de l'infirmité humaine, sujets aux mêmes passions, amoureux, chagrins, colères. CICÉRON, de Nat. deor., II, 28.

3. Pourquoi consacrer dans les temples la corruption de nos mœurs? O âmes attachées à la terre, et vides de célestes pensées ! PERSE, Sat., II, 61 et 62.

prebstres, de taire leur origine mortelle, comme, par raison necessaire, annullant toute leur veneration. Puisque l'homme desiroit tant de s'apparier à Dieu, il eust mieulx faict, dict Cicero, de ramener à soy les conditions divines et les attirer çà bas, que d'envoyer là hault sa corruption et sa misere : mais, à le bien prendre, il a faict, en plusieurs façons, et l'un et l'autre, de pareille vanité d'opinion.

Quand les philosophes espeluchent la hierarchie de leurs dieux, et font les empressez à distinguer leurs alliances, leurs charges et leur puissance, je ne puis pas croire qu'ils parlent à certes. Quand Platon nous deschiffre le vergier de Pluton, et les commoditez ou peines corporelles qui nous attendent encores aprez la ruyne et aneantissement de nos corps, et les accommode au ressentiment que nous avons en cette vie :

Secreli celant calles, et myrtea circum
Silva tegit; curæ non ipsa in morte relinquunt¹;

quand Mahumet promet aux siens un paradis tapissé, paré d'or et de pierreries, peuplé de garses d'excelente beaulté, de vins et de vivres singuliers : je veoie bien que ce sont des mocqueurs qui se plient à nostre bestise, pour nous enmieller et attirer par ces opinions et esperances, convenables à nostre mortel appetit. Si sont aucuns des nostres tumbez en pareil erreur, se promettants, aprez la resurrection, une vie terrestre et temporelle, accompagnée de toutes sortes de plaisirs et commoditez mondaines. Croyons nous que Platon, luy qui a eu ses conceptions si celestes, et si grande accointance à la divinité, que le surnom luy en est demeuré, ayt estimé que l'homme, cette pauvre creature, eust rien en luy d'applicable à cette incomprehensible puissance? et qu'il ayt cru que nos prises languissantes feussent capables, ny la force de nostre sens assez robuste pour participer à la beatitude, ou peine eternelle? Il fauldroit luy dire, de la part de la

1. Ils se cachent dans un bois de myrtes, coupé de sentiers solitaires; la mort même ne les a pas délivrés de leurs soucis. VIRGILE, *Enéide*, VI, 443.

raison humaine : Si les plaisirs que tu nous promets en l'autre vie sont de ceulx que j'ay sentis çà bas, cela n'a rien de commun avecques l'infinité : Quand tous mes cinq sens de nature seroient combles de liesse, et cette ame saisie de tout le contentement qu'elle peult desirer et esperer, nous sçavons ce qu'elle peult; cela, ce ne seroit encores rien : S'il y a quelque chose du mien, il n'y a rien de divin : Si cela n'est aultre que ce qui peult appartenir à cette nostre condition presente, il ne peult estre mis en compte; tout contentement des mortels est mortel : la recognoissance de nos parents, de nos enfans et de nos amis, si elle nous peult toucher et chatouiller en l'autre monde, si nous tenons encores à un tel plaisir, nous sommes dans les commoditez terrestres et finies : Nous ne pouvons dignement concevoir la grandeur de ces haultes et divines promesses, si nous les pouvons aulcunement concevoir; pour dignement les imaginer, il les fault imaginer inimaginables, indicibles et incomprehensibles, et parfaitement aultres que celles de nostre miserable experience. Œil ne sçauroit veoir, dict saint Paul, et ne peult monter en cœur d'homme, l'heur que Dieu prepare aux siens. Et si, pour nous en rendre capables, on reforme et rechange nostre estre (comme tu dis, Platon, par tes purifications), ce doit estre d'un si extreme changement et si universel, que, par la doctrine physique, ce ne sera plus nous;

Hector erat tunc quum bello certabat; at ille
Tractus ab Æmonio, non erat Hector, equo;

ce sera quelque aultre chose qui recevra ces recompenses :

Quod mutatur... dissolvitur; interit ergo :
Trajiciuntur enim partes, atque ordine migrant².

1. C'étoit Hector qui combattoit les armes à la main; mais le corps qui fut traîné par les chevaux d'Achille, ce n'étoit plus Hector. OVIDE, *Trist.*, III, 11, 27.

2. Ce qui est changé se dissout; donc il périt : en effet, les corps sont séparés par d'autres corps, et l'organisation est détruite. LUCRÈCE, III, 756.

Car, en la metempsychose de Pythagoras, et changement d'habitation qu'il imaginoit aux ames, pensons nous que le lion, dans lequel est l'ame de Cesar, espouse les passions qui touchoient Cesar, ny que ce soit luy? si c'estoit encores luy, ceulx là auroient raison, qui, combattants cett' opinion contre Platon, luy reprochent que le fils se pourroit trouver à chevaucher sa mere revestue d'un corps de mule; et semblables absurditez. Et pensons nous qu'ez mutations qui se font des corps des animaulx en aultres de mesme espece, les nouveaux venus ne soyent aultres que leurs predecesseurs? Des cendres d'un phœnix s'engendre, dict on, un ver, et puis un aultre phœnix; ce second phœnix, qui peult imaginer qu'il ne soit aultre que le premier? Les vers qui font nostre soye, on les veoid comme mourir et asseicher, et de ce mesme corps se produire un papillon, et de là un aultre ver, qu'il seroit ridicule estimer estre encores le premier; ce qui a cessé une fois d'estre, n'est plus :

Nec, si materiam nostram collegerit ætas
Post obitum, rursumque redegerit ut sita nunc est,
Atque iterum nobis fuerint data lumina vitæ,
Pertineat quidquam tamen ad nos id quoque factum,
Interrupta semel quum sit repententia nostra¹.

Et quand tu dis ailleurs, Platon, que ce sera la partie spirituelle de l'homme à qui il touchera de jouir des recompenses de l'aultre vie, tu nous dis chose d'aussi peu d'apparence :

Scilicet, avolsus radicibus, ut nequit ullam
Dispicere ipse oculus rem, scorsum corpore toto²;

car, à ce compte, ce ne sera plus l'homme, ny nous, par consequent, à qui touchera cette jouissance; car

1. Et si le temps rassembloit la matière de notre corps après qu'il a été dissous, de sorte qu'il remit cette matière dans la situation où elle est à présent, et qu'il nous rendît à la vie, tout cela ne seroit rien à notre égard, dès que le cours de notre existence a été une fois interrompu. LUCRÈCE, III, 859.

2. De même l'œil arraché de son orbite, et séparé du corps, ne peut avoir aucun objet. LUCRÈCE, III, 562.

nous sommes bastis de deux pieces principales essentielles, desquelles la separation c'est la mort et ruyne de nostre estre :

Inter enim jecta est vitæ pausa, vageque
Deerrarunt passim motus ad sensibus omnes¹ :

nous ne disons pas que l'homme souffre quand les vers luy rongent ses membres de quoy il vivoit, et que la terre les consomme :

Et nihil hoc ad nos, qui coitu conjugioque
Corporis atque animæ consistimus uniter apti².

Dadvantage, sur quel fondement de leur justice peuvent les dieux recognoistre et recompenser à l'homme, aprez sa mort, ses actions bonnes et vertueuses, puisque ce sont eulx mesmes qui les ont acheminees et produictes en luy? Et pourquoy s'offensent ils et vengent sur luy les vicieuses, puisqu'ils l'ont eulx mesmes produict en cette condition faul-tiere, et que d'un seul clin de leur volonté ils le peuvent empescher de faillir! Epicurus opposeroit il pas cela à Platon, avecques grand' apparence de l'humaine raison, s'il ne se couvroit souvent par cette sentence, « Qu'il est impossible d'establir quelque chose de certain de l'immortelle nature, par la mortelle? » Elle ne faict que fourvoyer partout, mais specialement quand elle se mesle des choses divines. Qui le sent plus évidemment que nous? car encores que nous luy ayons donné des principes certains et infaillibles, encores que nous esclairions ses pas par la sainte lampe de la Verité, qu'il a pleu à Dieu nous communiquer, nous veoyons pourtant journellement, pour peu qu'elle se desmente du sentier ordinaire, et qu'elle se destourne ou escarte de la voye trasee et battue par l'Eglise, comme tout aussitost elle se perd, s'embarrasse et s'entrave, tournoyant et flottant dans cette mer vaste,

1. En effet, dès que le cours de la vie est interrompu, le mouvement abandonne tous les sens, et se dissipe. LUCRÈCE, III, 872.

2. Cela ne nous touche pas, puisque nous sommes un tout formé du mariage du corps et de l'âme. LUCRÈCE, III, 857.

trouble et ondoyante, des opinions humaines, sans bride et sans but : aussitost qu'elle perd ce grand et commun chemin, elle se va divisant et dissipant en mille routes diverses.

L'homme ne peult estre que ce qu'il est, ny imaginer que selon sa portee. C'est plus grande presumption, dict Plutarque, à ceulx qui ne sont qu'hommes, d'entreprendre de parler et discourir des dieux et des demy dieux, que ce n'est à un homme ignorant de musique vouloir juger de ceulx qui chantent, ou à un homme qui ne feut jamais au camp, vouloir disputer des armes et de la guerre, en presumant comprendre, par quelque legiere conjecture, les effects d'un art qui est hors de sa cognoissance. L'ancienneté pensa, ce crois je, faire quelque chose pour la grandeur divine, de l'apparier à l'homme, la vestir de ses facultez, et estrener de ses belles humeurs et plus honteuses necessitez, luy offrant de nos viandes à manger, de nos danses, mommeries et farces à la resjouïr, de nos vestemens à se couvrir, et maisons à loger, la caressant par l'odeur des encens et sons de la musique, festons et bouquets, et, pour l'accommoder à nos vicieuses passions, flattant sa justice d'une humaine vengeance, l'esjouissant de la ruyne et dissipation des choses par elles creées et conservees : comme Tiberius Sempronius, qui feit brusler, pour sacrifice à Vulcan, les riches despouilles et armes qu'il avoit gagné sur les ennemis en la Sardaigne; et Paul Emyle, celles de Macedoine, à Mars et à Minerve; et Alexandre, arrivé à l'ocean Indique, jecta en mer, en faveur de Thetis, plusieurs grands vases d'or; remplissant en oultre ses autels d'une boucherie, non de bestes innocentes seulement, mais d'hommes aussi; ainsi que plusieurs nations, et entre aultres la nostre, avoient en usage ordinaire; et crois qu'il n'en est aulcune exempte d'en avoir faict essay :

Sulmone creatos

Quatuor hic juvenes, totidem, quos educat Ufens,
Viventes rapit, inferias quos immolet umbris¹.

1. Énée saisit quatrej eunes guerriers, fils de Sulmone, et quatre,

Les Getes se tiennent immortels; et leur mourir n'est que s'acheminer vers leur dieu Zamolxis. De cinq en cinq ans, ils despeschent vers luy quelqu'un d'entre eux pour le requerir des choses necessaires. Ce depute est choisi au sort; et la forme de le despescher, apres l'avoir, de bouche, informé de sa charge, est que de ceulx qui l'assistent, trois tiennent debout autant de javelines, sur lesquelles les aultres le lancent à force de bras. S'il vient à s'enferrer en lieu mortel, et qu'il trespasse soudain, ce leur est certain argument de faveur divine : s'il en eschappe, ils l'estiment meschant et exsecrable, et en deputent encores un aultre de mesme. Amestris, mere de Xerxes, devenue vieille, feit, pour une fois, ensepvelir tous vifs quatorze jeuneaux des meilleures maisons de Perse, suyvant la religion du pais, pour gratifier à quelque dieu soubterrain. Encores aujourd'huy les idoles de Themixtitan se cimentent du sang des petits enfans; et n'ayment sacrifice que de ces pueriles et pures ames : justice affamee du sang de l'innocence !

Tantum religio potuit suadere malorum ¹ !

Les Carthaginois immoloient leurs propres enfans à Saturne; et qui n'en avoit point, en acheptoit : estant cependant le pere et la mere tenus d'assister à cet office avecques contenance gaye et contente.

C'estoit une estrange fantasie, de vouloir payer la bonté divine de nostre affliction; comme les Lacedemoniens, qui mignardoient leur Diane par le bourrellement des jeunes garçons qu'ils faisoient fouetter en sa faveur, souvent jusques à la mort : c'estoit une humeur farouche, de vouloir gratifier l'architecte de la subversion de son bastiment, et de vouloir garantir la peine due aux coupables, par la punition des non coupables; et que la pauvre Iphigenia, au port d'Aulide, par sa mort et par son immolation, deschar-

nourris sur les bords de l'Ufens, pour les immoler vivants aux mânes de Pallas. VIRGILE, *Enéide*, X, 517.

1. Tant la superstition a pu conseiller de crimes ! LUCRÈCE, I, 102.

geast envers Dieu l'armée des Grecs des offenses qu'ils avoient commises :

Et casta inceste, nubendi tempore in ipso,
Hosti concideret mactatu mœsta parentis¹ :

et ces deux belles et genereuses ames des deux Decius, pere et fils, pour propitier la faveur des dieux envers les affaires romaines, s'allassent jeter, à corps perdu, à travers le plus espais des ennemis. *Quæ fuit tanta deorum iniquitas, ut placari populo romano non possent, nisi tales viri occidissent?* Joint que ce n'est pas au criminel de se faire fouetter à sa mesure et à son heure; c'est au juge, qui ne met en compte de châtiment que la peine qu'il ordonne, et ne peult attribuer à punition ce qui vient à gré à celui qui le souffre : la vengeance divine presuppose nostre dissentiment entier, pour sa justice, et pour nostre peine. Et feut ridicule l'humeur de Polycrates, tyran de Samos, lequel, pour interrompre le cours de son continuel bonheur, et le compenser, alla jeter en mer le plus cher et precieux joyau qu'il eust, estimant que, par ce malheur aposté, il satisfaisoit à la revolution et vicissitude de la fortune : et elle, pour se moquer de son ineptie, feit que ce mesme joyau reveinst encores en ses mains, trouvé au ventre d'un poisson. Et puis, à quel usage les deschirements et desmembremens des Corybantes, des Menades, et, en nos temps, des Mahumetans qui se balaffrent le visage, l'estomach, les membres, pour gratifier leur prophete : veu que l'offense consiste en la volonté, non en la poitrine, aux yeulx, aux genitoires, en l'embonpoint, aux espauls, et au gosier? *Tantus est perturbatæ mentis, et sedibus suis pulsæ furor, ut sic dii placentur, quemadmodum ne homines quidem sæviunt*³. Cette contex-

1. Que cette vierge infortunée, au moment destiné à son hymen, expirât sous les coups impitoyables d'un père. LUCRÈCE, I, 99.

2. Comment les dieux étoient-ils si irrités contre le peuple romain, qu'ils ne pussent être satisfaits qu'au prix d'un sang si généreux? CICÉRON, de Nat. deor., III, 6.

3. Tel est leur délire, telle est leur fureur, qu'ils pensent apaiser

ture naturelle regarde, par son usage, non seulement nous, mais aussi le service de Dieu et des autres hommes; c'est injustice de l'affoler à nostre escient, comme de nous tuer pour quelque pretexte que ce soit : ce semble estre grande lascheté et trahison de mastiner et corrompre les fonctions du corps, stupides et serves, pour espargner à l'ame la sollicitude de les conduire selon raison; *ubi iratos deos timent, qui sic propitios habere merentur ?... In regiæ libidinis voluptatem castrati sunt quidam ; sed nemo sibi, ne vir esset, jubente domino, manus intulit*¹. Ainsi remplissoient ils leur religion de plusieurs mauvais effects :

Sæpius olim

Relligio peperit scelerosa atque impia facta².

Or rien du nostre ne se peult apparier ou rapporter, en quelque façon que ce soit, à la nature divine, qui ne la tache et marque d'autant d'imperfection. Cette infinie {beaulté, puissance et bonté, comment peult elle souffrir quelque correspondance et similitude à chose si abjecte que nous sommes, sans un extreme interest et deschet de sa divine grandeur? *Infirmum Dei fortius est hominibus : et stultum Dei sapientius est hominibus*³. Stilpon le philosophe, interrogé si les dieux s'esjouissent de nos honneurs et sacrifices : « Vous estes indiscret, respondit il; retirons nous à part, si vous voulez parler de cela. » Toutesfois, nous luy prescrivons des bornes, nous tenons sa puissance assiegee par nos raisons (j'appelle raison nos resveries et nos songes, avecques la dispense de la philosophie,

les dieux en surpassant toutes les cruautés des hommes. SAINT AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, VI, 10.

1. De quelles actions pensent-ils que les dieux s'irritent, ceux qui croient se les rendre propices par des crimes?... On a vu des hommes qui ont été faits eunuques, pour servir aux plaisirs des rois; mais jamais esclave ne s'est mutilé lui-même, lorsque son maître lui commandoit de ne plus être homme. SAINT AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, VI, 10, d'après Sénèque.

2. Autrefois la superstition a souvent inspiré des actions impies et détestables. LUCRÈCE, I, 83.

3. La foiblesse de Dieu est plus forte que la force des hommes; sa folie est plus sage que leur sagesse. SAINT PAUL, *Corinth.*, I, 1, 25.

qui dict, « le fol mesme, et le meschant, forcener par raison; mais que c'est une raison de particuliere forme ») : nous le voulons asservir aux apparences vaines et foibles de nostre entendement, luy qui a faict et nous et nostre cognoissance. Parce que rien ne se faict de rien, Dieu n'aura sceu bastir le monde sans matiere. Quoi ! Dieu nous a il mis en main les clefs et les derniers ressorts de sa puissance ? s'est il obligé à n'oultrepasser les bornes de nostre science ? Mets le cas, ô homme, que tu ayes peu remarquer icy quelques traces de ses effects : penses tu qu'il y ayt employé tout ce qu'il a peu, et qu'il ayt mis toutes ses formes et toutes ses idées en cet ouvrage ? Tu ne veois que l'ordre et la police de ce petit caveau où tu es logé ; au moins si tu la veois : sa divinité a une jurisdiction infinie au delà ; cette piece n'est rien au prix du tout :

Omnia cum cœlo, terraque, marique
Nil sunt ad summam summañ totius omnem ¹

c'est une loy municipale que tu allegues, tu ne sçais pas qu'elle est l'universelle. Attache toy à ce à quoy tu es subject, mais non pas luy ; il n'est pas ton confrere, ou concitoyen, ou compaignon. S'il s'est aulcunement communiqué à toi, ce n'est pas pour se ravaller à ta petitesse, ny pour te donner le contreroolle de son pouvoir : le corps humain ne peult voler aux nues ; c'est pour toy. Le soleil bransle, sans sejour, sa course ordinaire ; les bornes des mers et de la terre ne se peuvent confondre ; l'eau est instable et sans fermeté ; un mur est, sans froissure, impenetrable à un corps solide ; l'homme ne peult conserver sa vie dans les flammes ; il ne peult estre et au ciel, et en la terre, et en mille lieux ensemble corporellement : c'est pour toy qu'il a faict ces regles ; c'est toy qu'elles attachent : il a tesmoigné aux chrestiens qu'il les a toutes franchies quand il luy a pleu. De vray, pourquoy, tout puissant comme il est, auroit il restreinct ses forces à certaine

1. Le ciel, la terre et la mor, pris ensemble, ne sont rien, en comparaison de l'immensité du grand tout. LUCRÈCE, VI, 679.

mesure? en faveur de qui auroit il renoncé son privilege? Ta raison n'a, en aucune aultre chose, plus de verisimilitude et de fondement, qu'en ce qu'elle te persuade la pluralité des mondes;

Terramque, et solem, lunam, mare, cetera quæ sunt,
Non esse unica, sed numero magis innumerali ¹ :

les plus fameux esprits du temps passé l'ont creue, et aucuns des nostres mesmes, forcez par l'apparence de la raison humaine; d'autant qu'en ce bastiment que nous veoyons, il n'y a rien seul et un,

Quum in summa res nulla sit una,
Unica quæ gignatur, et unica solaque crescat ²;

et que toutes les especes sont multipliees en quelque nombre; par où il semble n'estre pas vraysemblable que Dieu ayt faict ce seul ouvrage sans compaignon, et que la matiere de cette forme ayt esté toute espusee en ce seul individu;

Quare etiam atque etiam tales fateare necesse est.
Esse alios alibi congressus materiaï,
Qualis hic est, avido complexu quem tenet æther ³ :

notamment, si c'est un animant, comme ses mouvements le rendent si croyable que Platon l'asseure, et plusieurs des nostres, ou le confirment, ou ne l'osent infirmer; non plus que cette ancienne opinion, que le ciel, les estoiles et aultres membres du monde, sont creatures composees de corps et ame, mortelles en consideration de leur composition, mais immortelles par la determination du Createur. Or, s'il y a plusieurs mondes, comme Democritus, Epicurus, et presque toute la philosophie a pensé, que sçavons nous si les principes et les regles de cettuy cy touchent pareille-

1. Que la terre, le soleil, la lune, la mer, et tous les êtres, ne sont point uniques, mais en nombre infini. LUCRÈCE, II, 1085.

2. Qu'il n'y a point, dans la nature, d'être unique de son espèce, qui naisse et qui croisse isolé. LUCRÈCE, II, 1077.

3. On ne peut donc s'empêcher de convenir qu'il a dû se faire ailleurs d'autres agrégations de matière, semblables à celle que l'éther embrasse dans son vaste contour. LUCRÈCE, II, 1064.

ment les aultres? ils ont, à l'adventure, aultre visage et aultre police. Epicurus les imagine, ou semblables, ou dissemblables. Nous veoyons en ce monde une infinie difference et variété, pour la seule distance des lieux : ny le bled ny le vin ne se veoid, ny aucun de nos animaulx, en ce nouveau coin du monde que nos peres ont descouvert; tout y est divers : et, au temps passé, veoyez en combien de parties du monde on n'avoit cognoissance ny de Bacchus ni de Ceres. Qui en voudra croire Pline et Herodote¹, il y a des espèces d'hommes, en certains endroicts, qui ont fort peu de ressemblance à la nostre; et y a des formes mestisses et ambiguës entre l'humaine nature et la brutale : il y a des contrees où les hommes naissent sans teste, portant les yeulx et la bouche en la poitrine; où ils sont tous androgynes; où ils marchent de quatre pattes; où ils n'ont qu'un œil au front, et la teste plus semblable à celle d'un chien qu'à la nostre; où ils sont moitié poisson par embas, et vivent en l'eau : où les femmes accouchent à cinq ans, et n'en vivent que huict; où ils ont la teste si dure et la peau du front, que le fer n'y peult mordre, et rebouche contre; où les hommes sont sans barbe; des nations sans usage de feu; d'aultres qui rendent le sperme de couleur noire; quoy, ceulx qui naturellement se changent en loups, en juments, et puis encores en hommes? et s'il en est ainsi, comme dict Plutarque, qu'en quelque endroict des Indes il y ait des hommes sans bouche, se nourrissants de la senteur de certaines odeurs, combien y a il de nos descriptions faulses? Il n'est plus risible, ny à l'adventure capable de raison et de société; l'ordonnance et la cause de nostre bastiment interne seroient, pour la pluspart, hors de propos.

Dadavantage, combien y a il de choses en nostre cognoissance qui combattent ces belles regles que nous

1. Les exemples suivants sont tirés du troisième et quatrième livre d'HÉRODOTE, et du sixième, septième et huitième livre de PLINE. Mais la plupart de ces traditions sont révoquées en doute par l'un et l'autre. J. V. L.

avons taillees et prescriptes à nature? Et nous entreprendrons d'y attacher Dieu mesme! Combien de choses appellons nous miraculeuses et contre nature? cela se faict par chasque homme et par chasque nation, selon la mesure de son ignorance : combien trouvons nous de proprietez occultes et de quintessences? car « aller selon nature, » pour nous, ce n'est qu' « aller selon nostre intelligence, » autant qu'elle peult suyvre, et autant que nous y veoyons : ce qui est au delà est monstrueux et desordonné. Or, à ce compte, aux plus advisez et aux plus habiles, tout sera doncques monstrueux : car à ceulx là l'humaine raison a persuadé qu'elle n'avoit ny pied ny fondement quelconque, non pas seulement pour asseurer si la neige est blanche, et Anaxagoras la disoit noire; s'il y a quelque chose, ou s'il n'y a nulle chose; s'il y a science ou ignorance, ce que Metrodorus Chius nioit l'homme pouvoir dire; ou, si nous vivons, comme Euripides est en doute, « si la vie que nous vivons est vie, ou si c'est ce que nous appellons mort qui soit vie : »

Τίς δ' οἶδεν εἰ ζῆν τοῦθ', ὃ κέκληται θανεῖν,
Τὸ ζῆν δὲ, θνήσκειν ἔστι;

et non sans apparence; car pourquoy prenons nous tiltre d'estre, de cet instant qui n'est qu'une eloise ¹ dans le cours infiny d'une nuict eternelle, et une interruption si briefve de nostre perpetuelle et naturelle condition, la mort occupant tout le devant et et tout le derriere de ce moment, et encores une bonne partie de ce moment? D'autres jurent, Qu'il n'y a point de mouvement, que rien ne bouge, comme les suyvants de Melissus; car s'il n'y a rien qu'Un, ny ce mouvement spherique ne luy peult servir, ny le mouvement de lieu à aultre, comme Platon preuve : d'autres, Qu'il n'y a ny generation ny corruption en nature. Protagoras dict qu'il n'y a rien en nature que le doute; que de toutes choses on peult egualement disputer; et de cela mesme, si on peult egualement disputer de toutes choses : Nausiphanes, Que, des

1. C'est-à-dire un éclair.

choses qui semblent, rien n'est plus que non est; Qu'il n'y a rien aultre certain que l'incertitude : Parmenides, Que de ce qu'il semble il n'est aulcune chose en general; qu'il n'est qu'Un : Zenon, qu'Un mesme n'est pas, et qu'il n'y a rien; si Un estoit, il seroit ou en un aultre ou en soy-mesme; s'il est en un aultre, ce sont deux; s'il est en soy mesme, ce sont encores deux, le comprenant et le comprins. Selon ces dogmes, la nature des choses n'est qu'un'ombre ou faulse ou vaine.

Il m'a tousjours semblé qu'à un homme chrestien cette sorte de parler est pleine d'indiscretion et d'irreverence : « Dieu ne peult mourir; Dieu ne se peult desdire; Dieu ne peult faire cecy ou cela. » Je ne treuve pas bon d'enfermer ainsi la puissance divine sous les loix de nostre parole : et l'apparence qui s'offre à nous en ces propositions, il la faudroit représenter plus reveremment et plus religieusement.

Nostre parler a ses foiblesses et ses defaults, comme tout le reste : la plupart des occasions des troubles du monde sont grammairiennes; nos procez ne naissent que du debat de l'interpretation des loix; et la plupart des guerres, de cette impuissance de n'avoir sceu clairement exprimer les conventions et traictez d'accord des princes : combien de querelles et combien importantes a produict au monde le doute du sens de cette syllabe, *Hoc*¹? Prenons la clause que la logique mesme nous presentera pour la plus claire : si vous dictes, « Il faict beau temps, » et que vous dissiez verité, il faict doncques beau temps. Voylà pas une forme de parler certaine? encores nous trompera elle : qu'il soit ainsi, suyvons l'exemple : si vous dictes, « Je ments, » et que vous dissiez vray, vous mentez doncques. L'art, la raison, la force de la conclusion de cette cy sont pareilles à l'autre; toutesfois nous voylà embourbez. Je veois les philosophes pyrrhoniens qui ne peuvent exprimer leur generale conception en aulcune maniere de parler; car il leur faudroit un nouveau langage : le nostre est tout

1. Montaigne veut parler ici des controverses des catholiques et des protestants sur la transsubstantiation. A. D.

formé de propositions affirmatives, qui leur sont du tout ennemies; de façon que, quand ils disent, « Je doute, » on les tient incontinent à la gorge, pour leur faire avouer qu'au moins assurent et savent ils cela, qu'ils doutent. Ainsin on les a contraincts de se sauver dans cette comparaison de la medecine, sans laquelle leur humeur seroit inexplicable : quand ils prononcent « J'ignore, » ou « Je doute, » ils disent que cette proposition s'emporte elle mesme quand et quand le reste, ny plus ny moins que la rubarbe qui poulse hors les mauvaises humeurs, et s'emporte hors quand et quand elle mesme. Cette fantasie est plus seurement conceue par interrogation : QUE SÇAY JE? comme je la porte à la devise d'une balance.

Veoyez comment on se prevault de cette sorte de parler, pleine d'irreverence¹ : aux disputes qui sont à present en nostre religion, si vous pressez trop les adversaires, ils vous diront tout destrousseement qu' « Il n'est pas en la puissance de Dieu de faire que son corps soit en paradis et en la terre, et en plusieurs lieux ensemble. » Et ce mocqueur ancien, comment il en faict son proufit ! « Au moins, dict il, est ce une non legiere consolation à l'homme de ce qu'il veoid Dieu ne pouvoir pas toutes choses : car il ne se peult tuer quand il le vouldroit, qui est la plus grande faveur que nous ayons en nostre condition; il ne peult faire les mortels immortels, ny revivre les trespassez, ny que celuy qui a vescu n'ayt point vescu, celuy qui a eu des honneurs ne les ayt point eus; n'ayant aultre droict sur le passé que de l'oubliance : et à fin que cette société de l'homme à Dieu s'accouple encores par des exemples plaisants, il ne peult faire que deux fois dix ne soient vingt. » Voylà ce qu'il dict, et qu'un chrestien debvroit éviter de passer par sa bouche : là où, au rebours, il semble que les hommes recherchent cette folle fierté de langage, pour ramener Dieu à leur mesure :

Cras vel atra
Nube polum Pater occupato,

1. Dont il est question plus haut, savoir : *Dieu ne peut faire ceci ou cela. C.*

Vel sole puro : non tamen irritum,
 Quodcumque retro est, efficiet, neque
 Diffinget, infectumque reddet,
 Quod fugiens semel hora vexit ¹.

Quand nous disons Que l'infinité des siècles, tant passez qu'à venir, n'est à Dieu qu'un instant; Que sa bonté, sapience, puissance, sont mesme chose avecques son essence; nostre parole le dict, mais nostre intelligence ne l'apprehende² point. Et toutesfois, nostre oultrecuidance veult faire passer la Divinité par nostre estamine; et de là s'engendrent toutes les resveries et les erreurs desquelles le monde se treuve saisi, ramenant et poisant à sa balance chose si esloignée de son poids. *Mirum, quo procedat improbitas cordis humani, parvulo aliquo invitata successu*³. Combien insolemment rebrouent Epicurus les stoïciens, sur ce qu'il tient l'Estre veritablement bon et heureux n'appartenir qu'à Dieu, et l'homme sage n'en avoir qu'un umbrage et similitude ! combien temerairement ont ils attaché Dieu à la destinee ! (à la mienne volonté, qu'aucuns du surnom de chrestiens ne le facent pas encores !) et Thales, Platon et Pythagoras l'ont asservy à la nécessité. Cette fierté de vouloir descouvrir Dieu par nos yeulx, a faict qu'un grand personnage des nostres⁴ a attribué à la Divinité une forme corporelle; et est cause de ce qui nous advient tous les jours d'attribuer à Dieu les evenements d'importance, d'une particuliere assignation : parce qu'ils nous poisent, il semble qu'ils luy poisent aussi, et qu'il y regarde plus entier et plus attentif qu'aux evenements qui nous sont legiers, ou d'une suite

1. Que demain l'air soit couvert de nuages épais, ou que le soleil brille dans un ciel pur; les dieux ne peuvent faire que ce qui a été n'ait point été, ni détruire ce que le temps rapide a emporté sur ses ailes. HORACE, *Od.*, III, 29, 43.

2. Ne le comprend point.

3. Il est étonnant jusqu'où se porte l'arrogance du cœur de l'homme, lorsqu'elle est encouragée par le moindre succès. PLINE, *Nat. Hist.*, II, 23.

4. C'est Tertullien, dans ce passage si souvent cité : *Quis negat Deum esse corpus, etsi Deus spiritus sit?* N.

ordinaire : *magna dii curant, parva negligunt*¹ : escoutez son exemple, il vous esclaircira de sa raison; *nec in regnis quidem reges omnia minina curant*²; comme si à ce roy là c'estoit plus et moins de remuer un empire, ou la feuille d'un arbre; et si sa providence s'exerceoit aultrement, inclinant l'evenement d'une bataille, que le sault d'une pulce. La main de son gouvernement se preste à toutes choses, de pareille teneur, mesme force et mesme ordre; nostre interest n'y apporte rien; nos mouvements et nos mesures ne le touchent pas : *Deus ita artifex magnus in magnis, ut minor non sit in parvis*³. Nostre arrogance nous remet tousjours en avant cette blasphemeuse apparation. Parce que nos occupations nous chargent, Straton a estrené les dieux de toute immunité d'offices, comme sont leurs presbtres; il faict produire et maintenir toutes choses à nature; et de ses poids et mouvements construit les parties du monde, deschargeant l'humaine nature de la crainte des jugemens divins; *quod beatum æternumque sit, id nec habere negotii quidquam, nec exhibere alteri*⁴. Nature veult qu'en choses pareilles il y ayt relation pareille : le nombre doncques infiny des mortels conclud un pareil nombre d'immortels; les choses infinies qui tuent et ruynent en presupposent autant qui conservent et proufitent. Comme les ames des dieux, sans langue, sans yeulx, sans oreilles, sentent entre elles chascune ce que l'autre sent, et jugent nos pensees : ainsi les ames des hommes, quand elles sont libres et desprinses du corps par le sommeil ou par quelque ravissement, divinent, prognostiquent, et veoyent choses qu'elles ne sçauroient veoir meslees aux corps. Les hommes, dict saint Paul, sont devenus fols, pensants estre sages, et ont mué la gloire de Dieu

1. Les dieux prennent soin des grandes choses, et négligent les petites. CICÉRON, *de Nat. deor.*, II, 66.

2. Les rois mêmes n'entrent pas dans les petits détails de l'administration. CICÉRON, *ibid.*, III, 35.

3. Dieu, qui est si parfait ouvrier dans les grandes choses, ne l'est pas moins dans les petites. SAINT AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, XI, 22.

4. Un être heureux et éternel n'a point de peine, et n'en fait à personne. CICÉRON, *de Nat. deor.*, I, 17.

incorruptible, en l'image de l'homme corruptible. Veoyez un peu ce bastelage des deïfications anciennes : aprez la grande et superbe pompe de l'enterrement, comme le feu venoit à prendre au hault de la pyramide et saisir le lict du trespasé, ils laissoient en mesme temps eschapper un aigle, lequel, s'envolant à mont, signifioit que l'ame s'en alloit en paradis : nous avons mille medailles, et notamment de cette honneste femme de Faustine, où cet aigle est représenté emportant à la chevremorte¹ vers le ciel ces ames deïfies. C'est pitié que nous nous pipons de nos propres singeries et inventions ;

Quod fluxere, timent² :

comme les enfants qui s'effroyent de ce mesme visage qu'ils ont barbouillé et noircy à leur compaignon : *quasi quidquam infelicius sit homine, cui sua figmenta dominantur*³. C'est bien loing d'honorer celuy qui nous a faicts, que d'honorer celuy que nous avons faict. Auguste eut plus de temples que Jupiter, servis avec autant de religion et creance de miracles. Les Thasiens, en recompense des bienfaicts qu'ils avoient receus d'Agésilas, lui veinrent dire qu'ils l'avoient canonisé : « Vostre nation, leur dict il, a elle ce pouvoir de faire dieu qui bon luy semble ? Faictes en, pour veoir, l'un d'entre vous : et puis, quand j'auray veu comme il s'en sera trouvé, je vous diray grandmercy de vostre offre. » L'homme est bien insensé ! il ne sçauroit forger un ciron, et forge des dieux à douzaine ! Oyez Trismegiste louant nostre suffisance : « De toutes les choses admirables, cecy a surmonté l'admiration, que l'homme ayt peu trouver la divine nature, et la faire. » Voicy des

1. Celui qui est porté à la chevremorte est couché sur le dos de celui qui le porte, et lui embrasse le cou, en tenant ses cuisses et ses jambes autour de son corps. C.

2. Ils redoutent ce qu'ils ont eux-mêmes inventé. LUCAIN, I, 486.

3. Quoi de plus malheureux que l'homme, esclave des chimères qu'il s'est faites ?

arguments de l'eschole mesme de la philosophie,

Nosse cui divos et cœli numina...
Aut soli nescire, datum¹ :

« Si Dieu est, il est animal²; s'il est animal, il a sens; et s'il a sens, il est subject à corruption. S'il est sans corps, il est sans ame, et par consequent sans action; et s'il a corps, il est perissable. » Voylà pas triomphé !
« Nous sommes incapables d'avoir faict le monde : il y a doncques quelque nature plus excellente qui y a mis la main. Ce seroit une sottise arrogance de nous estimer la plus parfaicte chose de cet univers : il y a doncques quelque chose de meilleur; cela c'est Dieu. Quand vous veoyez une riche et pompeuse demeure, encores que vous ne sçachiez qui en est le maistre; si ne direz vous qu'elle soit faicte pour des rats : et cette divine structure que nous veoyons du palais celeste, n'avons nous pas à croire que ce soit le logis de quelque maistre plus grand que nous ne sommes ? Le plus haut est il pas tousjours le plus digne ? et nous sommes placez au plus bas. Rien sans ame et sans raison ne peult produire un animant capable de raison : le monde nous produict; il a doncques ame et raison. Chasque part de nous est moins que nous : nous sommes part du monde; le monde est donc fourny de sagesse et de raison, et plus abondamment que nous ne sommes. C'est belle chose que d'avoir un grand gouvernement : le gouvernement du monde appartient doncques à quelque heureuse nature. Les astres ne nous font pas de nuisance : ils sont doncques pleins de bonté. Nous avons besoin de nourriture : aussi ont doncques les dieux, et se paissent des vapeurs de çà bas. Les biens mondains ne sont pas biens à Dieu : ce ne sont doncques pas biens à nous. L'offenser et l'estre offensé sont egualement tesmoignages d'imbecillité : c'est doncques folie de craindre Dieu. Dieu est bon par sa nature;

1. Qui seule peut connoître les dieux et les puissances célestes, ou savoir qu'on ne peut les connoître. *LUCAIN*, I, 452.

2. C'est-à-dire *animé*.

'homme par son industrie, qui est plus. La sagesse divine et l'humaine sagesse n'ont aultre distinction, sinon que celle là est eternelle : or, la duree n'est aulcune accession à la sagesse; parquoy nous voylà compaignons. Nous avons vie, raison et liberté, estimons la bonté, la charité et la justice : ces qualitez sont doncques en luy. » Somme, le bastiment et le desbastiment, les conditions de la Divinité, se forgent par l'homme, selon la relation à soy. Quel patron ! et quel modele ! Estirons, eslevons et grossissons les qualitez humaines tant qu'il nous plaira : enfle toy, pauvre homme, et encores, et encores, et encores;

Non, si te ruperis, inquit ¹.

*Projecto non Deum, quem cogitare non possunt, sed semetipsos, pro illo cogitantes, non illum, sed se ipsos, non illi, sed sibi comparant*². Ez choses naturelles, les effects ne rapportent qu'à demy leurs causes : quoy cette cy ? elle est au dessus de l'ordre de nature; sa condition est trop haultaine, trop esloingnee et trop maistresse, pour souffrir que nos conclusions l'attachent et la garottent. Ce n'est point par nous qu'on y arrive, cette route est trop basse : nous ne sommes non plus prez du ciel sur le mont Cenis, qu'au fond de la mer : consultez en pour veoir avecques vostre astrolabe. Ils ramènent Dieu jusques à l'accointance charnelle des femmes, à combien de fois, à combien de generations : Paulina, femme de Saturninus, matrone de grande reputation à Rome, pensant coucher avecques le dieu Serapis, se trouva entre les bras d'un sien amoureux, par le macquerellage des presbtres de ce temple : Varro, le plus subtil et le plus sçavant aucteur latin, en ses livres de la theologie, escript que le sacristain de Hercules, jectant au sort

1. Quand tu créverois, tu n'en approcherois pas. HORACE, *Sat.*, II, 3, 19.

2. Certes les hommes, croyant penser à Dieu, dont ils ne peuvent se former l'idée, ne pensent point à lui, mais à eux-mêmes; ils ne voient qu'eux, et non pas lui; c'est à eux, non à lui-même, qu'ils le comparent. SAINT AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, XII, 15.

d'une main pour soy, de l'autre pour Hercules, joua contre luy un soupper et une garse; s'il gaignoit, aux despens des offrandes; s'il perdoit, aux siens; il perdit, paya son soupper et sa garse; son nom feut Laurentine, qui veid de nuict ce dieu entre ses bras, luy disant au surplus que, le lendemain, le premier qu'elle rencontreroit la payeroit celestement de son salaire : ce feust Taruncius, jeune homme riche, qui la mena chez lui, et avecques le temps la laissa heritiere. Elle, à son tour, esperant faire chose agreable à ce dieu, laissa heritier le peuple romain : pourquoy on luy attribua des honneurs divins. Comme s'il ne suffisoit pas que, par double estoc¹, Platon feust originellement descendu des dieux, et avoir pour aucteur commun de sa race Neptune; il estoit tenu pour certain, à Athenes, que Ariston ayant voulu jouir de la belle Perictione, n'avoit sceu; et feust adverty en songe par le dieu Apollo de la laisser impollue et intacte jusques à ce qu'elle feust accouchee : c'estoient les pere et mere de Platon. Combien y a il, ez histoires, de pareils cocuages procurez par les dieux contre les pauvres humains? et des maris injurieusement des-criez en faveur des enfants? En la religion de Mahumet, il se treuve, par la creance de ce peuple, assez de Merlins, à sçavoir enfants sans pere, spirituels, nayz divinement au ventre des pucelles; et portent un nom qui le signifie en leur langue.

Il nous fault noter qu'à chasque chose il n'est rien plus cher et plus estimable que son estre; le lion, l'aigle, le daulphin, ne prisent rien au dessus de leur espece; et que chascune rapporte les qualitez de toutes aultres choses à ses propres qualitez; lesquelles nous pouvons bien estendre et raccourcir, mais c'est tout; car, hors de ce rapport et de ce principe, nostre imagination ne peult aller, ne peult rien diviner aultre, et est impossible qu'elle sorte de là, et qu'elle passe au delà : d'où naissent ces anciennes conclusions : « De toutes les formes, la plus belle est celle de l'homme : Dieu doncques est de cette forme. Nul

1. Des deux côtés, du côté paternel et maternel.

« ne peult estre heureux sans vertu, ni la vertu estre
 « sans raison; et nulle raison loger ailleurs qu'en
 « l'humaine figure : Dieu est doncques revestu de
 « l'humaine figure. » *Ita est informatum anticipa-*
tumque mentibus nostris, ut homini, quum de Deo
*cogitet, forma occurrat humana*¹. Pourtant, disait
 plaisamment Xenophanes, que si les animaux se
 forgent des dieux, comme il est vraysemblable qu'ils
 facent, il les forgent certainement de mesme eulx, et
 se glorifient comme nous. Car pourquoy ne dira un
 oison ainsi : « Toutes les pieces de l'univers me regar-
 dent; la terre me sert à marcher, le soleil à m'es-
 clarer, les estoiles à m'inspirer leurs influences; j'ay
 telle commodité des vents, telle des eaux; il n'est
 rien que cette voulte regarde si favorablement que
 moy; je suis le mignon de nature? Est-ce pas l'homme
 qui me traicte, qui me loge, qui me sert? c'est pour
 moy qu'il faict et semer et mouldre; s'il me mange,
 aussi faict il bien l'homme son compaignon; et si foyz
 je moy les vers qui le tuent et qui le mangent. »
 Autant en diroit une grue; et plus magnifiquement
 encores, pour la liberté de son vol, et la possession
 de cette belle et haulte region : *Tam blanda concii-*
*liatrix, et tam sui est lena ipsa natura*²!

Or doncques, par ce mesme train, pour nous sont
 les destinees, pour nous le monde; il luiect, il tonne
 pour nous; et le createur et les creatures, tout est
 pour nous : c'est le but et le point où vise l'uni-
 versité des choses. Regardez le registre que la philo-
 sophie a tenu, deux mille ans et plus, des affaires
 celestes : les dieux n'ont agi, n'ont parlé que pou
 l'homme; elle ne leur attribue aultre consultation et
 aultre vacation. Les voylà contre nous en guerre;

Domitosque Herculea manu
 Telluris juvenes, unde periculum

1. C'est une habitude et un préjugé de notre esprit, que nous ne
 pouvons penser à Dieu sans nous le représenter sous une forme
 humaine. CICÉRON, de Nat. deor., I, 27.

2. Tant la nature, adroite et indulgente, porte tous les êtres à
 s'aimer eux-mêmes ! CICÉRON, de Nat. deor., I, 27.

Fulgens contremuit domus
Saturni veteris¹.

Les voicy partisans de nos troubles, pour nous rendre la pareille de ce que tant de fois nous sommes partisans des leurs :

Neptunus muros, magnoque emota tridenti
Fundamenta quatit, totamque a sedibus urbem
Eruit : hic Juno Scæas sævissima portas
Prima tenet².

Les Cauniens, pour la jalousie de la domination de leurs dieux propres, prennent armes en dos le jour de leur devotion, et vont courant toute leur banlieue, frappants l'air par cy, par là, à tous leurs glaives, pourchassants ainsin à oultrance, et bannisants les dieux estrangers de leur territoire. Leurs puissances sont retrenchees selon nostre nécessité : qui guarit les chevaulx, qui les hommes, qui la peste, qui la teigne, qui la toux, qui une sorte de gale, qui une aultre; *adeo minimis etiam rebus prava religio inserit deos*³! qui faict naistre les raisins, qui les aulx; qui a la charge de la paillardise, qui de la marchandise; à chasque race d'artisans, un dieu; qui a sa province en orient, et son credit; qui en ponent :

Hic illius arma,
Hic currus fuit⁴.

O sancte Apollo, qui umbilicum certum terrarum obtines⁵!

Pallada Cecropidæ, Minofa Creta Dianam,
Vulcanum tellus Hypsipylea colit,

1. Les enfants de la terre firent trembler l'auguste palais du vieux Saturne, et tombèrent enfin sous le bras d'Hercule. HORACE, *Od.*, II, 12, 6.

2. Neptune, de son trident redoutable, ébranle les murs de Troie et renverse de fond en comble cette cité superbe; plus loin, l'impitoyable Junon occupe les portes Scées. VIRGILE, *Enéide*, II, 610.

3. Tant la superstition aime à placer la Divinité même dans les plus petites choses! TITE-LIVE, XXVII, 23.

4. Là étoient les armes et le char de Junon. VIRGILE, *Enéide*, I, 16.

5. Vénérable Apollon, qui habitez le centre du monde. CICÉRON, *de Divin.*, II, 56.

Junonem Sparte, Pelopeïadesque Mycenæ;
 Pinigerum Fauni Mænalis ora caput;
 Mars Latio venerandus erat ¹;

qui n'a qu'un bourg ou une famille en sa possession;
 qui loge seul; qui, en compagnie ou volontaire ou
 nécessaire,

Junctaque sunt magno templa nepotis avo ² :

il en est de si chestifs et populaires (car le nombre s'en monte jusques à trente six mille), qu'il en fault entasser bien cinq ou six à produire un espic de bled, et en prennent leurs noms divers : trois à une porte, celui de l'ais, celui du gond, celui du seuil; quatre à un enfant, protecteurs de son maillot, de son boire, de son manger, de son tetter : aucuns certains, aucuns incertains et douteux; aucuns qui n'entrent pas encores en paradis :

Quos, quoniam cœli nondum dignamur honore,
 Quas dedimus, certe terras habitare sinamus ³ :

il en est de physiciens, de poetiques, de civils : aucuns, moyens entre la divine et l'humaine nature, mediateurs, entremetteurs de nous à Dieu; adorez par certain second ordre d'adoration et diminutif : infinis en tiltres et offices; les uns bons, les autres mauvais : il en est de vieux et cassez, et en est de mortels : car Chrysippus estimoit qu'en la dernière conflagration du monde, tous les dieux auroient à finir, sauf Jupiter. L'homme forge mille plaisantes societéz entre Dieu et luy : est il pas un compatriote?

Jovis incunabula Creten ⁴.

1. Athènes adore Pallas; l'île de Minos, Diane; Lemnos, le dieu du feu; Sparte et Mycènes honorent Junon. Pan est le dieu du Ménale, et Mars, celui du Latium. OVIDE, *Fast.*, III, 81.

2. Et le temple du petit-fils est réuni à celui de son divin aïeul. OVIDE, *Ibid.*, I, 294.

3. Puisque nous ne les jugeons pas encore dignes d'être admis dans le ciel, permettons-leur d'habiter les terres que nous leur avons accordées. OVIDE, *Métam.*, I, 194.

4. L'île de Crète, berceau de Jupiter. OVIDE, *Métam.*, VIII, 99.

Voicy l'excuse que nous donnent, sur la consideration de ce subject, Scevola, grand pontife, et Varron, grand theologien, en leur temps : « Qu'il est besoing que le peuple ignore beaucoup de choses vrayes, et en croye beaucoup de faulses : » *Quum veritatem, qua liberetur, inquirat; credatur ei expedire, quod fallitur*¹. Les yeulx humains ne peuvent appercevoir les choses que par les formes de leur cognoissance : et ne nous souvient pas quel sault print le miserable Phaëthon pour avoir voulu manier les resnes des chevaulx de son pere d'une main mortelle? Nostre esprit retombe en pareille profondeur, se dissipe et se froisse de mesme, par sa temerité. Si vous demandez à la philosophie de quelle matiere est le ciel et le soleil : que vous respondra elle, sinon de fer, ou, avecques Anaxagoras, de pierre, ou aultre estoffe de son usage? S'enquiert on à Zenon, que c'est que nature? « Un feu, dict il, artiste, propre à engendrer, procedant reglement. » Archimedes, maistre de cette science qui s'attribue la presseance sur toutes les aultres en verité et certitude, « Le soleil, dict il, est un dieu de fer enflammé. » Voylà pas une belle imagination produicte de la beaulté et inevitable necessité des demonstrations geometriques ! non pourtant si inevitable et utile, que Socrates n'ayt estimé qu'il suffisoit d'en sçavoir jusques à pouvoir arpenter la terre qu'on donnoit et recevoit, et que Polyaenus, qui en avoit esté fameux et illustre docteur, ne les ayt prinses à mespris, comme pleines de faulseté et de vanité apparente, aprez qu'il eust gousté les doulx fruicts des Jardins poltronesques d'Epicurus. Socrates, en Xenophon, sur ce propos d'Anaxagoras, estimé par l'antiquité entendu au dessus de tous aultres ez choses celestes et divines, dict qu'il se troubla du cerveau, comme font tous hommes qui perscrutent immodereement les cognoissances qui ne sont de leur appartenace : sur ce qu'il faisoit le soleil une pierre

1. Comme il ne cherche la vérité que pour se délivrer du joug, croyons qu'il lui est avantageux d'être trompé. SAINT AUGUSTIN, *de Civit. Del*, IV, 31.

ardente, il ne s'advisoit pas qu'une pierre ne luict point au feu; et, qui pis est, qu'elle s'y consomme : en ce qu'il faisoit un du soleil et du feu; que le feu ne noircit pas ceulx qu'il regarde; que nous regardons fixement le feu; que le feu tue les plantes et les herbes. C'est, à l'advis de Socrates, et au mien aussi, le plus sagement jugé du ciel, que n'en juger point. Platon, ayant à parler des daimons au *Timee* : « C'est entreprinse, dict il, qui surpasse nostre portee; il en fault croire ces anciens, qui se sont dicts engendrez d'eulx : c'est contre raison de refuser foy aux enfants des dieux, encores que leur dire ne soit estably par raisons necessaires ny vraysemblables, puisqu'ils nous respondent de parler de choses domestiques et familières. »

Veoyons si nous avons quelque peu plus de clarté en la cognoissance des choses humaines et naturelles. N'est ce pas une ridicule entreprinse, à celles ausquelles, par nostre propre confession, nostre science ne peult attaindre, leur aller forgeant un aultre corps, et prestant une forme faulse, de nostre invention; comme il se veoid au mouvement des planetes, auquel d'autant que nostre esprit ne peult arriver ny imaginer sa naturelle conduicte, nous leur prestons, du nostre, des ressorts materiels, lourds et corporels :

Temo aureus, aurea summæ
Curvatura rotæ, radiorum argenteus ordo¹ :

vous diriez que nous avons eu des cochers, des charpentiers, et des peintres, qui sont allez dresser là hault des engins à divers mouvements, et rengier les rouages et entrelasements des corps celestes bigarrez en couleur, autour du fuseau de la Necessité, selon Platon :

Mundus domus est maxima rerum,
Quam quinque altitonæ fragmine zonæ
Cingunt, per quam limbus pictus bis sex signis

1. Le timon étoit d'or, les roues de même métal, et les rayons étoient d'argent. OVIDE, *Métam.*, II, 107.

Stellimicantibus, altus in obliquo æthere, lunæ
Bigas acceptat¹ :

ce sont tous songes et fanatiques folies. Que ne plaist il un jour à nature nous ouvrir son sein, et nous faire veoir au propre les moyens et la conduicte de ses mouvements, et y preparer nos yeulx? ô Dieu! quels abus, quels mescomptes nous trouverions en nostre pauvre science! Je suis trompé, si elle tient une seule chose droictement en son point : et m'en partiray d'icy plus ignorant toute aultre chose que mon ignorance.

Ay je pas veu, en Platon, ce divin mot, « que nature n'est rien qu'une poësie ainigmatique? » comme, peult estre, qui diroit une peinture voilee et tenebreuse, entreluisant d'une infinie varieté de fauls jours à exercer nos conjectures. *Latent ista omnia crassis occultata et circumfusa tenebris; ut nulla acies humani ingenii tanta sit, quæ penetrare in cælum, terram intrare possit*². Et certes, la philosophie n'est qu'une poësie sophistiquée. D'où tirent ses auteurs anciens toutes leurs auctoritez, que des poëtes? et les premiers feurent poëtes eulx mesmes, et la traicterent en leur art. Platon n'est qu'un poëte descousu : Timon l'appelle, par injure, Grand forgeur de miracles. Toutes les sciences surhumaines s'accoustrent du style poëtique. Tout ainsi que les femmes employent des dents d'yvoire, où les leurs naturelles leur manquent; et au lieu de leur vray teinct, en forgent un de quelque matiere estrangiere; comme elles font des cuisses de drap et de feutre, et de l'embonpoint de coton; et, au veu et sceu d'un chascun, s'embellis-

1. Le monde est une maison immense, environnée de cinq zones, et traversée obliquement par une bordure enrichie de douze signes rayonnants d'étoiles, où sont admis le char et les deux coursiers de la lune. — Ces vers sont de VARRON; et c'est le grammairien Valérius Probus qui les rapporte dans ses notes sur la sixième églogue de Virgile. Mais il y a, dans le premier, *maxima homulli*; et dans le dernier, *Bigas solisque receptat*. C.

2. Toutes ces choses sont enveloppées des plus épaisses ténèbres; et il n'y a point d'esprit assez perçant pour pénétrer dans le ciel, ou dans les profondeurs de la terre. CICÉRON, *Acad.*, II, 39.

sent d'une beaulté faulse et empruntée : ainsi faict la science (et nostre droict mesme a, dict on, des fictions legitimes sur lesquelles il fonde la verité de sa justice); elle nous donne en payement, et en pre-supposition, les choses qu'elle mesme nous apprend estre inventees; car ces epicycles excentriques, concentriques, de quoy l'astrologie s'ayde à conduire le bransle de ses estoiles, elle nous les donne pour le mieulx qu'elle ayt sceu inventer en ce subject : comme aussi, au reste, la philosophie nous presente, non pas ce qui est, ou ce qu'elle croit, mais ce qu'elle forge ayant plus d'apparence et de gentillesse. Platon¹, sur le discours de l'estat de nostre corps, et de celui des bestes : « Que ce que nous avons dict soit vray, nous en asseurerions, si nous avions sur cela confirmation d'un oracle; seulement nous asseurons que c'est le plus vraysemblablement que nous ayons sceu dire. »

Ce n'est pas au ciel seulement qu'elle envoie ses cordages, ses engins, et ses roues; considerons un peu ce qu'elle dict de nous mesmes et de nostre contexture : il n'y a pas plus de retrogradation, trepidation, accession, reculement, ravissement, aux astres et corps celestes, qu'ils en ont forgé en ce pauvre petit corps humain. Vrayement ils ont eu par là raison de l'appeller le petit Monde.² : tant ils ont employé de pieces et de visages à le massonner et bastir. Pour accommoder les mouvements qu'ils veoyent en l'homme, les diverses fonctions et facultez que nous sentons en nous, en combien de parties ont ils divisé nostre ame? en combien de sieges logee? à combien d'ordres et d'estages ont ils desparty ce pauvre homme, oultre les naturels et perceptibles? et à combien d'offices et de vacations? Ils en font une chose publique imaginaire : c'est un subject qu'ils tiennent et qu'ils manient; on leur laisse toute puissance de le descoudre, renger, rassembler et estoffer, chascun à sa fantasie : et si ne le possèdent pas encores. Non seulement en verité,

1. Dans le *Timée*, édit. d'Estienne, t. III, p. 72. J. V. L.

2. *Microcosme*.

mais en songe mesme, ils ne le peuvent regler, qu'il ne s'y treuve quelque cadence, ou quelque son, qui eschappe à leur architecture, toute enorme qu'elle est, et rapiecee de mille loppins fauls et fantastiques. Et ce n'est pas raison de les excuser : car, aux peintres, quand ils peignent le ciel, la terre, les mers, les monts, les isles escartees, nous leur condonnons¹ qu'ils nous en rapportent seulement quelque marque legiere, et, comme de choses ignorees, nous contentons d'un tel quel umbrage et feincte; mais quand ils nous tirent aprez le naturel, ou aultre subject qui nous est familier et cogneu, nous exigeons d'eulx une parfaicte et exacte representation des lineaments et des couleurs; et les mesprisons, s'ils y faillent.

Je sçais bon gré à la garse² milesienne, qui, veoyant le philosophe Thales s'amuser continuellement à la contemplation de la voulte celeste, et tenir tousjours les yeulx eslevez contremont, lui meit en son passage quelque chose à le faire bruncher, pour l'advertir qu'il seroit temps d'amuser son pensement aux choses qui estoient dans les nues, quand il auroit prouueu à celles qui estoient à ses pieds : elle lui conseilloit certes bien de regarder plutost à soy qu'au ciel; car, comme dict Democritus, par la bouche de Cicero,

Quod est ante pedes, nemo spectat : cœli scrutantur plagas³.

Mais nostre condition porte que la cognoissance de ce que nous avons entre mains est aussi esloingnee de nous, et aussi bien au dessus des nues, que celle des astres : comme dict Socrates, en Platon, que à quiconque se mesle de la philosophie, on peult faire le reproche que faict cette femme à Thales, qu'il ne veoid rien de ce qui est devant luy : car tout philosophe ignore ce que faict son voisin; ouy, et ce qu'il faict luy mesme; et ignore ce qu'ils sont tous deux, ou bestes, ou hommes.

Ces gents icy, qui treuvent les raisons de Sebond

1. Nous leur accordons, mot pris du latin.

2. A la jeune servante, non pas de Milet, mais de Thrace.

3. Sans rien voir sur la terre, on se perd dans les cieulx.

trop foibles, qui n'ignorent rien, qui gouvernent le monde, qui sçavent tout,

Quæ mare compescant causæ; quid temperet annum;
Stellæ sponte sua, jussæve, vagentur et errent;
Quid premat obscurum lunæ, quid proferat orbem;
Quid velit et possit rerum concordia discors¹ :

n'ont ils pas quelquesfois sondé, parmy leurs livres, les difficultez qui se presentent à cognoistre leur estre propre? Nous veoyons bien que le doigt se meut, et que le pied se meut, qu'aulcunes parties se branslent d'elles mesmes, sans nostre congé, et que d'autres nous les agitions par nostre ordonnance; que certaine apprehension engendre la rougeur, certaine aultre la pasleur; telle imagination agit en la rate seulement, telle aultre au cerveau; l'une nous cause le rire, l'autre le pleurer; telle aultre transit et estonne tous nos sens, et arreste le mouvement de nos membres; à tel object l'estomach se soubleve, à tel aultre quelque partie plus basse : mais comme une impression spirituelle face une telle faulsee² dans un subject massif et solide, et la nature de la liaison et cousture de ces admirables ressorts, jamais homme ne l'a sceu; *omnia incerta ratione, et in naturæ majestate abdita*³, dict Pline; et saint Augustin, *Modus, quo corporibus adhærent spiritus...*, *omnino mirus est, nec comprehendendi ab homine potest; et hoc ipse homo est*⁴; et si ne le met on pas pourtant en doubte; car les opinions des hommes sont receues à la suite des creances anciennes, par auctorité et à credit, comme si c'estoit

1. Ce qui retient la mer dans ses bornes, ce qui règle les saisons; si les astres ont un mouvement propre, ou sont emportés par une force étrangère; d'où vient que la lune croît et décroît régulièrement; et comment la discorde des éléments fait l'harmonie de l'univers. HORACE, *Epist.*, I, 12, 16.

2. *Faulsée* vient de *fausser* ou *faulser*, lorsqu'il signifie *percer tout outre*.

3. Tous ces mystères sont impénétrables à la raison humaine, et restent cachés dans la majesté de la nature. PLINE, II, 37.

4. La manière dont les esprits sont unis aux corps est tout à fait merveilleuse, et ne peut être comprise par l'homme; et cette union est l'homme même. SAINT AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, XXI, 19.

religion et loix : on receoit comme un jargon ce qui en est communement tenu; on receoit cette verité avecques tout son bastiment et attelage d'arguments et de preuves, comme un corps ferme et solide qu'on n'esbranle plus, qu'on ne juge plus; au contraire, chascun, à qui mieulx mieulx, va plastrant et confortant cette creance receue, de tout ce que peult sa raison, qui est un util souple, contournable, et accommodable à toute figure : ainsi se remplit le monde, et se confit en fadese et en mensonge. Ce qui faict qu'on ne doubte de gueres de choses, c'est que les communes impressions, on ne les essaye jamais; on n'en sonde point le pied, où gist la faulte et la foiblesse; on ne debat que sur les branches : on ne demande pas si cela est vray, mais s'il a esté ainsin ou ainsin entendu; on ne demande pas si Galen a rien dict qui vaille, mais s'il a dict ainsin ou autrement. Vrayement c'estoit bien raison que cette bride et contraincte de la liberté de nos jugements, et cette tyrannie de nos creances, s'estendist jusques aux escholes et aux arts : le dieu de la science scholastique, c'est Aristote; c'est religion de debattre de ses ordonnances, comme de celles de Lycurgus à Sparte; sa doctrine nous sert de loy magistrale, qui est, à l'aventure, autant faulse qu'une aultre. Je ne sçay pas pourquoy je n'acceptasse autant volontiers, ou les idees de Platon, ou les atomes d'Epicurus, ou le plein et le vuide de Leucippus et Democritus, ou l'eau de Thales, ou l'infinité de nature d'Anaximander, ou l'air de Diogenes, ou les nombres et symmetrie de Pythagoras, ou l'infiny de Parmenides, ou l'Un de Musaeus, ou l'eau et le feu d'Apollodorus, ou les parties similaires d'Anaxagoras, ou la discorde et amitié d'Empedocles, ou le feu de Heraclitus, ou toute aultre opinion de cette confusion infinie d'advis et de sentences que produict cette belle raison humaine, par sa certitude et clairvoyance, en tout ce de quoy elle se mesle, que je ferois l'opinion d'Aristote sur ce subject des principes des choses naturelles : lesquels principes il bastit de trois pieces, matiere forme, et privation. Et qu'est il plus vain que de fair l'inanité

mesme, cause de la production des choses? la privation, c'est une negative; de quelle humeur en a il peu faire la cause et origine des choses qui sont? Cela toutesfois ne s'oseroit esbransler, que pour l'exercice de la logique; on n'y debat rien pour le mettre en doute, mais pour deffendre l'auteur de l'eschole des objections estrangieres : son auctorité, c'est le but au delà duquel il n'est pas permis de s'enquerir.

Il est bien aysé, sur des fondements advouez, de bastir ce qu'on veult; car, selon la loy et ordonnance de ce commencement, le reste des pieces du bastiment se conduict ayseement sans se desmentir. Par cette voye, nous trouvons nostre raison bien fondee, et discourons à bouleveue : car nos maistres preoccupent et gagnent avant main autant de lieu en nostre creance qu'il leur en fault pour conclure aprez ce qu'ils veulent, à la mode des geometriens, par leurs demandes advouees; le consentement et approbation que nous leur prestons, leur donnant de quoy nous traisner à gauche et à dextre, et nous pirouetter à leur volonté. Quiconque est creu de ses presuppositions, il est nostre maistre et nostre dieu; il prendra le plan de ses fondements, si ample et si aysé, que par iceulx il nous pourra monter, s'il veult, jusques aux nues. En cette pratique et negociation de science, nous avons prins pour argent comptant le mot de Pythagoras, « Que chasque expert doibt estre creu en son art : » le dialecticien se rapporte au grammairien de la signification des mots; le rhetoricien emprunte du dialecticien les lieux des arguments; le poète, du musicien, les mesures; le geometrien, de l'arithmeticien, les proportions; les metaphysiciens prennent pour fondement les conjectures de la physique : car chasque science a ses principes presupposez; par où le jugement humain est bridé de toutes parts. Si vous venez à chocquer cette barriere en laquelle gist là principale erreur, ils ont incontinent cette sentence en la bouche, « Qu'il ne fault pas debattre contre ceulx qui nient les principes; » or n'y peult il avoir des principes aux hommes, si la

Divinité ne les leur a revelez : de tout le demourant, et le commencement, et le milieu, et la fin, ce n'est que songe et fumee. A ceulx qui combattent par presupposition, il leur fault presupposer au contraire le mesme axiome de quoy on debat : car toute presupposition humaine, et toute enunciation, a autant d'auctorité que l'autre, si la raison n'en faict la difference. Ainsin il les fault toutes mettre à la balance; et premierement les generales, et celles qui nous tyrannisent. La persuasion de la certitude est un certain tesmoignage de folie et d'incertitude extreme; il n'est point de plus folles gents ny moins philosophes que les philodoxes¹ de Platon : il faut sçavoir si le feu est chauld, si la neige est blanche, s'il y a rien de dur ou de mol en nostre cognoissance.

Et quant à ces responses, de quoy il se faict des contes anciens; comme à celuy qui mettoit en doubte la chaleur, à qui on dict qu'il se jectast dans le feu; à celuy qui nioit la froideur de la glace, qu'il s'en meist dans le sein; elles sont tresindignes de la profession philosophique. S'ils nous eussent laissé en nostre estat naturel, recevants les apparences estrangeres, selon qu'elles se presentent à nous par nos sens, et nous eussent laissé aller aprez nos appetits simples et reglez par la condition de nostre naissance, ils auroient raison de parler ainsi; mais c'est d'eulx que nous avons apprins de nous rendre juges du monde; c'est d'eulx que nous tenons cette fantasie, « Que la raison humaine est contreroolleuse generale de tout ce qui est au dehors et au dedans de la voulte celeste; qui embrasse tout, qui peult tout, par le moyen de laquelle tout se sçait et cognoist. » Cette response seroit bonne parmy les Cannibales, qui jouissent l'heur d'une longue vie, tranquille et paisible, sans les preceptes d'Aristote, et sans la cognoissance du

1. Gens qui se remplissent l'esprit d'opinions dont ils ignorent les fondemens, qui s'entêtent de mots, qui n'aiment et ne voient que les apparences des choses. — Cette définition est prise de Platon, qui les a caractérisés très-particulièrement à la fin du V^e liv. de sa *République*. C.

nom de la physique : cette response vauldroit mieulx à l'adventure, et auroit plus de fermeté que toutes celles qu'ils emprunteront de leur raison et de leur invention : de cette cy seroient capables avecques nous tous les animaulx, et tout ce où le commandement est encores pur et simple de la loy naturelle; mais eulx, ils y ont renoncé. Il ne fault pas qu'ils me dient, « Il est vray; car vous le veoyez et sentez ainsin; » il fault qu'ils me dient si ce que je pense sentir, je le sens pourtant en effect; et, si je le sens, qu'ils me dient aprez pourquoy je le sens, et comment, et quoy; qu'ils me dient le nom, l'origine, les tenants et aboutissants de la chaleur, du froid, les qualitez de celui qui agit et de celui qui souffre; ou qu'ils me quittent leur profession, qui est de ne recevoir ny approuver rien que par la voye de la raison : c'est leur touche à toutes sortes d'essays; mais, certes, c'est une touche pleine de faulseté, d'erreur, de foiblesse, et defaillance.

Par où la voulons nous mieulx esprouver que par elle mesme? s'il ne la fault croire, parlant de soy, à peine sera elle propre à juger des choses estrangieres : si elle cognoist quelque chose, au moins sera ce son estre et son domicile; elle est en l'ame, et partie, ou effect, d'icelle; car la vraye raison et essentielle, de qui nous desrobons le nom à faulses enseignes, elle loge dans le sein de Dieu; c'est là son giste et sa retraicte; c'est de là où elle part quand il plaist à Dieu nous en faire veoir quelque rayon, comme Pallas saillit de la teste de son pere pour se communiquer au monde.

Or, veoyons ce que l'humaine raison nous a appris de soy, et de l'ame; non de l'ame, en general, de laquelle quasi toute la philosophie rend les corps celestes et les premiers corps participants, ni de celle que Thales attribuoit aux choses mesmes qu'on tient inanimees, convié par la consideration de l'aimant; mais de celle qui nous appartient, que nous debvons mieulx cognoistre :

Ignoratur enim, quæ sit natura animal;
Nata sit : an, contra, nascentibus insinuetur;

Et simul intereat nobiscum morte dirempta;
 An tenebras Orci visat, vastasque lacunas,
 An pecudes alias divinitus insinuet se¹.

A Crates et Dicæarchus, qu'il n'y en avoit du tout point, mais que le corps s'esbransloit ainsi d'un mouvement naturel : à Platon, que c'estoit une substance se mouvant de soy mesme : à Thales, une nature sans repos : à Asclepiades, une exercitation des sens; à Hesiodus et Anaximander, chose composee de terre et d'eau; à Parmenides, de terre et de feu; à Empedocles, de sang;

Sanguineam vomit ille animam² :

à Posidonius, Cleanthes et Galen, une chaleur ou complexion chaleureuse,

Ignus est ollis vigor, et cœlestis origo³ :

à Hippocrates, un esprit espandu par le corps; à Varro, un air receu par la bouche, eschauffé au poulmon, attrempé au cœur, et espandu par tout le corps; à Zeno, la quint'-essence des quatre elements; à Heraclides Pontificus, la lumiere; à Xenocrates et aux Ægyptiens, un nombre mobile; aux Chaldees, une vertu sans forme determinee;

Habitu quemdam vitalem corporis esse,
 Harmoniam Græci quam dicunt⁴ :

n'oublions pas Aristote, Ce qui naturellement fait mouvoir le corps, qu'il nomme *Entelechie*, d'une autant froide invention que nulle aultre; car il ne parle ny de l'essence, ny de l'origine, ny de la nature

1. La nature de l'âme est un problème; naît-elle avec le corps? s'y insinue-t-elle au moment de la naissance? périt-elle avec nous par la dissolution de ses parties? va-t-elle visiter le sombre empire? enfin, les dieux la font-ils passer dans les corps des animaux? On l'ignore. LUCRÈCE, I, 113.

2. Il vomit son âme de sang. VIRGILE, *Énéide*, IV, 349.

3. Les âmes ont la force et la vivacité du feu, et leur origine est céleste. VIRGILE, *Énéide*, VI, 730.

4. Une certaine habitude vitale, nommée par les Grecs *harmonie*. LUCRÈCE, III, 100.

de l'ame, mais en remarque seulement l'effect : Lactance, Senèque, et la meilleure part entre les dogmatistes, ont confessé que c'estoit chose qu'ils n'entendoient pas : Et aprez tout ce denombrement d'opinions, *harum sententiarum quæ vera sit, Deus aliquis viderit*, dict Cicero¹. Je cognois par moi, dict saint Bernard, combien Dieu est incomprehensible; puisque les pieces de mon estre propre, je ne les puis comprendre. Heraclitus, qui tenoit tout estre plein d'ames et de daimons, maintenoit pourtant qu'on ne pouvoit aller tant avant vers la cognoissance de l'ame, qu'on y peust arriver; si profonde estre son essence.

Il n'y a pas moins de dissention ny de debat à la loger. Hippocrates et Herophilus la mettent au ventricule du cerveau; Democritus et Aristote, par tout le corps;

Ut bona sæpe valetudo quum dicitur esse
Corporis, et non est tamen hæc pars ulla valentis².

Epicurus, en l'estomach;

Hic exsultat enim pavor ac metus; hæc loca circum
Lætitiæ mulcent³ :

les stoïciens, autour et dedans le cœur; Erasistratus, joignant la membrane de l'epicrane; Empedocles, au sang; comme aussi Moïse, qui feut la cause pourquoy il deffendit de manger le sang des bestes, auquel leur ame est joincte : Galen a pensé que chascue partie du corps ayt son ame; Strato l'a logee entre les deux sourcils; *Qua facie quidem sit animus, aut ubi habitet, ne quærendum quidem est*⁴, dict Cicero; je laisse volontiers à cet homme ses mots propres : irois je à l'elo-

1. Un Dieu seul peut savoir quelle est la vraie. CICÉRON, *Tusc.*, I, 11.

2. Ainsi l'on dit que la santé appartient à tout le corps, et pourtant elle n'est pas une partie de l'homme en santé. LUCRÈCE, III, 103.

3. C'est là qu'on sent palpiter la crainte et la terreur; c'est là que l'on éprouve les douces émotions du plaisir. LUCRÈCE, III, 142.

4. Pour la figure de l'âme et le lieu où elle réside, c'est ce qu'il ne faut pas chercher à connoître. CICÉRON, *Tusc.*, I, 23.

quence alterer son parler? joint qu'il y a peu d'acquest à desrober la matiere de ses inventions; elles sont et peu frequentes, et peu roides, et peu ignorees. Mais la raison pourquoy Chrysippus l'argumente autour du cœur, comme les aultres de sa secte, n'est pas pour estre oubliee : c'est par ce, dict il, que quand nous voulons asseurer quelque chose, nous mettons la main sur l'estomach, et quand nous voulons prononcer 'Εγώ, qui signifie Moy, nous baissons vers l'estomach la maschouere d'en bas. Ce lieu ne se doibt passer sans remarquer la vanité d'un si grand personnage; car oultre ce que ces considerations sont d'elles mesmes infiniment legieres, la derniere ne preuve qu'aux Grecs qu'ils ayent l'ame en cet endroict là : il n'est jugement humain, si tendu qui ne sommeille par fois. Que craignons nous à dire? voylà les stoïciens, peres de l'humaine prudence, qui treuvent que l'ame d'un homme, accablé soubs une ruyne, traisne et ahanne long temps à sortir, ne se pouvant desmesler de la charge, comme une souris prinse à la trappelle. Aucuns tiennent que le monde feut faict pour donner corps, par punition, aux esprits descheus, par leur faulte, de la pureté, en quoy ils avoient esté creez, la premiere creation n'ayant esté qu'incorporelle; et que, selon qu'ils se sont plus ou moins esloingner de leur spiritualité, on les incorpore plus, et moins alaiement ou lourdement : de là vient la varieté de tant de matiere creee. Mais l'esprit qui feut, pour sa peine, investi du corps du soleil, debvoit avoir une mesure d'alteration bien rare et particuliere.

Les extremitez de nostre perquisition tumbent toutes en esblouissement; comme dict Plutarque de la teste des histoires, qu'à la mode des chartes, l'oree¹ des terres cogneues est saisie de marests, forests profondes, deserts et lieux inhabitables, voylà pourquoi les plus grossieres et pueriles ravasseries se treuvent plus en ceulx qui traictent les choses plus haultes et plus avant, s'abysmants en leur curiosité et presumption. La fin et le commencement de science

1. *Le bord, l'extrémité.*

se tiennent en pareille bestise : veoyez prendre à mont l'essor à Platon en ses nuages poétiques, veoyez chez luy le jargon des dieux ; mais à quoy songeoit il, quand il definit l'homme « un animal à deux pieds, sans plumes ? » fournissant à ceux qui avoient envie de se mocquer de luy une plaisante occasion ; car ayants plumé un chapon vif, ils alloient le nommant « l'Homme de Platon. »

Et quoy les epicuriens ? de quelle simplicité estoient ils allez premierement imaginer que leurs atomes, qu'ils disoient estre des corps ayants quelque poisauteur et un mouvement naturel contre bas, eussent basti le monde : jusques à ce qu'ils feussent advisez par leurs adversaires, que par cette description il n'estoit pas possible qu'ils se joignissent et se prinssent l'un à l'autre, leur cheute estant aussi droicte et perpendiculaire, et engendrant par tout des lignes paralleles ? parquoy il feut force qu'ils y adjoustassent depuis un mouvement de costé, fortuite, et qu'ils fournissent encores à leurs atomes des queues courbes et crochues, pour les rendre aptes à s'attacher et se coudre : et lors mesme, ceulx qui les poursuyvent de cette aultre consideration les mettent ils pas en peine ? « Si les atomes ont, par sort, formé tant de sortes de figures, pourquoy ne se sont ils jamais rencontrez à faire une maison et un soulier ? pourquoy de mesme ne croit on qu'un nombre infini de lettres grecques versees emmy la place seroient pour arriver à la contexture de l'Iliade ? »

« Ce qui est capable de raison, dit Zeno, est meilleur que ce qui n'en est point capable ; il n'est rien meilleur que le monde ; il est doncques capable de raison. » Cotta, par cette mesme argumentation, faict le monde mathematicien ; et le faict musicien et organiste par cett' aultre argumentation aussi de Zeno : « Le tout est plus que la partie ; nous sommes capables de sagesse et sommes parties du monde ; il est doncques sage. » Il se veoid infinis pareils exemples, non d'arguments fauls seulement, mais ineptes, ne se tenants point, et accusants leurs aucteurs, non tant d'ignorance que d'imprudence, ez reproches que les philosophes se

font les uns aux aultres sur les dissensions de leurs opinions et de leurs sectes.

Qui fagoteroit suffisamment un amas des asneries de l'humaine sapience, il diroit merveilles. J'en assemble volontiers, comme une montre, par quelque biais non moins utile que les instructions plus moderees. Jugeons par là ce que nous avons à estimer de l'homme, de son sens et de sa raison, puisqu'en ces grands personnages, et qui ont porté si hault l'humaine suffisance, il s'y treuve des defaults si apparents et si grossiers.

Moy j'ayme mieulx croire qu'ils ont traicté la science casuellement, ainsi qu'un jouet à toutes mains, et se sont esbattus de la raison, comme d'un instrument vain et frivole, mettants en avant toutes sortes d'inventions et de fantasies, tantost plus tendues, tantost plus lasches. Ce mesme Platon, qui definit l'homme comme une poule, dict ailleurs, aprez Socrates, « Qu'il ne sçait à la verité que c'est que l'homme; et que c'est l'une des pieces du monde d'autant difficile cognoissance. » Par cette varieté et instabilité d'opinions, ils nous menent comme par la main tacitement à cette resolution de leur irresolution. Ils font profession de ne presenter pas tousjours leur advis à visage desouvert et apparent; ils l'ont caché tantost sous des umbrages fabuleux de la poësie, tantost sous quelque aultre masque : car nostre imperfection porte encores cela, que la viande crue n'est pas tousjours propre à nostre estomach; il la fault asseicher, alterer et corrompre; ils font de mesme; ils obscurcissent par fois leurs naïfves opinions et jugements, et les falsifient, pour s'accommoder à l'usage publicque. Ils ne veulent pas faire profession expresse d'ignorance, et de l'imbecillité de la raison humaine, pour ne faire peur aux enfants; mais ils nous la descouvrent assez sous l'apparence d'une science trouble et inconstante.

Je conseilloy, en Italie, à quelqu'un qui estoit en peine de parler italien, que pourveu qu'il ne cherchast qu'à se faire entendre, sans y vouloir aultrement exceller, qu'il employast seulement les premiers mots

qui luy viendroient à la bouche, latins, françois, espagnols, ou gascons, et qu'en y adjoustant la terminaison italienne, il ne faudroit jamais à rencontrer quelque idiome du pays, ou toscan, ou romain, ou venitien, ou piemontois, ou napolitain, et de se joindre à quelqu'une de tant de formes : je dis de mesmes de la philosophie; elle a tant de visages et de variété, et a tant dict, que tous nos songes et resveries s'y treuvent; l'humaine fantasie ne peult rien concevoir, en bien et en mal, qui n'y soit : *nihil tam absurde dici potest, quod non dicatur ab aliquo philosophorum*¹. Et j'en laisse plus librement aller mes caprices en public : d'autant que bien qu'ils soient nayz chez moy et sans patron, je sçais qu'ils trouveront leur relation à quelque humeur ancienne, et ne faudra quelqu'un de dire : « Voylà d'où il le print. » Mes mœurs sont naturelles; je n'ay point appelé, à les bastir, le secours d'aucune discipline : mais toutes imbecilles qu'elles sont, quand l'envie m'a prins de les reciter, et que, pour les faire sortir en public un peu plus decemment, je me suis mis en debvoir de les assister et de discours et d'exemples; ç'a esté merveille à moy mesme de les rencontrer, par cas d'aventure, conformes à tant d'exemples et discours philosophiques. De quel reglement estoit ma vie, je ne l'ay appris qu'aprez qu'elle est exploitée et employée : nouvelle figure, Un philosophe impremedité et fortuite.

Pour revenir à nostre ame : ce que Platon a mis la raison au cerveau, l'ire au cœur, et la cupidité au foye, il est vraysemblable que ç'a esté plutost une interpretation des mouvements de l'ame, qu'une division et separation qu'il en ayt voulu faire, comme d'un corps en plusieurs membres. Et la plus vraysemblable de leurs opinions est, Que c'est toujours une ame qui, par sa faculté, ratiocine, se souvient, comprend, juge, desire, et exerce toutes ses aultres operations par divers instruments du corps; comme le nocher gouverne son navire selon l'experience qu'il

1. On ne peut rien dire de si absurde, qui n'ait été dit par quelque philosophe. CICÉRON, de *Divinat.*, II, 58.

en a, ores tendant ou laschant une chorde, ores haulsant l'antenne, ou remuant l'aviron, par une seule puissance conduisant divers effects : et Qu'elle loge au cerveau; ce qui appert de ce que les bleceures et accidents qui touchent cette partie offensent incontinent les facultez de l'ame : de là il n'est pas inconvenient qu'elle s'escoule par le reste du corps;

Medium non deserit unquam
Cœli Phœbus iter; radiis tamen omnia lustrat¹;

comme le soleil espond du ciel en hors sa lumiere et ses puissances, et en remplit le monde :

Cetera pars animæ, per totum dissita corpus,
Paret, et ad numen mentis momenque movetur².

Aulcuns ont dict qu'il y avoit une ame generale, comme un grand corps, duquel toutes les ames particulieres estoient extraictes, et s'y en retournoient, se remeslant tousjours à cette matiere universelle :

Deum namque ire per omnes
Terrasque, tractusque maris, cœlumque profundum :
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,
Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas :
Scilicet huc reddi deinde, ac resoluta referri
Omnia; nec morti esse locum³ :

d'aultres, qu'elles ne faisoient que s'y rejoindre et r'attacher; d'aultres, qu'elles estoient produictes de la substance divine; d'aultres, par les anges, de feu

1. Le Soleil ne s'écarte jamais, dans sa course, du milieu des cieus, et pourtant il éclaire tout de ses rayons. CLAUDIEN, de *Sexto consul. Honorii*, V, 411.

2. L'autre partie de l'âme, répandue par tout le corps, est soumise à l'intelligence et se meut au gré de cette puissance suprême. LUCRÈCE, III, 144.

3. Dieu remplit, disent-ils, le ciel, la terre et l'onde;
Dieu circule partout, et son âme féconde
A tous les animaux prête un souffle léger :
Aucun ne doit périr, mais tous doivent changer,
Et, retournant aux cieus en globes de lumière,
Vont rejoindre leur être à la masse première.

VIRGILE, *Géorg.*, IV, 221, trad. de Delille.

et d'air : aucuns, de toute ancienneté; aucuns, sur l'heure mesme du besoing; aucuns les font descendre du rond de la lune, et y retourner; le commun des anciens croyoit qu'elles sont engendrees de pere en fils, d'une pareille maniere et production que toutes aultres choses naturelles; argumentants cela par la ressemblance des enfants aux peres;

Instillata patris virtus tibi¹ :
Fortes creantur fortibus, et bonis²;

et de ce qu'on veoid escouler des peres aux enfants, non seulement les marques du corps, mais encores une ressemblance d'humeurs, de complexions et inclinations de l'ame;

Denique cur acris violentia triste leonum
Seminium sequitur? dolu' vulpibus, e fuga cervis
A patribus datur, et patrius pavor incitat artus?

Si non certa suo quia semine, seminioque
Vis animi pariter crescit cum corpore toto³?

que là dessus se fonde la justice divine, punissant aux enfants la faulte des peres; d'autant que la contagion des vices paternels est aucunement empreinte en l'ame des enfants, et que le desreglement de leur volonté les touche : dadvantage, que si les ames venoient d'ailleurs que d'une suite naturelle, et qu'elles eussent esté quelque aultre chose hors du corps, elles auroient recordation de leur estre premier, attendu les naturelles facultez qui luy sont propres, de discourir, raisonner et se souvenir :

Si in corpus nascentibus insinuatur,

-
1. La vertu de ton père t'a été transmise avec la vie.
 2. D'un père plein de valeur naît un fils courageux. HORACE, *Od.*, IV, 4, 29.
 3. Enfin pourquoi le lion transmet-il à sa race sa férocité? pourquoi la ruse est-elle héréditaire aux renards; aux cerfs, la fuite et la timidité?... si ce n'est que l'âme ayant, comme le corps, son germe et ses éléments, les qualités de l'âme croissent et se développent en même temps que celles du corps? LUCRÈCE, III, 741, 746.

Cur super anteactam ætatem meminisse nequimus,
Nec vestigia gestarum rerum ulla tenemus ¹?

car, pour faire valoir la condition de nos ames, comme nous voulons, il les fault presupposer toutes sçavantes, lors qu'elles sont en leur simplicité et pureté naturelle : par ainsin elles eussent esté telles, estants exemptes de la prison corporelle, aussi bien avant que d'y entrer, comme nous esperons qu'elles seront aprez qu'elles en seront sorties : et de ce sçavoir, il faudroit qu'elles se ressouvinsent encores estants au corps, comme disoit Platon, « Que ce que nous apprenions n'estoit qu'un ressouvenir de ce que nous avions sceu : » chose que chascun par experience peult maintenir estre d'autant qu'il ne se ressouvient justement que de ce qu'on nous apprend, et que, si la memoire faisoit purement son office, au moins nous suggereroit elle quelque traict oultre l'apprentissage; secondement, ce qu'elle sçavoit estant en sa pureté, c'estoit une vraie science, cognoissant les choses comme elles sont, par sa divine intelligence : là où icy on luy faict recevoir la mensonge et le vice, si on l'en instruit; en quoy elle ne peult employer sa reminiscence, cette image et conception n'ayant jamais logé en elle. De dire que la prison corporelle estouffe de maniere ses facultez naïves, qu'elles y sont toutes esteinctes : cela est premierement contraire à cette aultre creance, de recognoistre ses forces si grandes, et les operations que les hommes en sentent en cette vie, si admirables, que d'en avoir conclu cette divinité et eternité passee, et l'immortalité à venir :

Nam si tantopere est animi mutata potestas,
Omnis ut actarum exciderit retinentia rerum,
Non, ut opinor, ea ab letho jam longior errat ².

1. Si l'âme s'insinue dans le corps au moment où il naît, pourquoi ne pouvons-nous rappeler notre vie passée? pourquoi ne conservons-nous aucune trace de nos anciennes actions? LUCRÈCE, III, 671.

2. Car, si ses facultés sont tellement altérées qu'elle ait entièrement perdu le souvenir de tout ce qu'elle a fait, cet état diffère bien peu, ce me semble, de celui de la mort. LUCRÈCE, III, 674.

En oultre, c'est icy, chez nous, et non ailleurs, que doibvent estre considerees les forces et les effects de l'ame; tout le reste de ses perfections luy est vain et inutile : c'est de l'estat present que doibt estre payee et recogneue toute son immortalité; et de la vie de l'homme, qu'elle est comptable seulement. Ce seroit injustice de luy avoir retrenché ses moyens et ses puissances; de l'avoir desarmee, pour, du temps de sa captivité et de sa prison, de sa foiblesse et maladie, du temps où elle auroit esté forcee et contraincte, tirer le jugement et une condamnation de duree infinie et perpetuelle; et de s'arrester à la consideration d'un temps si court, qui est à l'adventure d'une ou de deux heures, ou au pis aller d'un siecle, qui n'ont non plus de proportion à l'infinité qu'un instant; pour, de ce moment d'intervalle, ordonner et establir definitivement de tout son estre : ce seroit une disproportion inique aussi, de tirer une recompense eternelle en consequence d'une si courte vie. Platon, pour se sauver de cet inconvenient, veult que les payements futurs se limitent à la duree de cent ans, relativement à l'humaine duree; et des nostres assez leur ont donné bornes temporelles : par ainsin ils jugeoient que sa generation suyvoit la commune condition des choses humaines, comme aussi sa vie, par l'opinion d'Epicurus et de Democritus, qui a esté la plus receue : suyvant ces belles apparences, Qu'on la veoyoit naistre à mesme que le corps en estoit capable; on veoyoit eslever ses forces comme les corporelles; on y recognoissoit la foiblesse de son enfance, et avecques le temps sa vigueur et sa maturité, et puis sa declination et sa vieillesse, et enfin sa decrepitude :

Gigni pariter cum corpore, et una
Crescere sentimus, pariterque senescere mentem¹ :

Ils l'appercevoient capable de diverses passions, et

1. Nous sentons qu'elle naît avec le corps, qu'elle croît et vieillit avec lui. LUCRÈCE, III, 446.

agitée de plusieurs mouvements pénibles, d'où elle tumboit en lassitude et en douleur : capable d'alteration et de changement, d'alaigresse, d'assopissement, et de langueur; subjecte à ses maladies et aux offenses, comme l'estomach ou le pied;

Mentem sanari, corpus ut ægrum,
Cernimus, et flecti medicina posse videmus¹ :

esblouïe et troublée par la force du vin; desmeue de son assiette par les vapeurs d'une fiebvre chaulde; endormie par l'application d'aulcuns medicaments, et reveillée par d'aultres;

Corpoream naturam animi esse necesse est,
Corporeis quoniam telis ictuque laborat² :

on luy veoyoit estonner et renverser toutes ses facultez par la seule morsure d'un chien malade, et n'y avoir nulle si grande fermeté de discours, nulle suffisance, nulle vertu, nulle resolution philosophique, nulle contention de ses forces, qui la peust exempter de la subjection de ces accidents; la salive d'un chestif mastin, versee sur la main de Socrates, secouer toute sa sagesse et toutes ses grandes et si reglees imaginations, les aneantir de maniere qu'il ne restast aulcune trace de sa cognoissance premiere,

Vis. animai
Conturbatur, et. divisa seorsum
Disjectatur, eodem illo distracta veneno³;

et ce venin ne trouver non plus de resistance en cette ame, qu'en celle d'un enfant de quatre ans : venin capable de faire devenir toute la philosophie, si elle estoit incarnée, furieuse et insensee; de sorte que Caton, qui tordoit le col à la mort mesme et à la fortune, ne peust souffrir la veue d'un mirouer ou de

1. Nous voyons l'esprit se guérir comme un corps malade, et se rétablir par les secours de la médecine. LUCRÈCE, III, 509.

2. Il faut que l'âme soit corporelle, puisque nous la voyons sensible à toutes les impressions des corps. LUCRÈCE, III, 176.

3. L'âme est troublée, bouleversée, brisée par la force de ce poison. LUCRÈCE, III, 498.

l'eau, accablé d'espouvantement et d'effroy, quand il seroit tumbé, par la contagion d'un chien enragé, en la maladie que les medecins nomment hydrophobie :

Vis morbi distracta per artus
Turbat agens animam, spumantes æquore salso
Ventorum ut validis fervere viribus undæ¹.

Or, quant à ce poinct, la philosophie a bien armé l'homme, pour la souffrance de tous aultres accidents, ou de patience, ou, si elle couste trop à trouver, d'une desfaiete infaillible, en se desrobant tout à faict du sentiment : mais ce sont moyens qui servent à une ame estant à soy et en ses forces, capable de discours et de deliberation; non pas à cet inconvenient où, chez un philosophe, une ame devient l'ame d'un fol, troublee, renversee, et perdue : ce que plusieurs occasions produisent, comme une agitation trop vehemente, que, par quelque forte passion, l'ame peult engendrer en soy mesme, ou une bleceure en certain endroict de la personne, ou une exhalation de l'estomach, nous jectant à un esblouissement et tournoyement de teste.

Morbis in corporis avius errat
Sæpe animus: dementit enim, deliraque fatur :
Interdumque gravi lethargo fertur in altum
Æternumque soporem, oculis nutuque cadenti².

Les philosophes n'ont, ce me semble, gueres touché cette chorde, non plus qu'un' aultre de pareille importance : ils ont ce dilemme tousjours en la bouche, pour consoler nostre mortelle condition : « Ou l'ame est mortelle, ou immortelle : Si mortelle, elle sera sans peine; Si immortelle, ell' ira en amendant. » Ils ne touchent jamais l'aultre branche; « Quoy, si elle va

1. La violence du mal répandue dans les membres trouble l'âme et la tourmente, comme le souffle impétueux des vents fait bouillonner la mer agitée. LUCRÈCE, III, 491.

2. Souvent, dans les maladies du corps, la raison s'égare, la démence et le délire paroissent dans les discours; quelquefois une pesante léthargie plonge l'âme dans un assoupissement profond et éternel; les yeux se ferment, la tête s'abat. LUCRÈCE, III, 464.

en empirant ? » et laissent aux poètes les menaces des peines futures : mais par là ils se donnent un beau jeu. Ce sont deux omissions qui s'offrent à moy souvent en leurs discours. Je reviens à la première.

Cette ame perd l'usage du souverain bien stoïcque, si constant et si ferme : il fault que nostre belle sagesse se rende en cet endroict, et quitte les armes. Au demourant, ils consideroient aussi, par la vanité de l'humaine raison, que le meslange et société de deux pieces si diverses, comme est le mortel et l'immortel, est inimaginable :

Quippe etenim mortale æterno jungere, et una
Consentire putare, et fungi mutua posse,
Desipere est. Quid enim diversius esse putandum est,
Aut magis inter se disjunctum discrepitanque,
Quam, mortale quod est, immortalī atque perenni
Junctum, in concilio sævas tolerare procellas¹?

Dadvantage ils sentoient l'ame s'engager en la mort comme le corps :

Simul ævo fessa fatiscit² :

ce que, selon Zenon, l'image du sommeil nous montre assez ; car il estime que « c'est une defaillance et cheute de l'ame, aussi bien que du corps, » *contrahi animum, et quasi labi putat atque decidere* : et, ce qu'on appercevoit en aucuns, sa force et sa vigueur se maintenir en la fin de la vie, ils le rapportoient à la diversité des maladies ; comme on veoid les hommes, en cette extremité, maintenir, qui un sens, qui un aultre, qui l'ouïr, qui le fleurir, sans alteration ; et ne se veoid

1. Quelle folie d'unir le mortel à l'immortel, de supposer entre eux un mutuel accord, une communauté de fonctions ! Qu'y a-t-il de plus différent, de plus distinct et de plus opposé que ces deux substances, l'une périssable, l'autre indestructible, que vous prétendez réunir, pour les exposer ensemble aux plus funestes orages ? LUCRÈCE, III, 801.

2. Elle succombe avec lui sous le poids des ans. LUCRÈCE, III, 459.

point d'affoiblissement si universel, qu'il n'y reste quelques parties entieres et vigoreuses :

Non alio pacto, quam si, pes quum dolet ægri,
In nullo caput interea sit forte dolore ¹.

La veue de nostre jugement se rapporte à la verité, comme faict l'œil du chathuant à la splendeur du soleil, ainsi que dict Aristote. Par où le sçaurions nous mieulx convaincre, que par si grossiers aveuglements en une si apparente lumiere? car l'opinion contraire de l'immortalité de l'ame, laquelle Cicero dict avoir esté premierement introduicte, au moins selon le tesmoignage des livres, par Pherecydes Syrius, du temps du roy Tullus, d'aultres en attribuent l'invention à Thales, et aultres à d'aultres; c'est la partie de l'humaine science traictee avecques plus de reservation et de doubte. Les dogmatistes les plus fermes sont contraincts, en cet endroict principalement, de se rejeter à l'abry des umbrages de l'academie. Nul ne sçait ce qu'Aristote a estably de ce subject, non plus que tous les anciens en general, qui le manient d'une vacillante creance; *rem gratissimam promittentium magis, quam probantium* ² : il s'est caché sous le nuage de paroles et sens difficiles et non intelligibles, et a laissé à ses sectateurs autant à debattre sur son jugement que sur la matiere.

Deux choses leur rendoient cette opinion plausible : l'une, que sans l'immortalité des ames il n'y auroit plus de quoy asseoir les vaines esperances de la gloire, qui est une consideration de merveilleux credit au monde; l'autre, que c'est une tresutile impression, comme dict Platon, que les vices, quand ils se desroberont de la veue et cognoissance de l'humaine justice, demeurent tousjours en butte à la divine, qui les poursuyvra, voire aprez la mort des coupables. Un soing extreme tient l'homme d'allonger son estre : il

1. Ainsi quelquefois les pieds sont malades, sans que la tête ressent aucune douleur. LUCRÈCE, III, 111.

2. C'est la promesse agréable d'un bien dont ils ne nous prouvent guère la certitude. SÉNÈQUE, *Epist.* 102.

y a pourveu par toutes ses pieces; et pour la conservation du corps sont les sepultures; pour la conservation du nom, la gloire; il a employé toute son opinion à se rebastir, impatient de sa fortune, et à s'estançonner par ses inventions. L'ame, par son trouble et sa foiblesse, ne se pouvant tenir sur son pied, va querant de toutes parts des consolations, esperances, et fondemens, et des circonstances estrangieres où elle s'attache et se plante; et, pour legiers et fantastiques que son invention les lui forge, s'y repose plus seurement qu'en soy, et plus volontiers. Mais les plus aheurtez à cette si juste et claire persuasion de l'immortalité de nos esprits, c'est merueille comme ils se sont trouvez courts et impuissants à l'establir par leurs humaines forces : *somnia sunt non docentis, sed optantis*¹, disoit un ancien. L'homme peult recognoistre, par ce tesmoignage, qu'il doibt à la fortune et au rencontre la verité qu'il descouvre luy seul; puisque, lors mesme qu'elle luy est tumbee en main, il n'a pas de quoy la saisir et la maintenir, et que sa raison n'a pas la force de s'en prevaloir. Toutes choses produictes par nostre propre discours et suffisance, autant vrayes que faulses, sont subjectes à incertitude et debat. C'est pour le chastiment de nostre fierté, et instruction de nostre misere et incapacité, que Dieu produisit le trouble et la confusion de l'ancienne tour de Babel : tout ce que nous entreprenons sans son assistance, tout ce que nous veoyons sous la lampe de sa grace, ce n'est que vanité et folie; l'essence mesme de la verité, qui est uniforme et constante, quand la fortune nous en donne la possession, nous la corrompons et abastardissons par nostre foiblesse. Quelque train que l'homme prenne de soy, Dieu permet qu'il arrive tousjours à cette mesme confusion, de laquelle il nous represente si vifvement l'image par le juste chastiment de quoy il battit l'oultrecuidance de Nembroth, et aneantit les vaines entreprinses du bastiment de sa pyramide : *Perdam sapientiam sapien-*

1. Ce sont les rêves d'un homme qui désire, mais qui ne prouve pas. CICÉRON, *Academ.*, II, 38.

*tium, et prudentiam prudentium reprobabo*¹. La diversité d'idiomes et de langues, de quoy il troubla cet ouvrage, qu'est ce aultre chose que cette infinie et perpetuelle altercation et discordance d'opinions et de raisons, qui accompagne et embrouille le vain bastiment de l'humaine science, et l'embrouille utilement? Qui nous tiendrait, si nous avions un grain de cognoissance? Ce saint m'a faict grand plaisir : *Ipsa veritatis occultatio aut humilitatis exercitatio est, aut elationis attritio*². Jusques à quel point de presumption et d'insolence ne portons nous nostre aveuglement et nostre bestise?

Mais pour reprendre mon propos, c'estoit vrayement bien raison que nous feussions tenus à Dieu seul, et au benefice de sa grace, de la verité d'une si noble creance, puisque de sa seule liberalité nous recevons le fruit de l'immortalité, lequel consiste en la jouissance de la beatitude eternelle. Confessons ingenuement que Dieu seul nous l'a dict, et la foy; car leçon n'est ce pas de nature et de nostre raison : et qui retiendra³ son estre et ses forces, et dedans et dehors, sans ce privilege divin; qui verra l'homme sans le flatter, il n'y verra n'y efficace ny faculté qui sente autre chose que la mort et la terre. Plus nous donnons, et debvons, et rendons à Dieu, nous en faisons d'autant plus chrestienement. Ce que ce philosophe stoicien dict tenir du fortuite consentement de la voix populaire, valoit il pas mieulx qu'il le tinst de Dieu? *Quum de animorum æternitate disserimus, non leve momentum apud nos habet consensus hominum aut timentium inferos, aut colentium. Utor hac publica persuasione*⁴.

1. Je confondrai la sagesse des sages, et je réprouverai la prudence des prudens. SAINT PAUL, *Corinth.*, I, 1, 19.

2. Les ténèbres dans lesquelles la vérité se cache exercent l'humilité, ou domptent l'orgueil. SAINT AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, XI, 22.

3. Et qui sondera de nouveau.

4. Lorsque nous traitons de l'immortalité de l'âme, nous comptons beaucoup sur le consentement général des hommes qui craignent les dieux infernaux, ou qui les honorent. Je profite de cette persuasion publique. SÉNÈQUE, *Epist.* 117.

Or la foiblesse des arguments humains, sur ce subject, se cognoist singulierement par les fabuleuses circonstances qu'ils ont adjoustees à la suite de cette opinion, pour trouver de quelle condition estoit cette nostre immortalité. Laissons les stoïciens (*usuram nobis largiuntur tanquam cornicibus : diu mansuros aiunt animos ; semper, negant*¹⁾) qui donnent aux ames une vie au delà de cette cy, mais finie. La plus universelle et plus receue fantasie, et qui dure jusques à nous en divers lieux ², ç'a esté celle de laquelle on faict aucteur Pythagoras ; non qu'il en feust le premier inventeur, mais d'autant qu'elle receut beaucoup de poids et de credit par l'auctorité de son approbation : c'est que « les ames, au partir de nous, ne faisoient que rouler d'un corps à un aultre, d'un lion à un cheval, d'un cheval à un roy, se promenant ainsi sans cesse de maison en maison : » et luy, disoit « se souvenir avoir esté Æthalides, depuis Euphorbus, puis aprez Hermotimus, enfin de Pyrrhus estre passé en Pythagoras ; ayant memoire de soy de deux cents six ans. » Adjoustoient aulcuns que ces mesmes ames remontent au ciel par fois, et aprez en devallent encores :

O pater, anne aliquas ad cœlum hinc ire putandum est
 Sublimes animas, iterumque ad tarda reverti
 Corpora ? Quæ lucis miseris tam dira cupido ³ ?

Origene les faict aller et venir eternellement du bon au mauvais estat. L'opinion que Varro recite est qu'en quatre cents quarante ans de revolution, elles se rejoignent à leur premier corps : Chrysippus, que cela doit advenir aprez certain espace de temps incogneu et non limité. Platon, qui dict tenir de Pin-dare et de l'ancienne poésie cette croyance des infinies vicissitudes de mutation ausquelles l'ame est preparee,

1. Ils prétendent que nos âmes ne vivent que comme des corneilles ; long-temps mais non pas toujours. CICÉRON, *Tusc.*, I, 31.

2. En Perse, dans l'Indoustan, et ailleurs. C.

3. O mon père ! est-il vrai que des âmes retournent d'ici sur la terre, et qu'une enveloppe corporelle les appesantit de nouveau ? Qui peut inspirer à ces malheureux cet excès d'amour pour la vie ? VIRGILE, *Enéide*, VI, 719.

n'ayant ny les peines ny les recompenses en l'autre monde que temporelles, comme sa vie en cettuy cy n'est que temporelle, conclud en elle une singuliere science des affaires du ciel, de l'enfer, et d'icy, où elle a passé, repassé, et sejourné à plusieurs voyages; matiere à sa reminiscence. Voicy son progrez ailleurs : « Qui a bien vescu, il se rejoint à l'astre auquel il est assigné : qui mal, il passe en femme; et, si lors mesme il ne se corrige point, il se rechange en beste de condition convenable à ses mœurs vicieuses; et ne verra fin à ses punitions, qu'il ne soit revenu à sa naïfve constitution, s'estant, par la force de la raison, desfaict des qualitez grossieres, stupides et elementaires qui estoient en luy. » Mais je ne veulx oublier l'objection que font les epicuriens à cette transmigration de corps en aultre; elle est plaisante : ils demandent « Quel ordre il y auroit si la presse des mourants venoit à estre plus grande que des naissants? car les ames deslogeées de leur giste seroient à se fouler à qui prendroit place la premiere dans ce nouvel estuy; » et demandent aussi « à quoy elles passeroient leur temps, ce pendant qu'elles attendroient qu'un logis leur feust appresté? Ou, au rebours, s'il naissoit plus d'animaulx qu'il n'en mourroit, ils disent que les corps seroient en mauvais party, attendant l'infusion de leur ame; et en adviendrait qu'aulcuns d'iceulx se mourroient avant que d'avoir esté vivants. »

Denique connubia ad veneris, partusque ferarum
Esse animas præsto, deridiculum esse videtur;
Et spectare immortales mortalia membra
Innumero numero, certareque præproperanter
Inter se, quæ prima potissimaque insinuetur¹.

D'autres ont arrêté l'ame au corps des trespassez, pour en animer les serpents, les vers, et aultres bestes, qu'on dict s'engendrer de la corruption de nos membres,

1. Il est ridicule de s'imaginer que les âmes se trouvent prêtes au moment précis de l'accouplement des animaux et de leur naissance; qu'un nombreux essaim de substances immortelles s'empressent autour d'un germe mortel, et que chacune se dispute l'avantage d'être introduite la première. LUCRÈCE, III, 777.

voire et de nos cendres : d'aultres la divisent en une partie mortelle, et l'aultre immortelle : aultres la font corporelle, et ce neantmoins immortelle, aulcuns la font immortelle, sans science et sans cognoissance. Il y en a aussi qui ont estimé que des ames des condamnez il s'en faisoit des diables; et aulcuns des nostres l'ont ainsi jugé : comme Plutarque pense qu'il se face des dieux de celles qui sont sauvees; car il est peu de choses que cet aucteur là establisce d'une façon de parler si resolute qu'il faict cette cy, maintenant partout ailleurs une maniere dubitative et ambiguë : « Il fault estimer, dict il, et croire fermement que les ames des hommes vertueux, selon nature et selon justice divine, deviennent d'hommes, saints; et de saints, demy dieux; et de demy dieux, aprez qu'ils sont parfaitement, comme ez sacrifices de purgation, nettoyez et purifiez, estants delivrez de toute passibilité et de toute mortalité, ils deviennent, non par aulcune ordonnance civile, mais à la verité, et selon raison vraysemblable, dieux entiers et parfaits, en recevant une fin tresheureuse et tresgloieuse. » Mais qui le voudra veoir, luy qui est des plus retenus pourtant et moderez de la bande, s'escarmoucher avecques plus de hardiesse, et nous conter ses miracles sur ce propos, je le renvoye à son discours de la Lune, et du Daimon de Socrates, où, aussi evidemment qu'en nul aultre lieu, il se peult adverer les mysteres de la philosophie avoir beaucoup d'estrangetez communes avecques celles de la poésie : l'entendement humain se perdant à vouloir sonder et contrerooller toutes choses jusques au bout; tout ainsi comme, laissez et travaillez de la longue course de nostre vie, nous retumbons en enfantillage. Voylà les belles et certaines instructions que nous tirons de la science humaine sur le subject de nostre ame !

Il n'y a pas moins de temerité en ce qu'elle nous apprend des parties corporelles. Choisissons en un ou deux exemples; car aultrement nous nous perdrons dans cette mer trouble et vaste des erreurs medecinales. Sçachons si on s'accorde au moins en cecy. De quelle matiere les hommes se produisent les uns des

aultres : car, quant à leur premiere production, ce n'est pas merveille si, en chose si haulte et ancienne, l'entendement humain se trouble et dissipe. Archelaüs le physicien, duquel Socrates feut le disciple et le mignon, selon Aristoxenus, disoit, Et les hommes et les animaulx avoir esté faicts d'un limon laicteux, exprimé par la chaleur de la terre Pythagoras dict nostre semence estre l'escume de nostre meilleur sang : Platon, l'escoulement de la moëlle de l'espine du dos ; ce qu'il argumente de ce que cet endroict se sent le premier de la lasseté de la besongne : Alcmeon, partie de la substance du cerveau ; et qu'il soit ainsi, dict il, les yeulx troublent à ceulx qui se travaillent oultre mesure à cet exercice : Democritus, une substance extraicte de toute la masse corporelle ; Epicurus, extraicte del'ame et du corps : Aristote, un excrement tiré de l'aliment du sang, le dernier qui s'espand en nos membres : aultres, du sang cuict et digeré par la chaleur des genitoires, ce qu'ils jugent de ce qu'aux extremes efforts on rend des gouttes de pur sang ; en quoy il semble qu'il y ait plus d'apparence, si on peult tirer quelque apparence d'une confusion si infinie. Or, pour mener à effect cette semence, combien en font ils d'opinions contraires ? Aristote et Democritus tiennent Que les femmes n'ont point de sperme, et que ce n'est qu'une sueur qu'elles eslancent par la chaleur du plaisir et du mouvement, et qui ne sert de rien à la generation : Galen, au contraire, et ses suyvants, Que sans la rencontre des semences, la generation ne se peult faire. Voylà les medecins, les philosophes, les jurisconsultes et les theologiens, aux prises pesle mesle avecques nos femmes, sur la dispute : « A quels termes les femmes portent leur fruct ; » et moy je secours, par l'exemple de moy mesme, ceulx d'entr'eulx qui maintiennent la grossesse d'onze mois¹. Le monde est basti de cette experience ; il n'est si simple femmelette qui ne puisse

1. On peut conclure de ce passage que la mère de Montaigne étoit ou croyoit être accouchée de lui au onzième mois de sa grossesse. A. D.

dire son advis sur toutes ces contestations : et si nous n'en sçaurions estre d'accord.

En voylà assez pour verifïer que l'homme n'est non plus instruit de la cognoissance de soy en la partie corporelle, qu'en la spirituelle. Nous l'avons proposé luy mesme à soy; et sa raison, à sa raison, pour veoir ce qu'elle nous en diroit. Il me semble assez avoir montré combien peu elle s'entend en elle mesme; et qui ne s'entend en soy, en quoy se peult il entendre? *Quasi vero mensuram illius rei possit agere, qui sui nesciat*¹. Vrayement, Protagoras nous en contoït de belles faisant l'homme la mesure de toutes choses, qui ne sceut jamais seulement la sienne : si ce n'est luy, sa dignité ne permettra pas qu'aulture creature ayt cet avantage; or, luy estant en soy si contraire, et l'un jugement subvertissant l'aulture sans cesse, cette favorable proposition n'estoit qu'une risee, qui nous menoit à conclure, par necessité, la neantise du compas et du compasseur. Quand Thales estime la cognoissance de l'homme tres difficile à l'homme, il luy apprend la cognoissance de toute aulture chose luy estre impossible.

Vous², pour qui j'ay prins la peine d'estendre un si long corps, contre ma coustume, ne refuyez point de maintenir vostre Sebond par la forme ordinaire d'argumenter de quoy vous estes tous les jours instruite, et exercerez en cela vostre esprit et vostre estude : car ce dernier tour d'escrime icy, il ne le fault employer que comme un extreme remede; c'est un coup desesperé, auquel il fault abandonner vos armes, pour faire perdre à vostre adversaire les siennes; et un tour secret, duquel il se fault servir rarement et reserveement. C'est grande temerité de vous perdre pour perdre un aulture : il ne fault pas vouloir mourir pour se venger, comme fait Gobrias; car, estant aux prises

1. Comme si celui qui ignore sa propre mesure pouvoit entreprendre de mesurer quelque autre chose. *PLINE, Nat. Hist.*, II, 1.

2. On croit, comme nous l'avons dit plus haut, que Montaigne adressoit cette *Apologie de Sebond* à la reine Marguerite de France, femme du roi de Navarre. J. V. L.

bien estroictes avecques un seigneur de Perse, Darius y survenant l'espee au poing, qui craignoit de frapper, de peur d'assener Gobrias, il lui cria qu'il donnast hardiement, quand il debvroit donner au travers de tous les deux. J'ay veu reprimer pour injustes des armes et conditions de combats singuliers, desesperees, et ausquelles celuy qui les offroit mettoit luy et son compaignon en termes d'une fin à tous deux inevitable. Les Portugais prindrent, en la mer des Indes, certains Turcs prisonniers, lesquels, impatientes de leur captivité, se resolurent, et leur succeda, de mettre, et eulx et leurs maistres, et le vaisseau, en cendre, frottant des clous de navire l'un contre l'autre, tant qu'une estincelle de feu tumbast dans les caques de pouldre qu'il y avoit dans l'endroict où ils estoient gardez. Nous secouons icy les limites et dernieres clostures des sciences, ausquelles l'extremité est vicieuse, comme en la vertu. Tenez vous dans la route commune; il ne faict pas bon estre si subtil et si fin. Souviennne vous de ce que dict le proverbe toscan :

Chi troppo s'assottiglia, si scavezza¹.

Je vous conseille, en vos opinions et en vos discours, autant qu'en vos mœurs et en toute aultre chose, la moderation et l'attrempance², et la fuyte de la nouvelleté et de l'estrangeté : toutes les voyes extravagantes me faschent. Vous, qui, par l'auctorité que vostre grandeur vous apporte, et encores plus par les avantages que vous donnent les qualitez plus vostres, pouvez, d'un clin d'œil, commander à qui il vous plaist, debviez donner cette charge à quelqu'un qui feist profession des lettres, qui vous eust bien aultrement appuyé et enrichy cette fantasie. Toutesfois, en voicy assez pour ce que vous en avez à faire.

Epicurus disoit, des loix, que les pires nous estoient si necessaires, que, sans elles, les hommes s'entreman-

1. Par trop subtiliser, on s'égare soi-même.

PETRARCA, canz. XI, v. 48, éd. de Venise, 1756.

2. *La réserve.*

geroient les uns les aultres; et Platon verifie que, sans loix, nous vivrions comme bestes. Nostre esprit est un util vagabond, dangereux, et temeraire; il est malaysé d'y joindre l'ordre et la mesure : et, de mon temps, ceulx qui ont quelque rare excellence au dessus des aultres, et quelque vivacité extraordinaire, nous les veoyons quasi tous desbordez en licence d'opinions et de mœurs; c'est miracle s'il s'en rencontre un rassis et sociable. On a raison de donner à l'esprit humain les barrières les plus contraintes qu'on peult : en l'estude, comme au reste, il luy fault compter et regler ses marches; il luy fault tailler par art les limites de sa chasse. On le bride et garrotte de religions, de loix, de coustumes, de science, de preceptes, de peines et recompenses mortelles et immortelles; encores veoid on que, par sa volubilité et dissolution, il eschappe à toutes ces liaisons : c'est un corps vain, qui n'a par où estre saisi et assené; un corps divers et difforme, auquel on ne peult asseoir nœud ni prinse. Certes, il est peu d'ames, si reglees, si fortes, et bien nees, à qui on se puisse fier de leur propre conduite, et qui puissent, avecques moderation et sans temerité, voguer en la liberté de leurs jugements, au delà des opinions communes : il est plus expedient de les mettre en tutelle. C'est un oultrageux glaive, à son possesseur mesme, que l'esprit, à qui ne sçait s'en armer ordonneement et discrettement; et n'y a point de beste à qui plus justement il faille donner des orbieres¹, pour tenir sa veue subjecte et contraincte devant ses pas, et la garder d'extravaguer ny çà ny là, hors les ornières que l'usage et les loix luy tracent : parquoy il vous siera mieulx de vous resserrer dans le train accoustumé quel qu'il soit, que de jecter vostre vol à cette licence effrenee. Mais si quelqu'un de ces nouveaux docteurs entreprend de faire l'ingenieux en vostre presence, aux despens de son salut et du vostre; pour vous desfaire de cette dangereuse peste qui se respand tous les jours en vos courts, ce preservatif, à l'extreme

1. Des œillères, des garde-vue. E. J.

nécessité, empeschera que la contagion de ce venin n'offensera ny vous, ny vostre assistance.

La liberté doncques et gaillardise de ces esprits anciens produisoit, en la philosophie et sciences humaines, plusieurs sectes d'opinions differentes; chascun entreprenant de juger, et de choisir, pour prendre party. Mais à present que les hommes vont tous un train, *qui certis quibusdam destinatisque sententiis addicti et consecrati sunt, ut etiam, quæ non probant, cogantur defendere*¹, et que nous recevons les arts par civile auctorité et ordonnance, si bien que les escholes n'ont qu'un patron et pareille institution et discipline circonscripte, on ne regarde plus ce que les monnoyes poisent et valent, mais chascun à son tour les receoit selon le prix que l'approbation commune et le cours leur donne; on ne plaide pas de l'alloy, mais de l'usage. Ainsi se mettent egualement toutes choses : on receoit la medecine, comme la geometrie; et les bastelages, les enchantements, les liaisons, le commerce des esprits des trespassez, les prognostications, les domifications², et jusques à cette ridicule poursuite de la pierre philosophale, tout se met sans contredict. Il ne fault que sçavoir que le lieu de Mars loge au milieu du triangle de la main, celui de Venus au poulce, et de Mercure au petit doigt; et que quand la mensale³ coupe le tubercle de l'enseigneur, c'est signe de cruauté; quand elle fault sous le mitoyen, et que la moyenne naturelle faict un angle avec la vitale sous mesme endroit, que c'est signe d'une mort miserable : que si à une femme, la naturelle est ouverte, et ne ferme point l'angle avecques la vitale, cela denote qu'elle sera

1. Qu'ayant épousé certains dogmes dont ils ne peuvent se départir, ils sont forcés d'admettre et de défendre des conséquences qu'ils n'approuvent pas. CICÉRON, *Tusc.*, II, 2.

2. Ce mot est formé de *domifier*, terme d'astrologie, qui signifie partager le ciel en douze maisons, pour dresser un thème céleste ou un horoscope : du latin *domus*, maison, et *facere*, faire. E. J.

3. La mensale est, en terme de chiromancie, une ligne qui traverse le milieu de la main, depuis l'index jusqu'au petit doigt. — L'enseigneur, l'indicateur. E. J.

mal chaste : je vous appelle vous mesme à tesmoing, si avecques cette science un homme ne peult passer, avecques reputation et faveur, parmy toutes compaignies.

Theophrastus disoit que l'humaine cognoissance, acheminee par les sens, pouvoit juger des causes des choses jusques à certaine mesure; mais qu'estant arrivee aux causes extremes et premieres, il falloit qu'elle s'arrestast, et qu'elle rebouchast, à raison, ou de sa foiblesse, ou de la difficulté des choses. C'est une opinion moyenne et doulce, Que nostre suffisance nous peult conduire jusques à la cognoissance d'aulcunes choses, et qu'elle a certaines mesures de puissance, outre lesquelles c'est temerité de l'employer : cette opinion est plausible, et introduicte par gents de composition. Mais il est malaysé de donner bornes à nostre esprit; il est curieux et avide, et n'a point occasion de s'arrester plutost à mille pas qu'à cinquante : ayant essayé, par experience, que ce à quoy l'un s'estoit failly, l'autre y est arrivé, et que ce qui estoit incogneu à un siecle, le siecle suyvant l'a esclairey, et que les sciences et les arts ne se jectent pas en moule, ains se forment et figurent peu à peu en les maniant et polissant à plusieurs fois, comme les ours façonnent leurs petits en les leschant à loisir; ce que ma force ne peult decouvrir, je ne laisse pas de le sonder et essayer; et en retastant et pestrissant cette nouvelle matiere, la remuant et l'eschauffant, j'ouvre à celui qui me suyt quelque facilité, pour en jouir plus à son ayse, et la luy rends plus souple et plus maniable,

Ut Hymettia sole

Cera remollescit, tractataque pollice multas

Vertitur in facies, ipsoque fit utilis usu ;

autant en fera le second au tiers : qui est cause que la difficulté ne me doibt pas desesperer, ny aussi peu mon impuissance; car ce n'est que la mienne.

1. Comme la cire du mont Hymette s'amollit au soleil, et, prenant sous le doigt qui la presse mille formes différentes, devient plus maniable à mesure qu'elle est maniée. OVIDE, *Métam.*, X, 284.

L'homme est capable de toutes choses, comme d'aulcunes : et s'il advoue, comme dict Theophrastus, l'ignorance des causes premieres et des principes, qu'il me quitte hardiement tout le reste de sa science; si le fondement luy fault, son discours est par terre : le disputer et l'enquerir n'a aultre but et arrest que les principes; si cette fin n'arreste son cours, il se jecte à une irresolution infinie. *Non potest aliud alio magis minusve comprehendere, quoniam omnium rerum una est definitio comprehendendi*¹. Or, il est vraysemblable que si l'ame sçavoit quelque chose, elle se sçauroit premierement elle-mesme; et si elle sçavoit quelque chose hors d'elle, ce seroit son corps et son estuy, avant toute aultre chose : si on veoid, jusques aujourd'huy, les dieux de la medecine se debattre de nostre anatomie,

Mulciber in Trojam, pro Troja stabat Apollo²;

quand attendons nous qu'ils en soient d'accord? Nous nous sommes plus voisins, que ne nous est la blancheur de la neige, ou la pesanteur de la pierre; si l'homme ne se cognoist, comment cognoist il ses fonctions et ses forces? Il n'est pas, à l'aventure, que quelque notice veritable ne loge chez nous; mais c'est par hazard : et d'autant que par mesme voye, mesme façon et conduite, les erreurs se receoivent en nostre ame, elle n'a pas de quoy les distinguer, ny de quoy choisir la verité, du mensonge.

Les academiciens recevoient quelque inclination de jugement; et trouvoient trop crud de dire « qu'il n'estoit pas plus vraysemblable que la neige feust blanche que noire; et que nous ne feussions non plus asseurez du mouvement d'une pierre qui part de nostre main, que de celuy de la huictiesme sphere : » et, pour eviter cette difficulté et estrangeté, qui ne

1. Une chose ne peut être plus ou moins comprise qu'une autre: la compréhension est la même pour tout; elle n'a point de degrés. CICÉRON, *Acad.*, II, 41.

2. Vulcain combattoit contre Troie, mais Troie avoit pour elle Apollon. OVIDE, *Trist.*, I, 2, 5.

peult à la verité loger en nostre imagination que malayseement, quoyqu'ils establissent que nous n'estions aulcunement capables de sçavoir, et que la verité est engoufree dans de profonds abysmes où la veue humaine ne peult penetrer; si advouoient ils aulcunes choses estre plus vraysemblables que les aultres, et recevoient en leur jugement cette faculté de se pouvoir incliner plustost à une apparence qu'à une aultre : ils luy permettoient cette propension, luy deffendant toute resolution. L'advis des pyrrhoniens est plus hardy, et quand et quand plus vraysemblable : car cette inclination academique, et cette propension à une proposition plustost qu'à une aultre, qu'est ce aultre chose que la recognoissance de quelque plus apparente verité en cette cy qu'en celle là? Si nostre entendement est capable de la forme, des lineaments, du port et du visage de la verité, il la verroit entiere, aussi bien que demie, naissante et imperfecte : cette apparence de verisimilitude, qui les faict prendre plustost à gauche qu'à droicte, augmentez la; cette once de verisimilitude qui incline la balance, multipliez la de cent, de mille onces; il en adviendra enfin que la balance prendra party tout à faict, et arrestera un chois et une verité entiere. Mais comment se laissent ils plier à la vraysemblance, s'ils ne cognoissent le vray? comment cognoissent ils la semblance de ce de quoy ils ne cognoissent pas l'essence? Ou nous pouvons juger tout à faict, ou tout à faict nous ne le pouvons pas. Si nos facultez intellectuelles et sensibles sont sans fondement et sans pied, si elles ne font que flotter et venter, pour neant laissons nous emporter nostre jugement à aulcune partie de leur operation, quelque apparence qu'elle semble nous presenter; et la plus seure assiette de nostre entendement, et la plus heureuse, ce seroit celle là où il se maintiendrait rassis, droict, inflexible, sans bransle et sans agitation : *Inter visa vera, aut falsa, ad animi assensum, nihil interest*¹. Que les

1. Entre les apparences vraies ou fausses, pour l'assentiment de l'esprit, il n'y a point de différence. CICÉRON, *Acad.*, II, 28.

choses ne logent pas chez nous en leur forme et en leur essence, et n'y facent leur entree de leur force propre et auctorité, nous le veoyons assez : parce que s'il estoit ainsi, nous le recevrions de mesme façon; le vin seroit tel en la bouche du malade, qu'en la bouche du sain; celui qui a des crevasses aux doigts, ou qui les a gourds, trouveroit une pareille dureté au bois ou au fer qu'il manie, que faict un aultre : les subjects estrangers se rendent doncques à nostre mercy; ils logent chez nous comme il nous plaist. Or, si de nostre part nous recevions quelque chose sans alteration, si les prises humaines estoient assez capables et fermes pour saisir la verité par nos propres moyens, ces moyens estants communs à tous les hommes, cette verité se rejecteroit de main en main de l'un à l'autre; et au moins se trouveroit il une chose au monde, de tant qu'il y en a, qui se croiroit par les hommes d'un consentement universel : mais ce, qu'il ne se veoid aulcune proposition qui ne soit debattue et controversee entre nous, ou qui ne le puisse être, montre bien que nostre jugement naturel ne saisit pas bien clairement ce qu'il saisit; car mon jugement ne le peult faire recevoir au jugement de mon compaignon : qui est signe que je l'ay saisi par quelque aultre moyen que par une naturelle puissance qui soit en moy et en tous les hommes.

Laissons à part cette infinie confusion d'opinions qui se veoid entre les philosophes mesmes, et ce debat perpetuel et universel en la cognoissance des choses : car cela est presupposé tresveritablement, Que d'aulcune chose les hommes, je dis les sçavants les mieux nayz, les plus suffisants, ne sont d'accord, non pas que le ciel soit sur nostre teste; car ceulx qui doubtent de tout, doubtent aussi de cela; et ceulx qui nient que nous puissions comprendre aulcune chose, disent que nous n'avons pas comprins que le ciel soit sur nostre teste : et ces deux opinions sont, en nombre, sans comparaison les plus fortes.

Oultre cette diversité et division infinie; par le trouble que nostre jugement nous donne à nous mesmes, et l'incertitude que chascun sent en soy, il

est aysé à veoir qu'il a son assiette bien mal asseuree. Combien diversement jugeons nous des choses? combien de fois changeons nous nos fantasies? Ce que je tiens aujourd'huy, et ce que je crois, je le tiens et le crois de toute ma croyance; tous mes utiles et tous mes ressorts empoignent cette opinion, et m'en respondent sur tout ce qu'ils peuvent; je ne saurois embrasser aulcune verité, ny la conserver avecques plus d'assurance, que je foye cette cy; j'y suis tout entier, j'y suis voirement : mais ne m'est il pas advenu, non une fois, mais cent, mais mille, et tous les jours, d'avoir embrassé quelque aultre chose, à l'aide de ces mesmes instruments, en cette mesme condition, que depuis j'ay jugée faulse? Au moins fault il devenir sage à ses propres despens : si je me suis trouvé souvent trahy soubz cette couleur; si ma touche se treuve ordinairement faulse, et ma balance ineguale et injuste, quelle assurance en puis je prendre à cette fois plus qu'aux aultres? n'est-ce pas sottise de me laisser tant de fois piper à un guide? Toutesfois, que la fortune nous remue cinq cents fois de place, qu'elle ne face que vuyder et remplir sans cesse, comme dans un vaisseau, dans nostre creance aultres et aultres opinions; tousjours la presente et la dernière, c'est la certaine et l'infailible : pour cette cy il fault abandonner les biens, l'honneur, la vie, et le salut, et tout.

Posterior. . . res illa reperta

Perdit et immutat sensus ad pristina quæque ¹.

Quoy qu'on nous presche, quoy que nous apprenions, il faudroit tousjours se souvenir que c'est l'homme qui donne, et l'homme qui receoit : c'est une mortelle main qui nous le presente; c'est une mortelle main qui l'accepte. Les choses qui nous viennent du ciel ont seules droict et auctorité de persuasion; seules, la marque de verité : laquelle aussi ne veoyons nous pas de nos yeulx, ny ne la recevons par nos moyens; cette sainte et grande image ne pourroit

1. La dernière nous dégoûte des premières, et les décrédite dans notre esprit. LUCRÈCE, V, 1413.

pas¹ en un si chestif domicile, si Dieu pour cet usage ne le prepare, si Dieu ne la reforme et fortifie par sa grace et faveur particuliere et supernaturelle. Au moins debvroit nostre condition faultiere nous faire porter plus modereement et retenuement en nos changements : il nous debvroit souvenir, quoy que nous receussions en l'entendement, que nous recevons souvent des choses faulses, et que c'est par ces mesmes utiles qui se desmentent et qui se trompent souvent.

Or n'est il pas merveille s'ils se desmentent, estants si aisez à incliner et à tordre par bien legieres occurrences. Il est certain que nostre apprehension, nostre jugement, et les facultez de nostre ame, en general, souffrent selon les mouvements et alterations du corps, lesquelles alterations sont continuelles : n'avons nous pas l'esprit plus esveillé, la memoire plus prompte, le discours plus vif, en santé qu'en maladie? la joye et la gayeté ne nous font elles pas recevoir les subjects qui se presentent à nostre ame, de tout aultre visage que le chagrin et la melancholie? Pensez vous que les vers de Catulle ou de Sappho rient à un vieillard avareux et rechigné, comme à un jeune homme vigoureux et ardent? Cleomenes, fils d'Anaxandridas, estant malade, ses amis luy reprochoient qu'il avoit des humeurs et fantasies nouvelles et non accoustumees : « Je crois bien, repliqua il; aussi ne suis je pas celuy que je suis estant sain; estant aultre, aussi sont aultres mes opinions et fantasies. » En la chicane de nos palais, ce mot est en usage, qui se dict des criminels qui rencontrent les juges en quelque bonne trempe, doulce et debonnaire, *Gaudeat de bona fortuna*²; car il est certain que les jugements se rencontrent, par fois plus tendus à la condamnation, plus espineux et aspres, tantost plus faciles, aysez, et enclins à l'excuse : tel qui rapporte de sa maison la douleur de la goutte, la jalousie ou le larrecin de son valet, ayant toute l'ame teincte et abruee de cholere,

1. Montaigne emploie ici ce mot elliptiquement, et peut-être d'après l'usage de son pays et de son temps, pour *ne pourroit pas tenir*.

2. Qu'il jouisse de ce bonheur.

il ne fault pas doubter que son jugement ne s'en altere vers cette part là. Ce venerable senat d'Areopage jugeoit de nuict, de peur que la veue des pour-suyvants corrompist sa justice. L'air mesme et la serenité du ciel nous apporte quelque mutation, comme dict ce vers grec, en Cicero,

Tales sunt hominum mentes, quali pater ipse
Juppiter auctifera lustravit lampade terras ¹.

Ce ne sont pas seulement les fiebvres, les bruvages, et les grands accidents, qui renversent nostre jugement; les moindres choses du monde le tournevirent ² : et ne fault pas doubter, encores que nous ne le sentions pas, que si la fievre continue peult atterrer nostre ame, que la tierce n'y apporte quelque alteration selon sa mesure et proportion; si l'apoplexie assopit et esteinct tout à faict la veue de nostre intelligence, il ne fault pas doubter que le morfondement ne l'esblouisse : et, par consequent, à peine se peult il rencontrer une seule heure en la vie où nostre jugement se treuve en sa deue assiette, nostre corps estant subject à tant de continuelles mutations, et estoffé de tant de sortes de ressorts, que j'en crois les medecins, combien il est malaysé qu'il n'y en ayt tousjours quelqu'un qui tire de travers.

Au demourant, cette maladie ne se descouvre pas si ayseement, si elle n'est du tout extreme et irremediable; d'autant que la raison va tousjours, et torte, et boiteuse, et deshancee, et avecques le mensonge, comme avecques la verité : par ainsin, il est malaysé de descouvrir son mescompte et desreglement. J'appelle tousjours raison cette apparence de discours que chascun forge en soy : cette raison, de la condition de laquelle il y en peult avoir cent contraires autour d'un mesme subject, c'est un instrument de plomb

1. Les pensers des mortels, et leur deuil, et leur joie,
Changent avec les jours que le ciel leur envoie.

Vers traduits par Cicéron de l'*Odyssée* d'Homère, XVIII, 136, et que saint Augustin a conservés, de *Civit. Dei*, V, 8. J. V. L.

2. *Le tournent et le virent en tout sens.* E. J.

et de cire, alongeable, ployable, et accommodable à tous biaux et à toutes mesures; il ne reste que la suffisance de le sçavoir contourner. Quelque bon desseing qu'ayt un juge, s'il ne s'escoute de prez, à quoy peu de gents s'amusent, l'inclination à l'amitié, à la parenté, à la beaulté, et à la vengeance, et non pas seulement choses si poissantes, mais cet instinct fortuite, qui nous faict favoriser une chose plus qu'une aultre, et qui nous donne sans le congé de la raison le chois en deux pareils subjects, ou quelque umbrage de pareille vanité, peuvent insinuer insensiblement en son jugement la recommandation ou desfaveur d'une cause, et donner pente à la balance.

Moy, qui m'espie de plus prez, qui ay les yeulx incessamment tendus sur moy, comme celuy qui n'a pas fort à faire ailleurs,

Quis sub Arcto
Rex gelidæ metuatur oræ,
Quid Tiridatem terreat, unice
Securus¹,

à peine oserois je dire la vanité et la foiblesse que je treuve chez moy : j'ay le pied si instable et si mal assis, je le treuve si aysé à crouler et si prest au bransle, et ma veue si desreglee, que à jeun je me sens aultre qu'aprez le repas; si ma santé me rid et la clarté d'un beau jour, me voylà honneste homme; si j'ay un cor qui me presse l'orteil, me voylà renfrongné, mal plaisant, et inaccessible : un mesme pas de cheval me semble tantost rude, tantost aysé; et mesme chemin, à cette heure plus court, une aultre fois plus long; et une mesme forme, ores plus, ores moins agreable : maintenant je suis à tout faire, maintenant à rien faire; ce qui m'est plaisir à cette heure, me sera quelquesfois peine. Il se faict mille agitations indiscrettes et casuelles chez moy; ou l'humeur melancholique me tient, ou la cholerique;

1. Qui ne m'inquiète guère de savoir quel roi fait tout trembler sous l'Ourse glacée, et pourquoi Tiridate est dans les alarmes HORACE, *Od.*, I, 26, 3.

et, de son auctorité privée, à cett' heure le chagrin predomine en moy, à cett' heure l'alaigresse. Quand je prends des livres, j'auray apperceu, en tel passage, des graces excellentes, et qui auront feru mon ame : qu'un' aultre fois j'y retumbe, j'ay beau le tourner et virer, j'ay beau le plier et le manier, c'est une masse incogneue et informe pour moy. En mes escripts mesmes, je ne retreuve pas tousjours l'air de ma premiere imagination : je ne sçais ce que j'ay voulu dire; et m'eschaulde souvent à corriger et y mettre un nouveau sens, pour avoir perdu le premier, qui valoit mieulx. Je ne foys qu'aller et venir : mon jugement ne tire pas tousjours avant; il flotte, il vague,

Velut minuta magno

Deprensa navis in mari, vesaniente vento ¹.

Maintesfois, comme il m'advient de faire volontiers, ayant prins, pour exercice et pour esbat, à maintenir une contraire opinion à la mienne, mon esprit, s'appliquant et tournant de ce costé là, m'y attache si bien, que je ne treuve plus la raison de mon premier advis, et m'en despars. Je m'entraîne quasi où je penche, comment que ce soit, et m'emporte de mon poids.

Chascun à peu prez en diroit autant de soy, s'il se regardoit comme moy : les prescheurs sçavent que l'esmotion qui leur vient en parlant, les anime vers la creance; et qu'en cholere nous nous addonnons plus à la deffense de nostre proposition, l'imprimons en nous, et l'embrassons avecques plus de vehemence et d'approbation, que nous ne faisons estant en nostre sens froid et reposé. Vous recitez simplement une cause à l'advocat : il vous y respond chancellant et douteux; vous sentez qu'il luy est indifferent de prendre à soustenir l'un ou l'aultre party : l'avez vous bien payé pour y mordre et pour s'en formaliser, commence il d'en estre interessé, y a il eschauffé sa volonté? sa raison et sa science s'y eschauffent quand et quand; voylà une apparente et indubitable

1. Comme une foible barque surprise, en pleine mer, par la fureur de la tempête. CATULLE, *Epigr.*, XXV, 12.

verité qui se presente à son entendement; il y decouvre une toute nouvelle lumiere, et le croit à bon escient, et se le persuade ainsi. Voire, je ne sçais si l'ardeur qui naist du despit et de l'obstination à l'encontre de l'impression et violence du magistrat et du dangier, ou l'interest de la reputation, n'ont envoyé tel homme soustenir jusques au feu l'opinion pour laquelle, entre ses amis et en liberté, il n'eust pas voulu s'eschauder le bout du doigt. Les secousses et esbranlements que nostre ame receoit par les passions corporelles peuvent beaucoup en elle, mais encores plus les siennes propres, ausquelles elle est si fort en prinse, qu'il est, à l'aventure, soustenable qu'elle n'a aulcune aultre allure et mouvement que du souffle de ses vents, et que sans leur agitation elle resteroit sans action, comme un navire en pleine mer, que les vents abandonnent de leur secours : et qui maintiendrait cela, suyvant le party des peripateticiens, ne nous feroit pas beaucoup de tort, puisqu'il est cogneu que la pluspart des plus belles actions de l'ame procedent, et ont besoin de cette impulsion des passions; la vaillance, disent ils, ne se peult parfaire sans l'assistance de la cholere; *semper Ajax fortis, fortissimus tamen in furore*¹; ny ne court on sus aux meschants et aux ennemis assez vigoreusement, si on n'est courroucé; et veulent que l'advocat inspire le courroux aux juges, pour en tirer justice.

Les cupiditez esmeurent Themistocles, esmeurent Demosthenes, et ont poulsé les philosophes aux travaux, veilles et peregrinations; nous menent à l'honneur, à la doctrine, à la santé, fins utiles : et cette lascheté d'ame à souffrir l'ennuy et la fascherie sert à nourrir en la conscience la penitence et la repentance, et à sentir les fleaux de Dieu pour nostre chastiment, et les fleaux de la correction politique : la compassion sert d'aiguillon à la clemence, et la prudence de nous conserver et gouverner est esveillee par nostre crainte : et combien de belles actions par

1. Ajax fut toujours brave; mais il ne le fut jamais tant que dans sa fureur. CICÉRON, *Tusc.*, IV, 23.

l'ambition? combien par la presumption? aulcune eminente et gaillarde vertu enfin n'est sans quelque agitation desreglee. Seroit ce pas l'une des raisons qui auroit meu les epicuriens à descharger Dieu de tout soing et sollicitude de nos affaires, d'autant que les effects mesmes de sa bonté ne se pouvoient exercer envers nous sans esbranler son repos par le moyen des passions, qui sont comme des picqueures et sollicitations acheminant l'ame aux actions vertueuses? ou bien ont ils creu aultrement, et les ont prises comme tempestes qui desbauchent honteusement l'ame de sa tranquillité? *ut maris tranquillitas intelligitur, nulla, ne minima quidem, aura fluctus commovente: sic animi quietus et placatus status cernitur, quum perturbatio nulla est, qua moveri queat*¹.

Quelles differences de sens et de raison, quelle contrariété d'imaginations, nous presente la diversité de nos passions? Quelle assurance pouvons nous doncques prendre de chose si instable et si mobile, subjecte par sa condition à la maistrise du trouble, n'allant jamais qu'un pas forcé et emprunté? Si nostre jugement est en main à la maladie mesme et à la perturbation; si c'est de la folie et de la temerité, qu'il est tenu de recevoir l'impression des choses; quelle seureté pouvons nous attendre de luy?

N'y a il point de hardiesse à la philosophie d'estimer des hommes, qu'ils produisent leurs plus grands effects et plus approchans de la Divinité, quand ils sont hors d'eux, et furieux, et insensez? nous nous amendons par la privation de nostre raison et son assopissement; les deux voyes naturelles, pour entrer au cabinet des dieux, et y preveoir le cours des destinees, sont la fureur et le sommeil: cecy est plaisant à considerer; par la dislocation que les passions apportent à nostre raison, nous devenons vertueux; par son extirpation, que la fureur ou l'image de la

1. De même que l'on juge du calme de la mer, quand sa surface n'est agitée par aucun souffle de vent: ainsi l'on peut assurer que l'âme est tranquille, quand nulle passion ne peut l'émouvoir. CICÉRON, *Tusc.*, V, 6.

mort apporte, nous devenons prophètes et devins. Jamais plus volontiers je ne l'en creus. C'est un pur enthousiasme que la sainte Verité a inspiré en l'esprit philosophique, qui luy arrache, contre sa proposition, que l'estat tranquille de nostre ame, l'estat rassis, l'estat plus sain que la philosophie luy puisse acquerir, n'est pas son meilleur estat : nostre veillee est plus endormie que le dormir; nostre sagesse, moins sage que la folie; nos songes valent mieulx que nos discours; la pire place que nous puissions prendre, c'est en nous. Mais pense elle¹ pas que nous ayons l'advisement de remarquer que la voix qui faict l'esprit, quand il est desprins de l'homme, si clairvoyant, si grand, si parfaict, et pendant qu'il est en l'homme, si terrestre, ignorant et tenebreux, c'est une voix partant de l'esprit qui est en l'homme terrestre, ignorant et tenebreux; et, à cette cause, voix infiable et incroyable?

Je n'ay point grande experience de ces agitations vehementes, estant d'une complexion molle et poissante, desquelles la pluspart surprennent subitement nostre ame, sans luy donner loisir de se recognoistre : mais cette passion, qu'on dict estre produicte par l'oysifveté au cœur des jeunes hommes, quoyqu'elle s'achemine avecques loisir et d'un progresz mesuré, elle represente bien evidemment, à ceulx qui ont essayé de s'opposer à son effort, la force de cette conversion et alteration que nostre jugement souffre. J'ay aultresfois entrepris de me tenir bandé pour la soustenir et rabbattre; car il s'en fault tant que je sois de ceulx qui convient les vices, qu'à je ne les suys pas seulement, s'ils ne m'entraignent : je la sentois naistre, croistre, et s'augmenter en despit de ma resistance, et enfin, tout veoyant et vivant, me saisir et posseder, de façon que, comme d'une yvresse, l'image des choses me commenceoit à paroistre aultre que de coustume; je veoyois evidemment grossir et croistre les avantages du subject que j'allois desirant, et les sentois aggrandir et enfler par le vent de mon

1. La philosophe.

imagination; les difficultez de mon entreprinse s'ayser et se planir; mon discours et ma conscience se tirer arriere : mais, ce feu estant evaporé, tout à un instant, comme de la clarté d'un éclair, mon ame reprendre une aultre sorte de veue, aultre estat, et aultre jugement; les difficultez de la retraicte me sembler grandes et invincibles, et les mesmes choses de bien aultre goust et visage que la chaleur du desir ne me les avoit presentees : lequel plus veritablement? Pyrrho n'en sçait rien. Nous ne sommes jamais sans maladie : les fiebvres ont leur chaud et leur froid; des effects d'une passion ardente, nous retumbons aux effects d'une passion frilleuse : autant que je m'estois jecté en avant, je me relance d'autant en arriere :

Qualis ubi alterno procurrens gurgite pontus,
Nunc ruit ad terras, scopulosque superjacet undam
Spumeus, extremamque sinu perfundit arenam;
Nunc rapidus retro, atque æstu revoluta resorbens
Saxa, fugit, littusque vado labente relinquit ¹.

Or, de la cognoissance de cette mienne volubilité, j'ay, par accident, engendré en moy quelque constance d'opinion, et n'ay gueres alteré les miennes premieres et naturelles; car, quelque apparence qu'il y ayt en la nouvelleté, je ne change pas ayseement, de peur que j'ay de perdre au change; et puisque je ne suis pas capable de choisir, je prends le choi d'aultruy, et me tiens en l'assiette où Dieu m'a mis : aultrement je ne me sçaurois garder de rouler sans cesse. Ainsi me suis-je, par la grace de Dieu, conservé entier, sans agitation et trouble de conscience, aux anciennes creances de nostre religion, au travers de tant de sectes et de divisions que nostre siecle a produictes. Les escripts des anciens, je dis les bons escripts, pleins et solides, me tentent et remuent quasi où ils veulent;

1. Ainsi la mer, dans son double mouvement, tantôt s'élance vers la terre, inonde les rochers d'écume, et va couvrir la grève la plus éloignée; tantôt, retournant sur elle-même, entraîne dans son reflux rapide les pierres qu'elle avoit apportées, et, abaissant ses eaux, laisse la plage à découvert. VIRGILE, *Enéide*, XI, 624.

celuy que j'ois me semble tousjours le plus roide; je les treuve avoir raison chascun à son tour, quoyqu'ils se contrarient : cette aysance que les bons esprits ont de rendre ce qu'ils veulent vraysemblable, et qu'il n'est rien si estrange à quoy ils n'entreprennent de donner assez de couleur pour tromper une simplicité pareille à la mienne, cela montre evidemment la foiblesse de leur preuve. Le ciel et les estoiles ont branslé trois mille ans; tout le monde l'avoit ainsi creu, jusques à ce que Cleanthes le samien, ou, selon Theophraste, Nicetas syracusien, s'advisa de maintenir que c'estoit la terre qui se mouvoit, par le cercle oblique du zodiaque tournant à l'entour de son aixieu; et, de nostre temps, Copernicus a si bien fondé cette doctrine, qu'il s'en sert tresregleement à toutes les consequences astrologiennes : que prendrons nous de là, sinon qu'il ne nous doibt chaloir lequel ce soit des deux? et qui sçait qu'une tierce opinion, d'ici à mille ans, ne renverse les deux precedentes?

Sic volvenda ætas commutat tempora rerum :
 Quod fuit in pretio, fit nullo denique honore;
 Porro aliud succedit, et e contemptibus exit,
 Inque dies magis appetitur, floretque repertum
 Laudibus, et miro est mortales inter honore ¹.

Ainsi, quand il se presente à nous quelque doctrine nouvelle, nous avons grande occasion de nous en desfier, et de considerer qu'avant qu'elle feust produicte, sa contraire estoit en vogue; et, comme elle a esté renversee par cette cy, il pourra naistre à l'advenir une tierce invention qui chocquera de mesme la seconde. Avant que les principes qu'Aristote a introduicts feussent en credit, d'aultres principes contentoient la raison humaine, comme ceulx cy nous contentent à cette heure. Quelles lettres ont ceulx cy,

1. Ainsi le temps change le prix des choses : ce qui fut estimé tombe dans le mépris; tandis que l'objet d'un long dédain s'élève, et est estimé à son tour : on le désire de plus en plus, on le vante, on l'admire, et il se place au premier rang dans l'opinion des hommes. *LUCRÈCE*, V, 1275.

quel privilege particulier, que le cours de nostre invention s'arreste à eulx, et qu'à eulx appartienne pour tout le temps advenir la possession de nostre creance? ils ne sont non plus exempts du boutehors¹, qu'estoient leurs devanciers. Quand on me presse d'un nouvel argument, c'est à moy à estimer que ce à quoy je ne puis satisfaire, un aultre y satisfera : car de croire toutes les apparences desquelles nous ne pouvons nous desfaire, c'est une grande simplese; il en adviendroît par là que tout le vulgaire, et nous sommes tous du vulgaire, auroit sa creance contournable comme une girouette; car son ame, estant molle et sans resistance, seroit forcee de recevoir sans cesse aultres et aultres impressions, la derniere effaçant tousjours la trace de la precedente. Celuy qui se treuve foible, il doit respondre, suyvant la pratique, qu'il en parlera à son conseil; ou s'en rapporter aux plus sages desquels il a receu son apprentissage. Combien y a il que la medecine est au monde? On dict qu'un nouveau venu, qu'on nomme Paracelse, change et renverse tout l'ordre des regles anciennes, et maintient que jusques à cette heure elle n'a servy qu'à faire mourir les hommes. Je crois qu'il verifiera ayseement cela : mais de mettre ma vie à la preuve de sa nouvelle experience, je treuve que ce ne seroit pas grand'sagesse. Il ne fault pas croire à chascun, dit le precepte, parce que chascun peult dire toutes choses. Un homme de cette profession de nouvelletez et de reformatiions physiques me disoit, il n'y a pas longtemps, que tous les anciens s'estoient notoirement mescomptez en la nature et mouvements des vents, ce qu'il me feroit tresevidemment toucher à la main, si je voulois l'entendre. Aprez que j'eus eu un peu de patience à ouïr ses arguments, qui avoient tout plein de verisimilitude, « Comment doncques, lui feis je, ceulx qui navigeoient soubs les lois de Theophraste alloient ils en occident, quand ils tiroient en levant? alloient ils à costé, ou à reculons? » « C'est la fortune, me respondit il : tant y a qu'ils se mecomp-

1. *Etre déboutés, jetés dehors, chassés.*

toient. » Je luy repliquay lors que j'aymois mieulx suyvre les effects que la raison. Or, ce sont choses qui se chocquent souvent : et ma lon dict qu'en la geometrie (qui pense avoir gagné le hault point de certitude parmy les sciences), il se treuve des demonstrations inevitables, subvertissant la verité de l'experience : comme Jacques Peletier me disoit chez moy, qu'il avoit trouvé deux lignes s'acheminant l'une vers l'autre pour se joindre, qu'il verifioit toutesfois ne pouvoir jamais, jusques à l'infinité, arriver à se toucher. Et les Pyrrhoniens ne se servent de leurs arguments et de leur raison que pour ruyner l'apparence de l'experience : et est merveille jusques où la soupplasse de nostre raison les a suyvis à ce desscing de combattre l'evidence des effects; car ils verifient que nous ne nous mouvons pas, que nous ne parlons pas, qu'il n'y a point de poisant ou de chauld, avecques une pareille force d'argumentations que nous verifions les choses plus vraysemblables. Ptolomeus, qui a esté un grand personnage, avoit estably les bornes de nostre monde; tous les philosophes anciens ont pensé en tenir la mesure, sauf quelques isles escartees qui pouvoient eschapper à leur cognoissance; c'eust esté pyrrhoniser, il y a mille ans, que de mettre en doubte la science de la cosmographie, et les opinions qui en estoient receues d'un chascun; c'estoit heresie d'advouer des antipodes : voylà de nostre siecle une grandeur infinie de terre ferme, non pas une isle ou une contree particuliere, mais une partie eguale à peu prez en grandeur à celle que nous cognoissions, qui vient d'estre decouverte. Les geographes de ce temps ne faillent pas d'asseurer que meshuy tout est trouvé, et que tout est veu;

Nam quod adest præsto, placet, et pollere videtur¹.

Sçavoir mon², si Ptolomee s'y est trompé aultresfois, sur les fondemens de sa raison, si ce ne seroit pas

1. Car on se plaît dans ce qu'on a, et on le croit préférable à tout le reste. LUCRÈCE, V, 1411.

2. C'est-à-dire, il reste présentement à savoir.

sottise de me fier maintenant à ce que ceulx cy en disent; et s'il n'est plus vraysemblable que ce grand corps, que nous appellons le Monde, est chose bien aultre que nous ne jugeons.

Platon dict qu'il change de visage à tous sens; que le ciel, les estoiles et le soleil renversent par fois le mouvement que nous y veoyons, changeant l'orient en occident. Les presbtres aegyptiens dirent à Herodote, que depuis leur premier roy, de quoy il y avoit onze mille tant d'ans (et de tous leurs roys ils luy feirent veoir les effigies en statues tirees aprez le vif), le soleil avoit changé quatre fois de route; Que la mer et la terre se changent alternativement l'une en l'autre; Que la naissance du monde est indeterminée; Aristote, Cicero, de mesme : et quelqu'un d'entre nous, Qu'il est de toute eternité, mortel, et renaissant à plusieurs vicissitudes, appellant à tesmoing Salomon et Esaïe; pour éviter ces oppositions, que Dieu a esté quelquesfois createur sans creature; qu'il a esté oysif; qu'il s'est desdict de son oysifveté, mettant la main à cet ouvrage; et qu'il est par consequent subject aux changements. En la plus fameuse des escholes grecques¹, le monde est tenu pour un dieu, faict par un aultre dieu plus grand, et est composé d'un corps, et d'un' ame qui loge en son centre, s'espandant, par nombres de musique, à sa circonference : divin, tresheureux, tresgrand, tressage, eternel : en luy sont d'autres dieux, la terre, la mer, les astres, qui s'entre-tiennent d'une harmonieuse et perpetuelle agitation et danse divine; tantost se rencontrants, tantost s'esloignants; se cachants, montrants, changeants de reng, ores d'avant, et ores derriere. Heraclitus esto- blissoit le monde estre composé par feu; et, par l'ordre des destinees, se debvoir enflammer et resouldre en feu quelque jour, et quelque jour encores renaistre. Et des hommes dict Apuleius, *sigillatim mortales, cunctim perpetui*². Alexandre escrivit à sa mere la

1. Celle de Platon. Voyez le *Timée*. J. V. L.

2. Comme individus, ils sont mortels; comme espèce, immortels; APULÉE, de *Deo Socratis*.

narration d'un presbtre aegyptien, tiree de leurs monuments, tesmoignant l'antiquité de cette nation, infinie, et comprenant la naissance et progres des aultres pays au vray. Cicero et Diodorus disent, de leur temps, que les Chaldeens tenoient registre de quatre cents mille tant d'ans : Aristote, Pline, et aultres, que Zoroastre vivoit six mille ans avant l'aage de Platon. Platon dict que ceulx de la ville de Saïs ont des memoires par escript de huict mille ans, et que la ville d'Athenes feust bastie mille ans avant ladicte ville de Saïs : Epicurus, qu'en mesme temps que les choses sont icy, comme nous les veoyons, elles sont toutes pareilles et en mesme façon en plusieurs aultres mondes; ce qu'il eust dict plus asseurement, s'il eust veu les similitudes et convenances de ce nouveau monde des Indes occidentales avecques le nostre present et passé, en de si estranges exemples.

En verité, considerant ce qui est venu à nostre science du cours dé cette police terrestre, je me suis souvent esmerveillé de veoir en une tresgrande distance de lieux et de temps, les rencontres d'un si grand nombre d'opinions populaires, monstrueuses, et des mœurs et creances sauvages, et qui, par aulcun biais, ne semblent tenir à nostre naturel discours. C'est un grand ouvrier de miracles, que l'esprit humain ! Mais cette relation a je ne sçay quoy encores de plus heteroclite : elle se treuve aussi en noms, et en mille aultres choses : car on y trouva des nations n'ayants, que nous sçachions, jamais ouï nouvelles de nous; où la circoncision estoit en credit; où il y avoit des estats et grandes polices maintenues par des femmes, sans hommes; où nos jeusnes et nostre caresme estoit représenté, y adjoustant l'abstinence des femmes; où nos croix estoient en diverses façons en credit : icy on en honnoroit les sepultures; on les appliquoit là, et nommeement celle de saint André, à se defendre des visions nocturnes, et à les mettre sur les couches des enfants contre les enchantements; ailleurs, ils en rencontrèrent une de bois, de grande haulteur, adoree pour dieu de la pluye, et celle là bien fort avant dans la terre ferme : on y trouva une bien expresse

image de nos penitenciers; l'usage des mitres, le coelibat des presbtres, l'art de deviner par les entrailles des animaulx sacrifiez, l'abstinence de toute sorte de chair et poisson, à leur vivre; la façon aux presbtres d'user, en officiant, de langue particuliere et non vulgaire; et cette fantasie, que le premier dieu feust chassé par un second, son frere puisné : qu'ils feurent creez avecques toutes commoditez, lesquelles on leur a depuis retrenchees pour leur peché; changé leur territoire, et empiré leur condition naturelle : qu'aultresfois ils ont esté submergez par l'inondation des eaux celestes; qu'il ne s'en sauva que peu de familles, qui se jeterent dans les hauts creux des montaignes, lesquels creux ils boucherent, si que l'eau n'y entra point, ayant enfermé là dedans plusieurs sortes d'animaulx; que quand ils sentirent la pluye cesser, ils meirent hors des chiens, lesquels estants revenus nets et mouilleez, ils jugerent l'eau n'estre encores gueres abaissee; depuis, en ayant faict sortir d'aultres, et les veoyants revenir bourbeux, ils sortirent repeupler le monde, qu'ils trouverent plein seulement de serpents : on rencontra, en quelque endroit, la persuasion du jour du jugement, de sorte qu'ils s'offensoient merueilleusement contre les Espaignols, qui espandoient les os des trespassez en fouillant les richesses des sepultures, disants que ces os escartez ne se pourroient facilement rejoindre; la traficque par eschange, et non aultre; foires et marchez pour cet effect; des nains et personnes difformes pour l'ornement des tables des princes; l'usage de la faulconnerie selon la nature de leurs oyseaux; subsidies tyranniques; delicatesses de jardinages, danses, saults basteleresques, musique d'instruments, armoiries; jeux de paulme, jeu de dez et de sort, auquel ils s'eschauffent souvent jusques à s'y jouer eulx mesmes et leur liberté; medecine non aultre que de charmes; la forme d'escrire par figures; creance d'un seul premier homme pere de tous les peuples; adoration d'un Dieu qui vesquit aultrefois homme en parfaicte virginité, jeusne et penitence, preschant la loy de nature et des cerimonies de la religion, et qui disparut du monde

sans mort naturelle; l'opinion des geants; l'usage de s'enyvrer de leurs bruvages et de boire d'autant; ornements religieux peincts d'ossements et testes de morts, surplis, eau beneicte, aspergez; femmes et serviteurs, qui se presentent à l'envy à se brusler et enterrer avecques le mary ou maistre trespasé : loy que les aisez succedent à tout le bien, et n'est reservé aucune part au puisné, que d'obeïssance; coustume, à la promotion de certain office de grande auctorité, que celuy qui est promeu prend un nouveau nom et quitte le sien; de verser de la chaulx sur le genouil de l'enfant freschement nay, en luy disant, « Tu es venu de pouldre, et retourneras en pouldre; » l'art des augures. Ces vains umbrages de nostre religion, qui se veoyent en aulcuns de ces exemples, en tesmoignent la dignité et la divinité : non seulement elle s'est aucunement insinuee en toutes les nations infidelles de deçà par quelque imitation, mais à ces barbares aussi comme par une commune et supernaturelle inspiration; car on y trouva aussi la creance du purgatoire, mais d'une forme nouvelle : ce que nous donnons au feu, ils le donnent au froid, et imaginent les ames et purgees et punies par la rigueur d'une extreme froidure : et m'advertit cet exemple, d'une aultre plaisante diversité; car, comme il s'y trouva les peuples qui aymoient à deffubler le bout de leur membre, et en retranchoient la peau à la mahumetane et à la juifve, il s'y en trouva d'autres qui faisoient si grande conscience de le deffubler, qu'à tout des petits cordons ils portoient leur peau bien soigneusement estirée et attachée au dessus, de peur que ce bout ne veist l'air; et de cette diversité aussi, que, comme nous honnorons les rois et les festes en nous parant des plus honnestes vestements que nous ayons; en aulcunes regions, pour montrer toute disparité et soubmission à leur roy, les subjects se presentoient à luy en leurs plus vifs habillements, et entrants au palais prennent quelque vieille robbe deschiree sur la leur bonne, à ce que tout le lustre et l'ornement soit au maistre. Mais suyons.

Si nature enserre dans les termes de son progrez

ordinaire, comme toutes aultres choses, aussi les creances, les jugemens et opinions des hommes; si elles ont leur revolution, leur saison, leur naissance, leur mort, comme les choulx; si le ciel les agite et les roule à sa poste, Quelle magistrale auctorité et permanente leur allons nous attribuant? Si, par experience, nous touchons à la main que la forme de nostre estre depend de l'air, du climat et du terroir où nous naissons; non seulement le teinct, la taille, la complexion et les contenance, mais encore les facultez de l'ame; *et plaga cœli non solum ad robur corporum, sed etiam animorum facit*¹, dict Vegece; et que la deesse fondatrice de la ville d'Athenes choisit, à la situer, une temperature de païs qui feist les hommes prudents, comme les presbtres d'Aegypte apprendrent à Solon, *Athenis tenue cœlum; ex quo etiam acutiores putantur Attici : crassum Thebis; itaque pingues Thebani, et valentes*²; en maniere que, ainsi que les fruicts naissent divers et les animaulx, les hommes naissent aussi plus et moins belliqueux, justes, temperants et dociles : icy subjects au vin, ailleurs au larrecin ou à la paillardise; icy enclins à la superstition, ailleurs à la mescreance; icy à la liberté, icy à la servitude; capables d'une science, ou d'un art; grossiers, ou ingenieux; obeïssants, ou rebelles; bons, ou mauvais, selon que porte l'inclination du lieu où ils sont assis; et prennent nouvelle complexion si on les change de place, comme les arbres; qui feust la raison pour laquelle Cyrus ne voulut accorder aux Perses d'abandonner leur païs, aspre et bossu, pour se transporter en un aultre doulx et plain, disant que les terres grasses et molles font les hommes mols, et les fertiles, les esprits infertiles : Si nous veoyons tantost fleurir un art, une creance, tantost une aultre, par quelque influence celeste; tel siecle produire telles

1. Le climat ne contribue pas seulement à la vigueur du corps, mais aussi à celle de l'esprit. VÉGÈCE, I, 2.

2. L'air d'Athènes est subtil, et l'on croit que c'est ce qui donne aux Athéniens tant de finesse; à Thèbes, l'air est épais, aussi les Thébains ont-ils plus de vigueur que d'esprit. CICÉRON, de Fato.

natures, et incliner l'humain genre à tel ou tel ply; les esprits des hommes tantost gaillards, tantost maigres, comme nos champs; Que deviennent toutes ces belles prerogatives de quoy nous nous allons flattants? Puisqu'un homme sage se peult mescompter, et cent hommes, et plusieurs nations; voire et l'humaine nature selon nous se mescompte plusieurs siecles en cecy ou en cela : quelle seureté avons nous que par fois elle cesse de se mescompter, et qu'en ce siecle elle ne soit en mescompte?

Il me semble, entre aultres tesmoignages de nostre imbecillité, que celuy cy ne merite pas d'estre oublié, Que, par desir mesme, l'homme ne sçache trouver ce qu'il luy fault; Que, non par jouissance, mais par imagination et par souhait, nous ne puissions estre d'accord de ce de quoy nous avons besoing pour nous contenter. Laissons à nostre pensee tailler et coudre à son plaisir; elle ne pourra pas seulement desirer ce qui luy est propre, et se satisfaire :

Quid enim ratione timemus,
Aut cupimus? quid tam dextro pede concipis, ut te
Conatus non pœniteat, votique peracti¹?

C'est pourquoy Socrates ne requeroit les dieux sinon de luy donner ce qu'ils sçavoient luy estre salutaire : et la priere des Lacedemoniens, publique et privee, portoit simplement, Des choses bonnes et belles leur estre octroyees; remettant à la discretion de la puissance supresme le triage et choisis d'icelles :

Conjugium petimus, partumque uxoris; at illis
Notum, qui pueri, qualisque futura sit uxor² :

et le chrestien supplie Dieu « Que sa volonté soit faicte, » pour ne tumber en l'inconvenient que les

1. Est-ce la raison qui règle nos craintes et nos desirs? Qui jamais conçut un projet sous des auspices assez favorables pour ne s'être pas repenti de l'entreprise et même du succès? JUVÉNAL, *Sat.*, X, 4.

2. Nous voulons une épouse, et la voulons féconde; mais ce sont les dieux qui savent quelle sera la mère, quels seront les enfants. JUVÉNAL, *Sat.*, X, 352.

poètes feignent du roy Midas. Il requit les dieux que tout ce qu'il toucheroit se convertist en or : sa priere feut exaucee; son vin feut or, son pain or et la plume de sa couche, et d'or sa chemise et son vestement; de façon qu'il se trouva accablé sous la jouissance de son desir, et estrené d'une insupportable commodité : il luy fallut desprier ses prieres.

Attonitus novitate mali, divesque, miserque,
Effugere optat opes, et, quæ modo voverat, odit ¹.

Disons de moy mesme : Je demandois à la fortune, autant qu'aulture chose, l'ordre saint Michel, estant jeune; car c'estoit lors l'extreme marque d'honneur de la noblesse françoise, et tresrare. Elle me l'a plaisamment accordé : au lieu de me monter et haulser de ma place pour y aveindre, elle m'a bien plus gracieusement traicté, elle l'a ravallé et rabaissé jusques à mes espauls et au dessous. Cleobis et Biton, Trophonius et Agamedes, ayant requis, ceulx là leur deesse, ceulx cy leur dieu, d'une recompense digne de leur pieté, eurent la mort pour present : tant les opinions celestes sur ce qu'il nous fault sont diverses aux nostres ! Dieu pourroit nous octroyer les richesses, les honneurs, la vie et la santé mesme, quelquesfois à nostre dommage; car tout ce qui nous est plaisant ne nous est pas toujours salutaire. Si, au lieu de la guarison, il nous envoie la mort ou l'empirement de nos maux, *virga tua, et baculus tuus, ipsa me consolata sunt* ²; il le faict par les raisons de sa providence, qui regarde bien plus certainement ce qui nous est deu, que nous ne pouvons faire; et le devons prendre en bonne part, comme d'une main tressage et tresamie;

Si consilium vis :

Permittes ipsis expendere numinibus, quid
Conveniat nobis, rebusque sit utile nostris...
Carior est illis homo quam sibi ³ :

1. Étonné d'un mal si nouveau, riche et indigent à la fois, il voudroit échapper à ses richesses, et déteste ses vœux imprudents. OVIDE, *Métam.*, XI, 128.

2. Ta verge et ton bâton m'ont consolé. *Psalm.* XXII, 4.

3. Croyez-moi, laissons faire aux dieux; ils savent ce qui nous

car de les requerir des honneurs, des charges, c'est les requerir qu'ils vous jectent à une bataille, ou au jeu des dez, ou de telle aultre chose de laquelle l'yssee vous est incogneue et le fruit doubteux.

Il n'est point de combat si violent entre les philosophes, et si aspre, que celui qui se dresse sur la question du souverain bien de l'homme; duquel, par le calcul de Varro, nasquirent deux cents quatre vingt huit sectes. *Qui autem de summo bono dissentit, de tota philosophiæ ratione disputat*¹.

Tres mihi convivæ prope dissentire videntur,
Poscentes vario multum diversa palato :
Quid dem? quid non dem? Renuis tu, quod jubet alter;
Quod petis, id sane est invisum acidumque duobus² :

nature debvroit ainsi respondre à leurs contestations et à leurs débats. Les uns disent nostre bienestre loger en la vertu; d'autres, en la volupté; d'autres, au consentir à nature; qui en la science, qui à n'avoir point de douleur, qui à ne se laisser emporter aux apparences; et à cette fantasie semble retirer cett' aultre de l'ancien Pythagoras,

Nil admirari, prope res est una, Numici,
Solaque, quæ possit facere et servare beatum³,

qui est la fin de la secte pyrrhonienne : Aristote attribue à magnanimité n'admirer rien : et, disoit Archesilas, les soustenements et l'estat droict et inflexible du jugement, estre les vices et les maulx. Il est vray qu'en ce qu'il l'establissoit par axiome certain, il se despartoit du pyrrhonisme : les pyrrhoniens, quand ils disent que le souverain bien c'est

convient, ce qui peut nous être utile : l'homme leur est plus cher qu'il ne l'est à lui-même. JUVÉNAL, *Sat.*, X, 346.

1. Or, dès qu'on ne s'accorde pas sur le souverain bien, on diffère d'opinion sur toute la philosophie. CICÉRON, *de Finibus*, V, 5.

2. Il me semble voir trois convives de goûts différents : que leur donnerai-je? que ne leur donnerai-je pas? Vous refusez ce qu'un autre demande; et ce que vous voulez déplaît aux deux autres. HORACE, *Epist.*, II, 2, 61.

3. Ne rien admirer, Numicius, c'est presque le seul moyen d'assurer son bonheur. HORACE, *Epist.*, I, 6, 1.

l'ataraxie, qui est l'immobilité du jugement, ils ne l'entendent pas dire d'une façon affirmative; mais le même bransle de leur ame, qui leur faict fuyr les precipices, et se mettre à couvert du serein, celuy là mesme leur presente cette fantasie, et leur en faict refuser une aultre.

Combien je desire que, pendant que je vis, ou quelque aultre, ou Justus Lipsius, le plus sçavant homme qui nous reste, d'un esprit trespoly et judicieux, vraiment germain à mon Turnebus, eust et la volonté, et la santé, et assez de repos, pour ramasser en un registre, selon leurs divisions et leurs classes, sincerement et curieusement autant que nous y pouvons veoir, les opinions de l'ancienne philosophie sur le subject de nostre estre et de nos mœurs, leurs controverses, le credit et suite des parts, l'application de la vie des auteurs et sectateurs à leurs preceptes ez accidents memorables et exemplaires : le bel ouvrage et utile que ce seroit !

Au demourant, si c'est de nous que nous tirons le reglement de nos mœurs, à quelle confusion nous rejectons nous ? car ce que nostre raison nous y conseille de plus vraysemblable, c'est generalement à chascun d'obeïr aux loix de son païs, comme porte l'advis de Socrates, inspiré, dict il, d'un conseil divin; et par là que veult elle dire, sinon que nostre devoir n'a aultre regle que fortuite ? La verité doit avoir un visage pareil et universel : la droicture et la justice, si l'homme en cognoissoit qui eust corps et veritable essence, il ne l'attacheroit pas à la condition des coustumes de cette contree, ou de celle là; ce ne seroit pas de la fantasie des Perses ou des Indes, que la vertu prendroit sa forme. Il n'est rien subject à plus continuelle agitation que les loix : depuis que je suis nay, j'ay veu trois et quatre fois rechanger celles des Anglois nos voisins; non seulement en subject politique, qui est celuy qu'on veult dispenser de constance, mais au plus important subject qui puisse estre, à sçavoir de la religion¹ : de quoy j'ay honte

1. En effet, de 1534 à 1558, Montaigne avoit pu voir les Anglois,

et despit, d'autant plus que c'est une nation à laquelle ceulx de mon quartier ont eu aultresfois une si privee accointance, qu'il reste encores en ma maison aulcunes traces de nostre ancien cousinage, et chez nous icy, j'ay veu telle chose qui nous estoit capitale, devenir legitime; et nous, qui en tenons d'aultres, sommes à mesme, selon l'incertitude de la fortune guerriere, d'estre un jour criminels de leze majesté humaine et divine, nostre justice tumbant à la mercy de l'injustice, et, en l'espace de peu d'annees de possession, prenant une essence contraire. Comment pouvoit ce dieu ancien¹ plus clairement accuser en l'humaine cognoissance l'ignorance de l'estre divin, et apprendre aux hommes que leur religion n'estoit qu'une piece de leur invention propre à lier leur société, qu'en declarant, comme il fait à ceulx qui en recherchoient l'instruction de son trepied, « Que le vray culte à chascun estoit celuy qu'il trouvoit observé par l'usage du lieu où il estoit? » O Dieu! quelle obligation n'avons nous à la benignité de nostre souverain Createur, pour avoir desniaisé nostre creance de ces vagabondes et arbitraires devotions, et l'avoir logee sur l'eternelle base de sa sainte parole! Que nous dira doncques en cette necessité la philosophie? « Que nous suyvions les lois de nostre païs : » c'est à dire cette mer flottante des opinions d'un peuple ou d'un prince, qui me peindront la justice d'autant de couleurs, et la reformeront en autant de visages qu'il y aura en eulx de changements de passion : je ne puis pas avoir le jugement si flexible. Quelle bonté est ce, que je veoyois hier en credit, et demain ne l'estre plus; et que le traject d'une riviere faict crime? Quelle verité est ce que ces montaignes bornes, mensonge au monde qui se tient au delà²?

Mais ils sont plaisants, quand, pour donner quelque certitude aux loix, ils disent qu'il y en a aulcunes

ou plutôt la cour d'Angleterre, changer quatre fois de religion. J. V. L.

1. Ce dieu, c'est Apollon. Voyez XÉNOPHON, *Mémoires sur Socrate*, I, 3, 1.

2. « Plaisante justice, qu'une rivière ou une montagne borne! Vérité au-deçà des Pyrénées, erreur au-delà. » *Pensées de PASCAL*.

fermes, perpetuelles et immuables, qu'ils nomment naturelles, qui sont empreintes en l'humain genre par la condition de leur propre essence; et de celles là, qui en fait le nombre de trois, qui de quatre, qui plus, qui moins : signe que c'est une marque aussi douteuse que le reste. Or, ils sont si desfortunez (car comment puis je nommer cela, sinon desfortune, que d'un nombre de loix si infiny, il ne s'en rencontre pas au moins une que la fortune et temerité du sort ayt permis estre universellement receue par le consentement de toutes les nations?), ils sont, dis je, si miserables, que de ces trois ou quatre loix choisies, il n'en y a une seule qui ne soit contredicte et desadvouee, non par une nation, mais par plusieurs. Or, c'est la seule enseigne vraysemblable par laquelle ils puissent argumenter aulcunes loix naturelles, que l'université de l'approbation : car ce que nature nous auroit veritablement ordonné, nous l'ensuyvrions sans doute d'un commun consentement; et non seulement toute nation, mais tout homme particulier, ressentiroit la force et la violence que luy feroit celui qui le voudroit poulser au contraire de cette loy. Qu'ils m'en montrent, pour veoir, une de cette condition. Protagoras et Ariston ne donnoient aultre essence à la justice des loix, que l'auctorité et opinion du legislateur; et que, cela mis à part, le bon et l'honneste perdoient leurs qualitez, et demeuroient des noms vains de choses indifferentes : Thrasy-machus, en Platon, estime qu'il n'y a point d'aultre droit que la commodité du superieur. Il n'est chose en quoy le monde soit si divers qu'en coustumes et loix : telle chose est icy abominable, qui apporte recommandation ailleurs, comme en Lacedemone la subtilité de desrober; les mariages entre les proches sont capitalement deffendus entre nous, ils sont ailleurs en honneur :

Gentes esse feruntur,
In quibus et nato genitrix, et nata parenti
Jungitur, et pietas geminato crescit amore¹;

1. Il est, dit-on, des peuples où la mère s'unit à son fils, la fille

le meurtre des enfants, meurtre des peres, communication des femmes, traficque de voleries, licence à toutes sortes de voluptez, il n'est rien en somme si extreme qui ne se treuve receu par l'usage de quelque nation.

Il est croyable qu'il y a des loix naturelles, comme il se veoid ez aultres creatures : mais en nous elles sont perdues; cette belle raison humaine s'ingerant par tout de maistriser et commander, brouillant et confondant le visage des choses, selon sa vanité et inconstance; *nihil itaque amplius nostrum est; quod nostrum dico, artis est*¹. Les subjects ont divers lustres et diverses considerations; c'est de là que s'engendre principalement la diversité d'opinions : une nation regarde un subject par un visage, et s'arreste à celuy là; l'aultre, par un aultre.

Il n'est rien si horrible à imaginer que de manger son pere : les peuples qui avoient anciennement cette coustume la prenoient toutesfois pour tesmoignage de pieté et de bonne affection, cherchant par là à donner à leurs progeniteurs la plus digne et honorable sepulture; logeants en eulx mesmes et comme en leurs moelles les corps de leurs peres et leurs reliques : les vivifiants aulcunement et regenerants par la transmutation en leur chair vifve, au moyen de la digestion et du nourrissement : il est aysé à considerer quelle cruauté et abomination c'eust esté à des hommes abruvez et imbus de cette superstition, de jecter la despouille des parents à la corruption de la terre, et nourriture des bestes et des vers.

Lycurgus considera au larrecin la vivacité, diligence, hardiesse et adresse qu'il y a à surprendre quelque chose de son voisin, et l'utilité qui revient au public que chascun en regarde plus curieusement à la conservation de ce qui est sien; et estima que de cette double institution à assaillir et à deffendre, il

à son père, et où l'amour resserre les liens sacrés de la nature. OVIDE, *Métam.*, X, 331.

1. Il ne reste plus rien qui soit véritablement nôtre : ce que j'appelle nôtre, n'est qu'une production de l'art.

s'en tiroit du fruit à la discipline militaire (qui estoit la principale science et vertu à quoy il vouloit duire cette nation) de plus grande consideration que n'estoit le desordre et l'injustice de se prevaloir de la chose d'aultruy.

Dionysius le tyran offrit à Platon une robe à la mode de Perse, longue, damasquinee et parfumee; Platon la refusa, disant qu'estant nay homme, il ne se vestiroit pas volontiers de robe de femme : mais Aristippus l'accepta, avecques cette response « Que nul accoustrement ne pouvoit corrompre un chaste courage. » Ses amis tansoient sa lascheté de prendre si peu à cœur que Dionysius luy eust craché au visage : « Les pescheurs, dict il, souffrent bien d'estre baignez des ondes de la mer, depuis la teste jusqu'aux pieds, pour attraper un goujon. » Diogenes lavoit ses choulx, et le veoyant passer, « Si tu sçavois vivre de choulx, tu ne ferois pas la court à un tyran : » à quoy Aristippus, « Si tu sçavois vivre entre les hommes, tu ne laverois pas des choulx. » Voylà comment la raison fournit d'apparence à divers effects : c'est un pot à deux anses, qu'on peult saisir à gauche et à dextre :

Bellum, o terra hospita, portas :

Bello armantur equi; bellum hæc armenta minantur.

Sed tamen idem olim curru succedere sueti

Quadrupedes, et frena jugo concordia ferre,

Spes est pacis ¹.

On preschoit Solon de n'espandre pour la mort de son fils des larmes impuissantes et inutiles : « Et c'est pour cela, dict il, que plus justement je les espands, qu'elles sont inutiles et impuissantes. » La femme de Socrates rengregeoit son dueil par telle circonstance : Oh ! qu'injustement le font mourir ces

1. Est-ce donc la guerre que tu nous apportes, ô rive hospitalière ? c'est pour la guerre qu'on arme les coursiers ; c'est la guerre que nous présagent ces fiers animaux. Mais quelquefois aussi on les attèle à un char, et le frein les habitue à marcher ensemble sous le même joug : j'espère encore la paix. VIRGILE, *Enéide*, III, 539.

meschants juges ! « Aymerois tu doncques mieulx que ce feust justement ? » luy repliqua il. Nous portons les aureilles percees ; les Grecs tenoient cela pour une marque de servitude. Nous nous cachons pour jouïr de nos femmes ; les Indiens le font en public. Les Scythes immoloient les estrangiers en leurs temples ; ailleurs les temples servent de franchise.

Inde furor vulgi, quod numina vicinorum
Odit quisque locus, quum solos credat habendos
Esse deos, quos ipse colit ¹.

J'ay ouï parler d'un juge, lequel, où il rencontroit un aspre conflict entre Bartolus et Baldus, et quelque matiere agitee de plusieurs contrarietez, mettoit en marge de son livre, « Question pour l'amy : » c'est à dire que la verité estoit si embrouillee et debattue, qu'en pareille cause il pourroit favoriser celle des parties que bon luy sembleroit. Il ne tenoit qu'à faulte d'esprit et de suffisance, qu'il ne peust mettre par tout, « Question pour l'amy : » les advocats et les juges de nostre temps treuvent à toutes causes assez de biais pour les accommoder où bon leur semble. A une science si infinie, despendant de l'auctorité de tant d'opinions, et d'un subject si arbitraire, il ne peult estre qu'il n'en naisse une confusion extreme de jugemens : aussi n'est il gueres si clair procez auquel les advis ne se treuvent divers ; ce qu'une compaignie a jugé, l'aultre le juge au contraire, et elle mesme au contraire une aultre fois. De quoy nous veoyons des exemples ordinaires, par cette licence, qui tache merveilleusement la cerimonieuse auctorité et lustre de nostre justice, de ne s'arrester aux arrests, et courir des uns aux aultres juges pour decider d'une mesme cause.

Quant à la liberté des opinions philosophiques touchant le vice et la vertu, c'est chose où il n'est

1. Il règne entre certains peuples une haine furieuse, parce que les uns adorent des dieux que les autres détestent, et que chacun pense qu'il n'y a de dieux que les siens. JUVÉNAL, XV, 37.

besoing de s'estendre, et où il se treuve plusieurs advis qui valent mieulx teus que publiez aux foibles esprits. Arcesilaus disoit n'estre considerable en la paillardise de quel costé et par où on le feust : *Et obscœnas voluptates, si natura requirit, non genere, aut loco, aut ordine, sed forma, ætate, figura, metiendas Epicurus putat... Ne amores quidem sanctos a sapiente alienos esse arbitrantur... Quæramus, ad quam usque ætatem juvenes amandi sint*¹. Ces deux derniers lieux stoïcques, et, sur ce propos, le reproche de Dicaearchus à Platon mesme, montrent combien la plus saine philosophie souffre de licences esloingnees de l'usage commun, et excessives.

Les loix prennent leur auctorité de la possession et de l'usage; il est dangereux de les ramener à leur naissance : elles grossissent et s'annoblissent en roulant, comme nos rivières; suyvez les contremont jusques à leur source, ce n'est qu'un petit source d'eau à peine recognoissable, qui s'enorgueillit ainsin et se fortifie en vieillissant. Veoyez les anciennes considerations qui ont donné le premier bransle à ce fameux torrent, plein de dignité, d'horreur et de reverence; vous les trouverez si legieres et si delicates, que ces gents icy, qui poisent tout et le ramènent à la raison, et qui ne receoivent rien par auctorité et à credit, il n'est pas merveille s'ils ont leurs jugemens souvent tres esloingnez des jugemens publics. Gents qui prennent pour patron l'image premiere de nature, il n'est pas merveille si, en la pluspart de leurs opinions, ils gauchissent la voye commune : comme, pour exemple, peu d'entre eulx eussent approuvé les conditions contrainctes de nos mariages; et la pluspart ont voulu les femmes communes et sans obligation : ils refusoient nos cerimo-

1. A l'égard des plaisirs obscènes, Épicure pense que, si la nature les demande, il faut moins s'arrêter à la naissance et au rang, qu'à l'âge et à la figure. CICÉRON, *Tusc. quæst.* V, 33. — Les stoïciens ne pensent pas que des amours saintement réglés soient interdits au sage. CICÉRON, *de Finibus bonorum et malorum*, III, 20. — Voyons (disent les stoïciens) jusqu'à quel âge on doit aimer les jeunes gens. SÉNÈQUE, *Epist.* 123.

nies; Chrysippus disoit qu'un philosophe fera une douzaine de culebuttes en public, voire sans hault de chausses, pour une douzaine d'olives; à peine eust il donné advis à Clisthenes de refuser la belle Agariste, sa fille, à Hippoclides, pour luy avoir veu faire l'arbre fourché¹ sur une table. Metrocles lascha un peu indiscretement un pet, en disputant, en presence de son eschole et se tenoit en sa maison caché de honte; jusques à ce que Crates le feut visiter, et adjoustant à ses consolations et raisons l'exemple de sa liberté, se mettant à peter à l'envy avecques luy, il luy osta ce scrupule, et, de plus, le retira à sa secte stoïcque, plus franche, de la secte peripatetique plus civile, laquelle jusques lors il avoit suivy. Ce que nous appellons Honnesteté, de n'oser faire à descouvert ce qui nous est honneste de faire à couvert, ils l'appelloient Sottise; et de faire le fin à taire et à desadvouer ce que nature coustume et nostre desir publient et proclament de nos actions, ils l'estimoient Vice : et leur sembloit, Que c'estoit affoler les mysteres de Venus que de les oster du retiré sacraire de son temple, pour les exposer à la veue du peuple; et Que tirer ses jeux hors du rideau, c'estoit les perdre : c'est chose de poids que la honte; la recelation, reservation, circonscription, parties de l'estimation : Que la volupté tresingenieusement faisoit instance, sous le masque de la vertu, de n'estre prostituee au milieu des quarrefours, foulée des pieds et des yeulx de la commune, trouvant à dire la dignité et commodité de ses cabinets accoustumez. De là disent aucuns que d'oster les bordels publics, c'est non seulement espandre par tout la paillardise qui estoit assignee à ce lieu là, mais encores aiguillonner les hommes vagabonds et oisifs à ce vice, par la malaysance :

Mœchus es Aufidiæ, qui vir, Scævine, fuisti :
Rivalis fuerat qui tuus, ille vir est.

1. C'est faire une double fourche, en se tenant la tête en bas sur les deux mains, et les pieds en l'air, contre un arbre ou un mur. Ce jeu d'enfant s'appelle aujourd'hui *faire l'arbre fourchu, ou la bourrée*. E. J.

Cur aliena placet tibi, quæ tua non placet uxor?
Numquid securus non potes arrigere¹?

Cette experience se diversifie en mille exemples :

Nullus in urbe fuit tota, qui tangere vellet
Uxorem gratis, Cæciliane, tuam,
Dum licuit : sed nunc, positis custodibus, ingens
Turba fututorum est. Ingeniosus homo es².

On demanda à un philosophe qu'on surprit à mesme, « ce qu'il faisoit : » il respondit tout froidement, « Je plante un homme : » ne rougissant non plus d'estre rencontré en cela, que si on l'eust trouvé plantant des aulx.

C'est, comme j'estime, d'une opinion tendre, respectueuse, qu'un grand et religieux aucteur tient cette action si necessairement obligee à l'occultation et à vergongne, qu'en la licence des embrassements cyniques il ne se peult persuader que la besongne en veinst à sa fin, ains qu'elle s'arrestoit à représenter des mouvements lascifs seulement, pour maintenir l'impudence de la profession de leur eschole; et que, pour eslancer ce que la honte avoit contrainct et retiré, il leur estoit encores aprez besoning de chercher l'ombre. Il n'avoit pas veu assez avant en leur desbauche : car Diogenes, exerceant en public sa masturbation, faisoit souhait, en presence du peuple assistant, « de pouvoir ainsi saouler son ventre en le frottant. » A ceulx qui luy demandoient pourquoy il ne cherchoit lieu plus commode à manger qu'en pleine rue : « C'est, respondoit il, que j'ay faim en pleine rue. » Les femmes philosophes, qui se mesloient à leur

1. Jadis mari d'Aufidia, Scévinus, te voilà son galant, aujourd'hui qu'elle est la femme de ton rival. Elle te déplaisoit quand elle étoit à toi : d'où vient qu'elle te plaît depuis qu'elle est à un autre? Es-tu donc impuissant dès que tu n'as rien à craindre? MARTIAL, III, 70.

2. Dans toute la ville, ô Cécilianus, il ne s'est trouvé personne qui voulût *gratis* approcher de ta femme, tant qu'on en avoit la liberté; mais, depuis que tu la fais garder, les amants l'assiègent : tu es un homme ingénieux ! MARTIAL, I, 74.

secte, se mesloient aussi à leur personne, en tout lieu sans discretion; et Hipparchia ne feut receue en la société de Crates, qu'à condition de suyvre en toutes choses les uz et coustumes de sa regle. Ces philosophes icy donnoient extreme prix à la vertu, et refusoient toutes aultres disciplines que la morale : si est ce qu'en toutes actions ils attribuoient la souveraine auctorité à l'eslection de leur sage, et au dessus des loix; et n'ordonnoient aux voluptez aultre bride, que la moderation, et la conservation de la liberté d'aultruy.

Heraclitus et Protagoras, de ce que le vin semble amer au malade, et gracieux au sain; l'aviron tortu dans l'eau, et droict à ceulx qui le veoyent hors de là, et de pareilles apparences contraires qui se treuvent aux subjects, argumenterent que tous subjects avoient en eulx les causes de ces apparences; et qu'il y avoit au vin quelque amertume qui se rapportoit au goust du malade; l'aviron, certaine qualité courbe se rapportant à celui qui le regarde dans l'eau; et ainsi de tout le reste : qui est dire que tout est en toutes choses, et par consequent rien en aulcune; car rien n'est, où tout est.

Cette opinion me ramentoit l'experience que nous avons, qu'il n'est aulcun sens ny visage, ou droict, ou amer, ou doulx, ou courbe, que l'esprit humain ne treuve aux escripts qu'il entreprend de fouiller : en la parole la plus nette, pure et parfaicte qui puisse estre, combien de faulseté et de mensonge a lon faict naistre? quelle heresie n'y a trouvé des fondements assez et tesmoignages pour entreprendre et pour se maintenir? C'est pour cela que les auteurs de telles erreurs ne se veulent jamais despartir de cette preuve du tesmoignage de l'interpretation des mots. Un personnage de dignité, me voulant approuver par auctorité cette queste de la pierre philosophale où il est tout plongé, m'allegua dernièrement cinq ou six passages de la Bible sur lesquels il disoit s'estre premierement fondé pour la descharge de sa conscience (car il est de profession ecclesiastique); et, à la verité, l'invention n'en estoit pas seulement plaisante, mais

encores bien proprement accommodée à la deffense de cette belle science.

Par cette voye se gaigne le credit des fables divinatrices : il n'est prognostiqueur, s'il a cette auctorité qu'on le daigne feuilleter, et rechercher curieusement tous les plis et lustres de ses paroles, à qui on ne face dire tout ce qu'on voudra, comme aux Sibylles : il y a tant de moyens d'interpretation, qu'il est malaysé que, de biais ou de droict fil, un esprit ingenieux ne rencontre en tout subject quelque air qui luy serve à son poinct : pourtant se treuve un style nubileux et douteux en si frequent et ancien usage. Que l'auteur puisse gaigner cela, d'attirer et embe-songner à soy la posterité, ce que non seulement la suffisance, mais autant, ou plus, la faveur fortuite de la matiere peult gaigner; qu'au demourant il se presente, par bestise, ou par finesse, un peu obscurément et diversement; ne lui chaille : nombre d'esprits, le beluttants et secouants, en exprimeront quantité de formes, ou selon, ou à costé, ou au contraire de la sienne, qui luy feront toutes honneur; il se verra enrichy des moyens de ses disciples, comme les regents du landy¹. C'est ce qui a fait valoir plusieurs choses de neant, qui a mis en credit plusieurs escripts, et les a chargez de toute sorte de matiere qu'on a voulu; une mesme chose recevant mille et mille, et autant qu'il nous plaist d'images et considerations diverses.

Est il possible qu'Homere ayt voulu dire tout ce qu'on luy faict dire; et qu'il se soit presté à tant et si diverses figures, que les theologiens, legislateurs, capitaines, philosophes, toute sorte de gents qui traictent sciences, pour diversement et contrairement qu'ils les traictent, s'appuyent de luy, s'en rapportent à luy? maistre general à tous offices, ouvrages et artisans, general conseiller à toutes entre-

1. *Landy* ou *landit* se prend ici pour le salaire que les écoliers donnoient à leur maître. Ce salaire, ou present du *landy*, s'appeloit ainsi parce qu'il se donnoit à l'époque de la fête et de la foire du *landy*.

prinses : quiconque a eu besoin d'oracles et de predictions, en y a trouvé pour son fait. Un personnage sçavant, et de mes amis, c'est merveille quels rencontres et combien admirables il y fait naistre en faveur de nostre religion; et ne se peult ayseement despartir de cette opinion, que ce ne soit le desseing d'Homere; si luy est cet aucteur aussi familier qu'à homme de nostre siecle : et ce qu'il treuve en faveur de la nostre, plusieurs anciennement l'avoient trouvé en faveur des leurs. Veoyez demener et agiter Platon : chascun, s'honorant de l'appliquer à soy, le couche du costé qu'il le veult; on le promeine et l'insere à toutes les nouvelles opinions que le monde receoit; et le differente lon¹ à soy mesme, selon le different cours des choses; l'on fait desadvouer à son sens les mœurs licites en son siecle, d'autant qu'elles sont illicites au nostre; tout cela, vivvement et puissamment, autant qu'est puissant et vif l'esprit de l'interprete. Sur ce mesme fondement qu'avoit Heraclitus et cette sienne sentence, « Que toutes choses avoient en elle les visages qu'on y trouvoit, » Democritus en tiroit une toute contraire conclusion, c'est « que les subjects n'avoient du tout rien de ce que nous y trouvions; » et, de ce que le miel estoit doulx à l'un et amer à l'autre, il argumentoit qu'il n'estoit ni doulx, ni amer. Les pyrrhoniens diroient, qu'ils ne sçavent s'il est doulx ou amer, ou ny l'un, ny l'autre, ou tous les deux; car ceulx ci gaignent tousjours le hault poinct de la dubitation. Les cyrenaiens tenoient que rien n'estoit perceptible par le dehors, et que cela estoit seulement perceptible qui nous touchoit par l'interne attouchement, comme la douleur et la volupté; ne recognoissants ny ton, ny couleur, mais certaines affections seulement qui nous en venoient; et que l'homme n'avoit aultre siege de son jugement. Protagoras estimoit « estre vray à chascun ce qui semble à chascun. » Les epicuriens logent aux sens tout jugement, et en la notice des choses, et en la volupté. Platon a voulu le jugement de la verité, et

1. Et on le met en opposition avec lui-même, etc.

la vérité mesme, retirée des opinions et des sens, appartenir à l'esprit et à la cogitation.

Ce propos m'a porté sur la considération des sens; auxquels gist le plus grand fondement et preuve de nostre ignorance. Tout ce qui se cognoist, il se cognoist sans doute par la faculté du cognoissant; car, puisque le jugement vient de l'opération de celui qui juge, c'est raison que cette opération il la parface par ses moyens et volonté, non par la contraincte d'autrui, comme il adviendrait si nous cognoissions les choses par la force et selon la loy de leur essence. Or, toute cognoissance s'achemine en nous par les sens; ce sont nos maistres :

Via qua munita fidei

Proxima fert humanum in pectus, templaque mentis ¹ :

la science commence par eulx, et se resolt en eulx. Aprez tout, nous ne sçaurions non plus qu'une pierre, si nous ne sçavions qu'il y a son, odeur, lumière, saveur, mesure, poids, mollesse, dureté, aspreté, couleur, polisseure, largeur, profondeur : voilà le plan et les principes de tout le bastiment de nostre science; et selon aulcuns, Science n'est rien aultre chose que Sentiment. Quiconque ne peult poulser à contredire les sens, il me tient à la gorge; il ne me sçauroit faire reculer plus arriere : les sens sont le commencement et la fin de l'humaine cognoissance :

Invenies primis ab sensibus esse creatam

Notitiam veri; neque sensus posse refelli...

Quid majore fide porro, quam sensus, haberi

Debet ²?

Qu'on leur attribue le moins qu'on pourra, tousjours faudra il leur donner cela, que, par leur voye et entremise, s'achemine toute nostre instruction. Cicero

1. Ce sont les voies par lesquelles l'évidence pénètre dans le sanctuaire de l'esprit humain. LUCRÈCE, V, 103.

2. Vous serez convaincu que la connoissance de la vérité nous vient primitivement des sens, et qu'on ne peut en récuser le témoignage... Quel autre guide mérite plus notre confiance? LUCRÈCE, IV, 479, 483.

dict que Chrysippus, ayant essayé de rabattre de la force des sens et de leur vertu, se representa à soy mesme des arguments au contraire, et des oppositions si vehementes, qu'il n'y peult satisfaire : sur quoy Carneades, qui maintenoit le contraire party, se van-toit de se servir des armes mesmes et paroles de Chrysippus pour le combattre, et s'escrioit à cette cause contre luy : « O miserable, ta force t'a perdu ! » Il n'est aulcun absurde, selon nous, plus extreme, que de maintenir que le feu n'eschauffe point, que la lumiere n'esclaire point, qu'il n'y a point de pesanteur au fer ny de fermeté, qui sont notices que nous apportent les sens ; ny creance ou science en l'homme qui se puisse comparer à celle là en certitude.

La premiere consideration que j'ay sur le subject des sens, est que je mets en doubte que l'homme soit pourveu de tous sens naturels. Je veoïs plusieurs animaulx qui vivent une vie entiere et parfaicte, les uns sans la veue, aultres sans l'ouïe : qui sçait si, à nous aussi, il ne manque pas encores un, deux, trois, et plusieurs aultres sens ? Car, s'il en manque quel-qu'un, nostre discours n'en peult descouvrir le default. C'est le privilege des sens d'estre l'extreme borne de nostre appercevance : il n'y a rien au delà d'eulx qui nous puisse servir à les descouvrir ; voire ny l'un des sens ne peult descouvrir l'autre.

An poterunt oculos aures reprehendere ? an aures
Tactus ? an hunc porro tactum sapor arguet oris ?
An confutabunt nares, oculive revincent ¹ ?

ils font trestouts la ligne extreme de nostre faculté

Seorsum cuique potestas
Divisa est, sua vis cuique est ².

Il est impossible de faire concevoir à un homme naturellement aveugle, qu'il n'y veoid pas ; impossible de

1. L'ouïe pourra-t-elle rectifier la vue, et le toucher l'ouïe ? le goût nous préservera-t-il des surprises du tact ? l'odorat et la vue pourront-ils le réformer ? LUCRÈCE, IV, 487.

2. Chacun d'eux a sa puissance à part, et sa force particulière. *Id.*, *ibid.*, 490.

luy faire desirer la veue, et regretter son default : parquoy nous ne debvons prendre aulcune asseurance de ce que nostre ame est contente et satisfaicte de ceulx que nous avons; veu qu'elle n'a pas de quoy sentir en cela sa maladie et son imperfection, si elle y est. Il est impossible de dire chose à cet aveugle, par discours, argument, ny similitude, qui loge en son imagination aulcune apprehension de lumiere, de couleur, et de veue : il n'y a rien plus arriere qui puisse poulser le sens en evidence. Les aveugles naiz qu'on veoid desirer à veoir, ce n'est pas pour entendre ce qu'ils demandent : ils ont appris de nous qu'ils ont à dire quelque chose, qu'ils ont quelque chose à desirer qui est en nous, laquelle ils nomment bien, et ses effects et consequences; mais ils ne sçavent pourtant pas que c'est, ny ne l'apprehendent¹ ny prez ny loing.

J'ay veu un gentilhomme de bonne maison, aveugle nay, au moins aveugle de tel aage qu'il ne sçait que c'est que de veue : il entend si peu ce qui luy manque, qu'il use et se sert comme nous des paroles propres au veoir, et les applique d'une mode toute sienne et particuliere. On lui presentoit un enfant, duquel il estoit parrain; l'ayant prins entre ses bras : « Mon Dieu, dict il, le bel enfant ! qu'il le faict beau veoir ! qu'il a le visage gay ! » Il dira, comme l'un d'entre nous, « Cette salle a une belle veue; il faict clair; il faict beau soleil. » Il y a plus : car, parce que ce sont nos exercices que la chasse, la paulme, la bute², et qu'il l'a ouï dire, il s'y affectionne, s'y empesche, et croit y avoir la mesme part que nous y avons : il s'y picque et s'y plaist, et ne les receoit pourtant que par les aureilles. On luy crie que voylà un lievre, quand on est en quelque belle splanade où il puisse picquer; et puis on luy dict encores que voylà un lievre prins : le voylà aussi fier de sa prinse, comme il oit dire aux

1. *Ne le saisissent, ne le conçoivent de près, ni de loin.*

2. *La bute* : ce mot a signifié : 1° la butte où l'on tire de l'arquebuse; 2° l'exercice même de l'arquebuse : c'est dans ce dernier sens qu'il est pris ici. E. J.

aultres qu'ils le sont. L'esteuf¹, il le prend à la main gauche, et le poulse à tout sa raquette : de la haquebuse, il en tire à l'adventure, et se paye de ce que ses gents luy disent qu'il est ou hault ou costier².

Que sçait on si le genre humain faict une sottise pareille, à faulte de quelque sens, et que par ce default la pluspart du visage des choses nous soit caché? Que sçait on si les difficultez que nous trouvons en plusieurs ouvrages de nature viennent de là? et si plusieurs effects des animaulx, qui excèdent nostre capacité, sont produicts par la faculté de quelque sens que nous ayons à dire³? et si aucuns d'entre eulx ont une vie plus pleine par ce moyen, et plus entiere que la nostre? Nous saisissons la pomme quasi par tous nos sens; nous y trouvons de la rougeur, de la polisseure, de l'odeur, et de la doulceur : oultre cela, elle peult avoir d'aultres vertus comme d'asseicher ou restreindre, ausquelles nous n'avons point de sens qui se puisse rapporter. Les proprietéz que nous appellons occultes en plusieurs choses, comme à l'aimant d'attirer le fer, n'est il pas vraysemblable qu'il y a des facultez sensitives en nature propres à les juger et à les appercevoir, et que le default de telles facultez nous apporte l'ignorance de la vraye essence de telles choses? C'est, à l'adventure, quelque sens particulier qui descouvre aux coqs l'heure du matin et de minuict, et les esmeut à chanter; qui apprend aux poules, avant tout usage et experience, de craindre un esparvier, et non un' oye ny un paon, plus grandes bestes; qui advertit les poulets de la qualité hostile qui est au chat contre eulx, et à ne se desfier du chien; s'armer contre le miaulement, voix aulcunement flatteuse, non contre l'abbayer, voix aspre et querrelleuse; aux freslons, aux fourmis, et aux rats, de choisir tousjours le meilleur fromage et la meilleure poire, avant que d'y avoir tasté; et qui achemine le cerf, l'elephant, le serpent, à la cognoissance de cer-

1. Balle pour le jeu de paume.

2. *Qu'il a tiré haut, ou à côté du but.* E. J.

3. *Que nous ayons à regretter, qui nous manque.*

taine herbe propre à leur guarison. Il n'y a sens qui n'ayt une grande domination, et qui n'apporte par son moyen un nombre infini de cognoissances. Si nous avons à dire l'intelligence des sons, de l'harmonie, et de la voix, cela apporteroit une confusion inimaginable à tout le reste de nostre science : car, oultre ce qui est attaché au propre effect de chasque sens, combien d'arguments, de consequences et de conclusions tirons nous aux aultres choses, par la comparaison d'un sens à l'autre? Qu'un homme entendu imagine l'humaine nature produicte originellement sans la veue, et discoure combien d'ignorance et de trouble luy apporteroit un tel default, combien de tenebres et d'aveuglement en nostre ame; on verra par là combien nous importe, à la cognoissance de la verité, la privation d'un aultre tel sens, ou de deux, ou de trois, si elle est en nous. Nous avons formé une verité par la consultation et concurrence de nos cinq sens : mais à l'aventure falloit il l'accord de huict ou de dix sens, et leur contribution, pour l'appercevoir certainement, et en son essence.

Les sectes qui combattent la science de l'homme, elles la combattent principalement par l'incertitude et foiblesse de nos sens : car, puisque toute cognoissance vient en nous par leur entremise et moyen, s'ils faillent au rapport qu'ils nous font, s'ils corrompent ou alterent ce qu'ils nous charrient du dehors, si la lumiere, qui par eulx s'escoule en nostre ame, est obscurcie au passage, nous n'avons plus que tenir. De cette extreme difficulté sont nees toutes ces fantasies : « Que chasque subject a en soy tout ce que nous y trouvons; Qu'il n'a rien de ce que nous y pensons trouver : » et celle des epicuriens, « Que le soleil n'est non plus grand que ce que nostre veue le juge :

Quidquid id est, nihilo fertur majore figura,
Quam, nostris oculis quam cernimus, esse videtur¹ :

Que les apparences qui representent un corps grand

1. Montaigne vient de traduire ces vers. LUCRÈCE, V, 577.

à celui qui en est voisin, et plus petit à celui qui en est esloigné, sont toutes deux vraies :

Nec tamen hic oculos falli concedimus hilum...
Proinde animi vitium hoc oculis adfingere noli¹ :

et résolument, Qu'il n'y a aucune tromperie aux sens; qu'il fault passer à leur mercy, et chercher ailleurs des raisons pour excuser la difference et contradiction que nous y trouvons, voire inventer toute aultre mensonge et resverie (ils en viennent jusques là), plutost que d'accuser les sens. » Timagoras juroit que pour presser ou biaiser son œil, il n'avoit jamais apperceu doubler la lumiere de la chandelle, et que cette semblance venoit du vice de l'opinion, non de l'instrument. De toutes les absurditez la plus absurde, aux epicuriens², est desadvouer la force et l'effect des sens :

Proinde, quod in quoque est his visum tempore, verum est.
Et, si non poterit ratio dissolvere causam,
Cur ea, quæ fuerint juxtim quadrata, procul sint
Visa rotunda; tamen præstat rationis egentem
Reddere mendose causas utriusque figuræ,
Quam manibus manifesta suis emittere quæquam,
Et violare fidem primam, et convellere tota
Fundamenta, quibus nixatur vita, salusque :
Non modo enim ratio ruat omnis, vita quoque ipsa
Concidat extemplo, nisi credere sensibus ausis,
Præcipitesque locos vitare, et cetera, quæ sint
In genere hoc fugienda³.

1. Nous ne convenons pas pour cela que les yeux se trompent... Ne leur imputons donc pas les erreurs de l'esprit. LUCRÈCE, IV, 380, 387.

2. C'est-à-dire, au jugement des épicuriens. C.

3. Les rapports des sens sont vrais en tout temps. Si la raison ne peut expliquer pourquoi les objets qui sont carrés de près paroissent ronds dans l'éloignement il vaut mieux, au défaut d'une solution vraie, donner une fausse raison de cette double apparence, que de laisser échapper l'évidence de ses mains, que de détruire tous les principes de la crédibilité, que de ruiner cette base sur laquelle sont fondées notre vie et notre conservation : car ne croyez pas qu'il ne s'agisse que des intérêts de la raison; la vie elle-même ne se conserve qu'en évitant, sur le rapport des sens, les précipices et les autres objets nuisibles. LUCRÈCE, IV, 500.

Ce conseil desespéré, et si peu philosophique, ne represente aultre chose, sinon que l'humaine science ne se peult maintenir que par raison desraisonnable, folle, et forcenee; mais qu'encores vault il mieulx que l'homme, pour se faire valoir, s'en serve, et de tout aultre remede tant fantastique soit il, que d'avouer sa necessaire bestise : verité si desavantageuse. Il ne peult fuyr que les sens ne soient les souverains maistres de sa cognoissance : mais ils sont incertains, et falsifiables à toutes circonstances; c'est là où il fault battre à oultrance, et, si les forces justes luy faillent, comme elles font, y employer l'opiniastreté, la temerité, l'impudence. Au cas que ce que disent les epicuriens soit vray, à sçavoir « Que nous n'avons pas de science, si les apparences des sens sont faulses; » et que ce que disent les stoïciens soit vray aussi, « Que les apparences des sens sont si faulses, qu'elles ne nous peuvent produire aulcune science : » nous concluons, aux despens de ces deux grandes sectes dogmatistes, Qu'il n'y a point de science.

Quant à l'erreur et incertitude de l'operation des sens, chascun s'en peult fournir autant d'exemples, qu'il lui plaira : tant les faultes et tromperies qu'ils nous font sont ordinaires. Au retentir d'un valon, le son d'une trompette semble venir devant nous, qui vient d'une lieue derriere :

Exstantesque procul medio de gurgite montes,
 Classibus inter quos liber patet exitus, iidem
 Apparent, et longe divolsi licet, ingens
 Insula conjunctis tamen ex his una videtur...
 Et fugere ad puppim colles campique videntur,
 Quos agimus præter navim, velisque volamus...
 Ubi in medio nobis equus acer obhæsit
 Flumine, equi corpus transversum ferre videtur
 Vis, et in adversum flumen contrudere raptim¹ :

1. Une chaîne de montagnes élevées au-dessus de la mer, entre lesquelles des flottes entières trouveroient un libre passage, ne nous paroissent de loin qu'une même masse; et, quoique très distantes l'une de l'autre, elles se réunissent à l'œil sous l'aspect d'une grande île. Les collines et les campagnes que nous côtoyons, en naviguant à pleines voiles, semblent fuir vers la poupe... Si votre coursier

A manier une balle de harquebuse sous le second doigt, celuy du milieu estant entrelacé par dessus, il fault extremement se contraindre pour advouer qu'il n'y en ayt qu'une, tant le sens nous en represente deux. Car que les sens soient maintesfois maistres du discours, et le contraignent de recevoir des impressions qu'il sçait et juge estre faulses, il se veoid à tous coups. Je laisse à part celuy de l'attouchement, qui a ses fonctions plus voisines, plus vives et substanciellles, qui renverse tant de fois, par l'effect de la douleur qu'il apporte au corps, toutes ces belles resolutions stoïcques, et contrainct de crier au ventre celuy qui a estably en son ame ce dogme, avecques toute resolution, « Que la cholique, comme toute aultre maladie et douleur, est chose indifferente, n'ayant la force de rien rabattre du souverain bonheur et felicité en laquelle le sage est logé par sa vertu; » il n'est cœur si mol, que le son de nos tabourins et de nos trompettes n'eschauffe, ny si dur, que la douceur de la musique n'esveille et ne chatouille; ny ame si reveesche, qui ne se sente touchee de quelque reverence à considerer cette vastité sombre de nos eglises, la diversité d'ornemens et ordre de nos cerimonies, et ouïr le son devotieux de nos orgues, et l'harmonie si posee et religieuse de nos voix : ceulx mesmes qui y entrent avecques mespris sentent quelque frisson dans le cœur, et quelque horreur, qui les met en desfiance de leur opinion. Quant à moy, je ne m'estime point assez fort pour ouïr en sens rassis des vers d'Horace et de Catulle, chantez d'une voix suffisante par une belle et jeune bouche : et Zenon avoit raison de dire que la voix estoit la fleur de la beaulté. On m'a voulu faire accroire qu'un homme, que tous nous aultres François cognoissons, m'avoit imposé, en me recitant des vers qu'il avoit faicts; qu'ils n'estoient pas tels sur le papier qu'en l'air, et que mes yeulx en feroient contraire jugement à mes oreilles : tant la prononciation a de credit à donner prix et façon aux ouvrages

s'arrête au milieu d'un fleuve, le cheval vous paroïtra emporté par une force étrangère contre le courant. LUCRÈCE, IV, 398, 399, 421.

qui passent à sa mercy ! Sur quoy Philoxenus ne feut pas fascheux, en ce qu'oyant un liseur donner mauvais ton à quelque sienne composition, il se print à fouler aux pieds et casser de la brique qui estoit à luy, disant : « Je romps ce qui est à toy ; comme tu corromps ce qui est à moy. » A quoy faire, ceulx mesmes qui se sont donné la mort d'une certaine resolution, destournoient ils la face pour ne veoir le coup qu'ils se faisoient donner ? et ceulx qui, pour leur santé, desirent et commandent qu'on les incise et cauterise, pourquoy ne peuvent ils soustenir la veue des apprests, utiles et operation du chirurgien ; attendu que la veue ne doit avoir aulcune participation à cette douleur ? cela, ne sont ce pas propres exemples à verifïer l'autorité que les sens ont sur le discours ? Nous avons beau sçavoir que ces tresses sont empruntees d'un page ou d'un laquay ; que cette rougeur est venue d'Espagne, et cette blancheur et polisseure, de la mer Oceane ; encores fault il que la veue nous force d'en trouver le subject plus aimable et plus agreable, contre toute raison : car en cela, il n'y a rien du sien.

Auferimur cultu ; gemmis, auroque teguntur

Crimina : pars minima est ipsa puella sui.

Sæpe, ubi sit quod ames, inter tam multa requiras :

Decipit hac oculos ægide dives amor¹.

Combien donnent à la force des sens, les poëtes qui font Narcisse esperdu de l'amour de son ombre,

Cunctaque miratur, quibus est mirabilis ipse ;

Se cupit imprudens ; et, qui probat, ipse probatur ;

Dumque petit, petitur ; pariterque accendit, et ardet² ;

et l'entendement de Pygmalion si troublé par l'im-

1. Nous sommes séduits par la parure ; l'or et les pierreries cachent les défauts : une jeune fille est la moindre partie de ce qui plaît en elle. Souvent on a peine à trouver ce qu'on aime, sous ces riches ornements : c'est l'égide avec laquelle l'amour et l'opulence éblouissent nos yeux. OVIDE, de *Remed. amor.*, I, 343.

2. Il admire ce qu'il a lui-même d'admirable. L'insensé ! il se désire lui-même ; il est l'objet de ses vœux, de ses louanges, et brûle des feux qu'il a lui-même allumés. OVIDE, *Métam.*, III, 424.

pression de la vue de sa statue d'ivoire, qu'il l'ayme et la serve pour vifve !

Oscula dat, reddique putat : sequiturque, tenetque,
Et credit tactis digitos insidere membris;
Et metuit, pressos veniat ne livor in artus¹.

Qu'on loge un philosophe dans une cage de menus filets de fer clair-semez, qui soit suspendue au hault des tours Nostre Dame de Paris; il verra, par raison evidente, qu'il est impossible qu'il en tumble; et si ne se sçauroit garder (s'il n'a accoustumé le mestier des couvreurs) que la vue de cette haulteur extreme ne l'espovante et ne le transisse : car nous avons assez affaire de nous asseurer aux galeries qui sont en nos clochiers, si elles sont façonnées à jour, encores qu'elles soient de pierre; il y en a qui n'en peuvent pas seulement porter la pensee. Qu'on jecte une poultre entre ces deux tours, d'une grosseur telle qu'il nous la fault à nous promener dessus, il n'y a sagesse philosophique de si grande fermeté qui puisse nous donner courage d'y marcher, comme nous ferions si elle estoit à terre. J'ay souvent essayé cela en nos montaignes de deçà, et si suis de ceulx qui ne s'effroyent que mediocrement de telles choses, que je ne pouvois souffrir la vue de cette profondeur infinie, sans horreur et tremblement de jarrets et de cuisses; encores qu'il s'en fallust bien ma longueur que je ne fusse du tout au bord, et n'eusse sceu cheoir si je ne me fusse porté à escient au dangier. J'y remarquay aussi, quelque haulteur qu'il y eust, que pourveu qu'en cette pente il se presentast un arbre ou bosse de rochier pour soustenir un peu la vue et la diviser, cela nous allege et donne assurance, comme si c'estoit chose de quoy à la cheute nous peussions recevoir secours; mais que les precipices

1. Il la couvre de baisers, et croit qu'elle y répond; il la saisit, il l'embrasse; il se figure que ses membres cèdent à l'impression de ses doigts, et craint d'y laisser une empreinte livide en les serrant trop vivement. OVIDE, *Métam.*, X, 256. Il y a dans Ovide, *loquiturque, tenetque*.

coupez et unis, nous ne les pouvons pas seulement regarder sans tournoyement de teste : *ut despici sine vertigine simul oculorum animique non possit*¹ : qui est une evidente imposture de la veue. Ce feut pourquoy ce beau philosophe² se creva les yeulx, pour descharger l'ame de la desbauche qu'elle en recevoit, et pouvoir philosopher plus en liberté : mais, à ce compte, il se debvoit aussi faire estoupper les aureilles, que Theophrastus dict estre le plus dangereux instrument que nous ayons pour recevoir des impressions violentes à nous troubler et changer, et se debvoit priver enfin de tous les aultres sens, c'est à dire de son estre et de sa vie; car ils ont tous cette puissance de commander nostre discours et nostre ame. *Fit etiam sæpe specie quadam, sæpe vocum gravitate et cantibus, ut pellantur animi vehementius; sæpe etiam cura et timore*³. Les medecins tiennent qu'il y a certaines complexions qui s'agitent, par aucuns sons et instruments, jusques à la fureur. J'en ay veu qui ne pouvoient ouïr ronger un os sous leur table, sans perdre patience; et n'est gueres homme qui ne se trouble à ce bruit aigre et poignant que font les limes en raclant le fer; comme, à ouïr mascher prez de nous, ou ouïr parler quelqu'un qui ayt le passage du gosier ou du nez empesché, plusieurs s'en esmeuvent jusques à la cholere et la haine. Ce fleuteur protocole⁴ de Gracchus, qui amollissoit, roidissoit et contournoit la voix de son maistre lorsqu'il haranguoit à Rome, à quoy servoit il, si le mouvement et qualité du son n'avoit force à esmouvoir et alterer le jugement des auditeurs? Vrayement il y a bien de quoy faire si grande feste de la fermeté de cette belle piece, qui se

1. De sorte qu'on ne peut regarder en bas, que la tête ne tourne, et que l'esprit ne se trouble. TITE-LIVE, XLIV, 6.

2. Démocrite.

3. Il arrive souvent que tel spectacle, tel son, tel chant, remuent fortement les esprits; et souvent aussi la douleur et la crainte produisent le même effet. CICÉRON, de Divinat., I, 37.

4. Protocole: posticus summonitor. C'est ce que nous appelons aujourd'hui un souffleur.

laisse manier et changer au bransle et accidents d'un si légier vent !

Cette mesme piperie que les sens apportent à nostre entendement, ils la receoivent à leur tour ; nostre ame par fois s'en revénche de mesme : ils mentent et se trompent à l'envy. Ce que nous veoyons et oïons, agitez de cholere, nous ne l'oïons pas tel qu'il est :

Et solem geminum, et duplices se ostendere Thebas¹ :

l'object que nous aymons nous semble plus beau qu'il n'est ;

Multimodis igitur pravas turpesque videmus
Esse in deliciis, summoque in honore vigere² ;

et plus laid celuy que nous avons à contre-cœur : à un homme ennuyé et affligé, la clarté du jour semble obscurcie et tenebreuse. Nos sens sont non seulement alterez, mais souvent hebestez du tout par les passions de l'ame : combien de choses veoyons nous, que nous n'appercevons pas si nous avons nostre esprit empesché ailleurs ?

In rebus quoque apertis noscere possis,
Sì non advortas animum, proinde esse, quasi omni
Tempore semotæ fuerint, longèque remotæ³ :

il semble que l'ame retire au dedans, et amuse les puissances des sens. Par ainsin, et le dedans et le dehors de l'homme est plein de foiblesse et de men-songe.

Ceulx qui ont apparié nostre vie à un songe, ont eu de la raison, à l'aventure, plus qu'ils ne pensoient. Quand nous songeons, nostre ame vit, agit, exerce toutes ses facultez, ne plus ne moins que quand elle

1. Alors on voit (comme *Penthée*) deux soleils et deux Thèbes. VIRGILE, *Enéide*, IV, 470.

2. Souvent nous voyons la laideur et la difformité captiver les cœurs, et fixer les hommages. LUCRÈCE, IV, 1152.

3. Les corps même les plus exposés à la vue, si l'ame ne s'applique à les observer, sont pour elle comme s'ils en avoient toujours été à une très grande distance. LUCRÈCE, IV, 812.

veille; mais si plus mollement et obscurément, non de tant, certes, que la différence y soit comme de la nuit à une clarté vive; ouy, comme de la nuit à l'ombre : là elle dort, icy elle sommeille; plus et moins, ce sont tousjours tenebres, et tenebres cimmeriennes. Nous veillons dormants, et veillants dormons. Je ne veoïs pas si clair dans le sommeil; mais quant au veiller, je ne le treuve jamais assez pur et sans nuage : encores le sommeil, en sa profondeur, endort par fois les songes; mais nostre veiller n'est jamais si esveillé qu'il purge et dissipe bien à poinct les resveries, qui sont les songes des vaillants, et pires que songes. Nostre raison et nostre ame recevant les fantasies et opinions qui luy naissent en dormant, et auctorisant les actions de nos songes de pareille approbation qu'elle faict celles du jour, pourquoy ne mettons nous en doubte si nostre penser, nostre agir, est pas un aultre songer, et nostre veiller quelque espece de dormir?

Si les sens sont nos premiers juges, ce ne sont pas les nostres qu'il fault seuls appeller au conseil; car, en cette faculté, les animaulx ont autant ou plus de droict que nous : il est certain qu'aulcuns ont l'ouïe plus aiguë que l'homme, d'autres la veue, d'autres le sentiment, d'autres l'attouchement ou le goust. Democritus disoit que les dieux et les bestes avoient les facultez sensitives beaucoup plus parfaites que l'homme. Or, entre les effects de leurs sens et les nostres, la différence est extreme, nostre salive nettoie et asseiche nos plaies, elle tue le serpent :

Tantaque in his rebus distantia, differitasque est,
 Ut quod aliis cibus est, aliis fuit acre venenum.
 Sæpe etenim serpens, hominis contacta saliva,
 Disperit, ac sese mandendo conficit ipsa¹ :

1. Entre ces effets il y a une telle différence, que ce qui nourrit les uns est pour les autres un poison mortel. Ainsi le serpent, à peine humecté de la salive de l'homme, périt, et se dévore lui-même. LUCRÈCE, IV, 638.

quelle qualité donnerons nous à la salive? ou selon nous, ou selon le serpent? par quel des deux sens verifierons nous sa veritable essence que nous cherchons? Pline dict qu'il y a aux Indes certains lievres marins qui nous sont poison, et nous à eulx, de maniere que du seul attouchement nous les tuons : qui sera veritablement poison, ou l'homme, ou le poisson? à qui en croirons nous, ou au poisson, de l'homme, ou à l'homme, du poisson? Quelque qualité d'air infecte l'homme, qui ne nuit point au bœuf; quelque aultre, le bœuf, qui ne nuit point à l'homme; laquelle des deux sera, en verité et en nature, pestilente qualité? Ceulx qui ont la jaunisse, ils voient toutes choses jaunastres et plus pasles que nous :

Lurida præterea fiunt, quæcunque tuentur
Arquati¹ :

ceulx qui ont cette maladie que les medecins nomment *Hyposphagma*, qui est une suffusion de sang sous la peau, veoyent toutes choses rouges et sanglantes. Ces humeurs qui changent ainsi les offices de nostre veue, que sçavons nous si elles predominant aux bestes, et leur sont ordinaires? car nous en veoyons les unes qui ont les yeulx jaunes comme nos malades de jaunisse, d'autres qui les ont sanglants de rougeur; à celles là il est vraysemblable que la couleur des objects paroist aultre qu'à nous : quel jugement des deux sera le vray? car il n'est pas dict que l'essence des choses se rapporte à l'homme seul; la dreté, la blancheur, la profondeur, et l'aigreur, touchent le service et science des animaux comme la nostre : nature leur en a donné l'usage comme à nous. Quand nous pressons l'œil, les corps que nous regardons, nous les appercevons plus longs et estendus; plusieurs bestes ont l'œil ainsi pressé : cette longueur est doncques, à l'adventure, la veritable forme de ce corps, non pas celle que nos yeulx luy donnent en leur assiette ordinaire. Si

1. Tout paroît jaune à ceux qui ont la jaunisse. LUCRÈCE, IV, 333.

nous serrons l'œil par dessous, les choses nous semblent doubles :

Bina lucernarum flagrantia lumina flammis...
Et duplices hominum facies, et corpora bina¹.

Si nous avons les oreilles empeschées de quelque chose, ou le passage de l'ouïe resserré, nous recevons le son aultre que nous ne faisons ordinairement : les animaux qui ont les oreilles velues, ou qui n'ont qu'un bien petit trou au lieu de l'oreille, ils n'oyent par consequent pas ce que nous oyons, et receoivent le son aultre. Nous veoyons aux festes et aux theatres, qu'opposant, à la lumiere des flambeaux, une vitre teincte de quelque couleur, tout ce qui est en ce lieu nous appert ou vert, ou jaune, ou violet :

Et volgo faciunt id lutea russaque vela,
Et ferrugina, quum, magnis intenta theatris,
Per malos volgata trabesque, tremantia pendent :
Namque ibi consessum caveai subter, et omnem
Scenai speciem, patrum, matrumque, deorumque
Inficiunt, coguntque suo fluitare colore²

il est vraysemblable que les yeulx des animaux, que nous veoyons estre de diverse couleur, leur produisent les apparences des corps de mesme leurs yeulx.

Pour le jugement de l'operation des sens, il faudroit doncques que nous en feussions premierement d'accord avecques les bestes, secondement entre nous mesmes; ce que nous ne sommes aucunement, et entrons en debat tous les coups de ce que l'un oit, veoid, ou gousté quelque chose aultrement qu'un aultre; et debattons, autant que d'aultre chose, de la

1. Nous voyons aux lampes une double lumière; nous voyons les hommes avec deux corps et deux visages. LUCRÈCE, IV, 451.

2. C'est l'effet que produisent ces voiles jaunes, rouges et bruns, qui, suspendus à des poutres, couvrent nos théâtres, et flottent au gré de l'air dans leur vaste enceinte : l'éclat de ces voiles se réfléchit sur les spectateurs; la scène en est frappée; les sénateurs, les femmes, les statues des dieux, sont teints d'une lumière mobile. LUCRÈCE IV, 73.

diversité des images que les sens nous rapportent. Aultrement oit et veoid, par la regle ordinaire de nature, et aultrement gouste un enfant, qu'un homme de trente ans; et cettuy cy aultrement qu'un sexagenaire : les sens sont aux uns plus obscurs et plus sombres, aux aultres plus ouverts et plus aigus. Nous recevons les choses aultres et aultres, selon que nous sommes, et qu'il nous semble : or, nostre sembler estant si incertain et controversé, ce n'est plus miracle si on nous dict que nous pouvons advouer que la neige nous apparroist blanche; mais que d'establis si de son essence elle est telle et à la verité, nous ne nous en sçaurions respondre : et ce commencement esbranslé, toute la science du monde s'en va necessairement à vau l'eau. Quoy, que nos sens mesmes s'entr'empeschent l'un l'autre? une peinture semble eslevee à la veue, au maniemment elle semble plate : dirons nous que le musc soit agreable ou non, qui resjouit nostre sentiment, et offense nostre goust? Il y a des herbes et des onguents propres à une partie du corps, qui en blecent une aultre : le miel est plaisant au goust, mal plaisant à la veue : ces bagues, qui sont entaillees en forme de plumes, qu'on appelle en devise, *Pennes sans fin*, il n'y a œil qui en puisse discerner la largeur, et qui se sceust deffendre de cette piperie que d'un costé elles n'aillent en eslargissant, et s'appointant et estreccissant par l'autre, mesme quand on les roule autour du doigt; toutes-fois au maniemment elles vous semblent equables en largeur, et partout pareilles. Ces personnes qui, pour ayder leur volupté, se servoient anciennement de mirouers propres à grossir et aggrandir l'objet qu'ils representent, afin que les membres qu'ils avoient à employer, leur pleussent davantage par cette accroissance oculaire; auquel des deux sens donnoient ils gaigné, ou à la veue qui leur representoit ces membres gros et grands à souhait, ou à l'attouchement qui les leur presentoit petits et desdaignables? Sont ce nos sens qui prestent au subject ces diverses conditions, et que les subjects n'en aient pourtant qu'une? comme nous veoyons du pain que nous mangeons;

ce n'est que pain, mais nostre usage en faict des os, du sang, de la chair, des poils, et des ongles;

Ut cibus in membra atque artus quum diditur omnes,
Disperit, atque aliam naturam sufficit ex se¹;

l'humeur que succe la racine d'un arbre, elle se fait tronc, feuille et fruit; et l'air n'estant qu'un, il se faict, par l'application à une trompette, divers en mille sortes de sons : sont ce, dis je, nos sens qui façonnent de mesme de diverses qualitez ces subjects? ou s'il les ont telles? et sur ce doubte que pouvons nous resoudre de leur veritable essence? Dadvantage, puisque les accidents des maladies, de la resverie ou du sommeil, nous font paroistre les choses aultres qu'elles ne paroissent aux sains, aux sages, et à ceulx qui veillent; n'est il pas vraysemblable que nostre assiette droicte, et nos humeurs naturelles, ont aussi de quoy donner un estre aux choses, se rapportant à leur condition, et les accommoder à soy, comme font les humeurs desreglees? et nostre santé aussi capable de leur fournir son visage, comme la maladie? pourquoy n'a le temperé quelque forme des objects relative à soy, comme l'intemperé; et ne leur imprimera il pareillement son caractere? le degousté charge la fadeur au vin; le sain, la saveur; l'alteré, la friandise. Or, nostre estat accommodant les choses à soy, et les transformant selon soy, nous ne sçavons plus quelles sont les choses en verité; car rien ne vient à nous que falsifié et alteré par nos sens. Où le compas, l'esquarre et la regle sont gauches, toutes les proportions qui s'en tirent, tous les bastiments qui se dressent à leur mesure, sont aussi necessairement manques et defaillants; l'incertitude de nos sens rend incertain tout ce qu'ils produisent :

Denique ut in fabrica, si prava est regula prima,
Normaque si fallax rectis regionibus exit,
Et libella aliqua si ex parti claudicat hilum;
Omnia mendose fieri, atque obstipa necessum est,

1. Comme les aliments qui se filtrent dans nos membres, périssent en formant une nouvelle substance. LUCRÈCE, III, 703.

Prava, cubantia, prona, supina, atque absona tecta :
 Jam ruere ut quædam videantur velle, ruantque
 Proditæ judiciis fallacibus omnia primis :
 Sic igitur ratio tibi rerum prava necesse est,
 Falsaque sit, falsis quæcunque ab sensibus orta est ¹.

Au demourant, qui sera propre à juger de ces différences? Comme nous disons, aux débats de la religion, qu'il nous fault un juge non attaché à l'un ny à l'autre party, exempt de choïs et d'affection, ce qui ne se peult parmy les chrestiens : il advient de mesme en cecy; car, s'il est vieil, il ne peult juger du sentiment de la vieillesse, estant luy mesme partie en ce debat; s'il est jeune, de mesme; sain, de mesme; de mesme, malade, dormant, et veillant : il nous faudroit quelqu'un exempt de toutes ces qualitez, à fin que, sans preoccupation de jugement, il jugeast de ces propositions comme à luy indifferentes; et, à ce compte, il nous faudroit un juge qui ne feust pas.

Pour juger des apparences que nous recevons des subjects, il nous faudroit un instrument judiciaire; pour verifïer cet instrument, il nous y fault de la demonstration; pour verifïer la demonstration, un instrument : nous voylà au rouet ². Puisque les sens ne peuvent arrester nostre dispute, estants pleins eulx mesmes d'incertitude, il fault que ce soit la raison; aulcune raison ne s'establira sans une aultre raison : nous voylà à reculons jusques à l'infiny. Nostre fantasie ne s'applique pas aux choses estrangieres, ains elle est conceue par l'entremise des sens; et les sens ne comprennent pas le subject estrangier, ains seulement leurs propres passions : et par ainsi la fantasie et apparence n'est pas du subject, ains seulement de la passion et souffrance du sens; laquelle

1. Si, dans la construction d'un édifice, l'architecte se sert d'une règle fausse; si l'équerre s'écarte de la direction perpendiculaire; si le niveau s'éloigne par quelque endroit de sa juste situation, il faut nécessairement que tout le bâtiment soit vicieux, penché, affaissé, sans grâce, sans aplomb, sans proportion; qu'une partie semble prête à s'écrouler, et que tout s'écroule en effet, pour avoir été d'abord mal conduit.

2. C'est-à-dire *au bout de nos inventions*.

passion et subject sont choses diverses : par quoy qui juge par les apparences, juge par chose aultre que le subject. Et de dire que les passions des sens rapportent à l'ame la qualité des subjects estrangers, par ressemblance; comment se peult l'ame et l'entendement asseurer de cette ressemblance, n'ayant de soy nul commerce avecques les subjects estrangers? Tout ainsi comme, qui ne cognoist pas Socrates, veoyant son pourtraict, ne peult dire qu'il luy ressemble. Or, qui voudroit toutesfois juger par les apparences; si c'est par toutes, il est impossible; car elles s'entr'empeschent par leurs contrarietez et discrepances¹, comme nous veoyons par experience : sera ce qu'aucunes apparences choisies reglent les aultres? il faudra verifier cette choisie par une aultre choisie, la seconde par la tierce; et par ainsi ce ne sera jamais faict. Finalement, il n'y a aucune constante existence, ny de nostre estre, ny de celuy des objects; et nous, et nostre jugement, et toutes choses mortelles, vont coulant et roulant sans cesse : ainsin, il ne se peult establir rien de certain de l'un à l'autre, et le jugeant et le jugé estants en continuelle mutation et bransle.

Nous n'avons aucune communication à l'estre, parce que toute humaine nature est tousjours au milieu, entre le naistre et le mourir, ne baillant de soy qu'une obscure apparence et ombre, et une incertaine et debile opinion : et si, de fortune, vous fichez vostre pensee à vouloir prendre son estre, ce sera ne plus ne moins que qui voudroit empoigner l'eau; car tant plus il serrera et pressera ce qui de sa nature coule partout, tant plus il perdra ce qu'il vouloit tenir et empoigner. Ainsi, veu que toutes choses sont subjectes à passer d'un changement en aultre, la raison qui y cherche une reelle subsistance, se treuve deceue, ne pouvant rien apprehender de subsistant et permanent, parce que tout ou vient en estre et n'est pas encores du tout, ou commence à mourir avant

1. *Discrepance*, du latin *discrepantia*, différence, disconvenance, diversité.

qu'il soit nay. Platon disoit Que les corps n'avoient jamais existence, ouy bien naissance; estimant que Homere eust faict l'Ocean pere des dieux, et Thetis, la mere, pour nous montrer que toutes choses sont en fluxion, muance¹ et variation perpetuelle; opinion commune à tous les philosophes avant son temps, comme il dict, sauf le seul Parmenides, qui refusoit mouvement aux choses, de la force duquel il faict grand cas : Pythagoras, Que toute matiere est coulante et labile² : les stoïciens, Qu'il n'y a point de temps present, et que ce que nous appellons Present n'est que la jointure et assemblage du futur et du passé : Heraclitus, Que jamais homme n'estoit deux fois entré en mesme riviere : Epicharmus, Que celui qui a jadis emprunté de l'argent, ne le doit pas maintenant; et que celui qui cette nuit a esté convié à venir ce matin disner, vient aujourd'hui non convié, attendu que ce ne sont plus eulx, ils sont devenus aultres : « et³ qu'il ne se pouvoit trouver une subs-
 « tance mortelle deux fois en mesme estat; car, par
 « soubdaineté et legiereté de changement, tantost
 « elle dissipe, tantost elle rassemble, elle vient, et
 « puis s'en va; de façon que ce qui commence à naistre
 « ne parvient jamais jusques à perfection d'estre,
 « pour autant que ce naistre n'acheve jamais et
 « jamais n'arreste comme estant à bout, ains, depuis
 « la semence, va tousjours se changeant et muant
 « d'un à aultre; comme de semence humaine se faict
 « premierement, dans le ventre de la mere, un fruict
 « sans forme, puis un enfant formé, puis, estant hors
 « du ventre, un enfant de mammelle, aprez il devient
 « garson, puis consequemment un jouvenceau, aprez
 « un homme faict, puis un homme d'aage, à la fin
 « decrepite vieillard; de maniere que l'aage et gene-

1. Que toutes choses sont en vicissitude, transformation, etc. — Fluxion, de *fluere*, couler, s'échapper; muance, de *mutare*, changer.

2. Sujette à changer. — Labile, de *labilis*, tombant, caduc, fragile.

3. Tout ce passage, à l'exception des quatre vers de Lucrèce, est copié mot pour mot du traité de PLUTARQUE sur le mot *Et*, c. 12, et dans les propres termes d'Amyot. C.

« ration subseuante va tousjours desfaisant et gas-
« tant la precedente :

Mutat enim mundi naturam totius ætas,
Ex alioque alius status excipere omnia debet;
Nec manet ulla sui similis res : omnia migrant,
Omnia commutat natura, et vertere cogit ¹.

« Et puis, nous aultres sottement craignons une
« espece de mort, là où nous en auons desjà passé et
« en passons tant d'aultres : car, non seulement,
« comme disoit Heraclitus, la mort du feu est gene-
« ration de l'air, et la mort de l'air, generation de
« l'eau; mais encores plus manifestement le pou-
« uons nous veoir en nous mesmes; la fleur d'aage se
« meurt et passe quand la vieillesse survient, et la
« jeunesse se termine en fleur d'aage d'homme faict,
« l'enfance en la jeunesse, et le premier aage meurt
« en enfance, et le jour d'hier meurt en celui du
« jour d'huy, et le jour d'huy mourra en celui de
« demain, et n'y a rien qui demeure ne qui soit tous-
« jours un; car qu'il soit ainsi, si nous demeurons
« tousjours mesmes et uns, comment est ce que nous
« nous esjouïssons maintenant d'une chose, et main-
« tenant d'une aultre? comment est ce que nous
« ayons choses contraires ou les haïssons, nous les
« louons ou nous les blasmons? comment auons nous
« differentes affections, ne retenants plus le mesme
« sentiment en la mesme pensee? car il n'est pas
« vraysemblable que, sans mutation, nous prenions
« aultres passions; et ce qui souffre mutation ne
« demeure pas un mesme, et s'il n'est pas un mesme,
« il n'est doncques pas aussi; ains, quand et l'estre
« tout un, change aussi l'estre simplement, devenant
« tousjours aultre d'un aultre : et par consequent se
« trompent et mentent les sens de nature, prenants

1. Le temps change la face entière du monde; un nouvel ordre de choses succède nécessairement au premier : nul être ne demeure constamment le même; tout nous atteste les vicissitudes, les révolutions et les métamorphoses continuelles de la nature. **Lucrèce**, V, 826.

« ce qui apparoist pour ce qui est, à faulte de bien
« sçavoir que c'est qui est. Mais qu'est ce doncques
« qui est veritablement? ce qui est éternel; c'est à dire,
« qui n'a jamais eu de naissance, ny n'aura jamais
« fin; à qui le temps n'apporte jamais aulcune muta-
« tion : car c'est chose mobile que le Temps, et qui
« apparoist comme en ombre, avecques la matiere
« coulante et fluante, tousjours sans jamais demeurer
« stable ny permanente, à qui appartiennent ces
« mots, Devant, et Apres, et A esté, ou Sera, lesquels
« tout de prime face montrent evidemment que ce
« n'est pas chose qui soit; car ce seroit grande sot-
« tise, et faulseté toute apparente, de dire que cela
« soit, qui n'est pas encores en estre, ou qui desjà a
« cessé d'estre; et quant à ces mots, Present, Instant,
« Maintenant, par lesquels il semble que principale-
« ment nous soustenons et fondons l'intelligence du
« temps, la raison le descouvrant, le destruiet tout
« sur le champ; car elle le fond incontinent, et le
« partit en futur et en passé, comme le voulant veoir
« necessairement desparty en deux. Autant en advient
« il à la nature qui est mesuree, comme au temps qui
« la mesure; car il n'y a non plus en elle rien qui
« demeure, ne qui soit subsistant, ains y sont toutes
« choses ou nees, ou naissantes, ou mourantes. Au
« moyen de quoy ce seroit peché de dire de Dieu, qui
« est le seul qui Est, que Il feut, ou Il sera; car ces
« termes là sont des declinaisons, passages ou vicis-
« situdes de ce qui ne peult durer ny demeurer en
« estre : parquoy il fault conclure que Dieu seul Est,
« non point selon aulcune mesure du temps, mais
« selon une eternité immuable et immobile, non
« mesuree par temps, ny subjecte à aulcune decli-
« naison; devant lequel rien n'est, ny ne sera apres;
« ny plus nouveau ou plus recent; ains un realement
« Estant, qui, par un seul Maintenant, emplit le
« Tousjours; et n'y a rien qui veritablement soit,
« que luy seul, sans qu'on puisse dire, Il a esté, ou,
« Il sera, sans commencement et sans fin. »

A cette conclusion si religieuse d'un homme païen,
je veulx joindre seulement ce mot d'un tesmoing de

mesme condition, pour la fin de ce long et ennuyeux discours, qui me fourniroit de matiere sans fin : « O la vile chose, dict il, et abjecte, que l'homme, s'il ne s'esleve au dessus de l'humanité ! » Voylà un bon mot et un utile desir, mais pareillement absurde : car de faire la poignee plus grande que le poing, la brassée plus grande que le bras, et d'esperer enjamber plus que de l'estendue de nos jambes, cela est impossible et monstrueux ; ny que l'homme se monte au dessus de soy et de l'humanité : car il ne peult veoir que de ses yeulx, ny saisir que de ses prinses. Il s'eslevera, si Dieu luy preste extraordinairement la main ; il s'eslevera, abandonnant et renonceant à ses propres moyens, et se laissant haulser et soulever par les moyens purement celestes. C'est à nostre foy chrestienne, non à sa vertu stoïcque, de preñdre à cette divine et miraculeuse metamorphose.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME

LIVRE PREMIER *(suite)*

Chapitres.	Pages.
L. De Democritus et Heraclitus.....	1
LI. De la vanité des paroles.....	5
LII. De la parcimonie des anciens.....	9
LIII. D'un mot de Cesar.....	10
LIV. Des vaines subtilites.....	12
LV. Des senteurs.....	16
LVI. Des prieres.....	19
LVII. De l'aage.....	30

LIVRE SECOND

I. De l'inconstance de nos actions.....	37
II. De l'yvrongnerie.....	46
III. Coustume de l'isle de Cea.....	58
IV. A demain les affaires.....	74
V. De la conscience.....	77
VI. De l'exercitation.....	82
VII. Des recompenses d'honneur.....	95
VIII. De l'affection des peres aux enfants. — A ma- dame d'Estissac.....	100
IX. Des armes des Parthes.....	124
X. Des livres.....	128
XI. De la cruauté.....	144
XII. Apologie de Raimond Sebond.....	163

THE FRENCH BOOK SHOP
Over 500,000 French
Books In Stock

556 MADISON AVE.
AT 56TH ST. NEW YORK



Mount Union College Libraries
844.31 M761e v.2 MBO
Montaigne, Michel de/Essais de Montaigne



3 7048 00160 0093

